

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia
confirmat. Cicero de Natur. Deor.



Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1779.

*DRAGÉES DE KEYSER,
ET ROB DE LAFFECTEUR.*

Les empiriques ont si mauvaise opinion les uns des autres, & on peut dire d'eux-mêmes, que chacun de ces messieurs vous prévient qu'il faut l'excepter de la règle générale. Cette formule indispensable se retourne aisément au gré des circonstances, des inventeurs, des propriétaires, des associés & des croupiers. Il ne seroit pas inutile de faire un ré-

4 DRAGÉES DE KEYSER ,
pertoire des sophismes des charlatans , il
ferviroit à prémunir le public contre leurs
astuces. Pour ne parler que des derniers
charlatans anti-vénériens ; on trouveroit
des modeles instructifs & amusans dans
les affiches & brochures des *Dibon* ,
Charbonniere , *Torrez* , *Mollée* , *Keyser* ,
Pastel , *Agirony* , *Duyicq* , *Velnos* , *Jalla* ,
Molenier ; *Nicole* , *Lafond* , *Lefebure de*
Saint - Ildephont , *l'inventeur de l'peau de*
salubrité , *Préval* , *Quertan* & *Audoucet*. La plupart de ces jongleurs assuroient
avec un front d'airain , qu'ils guérissaient
la vérole sans mercure , & plusieurs ont
cherché à attirer les regards du public
en écrivant contre m. *Astruc*.

Depuis le mois d'octobre 1776 , que
la rédaction du *journal de médecine* nous
est confiée , nous n'avons rien négligé
pour mettre nos lecteurs à même d'ap-
précier les promesses des gens à secret ,
& les observations avec les certificats
qu'ils ont produits. Mais s'il suffit d'an-
noncer avec une courte notice les écrits
d'un empirique qui ne peut occasion-
ner un grand mal , nous serions au
contraire vraiment coupables , si nous ne
donnions pas tous les éclaircissements pos-
sibles , lorsqu'à l'aide de ses associés & de
ses protecteurs , un charlatan s'efforce
d'en imposer au public. Oserions - nous

ET ROB DE L'AFFECTEUR. §
présumer que les vœux qu'il peut former à cet égard se trouveroient exactement remplis, si le gouvernement daignoit adopter un plan aussi économique pour l'état; qu'intéressant pour la sûreté des citoyens. A l'avantage bien réel de faire connoître aux gens de l'art tous les remèdes secrets, il réuniroit celui d'encourager les auteurs des découvertes utiles, par la certitude de la récompense.

Avant de revenir au rob anti-syphilitique que nous avons annoncé dans le journal de mars dernier, pag. 287, nous ferons connoître à nos lecteurs une brochure sur un remède qui jouissoit, il n'y a pas fort long-temps, d'une réputation excessive.

NOUVELLE MÉTHODE

D'employer les dragées anti-vénériennes de m. KEYSER, publiée par m. PELTIER, chirurgien des vénériens à l'Hôpital des gardes-françaises, 1779, sans nom d'imprimeur.

« Les dragées anti-vénériennes, dit m. Peltier, ne doivent pas être confondues parmi ce tas de secrets qui, en pa-
roissant *au grand jour*, couvrent leur au-

6 DRAGÉES DE KEYSER,

» teur d'une *ombre avilissante*.... En effet,
» ce spécifique est supérieur aux panacées,
» aux pilules & aux précipités mercuriels
» dont les formules *languissent* dans les
» dispensaires : il est, sans contredit, pré-
» férable au sublimé corrosif, puisqu'il n'en
» a ni les maux présens, ni les dangers
» consécutifs ; il l'emporte de beaucoup,
» & laisse au loin derrière lui les SYROPS,
» les ROBS ANTI-SYPHILLITIQUES, & tous
» les végétaux anti-vénériens de vieux usage
» qu'on cherche à rajeunir sous des formes
» agréables. Enfin, pour le dire en un mot,
» il marche de pair avec les frictions mer-
» curielles.... Je dirai même que *les dra-*
» *gées anti-vénériennes ont tous les ayan-*
» *tages du mercure en friction, sans en avoir*
» *certains désagréments.* Je sais bien que
» l'enthousiasme du premier moment ne
» s'est pas soutenu en leur faveur ; mais
» ce n'est pas au remede qu'il faut s'en
» prendre, c'est à la maniere de l'employer
» prescrite par *Keyser* lui-même. Un
» traitement de cette espece ne pouvoit
» pas sortir complet des mains de son au-
» teur ».

Après ce préambule, m. *Peltier* dit que la maniere d'administrer les dragées de *Keyser* est actuellement portée à son dernier degré de perfection ; mais malgré les

ET ROB DE LAFFECTEUR. 7

changemens qu'on a faits dans l'administration de ce remede, & qui étoient nécessaires pour écarter les accidens les plus facheux, sa nature ne permettra jamais à des juges compétens & impartiaux de le mettre au niveau des frictions mercurielles. Les dragées peuvent sans doute opérer une guérison que le mercure en friction n'autoit pas pu procurer ; ce cas sera très rare, & les dragées ont cela de commun avec les autres remedes anti-vénériens, qu'ils produisent des effets surprenans, lorsque la prudence médicale, ou bien le hasard même, les place à propos : mais si cette remarque suffit pour assigner aux dragées un rang parmi les préparations mercurielles salines, qui deviennent nécessaires dans des cas particuliers, n'est-ce point fort mal conclure, que de prétendre que ce remede *marche de pair avec les frictions ?*

Nous ne nous arrêterons point à réfuter cette erreur qui ne peut plus faire secréte. Il est plus à propos de consigner ici un précis historique concernant un remede annoncé sous un nom & par des moyens peu usités. C'est le

ROB ANTI-SYPHILLITIQUE DU SIEUR LAFFECTEUR.

La société royale de médecine vient de

S ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
nommer huit commissaires (1) pour examiner ce remede , & de ce nombre deux pour le composer eux - mêmes. Cet appareil est bien fait pour fixer l'attention du public sur le rob & sur les annonces philosophiques du sieur *Laffeur*. Mais en attendant l'arrivée de plusieurs drogues nécessaires pour sa composition & les éclaircissement que l'on veut nous procurer par le travail des commissaires , ce rob (dont ordinairement quatre bouteilles suffisent pour le traitement) se distribue à 27^{me} la bouteille , l'emballage compris , sous la direction de trente inspecteurs provinciaux ; & dans la capitale à 24^{me} la bouteille , sous la direction d'un inspecteur - commissaire de la société royale de médecine. Or , comme il est bon d'avoir au moins quelque connoissance de la chose qu'on peut être tenté d'acheter , nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs un extrait des écrits qui paroissent au sujet de la marchandise (2) qui est en

(1). MM. *De Lassonne*, *Macquer*, *Geoffroy*, *Lorry*, *Bucquet*; & mm. *le duc de la Rochefoucault*, *Poultier de la Salle*, & *de Montigny*.

(2) Les d bitans & les chalands ne doivent pas craindre d'en manquer. A supposer que les drogues ou simples qu'on attend ne puissent pas arriver de si - tôt , le sieur *Laffeur* annonce qu'il en a ses magasins pourvus.

vente. Il semble d'abord assez difficile de s'en former une idée juste ; car il n'est pas à présumer que la société royale de médecine ait porté un jugement précipité sur le rob anti-typhillitique ; d'un autre côté le sieur *Laffédeur* est également incapable de solliciter un arrêt du conseil d'état sur un faux exposé , & de consigner ce faux exposé dans un extrait des registres du conseil d'état , pour répandre ce faux exposé avec profusion dans le public. Aussi sommes-nous dans un grand étonnement de voir l'extrait des registres de la société royale de médecine , qui a pour titre :

RAPPORT SUR L'ANALYSE DU ROB ANTI-SYPHILLITIQUE DU SIEUR LAFFECTEUR.
A Paris , de l'imprim. de Ph. D. Pierres , 1779 , in-8°. de 2 3 pages.

“ Le sieur *Laffédeur* , dit m. *Bucquet* (commissaire de la société) , a annoncé au public (dans l'arrêt du conseil d'état du 12 septembre 1778) , qu'il étoit possesseur d'un remède préférable à tous ceux qui , jusqu'à présent , ont été employés dans le traitement des maladies vénériennes. Il a assuré en outre , que ce remède ne contenoit pas de mercure , & il a cité en preuve les analyses qui ont été faites tant par m. *d'Arcet* que par moi ”

“ La première assertion du sieur *Laffé-*

10 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

» *éteur* n'est pas parfaitement exacte. Les
» médecins qui ont été chargés de suivre
» les effets de son remede , ont déclaré à
» la société royale qu'ils avoient vu plu-
» sieurs malades délivrés des symptômes
» vénériens les plus graves , peu de temps
» après l'usage du rob anti-syphillitique ;
» mais ils ont ajouté que comme il n'é-
» toit pas rare de voir disparaître les sym-
» ptômes de la maladie vénérienne , sans
» que le virus fût entièrement détruit , ils
» ne pouvoient prononcer sur la guérison
» parfaite & radicale des malades , à moins
» qu'il ne se fût écoulé un temps assez
» considérable pour constater la dispari-
» tion absolue de tous les symptômes . &
» accidens , & le rétablissement complet
» des personnes qui avoient été traitées.
» Cette déposition , qui a été insérée dans
» les registres de la socité royale , met le
» remede du sieur *Laffédeur* au nombre de
» ceux qui font promptement disparaître
» les symptômes de la maladie vénérienne ,
» mais elle ne lui donne aucune préférence
» sur les remedes anciennement connus , &
» dont l'administration est réglée par un
» homme habile & prudent. — La seconde
» assertion du sieur *Laffédeur* , celle qui a
» pour objet la nature du rob anti-syphil-
» litique , n'est pas plus conforme à l'exa-
» ctude des faits , &c. ».

Voici une accusation grave intentée contre le sieur *L'affectionné* devant la société royale de médecine. Comment donc a-t-il pu se faire que le sieur *L'affectionné*, dans un extrait des registres du conseil d'état, affiché au coin des rues, ait osé, en abusant de l'autorité de la société royale, annoncer qu'il est possesseur d'un remède anti-vénérien préférable à tous autres, & qu'il est constaté par l'analyse de mm. *d'Arcet & Bucquet*, qu'il n'entre dans le rob anti-syphilitique aucun agent tiré *du regne minéral*? & comment, ce qui est plus remarquable encore, la société a-t-elle pu souffrir une altération aussi manifeste dans l'exposé des faits & des rapports consignés dans ses registres, sans faire au moins une prompte réclamation?

Nous ne suivrons point m. *Bucquet* dans ses opérations pour chercher le sublimé corrosif dans le rob anti-syphilitique; mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que ce rob semble être imaginé tout exprès pour que l'on puisse y dissoudre du sublimé corrosif sans qu'il soit possible d'en démontrer la présence par les moyens chymiques connus jusqu'à présent.

M. *Bucquet* a fait un rob semblable à celui du sieur *L'affectionné*, en mêlant huit

12 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
onces de l'espèce de miel mercurial, connu
sous le nom vulgaire de syrop de lon-
gue vie, avec autant d'eau distillée; il
a ajouté à ce mélange deux grains de
sublimé corrosif, le miel est devenu d'une
couleur plus sombre, mais sa saveur n'a
pas été sensiblement altérée. « Je n'ai pu,
» continue M. Bucquet, y découvrir de
» mercure, ni par l'analyse au feu, ni par
» l'épreuve des lames de cuivre; mais
» l'ayant précipité avec la lessive de sel fixe
» de tartre, j'en ai également obtenu un
» précipité, d'autant plus abondant, que
» ce syrop pur est précipité par l'alkali
» fixe. J'ai séparé le précipité par le moyen
» du filtre, & en ayant fortement frotté
» une lame d'or, elle s'est très légèrement
» blanchie ».

« Le précipité mercuriel que j'ai ob-
» tenu en décomposant par la lessive de sel
» fixe de tartre la melasse & le syrop de
» longue vie auxquels j'avois ajouté du su-
» blimé corrosif, paroît prouver que l'ad-
» dition de l'alkali fixe est un moyen très
» efficace de séparer le mercure masqué
» par un corps muqueux sucré, & qu'il en
» démontre l'existence, même lorsqu'on ne
» peut le reconnoître, ni par le goût, ni
» par l'analyse au feu, ni enfin par l'épreuve
» des lames de cuivre, qu'on avoit regardée
» jusqu'à présent comme le moyen le plus

» sûr de découvrir cette substance. Cette
» expérience semble également prouver
» que le rob anti-syphilitique du sieur
» *Laffeâeur* ne contient point de mercure,
» puisque je n'en ai point pu précipiter par
» l'intermede le plus convenable : mais on
» se rappellera sans peine que la quantité
» de sublimé corrosif que j'avois ajouté,
» soit à la melasse, soit au syrop de longue
» vie, étoit très considérable, puisqu'elle
» étoit de deux grains sur huit onces de
» chacune de ces substances. Cette dose
» de huit onces étant celle que le sieur
» *Laffeâeur* fait prendre à ses malades
» dans l'espace d'une journée, il paroît
» impossible que son rob soit chargé d'une
» aussi grande quantité de sel mercuriel,
» aucun malade n'étant dans le cas de
» prendre par jour deux grains de sublimé
» corrosif, sans courir de très grands
» risques ».

« Desirant donc voir combien on pour-
» roit cacher de sublimé corrosif dans un
» corps muqueux sucré, sans qu'il fût
» possible de le reconnoître, j'ai mêlé
» 4 onces de melasse avec autant d'eau
» distillée, tenant en dissolution un demi-
» grain de sublimé corrosif : j'ai ajouté peu
» à peu à ce mélange une once de lessive
» de sel fixe de tartre, il s'est fait un
» précipité abondant ; mais ce précipité

14 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

» séché & frotté sur une lame d'or , ne
» l'a point blanchie : le même précipité
» chauffé entre deux lames d'or , n'en a
» point altéré la couleur ».

« La même expérience , répétée avec le
» syrop de longue vie , m'a donné les mê-
» mes résultats ».

« Enfin , j'ai coupé une pinte du rob
» anti-syphillitique du sieur *Laffecleur* ,
» avec une pinte d'eau distillée tenant ea
» dissolution deux grains de sublimé cor-
» rosif : j'ai ajouté à ce mélange quatre
» onces de lessive de sel fixe de tartre , il
» s'est fait un précipité assez abondant ;
» mais ce précipité frotté sur une lame
» d'or , n'en a point altéré la couleur ».

« Des expériences que je viens de dé-
» tailler , je crois pouvoir conclure » ,

« 1°. Que je n'ai point retiré de mer-
» cure du rob anti-syphillitique du sieur
» *Laffecleur* : mais je ne dis point pour
» cela qu'il n'en contienne pas , puisque
» je n'ai pu en découvrir dans ce même
» rob auquel j'avois ajouté deux grains
» de sublimé corrosif par pinte » .

« 2°. Que le corps muqueux sucré , &
» particulièrement le miel , ou les syrops
» extractifs des plantes très cuits , sont les
» meilleurs moyens de cacher le sublimé
» corrosif , & de masquer entièrement la
» saveur très austere & très nauséabonde
» de ce sel » .

“ 3°. Que l'addition de la lessive de sel
fixe de tartre est un intermede très pro-
pre à dégager le mercure masqué par
une liqueur syrupeuse ; mais que cet in-
termede n'a d'action , qu'autant que le
sel mercuriel se trouve dans la liqueur
en quantité un peu considérable, comme
il résulte des expériences que j'ai faites
sur des mélanges qui contenoient jus-
qu'à 8 grains par pinte ; qu'au contraire
ce moyen n'est plus aussi efficace , lors-
que le sel mercuriel contenu dans une
pinte de liqueur syrupeuse n'excede pas
la dose de deux ou trois grains ».

“ Quoique je ne puisse pas assurer que
le rob anti-syphillitique doive ses pro-
priétés au mercure qu'il peut contenir ,
je crois néanmoins devoir faire observer
que cela est possible , & que les malades
qui prennent ce remede à la dose de huit
onces par jour , peuvent avaler depuis
un demi-grain jusqu'à trois quarts de
grain de sublimé corrosif ; & qu'en em-
ployant six bouteilles de rob pour un
traitement , on peut faire prendre aisé-
ment dix-huit grains environ de sublimé
corrosif , quantité reconnue suffisante
pour faire disparaître beaucoup de sym-
ptômes vénériens , sur tout lorsque le
remede est sagement administré , qu'il
ne produit pas d'évacuations trop for-

16 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
»tes, & que son action est soutenue par
»un régime convenable ».

« La société a approuvé le rapport ci-
»dessus ; & pour satisfaire aux questions
»de ses correspondans, elle a désiré qu'il
»fût imprimé. Elle a arrêté : 1°. Que le
»rob anti-syphillitique sera préparé de-
»vant les commissaires qu'elle a nommés,
»& qui se procureront eux-mêmes les
»drogues nécessaires à sa composition ;
»conditions auxquelles le sieur *Laffédeur*
»ne s'est pas refusé. 2°. Que le rob anti-
»syphillitique, préparé par les commis-
»saires qu'elle a nommés, sera admini-
»stré à des malades attaqués de vice vé-
»nérian ; afin de pouvoir porter un ju-
»gement assuré sur sa composition & sur
»ses propriétés, d'après des expériences
»exécutées avec les plus grandes pré-
»cautions ».

En attendant que la société de médecine prononce, seroit-il permis de se livrer à des conjectures ? & oserions-nous faire part à nos lecteurs de trois motifs de probabilité dont l'ensemble fait vénémentement soupçonner que le rob du sieur *Laffédeur* contient du sublimé corrosif. Le premier motif est l'altération dans l'exposé des faits & des rapports. Les expériences de m. *Bucquet* fournissent le second motif ; car en ajoutant

tant à un rob de pareille consistance que celui du sieur *Laffédeur*, une quantité de sublimé suffisante pour guérir, on ne peut pas néanmoins y retrouver le mercure par l'analyse. Le 3^e motif de probabilité détiye des effets mêmes du rob antisyphilitique. Ce rob, ainsi que le sublimé, fait disparaître promptement les symptômes qui annoncent une vérole invétérée. Nous ajouterons enfin que ces motifs nous paroissent d'un si grand poids, que l'impression qui en résulte ne peut être détruite que par la publication de la composition du rob dont le Sr *Laffédeur* a fait l'acquisition. Sa conduite, il faut en convenir, seroit absolument inexcusable s'il étoit médecin; mais comme il ne l'est point, on ne sauroit le blâmer; au contraire le sieur *Laffédeur* est à plaindre. Il est bien malheureux pour lui d'avoir acquis, & peut-être fort cher, la propriété du rob antisyphilitique. Nous le répétons, le sieur *Laffédeur* n'a aucune connoissance en médecine; c'est un *ancien inspecteur des vivres*, qui ne se donne point pour l'inventeur de son remède; qui déclare n'en être que le possesseur pour le faire valoir à son profit, & pour soulager l'humanité souffrante. Aussi la réclamation de m. *Paulet* (insérée dans le n°. 23, 1779, de la gazette

18 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
de santé) paroîtroit - elle bien dure, si
après avoir mûrement & long-temps ré-
fléchi, m. *Paulet* n'avoit de très bonnes
raisons de se plaindre lui-même qu'on
ait inséré dans le n°. 42, 1778, de la-
dite gazette, un article effectivement ca-
pable de séduire le public qui a été li-
beralement gratifié de l'extrait de ce
n°. 42, 1778.

Nous rapporterons d'abord une partie
de cet extrait de la gazette de santé, en-
suite la réclamation de m. *Paulet*, &
enfin les passages les plus remarquables
d'un écrit ayant pour titre : *Observations
sur le rob anti-syphillitique*, qui vient
de paroître. Ces pieces donneront une
idée assez complète dudit rob, de la scrupu-
leuse délicatesse du sieur *L'affection*,
du goût, du plan &c de la sagacité de cette
société de médecins à qui la *rédaction de
la gazette de santé est confiée*.

*EXTRAIT du n°. 42 de la gazette
de santé. 1778.*

« Les diverses préparations mercurielles ont été d'un foible secours, comparées au mercure en substance, auquel elles ont été jugées inférieures, puisque sans mettre à l'abri des inconveniens ordinaires du mercure en frictions, elles n'en

» ont pas tout l'avantage, & exposent d'ailleurs à l'action corrosive des sels qui résultent de la combinaison du mercure avec les acides minéraux ou végétaux.

» On étoit donc réduit, lorsqu'il s'agissoit de guérir radicalement le mal vénérien, à prendre les plus grandes précautions, à préparer le corps, à adoucir, à corriger sans cesse le remede. Tous ces inconveniens ont sollicité le zèle des gens de l'art à s'occuper de la découverte d'un secours qui pût guérir cette maladie, comme on dit, *citò, tutò & jucundè*.

« Un possesseur d'un remede, qu'il disoit réunir ces propriétés, encouragé par des succès multipliés, a osé se présenter. Il a demandé des malades & des juges. Les premières expériences ont été faites à S. Denis ; elles ont réussi. On n'a pas cru cette épreuve suffisante (comme de rai-son), on a pris à Bicêtre douze sujets atteints de maladie vénérienne. Les médecins les plus célèbres de la capitale ont été invités à venir les voir, & constater leur état ; un grand nombre, dont tous sont de la faculté ou de la société royale de médecine de Paris, ont suivi avec exactitude le traitement. On a été étonné de la maniere prompte & efficace avec laquelle ce remede agit & guérit sans accident, sans inconvenient.

20 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

„ Soumis à l'analyse chymique , il n'a
„ rien offert de métallique. Ses effets ,
„ dont nous avons été témoins , nous for-
„ cent de dire que depuis qu'on cherche
„ des remèdes contre ce fléau de l'hu-
„ manité , ON N'A PAS ENCORE FAIT DE DE-
„ COUVERTE PLUS HEUREUSE „.

„ Sur le rapport fait à la société royale
„ de médecine , & sur la délibération de
„ cette compagnie , sa majesté vient d'ac-
„ corder au propriétaire du remede un ar-
„ rêt de son conseil , en date du 12 sep-
„ tembre , dont l'objet est d'en favoriser
„ la vente & la distribution , & d'en faire
„ constater journellement les effets sous
„ les yeux de deux médecins de la faculté
„ de Paris & de la société royale de mé-
„ decine , chargés d'en diriger l'admini-
„ stration dans une maison particulière
„ établie à cet effet à Paris , & d'en ren-
„ dre compte à leur compagnie „ .

„ Ce remede consiste en un syrop épais,
„ ou plutôt en un rob dont la saveur n'est
„ point désagréable. Pour se le procurer,
„ il faut s'adresser , avec un billet signé
„ d'une personne de l'art , au S^r *Laffédeur* ,
„ rue de Bondy , maison de m. *Bureau* „ .

„ On y trouve une instruction qui in-
„ dique les doses & la maniere de s'en
„ servir „ .

„ Les précautions qu'on a prises , celles

DU SIEUR LAFFECTEUR. 21
» qu'on prend pour s'assurer de l'efficacité
» de ce remede, & pour constater ses effets
» sous les yeux des médecins, sont une
» preuve de la sagesse du gouvernement,
» qui ne permet pas que, sur un objet
» de cette importance, la vie des ci-
» toyens soit continuellement exposée aux
» prestiges & aux surprises de la chatla-
» tanerie ».

A V I S D E S R É D A C T E U R S
de la gazette de santé, du n°. 23. 1779.

« Il paroît un écrit ayant pour titre :
» *Observations sur le rob anti-syphilliti-*
» *que du sieur Laffeclleur*, dans lequel on
» avance, pages 6 & 7, « treize médecins
» garantissent la douceur & la sûreté de ce
» nouveau remede. Cette vérité est consi-
» gnée dans la gazette de santé. M. Paulet
» y assure, d'après sa propre expérience,
» que le rob agit, guérit toujours sans ac-
» cident & sans inconvenient, &c. (1) ».

Note des auteurs du journal.

(1) Des treize médecins, du suffrage desquels le sieur *Laffeclleur* se dit muni, & qu'il cite au public comme une preuve irréfragable de ses propositions, il faut donc au moins en décompter m. *Paulet*; mais nous pouvons & nous devons dire, qu'il y a deux autres médecins qui sont indignés de trouver leur nom dans les affiches du

22 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

« Nous nous trouvons forcés de relever
» cette infidélité de la part de l'auteur ».

“ 1^o. Le sieur *Laffédeur* n'est point fondé
» à dire que l'article du n°. 42 de la ga-
» zette de santé, où il est question de son
» remede , ait été rédigé par m. *Paulet*
» qui n'a jamais avoué cet ouvrage pé-
» riодique. On sait que c'est à une so-
» ciété de médecins que la rédaction en est
» confiée ».

“ 2^o. En supposant qu'il l'eût rédigé ,
» du moins falloit-il rendre avec fidélité
» ce qu'il contenoit , & ne point donner
» trop d'extension à la maniere dont on
» s'étoit exptimé. (*Voyez le n°. 42 de la*
» *gazette de santé , année 1778 , où l'on*
» *à rendu compte de l'expérience faite au*
» *fatxbourg Saint-Denis) ».*

“ Nous avons cru devoir donner , avec
» le consentement de m. *Paulet* , cet avis
» au *public* , afin de le tenir en garde con-
» tre ces sortes de *surprise*s faites à la bonne
» foi , & contre l'abus que les hommes à
» secret ont coutume de faire de l'appro-
» bation des personnes de l'art. M. *Paulet* ,
» qui avoit été nommé par l'arrêt du con-

sieur *Laffédeur*. Au surplus il n'y a système si ab-
» surde qui n'ait un philosophe pour protecteur , &
» remede si ridicule ou odieux , qui n'ait obtenu
» l'approbation de quelque médecin.

» seil du 12 septembre 1778, un des com-
 » missaires, pour suivre les effets du re-
 » mede du sieur *Laffecteur*, & en rendre
 » compte à la société royale, vient de
 » faire part de ses observations à cette
 » compagnie, après s'être DÉMIS DE SA
 » COMMISSION ENTRE LES MAINS DU MI-
 » NISTRE »

*Passages des OBSERVATIONS SUR
 LE ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
 DU SIEUR LAFFECTEUR.*

« Cependant est-il à présumer que la pro-
 » vidence, qui a placé par tout le remede
 » à côté du mal (1), ait enfoui dans les
 » entrailles de la terre le seul agent par le
 » secours duquel les hommes doivent être
 » délivrés d'une des plus funestes maladies
 » auxquelles ils soient exposés »,

Note des auteurs du journal.

(1) [*La Providence qui a placé par tout le remede à côté du mal*]. Cette opinion tient absolument au système des causes finales ; &c., n'eût-elle d'autre but que de faire honorer plus particulièrement le Créateur, elle mérite tout-à-fait d'être accueillie ; mais elle ne doit pas tenir lieu de notions physiques. C'est néanmoins de ce pieux préjugé que sont partis ceux qui ont prétendu que le scorpion écrasé sous la piqûre qu'il venoit de faire, en étoit le remede, &c. Continuons d'éclairer le crédule vulgaire sur l'inutilité de ces pratiques peu efficaces ; mais convenons pourtant que le

24 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

« La réputation naissante du remède
» ÉTONNA sans persuader. Le mercure seul
» est spécifique, répète-t-on aussi-tôt de

point de vue dont nous parlons, tout métaphysique qu'il est, a conduit à une découverte physique bien intéressante. L'alkali volatil, tiré de la vipere soumise à la distillation chymique, s'est trouvé être un véritable antidote, & reconnu universellement pour tel, il y a plus d'un siècle, contre la morsure de cet animal. De nos jours, l'identité des alkalis volatils a été chymiquement démontrée, & c'est à feu m. *Bernard de Jussieu* qu'on a l'obligation d'avoir prouvé par une belle cure, qu'ils ont tous, contre le venin de la vipere, la même vertu spécifique.

Mais quoi qu'il en soit de cette proposition générale du sieur *Laffédeur*, d'après le sens littéral qu'elle énonce, quelqu'un seroit peut-être tenté de croire que cet affectueux empirique ne seroit pas éloigné de soupçonner que le remède le plus sûr & le plus naturel de la contagion vénérienne ; devroit se trouver tout près des sources d'où il émane. Mais ce seroit mal-à-propos compromettre sa logique & sa pudeur. Il n'a voulu dire autre chose sans doute, si ce n'est que la maladie vénérienne étant répandue par tout, par tout aussi doit se trouver tout ce qui est nécessaire pour composer son antidote. Nous ne pouvons à la vérité nous dissimuler que cette explication fait naître une objection qui semble d'abord un peu embarrassante. En effet, si l'antidote du vice vénérien doit être par tout, pourquoi ne trouve-t-on pas à Paris deux drogues nécessaires pour faire *celui* du sieur *Laffédeur*? Mais le sieur *Laffédeur* qui n'est pas médecin, ni vraisemblablement fort instruit

» toutes parts ; or puisque le rob anti-sy-
 » phillitique guérit , il en contient néces-
 » sairement : ce fut-là le premier cri de
 » la prévention & de l'incredulité ».

de la matière médicale , peut aisément répondre à cette objection. Peut-être , dira-t-il , ces deux drogues ne sont-elles pas absolument nécessaires. Fidèlement attaché , poursuivra-t-il , au texte de ma recette , telle que je me la suis procurée , je proteste que je m'y conformerai toujours scrupuleusement ; je n'omettrai jamais rien de tout ce qui est détaillé dans la dispensation de mon spé-cifique ; tel qu'il est , je connois ses effets miraculeux : mais je ne prendrai pas sur moi d'affirmer que dans le nombre des *simples* destinés à lui donner sa valeur , il n'y en ait pas *deux* inutiles. Un apothicaire , ajoutera-t-il pour fortifier son raisonnement , ne doit absolument rien changer à la formule de la thériaque toutes les fois qu'il exécute cette composition célèbre ; tandis qu'un médecin instruit peut se permettre de croire qu'il y a dans ce médicament plus de deux ingrédients inutiles. A la faveur de cette interprétation , on voit que la proposition du sieur *Laffédeur* resté toujours dans sa force. Les travaux des médecins actuels , occupés plus que jamais à rechercher la propriété des productions naturelles qui les entourent , ne serviront pas peu , sans doute , à lui fournir des preuves nouvelles. Mais quelque valables qu'elles puissent être , on demeurera toujours étonné , en suivant le raisonnement du sieur *Laffédeur* , que la providence qui a placé par tout le remede à côté du mal (& cela sans doute pour qu'on le trouve plutôt) , n'ait cependant réservé qu'au seul *Laffédeur* la gloire d'annoncer cette sorte de spé-cifique anti-vénérien en 1778.

26 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE

“*On le saura par l’analyse.* MM. *d’Arcet & Bucquet*, dont les lumières & la probité ne font ni équivoques ni suspicces, sont invités à faire la décomposition du rob ; ils en prennent une bouteille , du résidu même de celui qui avoit servi aux malades , & qui étoit encore *sous le sceau* : ces messieurs travaillent en particulier , sans se communiquer leurs procédés ; leurs résultats sont les mêmes ; ils ne découvrent point de mercure ».

“ Cette assertion est d’un poids embarrassant (1). MM. *d’Arcet & Bucquet* ajoutèrent cependant qu’ils n’osoient assurer qu’il n’en contînt pas (tant la force du préjugé , qu’on ne peut pas guérir le virus syphillitique sans mercure, les subjuguoit encore) : néanmoins il y eut peu de personnes , de celles qui connoissent tout ce que ces deux célèbres chymistes ont de lumières dans l’art de la décomposition , qui ne fussent intimentement convaincus que le rob étoit sans

(1) *Embarraffant* , nullement ; car il résulte , & il ne faut pas cesser de le répéter , il résulte des expériences de m. *Bucquet* , que le rob anti-syphilitique peut contenir au moins la quantité de mercure nécessaire pour guérir , sans qu’on puisse en démontrer l’existence par les moyens connus. *Voyez* le rapport sur l’analyse du rob , pag. 21 & suiv.

» mercure ; mais l'hypothèse , que *sans*
 » *mercure point de guérison* , étant encore
 » dans son entier , on imagina que le sieur
 » *L'affection* avoit trouvé le moyen d'en
 » ajouter à la tisane des inalades » .

« La sagesse du gouvernement éclate
 » dans les dispositions de cet arrêt : le pu-
 » blic ne sera pas cette fois à la merci de
 » l'ignorance d'un charlatan ; il ne sera pas
 » exposé aux prestiges de sa cupidité : ce
 » remède ne pourra être administré que
 » sous la direction d'un homme de l'art ,
 » & le Roi nomme , spécialement pour Pa-
 » ris , deux commissaires-inspecteurs (1) ,
 » qui suivront les effets du remède , qui
 » éclaireront la correspondance du sieur
 » *L'affection* , qui verront les malades qui
 » viendront chez lui , qui &c. » .

« Mais la modestie (2) du sieur *L'affection* ,
 » le développement & la justification de sa
 » conduite ne sont point sous les yeux de
 » tout le monde. On le désigne dans le
 » public comme un fourbe plus adroit ou
 » plus heureux que ceux qui ont paru jus-

(1) Les commissaires inspecteurs , nommés dans l'arrêt , sont mm. *Andry* & *Paulet* : celui - ci , comme on l'a vu , vient de s'expliquer , & d'abdiquer.

(2) Le sieur *L'affection* est encore moins mo-
 » destie que reconnaissant. On voit qu'à son tour il
 » prend la défense de ses protecteurs.

» qu'ici ; il a surpris ; il a corrompu la religion de ses juges. Cette calomnie pitoyable s'accrédite, elle passe de bouche en bouche. La société royale de médecine est compromise, & ce tribunal se repent pour ainsi dire d'avoir donné son approbation à un remede qui est si mal accueilli ».

“ *Surprendre & corrompre la religion de treize médecins tous en place, tous jouissant dans Paris de la première réputation !* On laisse au public raisonnable à prononcer sur cette calomnieuse & étonnante assertion ».

“ Ici le sieur Laffédeur n'a pas seulement sa propre cause à défendre, ses intérêts deviennent ceux de la société royale de médecine : il faut qu'il justifie ses juges, & qu'il présente sous un nouveau jour la délicatesse de ses procédés ».

“ Mon remede, se dit-il à lui-même, est composé de simples, je le fais ; mais je suis le seul qui le sache : à la décomposition on n'y trouve point de mercure : mais les gens instruits prétendent, & le public répète d'après eux, qu'on peut le masquer en petite quantité dans un corps muqueux sucré, de maniere à ne pouvoir y être retrouvé par l'analyse ».

“ Je pourrois observer que si ce remede

» n'en contenoit qu'une petite quantité, il
 » y seroit nul pour l'effet, puisque ce n'est
 » pas avec une petite quantité qu'on gué-
 » rit (1) indistinctement toutes les mala-
 » dies syphilitiques, quelqu'invétérées &
 » compliquées qu'elles soient; & comme
 » il est prouvé que le rob les guérit tou-
 » tes (2), il faudroit nécessairement at-

(1) Le sieur *Laffédeur* pourroit-il ignorer qu'il ne faut qu'une très petite quantité de sublimé corrosif pour empoisonner? Mais ses commissaires savent que la dose ordinaire du sublimé corrosif, comme anti-vénérien, est d'un quart de grain, d'un demi-grain, & de $\frac{1}{4}$ de grain. La proposition du sieur Laffecteur (*ce n'est pas avec une petite quantité de sublimé corrosif qu'on guérit*) est donc inépte & absurde, à moins qu'il ne l'ait avancée pour se ménager un faux-fuyant, afin de dire à celui qui parviendroit à prouver l'existence du sublimé dans son rob, qu'il y en a si peu, qu'e ce n'est pas au mercure qu'on doit attribuer les guérisons que son rob peut opérer. En attendant, m. *Bucquet* a prouvé, par ses expériences, que le rob du sieur *Laffédeur*, comme nous l'avons déjà dit, peut contenir précisément autant de sublimé qu'il en faut pour guérir, sans que cependant il lui ait été possible de le retrouver par l'analyse chymique. *Voyez* le dernier article de son rapport, pag. 22.

(2) Voici l'extrait d'une lettre de Bretagne, datée du 15 mars dernier, qui prouve que le rob ne les guérit pas toutes, & que son usage est dangereux.

« Notre malade a usé du rob anti-syphilitique, remède recommandé depuis peu de temps,

30 ROB ANTI-SYPHILLITIQUE
» tribuer la plus grande partie de la vertu
» curative de ce remede aux autres dro-
» gues qui le composent ; dès-lors , pour-
» quoi ne pas convenir de la possibilité de
» guérir sans mercure ? ».

« Je pourrois inviter les médecins & les
» chirurgiens les plus versés dans l'art de
» guérir cette maladie , comme ceux qui
» n'ont encore que les premiers élémens
» de leurs connoissances futures , à faire
» la comparaison de la maniere d'admini-
» strer le rob , & le régime qu'il exige ,
» avec la conduite qu'on tient en donnant
» le sublimé en dissolution (1) ».

« La société royale de médecine lui laisse
» entrevoir un moyen de ramener les es-

par avec trop de facilité. Ce re-
mede , qui ne devoit contenir aucune substance
mercurielle , a cependant donné les mêmes souf-
frances d'estomac , que la dissolution de *Van
Swieten*. Depuis qu'il en a usé , il souffre des co-
liques , des dégoûts & une fièvre plus ou moins
forte. L'écoulement de la liqueur spermatique se
fait continuellement , le sphincter de la vessie s'est
relâché au point que le malade est obligé d'uriner
toutes les demi-heures ».

(1) Précisément le même que celui qu'on ob-
serve en prenant la tisane de Fels ; c'est , comme
l'on fait , une tisane sudorifique qui tient du su-
blimé corrosif en dissolution.

» prits. Que deux médecins fassent eux-
 « mêmes la fabrication du remede , qu'ils
 » achetent eux-mêmes les drogues dont il est
 » composé , que ce rob leur serve , ainsi
 » qu'aux médecins-inspecteurs , au traite-
 » ment de plusieurs malades , & leur gué-
 » rison prouvera , & la non présence du mer-
 » cure dans ce remede , & son identité avec
 » celui qui se vend rue de Bondy , & fixera
 » pour toujours sur son efficacité & sa na-
 » ture le jugement des gens de l'art & du
 » public » .

« Un imposteur , un séducteur auroit fré-
 » mi à cette proposition ; mais le sieur
 » *L'affeicteur* est sans inquiétude , sa con-
 » science est en paix : son remede ne peut
 » que gagner à être vu de près ; il respecte
 » trop le tribunal qui demande de nouveau
 » à le juger , pour lui refuser cette satis-
 » faction , & pour soupçonner qu'on puisse
 » lui tendre un piege ; il rejette avec in-
 » dignation toutes les craintes qu'on cher-
 » che à lui inspirer sur les suites de cette
 » démarche » .

« En conséquence il écrit le 4 janyier
 » dernier à la société royale de médecine
 » assemblée , pour la prévenir que non-
 » seulement il accepte avec empressement
 » deux commissaires & toutes les condi-
 » tions proposées , mais encore , afin que
 » cette nouvelle épreuve soit plus satis-

32 RÔB ANTI-SYPHILLITIQUE

» faisante , il demande quatre juges , au
» lieu de deux » .

« Le premier mars suivant , n'ayant reçu
» aucune réponse de la société royale de
» médecine , il écrit à m. *de Laffonne* , pré-
» sident de cette compagnie , pour l'en-
» gager à faire fixer le jour qu'il desire
» avec tant d'impatience » .

« Le 6 du même mois , nouvelle solli-
» citation par écrit auprès de m. *de Laf-
» sonne* » .

« Le 12 du même mois , il apprend qu'au
» lieu de quatre commissaires on lui en a
» nommé successivement sept ; bien loin
» d'en refuser quelques-uns , il leur écrit
» à chacun en particulier , pour les remer-
» cier & les prier de ne plus différer le jour
» de la composition » .

« Le 16 du même mois , il se trouve à
» la sortie de l'assemblée de la société
» royale de médecine , pour prendre le
» jour de ses commissaires , jour qui fut
» fixé au 30 du même mois de mars » .

« M. *Macquer* , l'un d'entr'eux , fut
» engagé à se procurer dans cet intervalle
» toutes les drogues nécessaires , confor-
» mément à la recette qui lui avoit été re-
» mise par m. *de Laffonne* ; le sieur *Laffé-
» clleur* observa alors à ces messieurs as-
» semblés , que parmi les drogues qui com-
» posoient son remede , il y en avoit
plusieurs

» plusieurs qu'on ne trouveroit nulle part
 » que dans ses magasins; mais en offrant
 » de les fournir, il offre aussi de les sou-
 » mettre à tous les procédés chymiques,
 » pour prouver qu'elles ne sont altérées
 » par aucune dissolution de sublimé : on
 » eut peine à se persuader que dans Paris
 » il pût manquer quelque drogue connue;
 » & l'assemblée, en se séparant, invita
 » de nouveau m. *Macquer* à faire des re-
 » cherches pour se les procurer ».

« Le 21 mars, m. *Macquer* écrivit au
 » sieur *Lafféteur*, pour le prévenir que
 » les drogues en question ne se trouvoient
 » point; & le 22, le sieur *Lafféteur* écrivit
 » la lettre suivante à tous ses commissai-
 » res, qui étoient, à cette époque, au
 » nombre de huit; mm. *de Lassonne*,
 » *Macquer*, *Geoffroy*, *Lorry*, *Bucquet*;
 » & mm. *le duc de la Rochefoucault*,
 » *Poultier de la Salle*, & *de Montigny* ».

M E S S I E U R S ,

« Je n'avois pas trompé mes commis-
 » faires lorsque j'avois annoncé l'impossi-
 » bilité où on seroit de se procurer dans
 » Paris plusieurs objets essentiels à la com-
 » position de mon remède. M. *Macquer*
 » m'a mandé hier qu'on n'en trouvoit
 » point; j'ai aussi-tôt porté chez lui une

» provision de ces mêmes objets , plus que
 » double de ce qu'il en faut pour fabriquer
 » la quantité de rob convenue , &c. » .

« Néanmoins certaines gens se sont
 » empressés de répandre que les commis-
 » safrés , ayant reconnu que ce remède n'é-
 » toit qu'une *bouillie de sublimé* , l'avoient
 » rejetté avec indignation , & avoient
 » traité son auteur avec ignominie (1) » .

(1) En voilà bien assez pour mettre le public à même de prononcer sur la nature du rob & sur la manière par laquelle on s'efforce de le faire valoir. Il ne nous reste plus rien à dire , si ce n'est que *Nicole* s'apercevant qu'on cherchait & qu'on retrouvoit le sublimé dans son elixir , son ratatia & sa tisane , a pris le parti de le faire manger au lieu de le faire boire , il donnoit donc le sublimé corrosif dans des biscuits , comme *Lefebure , baron de Saint-Hippolyte* , le donne dans du chocolat. Aussi avons-nous dit en terminant notre avis sur le rob anti-syphilitique , pag. 287 , journal de mars dernier : *Donner aux malades du mercure en calomniant ce remede , est un escamotage fort aisē , & dont les tours de mains se vuent à l'infini.*



LETTRE AUX AUTEURS DE CE JOURNAL.

« Vous avez annoncé, messieurs, dans le journal d'avril de cette année, l'ouvrage intitulé: *Nouvelle méthode pour extraire la pierre de la vessie urinaire par dessus le pubis.* C'est pour l'humanité un objet intéressant qui doit par conséquent mériter l'attention de tous les gens de l'art. J'ose dire que cette méthode qui, pour ainsi dire, n'a été qu'entrevue avant le frere Cosme, est devenue, dans ses mains, une méthode nouvelle, mais utile en bien des cas. J'ai cru, par ces motifs, devoir extraire de son livre le manuel de cette opération, & le présenter d'une manière claire & capable d'être entendu de tout le monde. Avant que cet ouvrage ait pu parvenir à la connoissance des chirurgiens-opérateurs, il peut se présenter dans leur pratique des occasions où cette méthode seroit le seul moyen de sauver les malades; ils périrroient par une autre, ou faute de secours: malheur que j'ai voulu prévoir & empêcher. J'espere que vous penserez comme moi, & que vous voudrez bien insérer, dans votre pro-

C ij

36 NOUV. MÉTH. DE TAILLER
chain journal , le morceau que je vous
envoie. J'ai l'honneur d'être , &c . .



L'OUVRAGE du *frere Cosme* contient deux parties. La premiere renferme la maniere de proceder à l'extraction de la pierre par le haut appareil , & la description des instrumens necessaires. Dans la seconde partie , l'auteur analyse un rapport contre le lithotome cache , qui se trouve inseré dans les mémoires de l'académie royale de chirurgie de Paris , & il répond aux objections.

Suivons le *frere Cosme* dans la premiere partie : il commence par rapporter les tentatives faites par plusieurs celebres praticiens , tels sont *Rosset* , *Douglas* , *Chelseden* , *Midleton* , *Maggill* , *Tornehil* , *Bamber* , *Morand* , *Heister* , &c. Tous ont pratiqué le haut appareil sur l'homme à la faveur de l'extension de la vessie , soit par la retenue forcee des urines , soit par du fluide injecté pour y suppléer , afin que la vessie se présentât dans la région hypogastrique au - dessus du pubis , & qu'on pût inciser ensuite la ligne blanche , ouvrir le corps de la vessie & la saisir avec un doigt observateur qui en

empêchât l'affaissement par la sortie du fluide, & qui favorisât en même temps l'extraction de la pierre tant avec les doigts qu'avec quelque sorte de tenettes dont ils n'ont donné ni figures, ni descriptions autres que celles des tenettes ordinaires usitées dans la lithotomie, &c.

Ces praticiens ont abandonné, dit notre auteur, cette opération sur l'homme sans avoir fait part au public des motifs qui les ont déterminés. Ils se sont bornés à la conseiller à l'égard des femmes, en insistant également sur la nécessité de la collection d'un fluide qui chez elles, ainsi que chez les hommes, forcât la vessie de se présenter au-dessus du pubis ; mais ils ne rapportent aucun exemple.

M. Morand à Paris, & Berrier à Saint-Germain, sont les derniers qui aient pratiqué le haut appareil une seule fois chacun en 1727. Depuis cette époque, on ne voit point qu'il l'ait été en France ni ailleurs : soit que les inconveniens de l'injection de la vessie, ou que le flux des urines par la plaie les ait rebutés, il n'a plus été question de la taille pardessus le pubis jusqu'en 1758 que l'auteur du lithotome caché a commencé à la pratiquer avec un succès constant sur les deux sexes, & par une méthode sûre qui n'exige aucune collection de liquide dans la vessie.

Voici comme il débute sur la nécessité & les avantages du haut appareil (*pag. 32 de cet ouvrage*).

“ Il faut , dit - il , une grande expérience en lithotomie , pour convaincre de la nécessité d'extraire la pierre de la vessie pardessus le pubis dans bien des cas , soit en conséquence de quelqu'affection du périnée , de l'urethre ou de quelques parties correspondantes de la vessie , soit que le volume excessif de la pierre , la caducité ou la foiblesse du sujet s'opposent à la violence de l'extraction pardessous le pubis.

Dans le sexe féminin , l'incision de l'urethre , & plus encore la dilatation forcée de ce canal ou son déchirement , sont ordinairement suivis d'une incontinence d'urine presque aussi redoutable que la pierre même ; d'un autre côté , s'il y a inflammation ou racornissement dans la vessie , il est impossible de la distendre par la collection d'un fluide pour l'élever & l'ouvrir au-dessus du pubis , hors l'atteinte du péritoine ; & de plus dans le féminin la brièveté de l'urethre n'offre que le moyen infidèle de la compression du doigt pour y retenir le liquide . Il étoit donc question de trouver un moyen pour éviter cette distension de la vessie toujours douloureuse , & souvent impra-

ticale dans l'un & l'autre sexe. Il falloit en outre que l'on pût ouvrir la vessie avec sûreté sans atteindre le péritoine ; ce qui, jusqu'à présent, a fait l'écueil le plus redoutable de cette opération ».

Cette méthode est bien moins exposée, dit-il, à l'hémorragie, à la confusion, que la taille au périnée ; l'issu de la pierre est plus libre, & l'économie animale en éprouve moins de commotion. Elle a été pratiquée avec succès sur les deux sexes à tous âges, & même dans des cas extrêmes où les sujets n'auroient pas vraisemblablement pu résister aux violences du périnée, ainsi qu'il sera facile de s'en persuader par les observations qu'il produit : elles sont au nombre de 82 : quarante-six regardent les femmes, & trente-six les hommes. Nous n'en citerons que deux.

« Le 7 février 1768, a été taillée *Denise Collet*, veuve de *Guilleminaut*, de la paroisse de Livry, route de Meaux, à trois lieues de Paris, en Launois, âgée de 62 ans : elle est la vingt-cinquième taillée par le haut appareil. Il y avoit huit ans que les grandes souffrances avoient commencé ; les ministres de santé consultés, assyroient que son mal étoit un ulcere à la matrice : ces assertions lui ont tenu lieu de tout examen sur la cause du mal.

40 NOUV. MÉTH. DE TAILLER

La pierre s'étant accrue, occupoit exactement toute la capacité de la vessie qui s'étoit racornie & ulcérée par les contractions fréquentes qu'excitoient des douleurs aiguës répétées à chaque instant du jour & de la nuit pour expulser les urines qui ne pouvoient plus séjourner dans la vessie occupée par le corps étranger dont le volume ne pouvoit plus augmenter faute de capacité pour s'étendre. Les irritations violentes avoient occasionné un tremblement universel dans les muscles : toutes les fonctions de l'économie animale étoient dérangées à proportion : plus de sommeil, plus d'appétit, une altération continue. De-là une décadence totale, une maigreur qui la réduissoit à la peau seule pour couvrir les os. L'état extrême de la maladé, & celui de la vessie, formoient une observation unique qui ne s'étoit point encore rencontrée dans ce nouvel haut appareil.

Aucune sonde ne pouvoit se placer entre le corps de la vessie & la surface de la pierre ; ces deux corps sembloient unis entr'eux : ce ne fut qu'après diverses tentatives que la sonde pour l'opération se fit une voie pour en sentir le bout avec le doigt observateur. L'impossibilité d'amener la vessie à vue pour l'incision, détermina à conduire le bistouri courbe par

la rainure de la fléche jusqu'à la sonde dont le béc ne pouvoit s'éloigner de la pierre : il fallut se borner à une petite incision un peu plus grande que celle d'une saignée. Par ce moyen on pouvoit toucher la surface de la pierre.

Cette manœuvre ayant réussi , on conduisit le bistouri courbe & caché sur le doigt observateur ; on le fit pénétrer jusqu'au col de la vessie par la voie que la sonde avoit pratiquée. Ce moyen prolongea & découvrit une portion de près d'un pouce ; on porta ensuite le bistouri lenticulaire sous l'angle postérieur de l'incision ; on engagea la lentille qui débordé le tranchant entre la pierre & la vessie ; on la poussa ensuite pour prolonger l'ouverture de la vessie du double de ce qu'elle étoit déjà. Cette prolongation donna la liberté au doigt observateur d'éloigner les deux côtés incisés du corps pierreux dont ils ne se détachoient qu'avec beaucoup de peine ; car des inégalités réciproques les engrenoient & les unissoient ensemble. A la faveur de ce doigt on porta une branche de la tenette forceps d'un côté, & l'autre du côté opposé ; ce qui ne se fit pas sans difficulté : on rejoignit les branches , & on dégagéa peu à peu l'un de l'autre , c'est-à-dire , la pierre d'avec la vessie qui la

coiffoit si étroitement, qu'on fut obligé de repousser avec les doigts la circonference de la vessie que la pierre amenoit avec elle : on tiroit au reste le corps étranger avec d'autant plus de sécurité, qu'on étoit certain que la tenette ne comprenoit que lui. L'extraction finie, on observa que la substance du corps de la vessie étoit fort épaisse & racornie ; il y avoit lieu de présumer que cet organe suppuroit depuis long-temps par toute sa surface interne excoriée & ulcérée ; on n'y fit d'autre pansement que la canule absorbante mise dans l'urethre, & de procurer la réunion de la plaie de l'hypogastre à l'ordinaire, avec un bandage de linge fenêtré de 6 ou 7 pouces de longueur, aussi large que la longueur de la plaie, enduit de colle, & appliqué d'un côté à l'autre. Le bord inférieur de ce bandage doit s'étendre au-dessous de la crête des os pubis, où l'incision se termine par son angle inférieur, un plumaceau sec de charpie sur la plaie par-dessus la bande susdite, & une compresse ou scryiette flottante par-dessus ce plumaceau. Cette bande collée tient la plaie aussi réunie que si les bords étoient assujettis par une suture, sans néanmoins qu'elle s'oppose à la sortie de la suppuration du tissu cellulaire qui se trouve

entre le pubis, le péritoine & la vessie ; laquelle suppuration est plus ou moins abondante relativement au plus ou moins de froissemens, déchirures & contusions faites par la manœuvre, & aussi par la disposition plus ou moins dépravée des humeurs de la malade. Celle dont il s'agit a été guérie en 28 jours, & est rentrée aussitôt à son pays retenant ses urines, ce qu'elle n'avoit pu faire depuis plusieurs années ».

« La deuxième observation s'est faite sur le sieur *Leroy*, maître menuisier, rue des Boucheries, bute Saint-Roch, à Paris, pag. 173. Il fut taillé, le 10 novembre 1778, par le haut appareil. Le malade ayant souffert plus ou moins depuis son bas-âge ; parvenu aux dernières années (de 42 ans qu'il avoit alors avant son opération) menoit une vie languissante, maigre, pâle, dégoûté, réduit à une espèce de demi-marasme, se détermina enfin à consulter l'auteur du lithotome caché sur des souffrances continues que des cuissons aiguës lui causoient au bout de la verge, sans pouvoir retenir ses urines par un tenesme habituel, &c. Il fut sondé en conséquence, & la pierre parut si volumineuse, qu'elle résista à l'entrée de la sonde au-delà de sa partie antérieure ; d'après cette découverte il se détermina

44 NOUV. MÉTH. DE TAILLER
à l'opération ; les serres d'une tenette & forceps éprouverent beaucoup de résistance pour se placer latéralement entre la vessie & la pierre , conduits par le doigt observateur. La difficulté qui se rencontra ensuite fut considérable pour séparer l'un de l'autre , parce que l'instrument qui ne saisiffoit que la pierre , amenoit aussi la vessie en même temps. Il fallut surmonter beaucoup d'obstacles pour séparer ces deux corps qui sembloient n'en former qu'un par une réciprocité d'entrelacemens d'appendices fongueux de la membrane interne de la vessie , qui s'enfonçoient dans des sinuosités profondes de 3 & 4 lignes , que des tubercules raboteuses laissoient entr'elles sur toute la superficie de la pierre ; lesquels tubercules , à leur tour , s'enfonçoient dans la membrane interne qui fournittoit les appendices : d'où il résultoit un assemblage réciproque qui les rendoient immobiles l'un sans l'autre. Cette séparation fut longue , parce qu'elle présentoit des difficultés de toute espece , excepté celle d'aucune hémorragie ; mais après avoir tout vaincu & prolongé l'incision de la ligne blanche de quatre pouces au moins , on vit amener un corps de couleur parfaitement semblable à du mâcheron qui sort des forges de fer ; on y ob-

ferva avec étonnement les inégalités qui avoient causé de très grandes résistances pour retenir le corps de la vessie à sa place pendant qu'on arrachoit cette pierre. Ce fut aussi-tôt après cette extraction, que le doigt observateur, en se promenant dans la vessie, fit connoître les inégalités, tant de ses excroissances, que des enfoncemens dont elle étoit hérissée pour loger les éminences de la superficie de la pierre.

Cette manœuvre, très difficile, produisit un délabrement inévitable dans tout le tissu cellulaire que ce passage intéressoit, & faisoit douter du succès, d'autant plus qu'il n'y avoit aucune ressource dans les forces du malade, pour tirer avantage des saignées. Toute la région de la vessie parut douloureuse & engorgée pendant 4 ou 5 jours, à la suite desquels s'établit peu à peu une suppuration abondante par la plaie, secondée & aidée par le secours de plusieurs lavemens & boisson abondante de petit lait ; cette conduite rendit la souplesse aux parties, & la suppuration, d'abord touillée & fétide, changea, devint blanche, & à tous égards favorable. Le malade a parfaitement & finalement guéri dans l'espace de trois mois révolus ; il a engraissé

Il est évident que ces deux malades auroient inévitablement péri non-seulement par la méthode ancienne du haut appareil, mais par toutes les autres especes de méthodes de tailler imaginées & pratiquées jusqu'à ce jour.

Au reste il est bon d'observer que de 82 taillés, quinze seulement sont morts, & 67 ont été parfaitement guéris, sans qu'il leur soit resté aucune infirmité succédante, relative à l'opération; que par cette méthode le péritoine n'a jamais été entamé : ce qui a été confirmé par la guérison de ceux-ci, & démontré par l'ouverture des corps de ceux-là, dont la mort est dûe à des causes compliquées & étrangères à l'opération proprement dite.

On ne fauroit s'empêcher de convenir qu'une méthode, par laquelle on conserve la vie à plus des quatre-cinquièmes de ceux qui s'y sont soumis, ne soit une méthode excellente, qui mérite d'être adoptée par les maîtres de l'art. Des succès multipliés doivent imposer silence aux murmures de l'aveugle prévention. Qui de nous pourroit rejeter des avantages réels qu'on nous présente, & ne

pas les répandre sur l'humanité ? C'est un devoir qu'elle exige de nous, & que nous nous sommes imposés de remplir envers elle. Mais en pratiquant cette nouvelle méthode, selon les diverses circonstances, songeons moins à lui trouver des défauts, qu'à la perfectionner, si nous pouvons, & à la rendre plus sûre encore en faveur de tant de malheureux qui réclament notre secours ; ne souffrons point qu'ils deviennent les victimes de la mort, en attendant la fin de ces disputes éternelles élevées par le préjugé, par la prévention, par l'esprit de parti, & prolongées par l'entêtement & l'opiniâtreté.

Voici, d'après l'auteur, le manuel de l'opération :

» 1^o. Le sujet situé sur une table à hauteur convenable ; s'il est masculin, on commence par introduire le cathéter dans l'urethre, on incise sur le cathéter au même endroit du périnée que pour la taille ordinaire au bas appareil. Après avoir incisé 8 ou 10 lignes de l'urethre, on introduit par la canelure du cathéter, dans la vessie, la sonde canelée, armée d'une crête pour la conduire ; on retire le cathéter, & on introduit la sonde à fleche dans la vessie, conduite à la faveur de la sonde canelée.

48 NOUV. MÉTH. DE TAILLER

2°. On procède ensuite à l'incision de l'hypogastre avec un bistouri droit.

3°. On plonge ensuite le trois-quarts bistouri le long de la symphyse du pubis intérieurement ; on écarte sa lame de la gaine , qui incise la ligne blanche.

4°. On introduit dans l'instant le bistouri lenticulé sous le plancher de la ligne blanche à la faveur du doigt observateur , le tranchant tourné du côté de l'ombilic ; on le pousse pour fendre la ligne blanche afin de donner passage à la suite.

5°. On introduit le doigt index de la main gauche au fond de la plaie , pour se joindre au bec de la sonde à flèche que la main droite fait marcher en montant le long de la face interne du pubis , pour éléver , conjointement avec le doigt observateur , la partie antérieure de la vessie , jusqu'à l'endroit de la plaie , & même à la vue , lorsque le sujet n'est pas fort gras , & pendant que le doigt observateur a soin de reculer la cloison du péritoine derrière le bec de cette sonde.

6°. Dans ce moment l'opérateur fait pousser le talon de la flèche par un aide intelligent , & dans l'instant que la pointe de cette flèche est sortie par la plaie , il lui remet le talon même de la sonde qu'il tient fixée ; alors il prend avec cette main , qui

qui quitte ce talon de la sonde, le bistouri courbe, monté & fixé à un manche comme un scalpel, conduit sa pointe par la canelure de la Hache qui se montre par la plaie; & la pousse en descendant pour fendre la vessie jusqu'au fond de la courbure de la sonde, dont il soutient toujours le bec en place avec son doigt observateur.

7°. Dans cet instant il quitte le bec de la sonde pour porter le bout de ce doigt sur la courbure de la sonde qu'il trouve découvert. Il se fait de l'ouverture de la vessie, & retire avec sa main droite la sonde à flèche, ou il la fait retirer par un aide; & si l'ouverture de la vessie ne lui paraît pas assez ample, il glisse le bistouri courbe caché le long de son doigt, & le fait glisser jusqu'au col de la vessie, le tranchant tourné du côté de l'os pubis, il l'écarte de sa gaine en le retirant; ce qui alonge l'incision du corps & du col de la vessie, autant que l'os pubis peut le permettre.

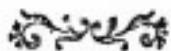
8°. Si cette incision est estimée aussi ample que de besoin, par le doigt observateur, on y glisse alors l'anneau sous l'angle supérieur de l'incision faite au corps de la vessie, afin de soutenir par la main d'un aide, non-seulement la vessie même, mais aussi par sa tige, la pulsion

du péritoine poussé par l'élasticité des intestins. Il résulte de ce soutien, que le trajet de la plaie se maintient libre pour le passage de la tenette qui va chercher la pierre; & en même temps cette manœuvre rend les deux mains libres à l'opérateur, pour saisir & tirer la pierre, laquelle étant extraite, on finit par placer une canule droite par l'ouverture faite au périnée masculin, & par l'urethre au féminin. Cela fait, on place le bout d'une bandelette de 6 ou 7 pouces par la plaie jusqu'à dans la vessie, où elle doit rester quelques jours de suite, afin de servir à dégorger la plaie.

L'opération dans l'homme & dans la femme est la même; il n'y a de différence que la manœuvre préliminaire du périnée, tout le reste est égal.

Au surplus, on estime qu'il sera toujours très prudent de s'être exercé sur les cadavres pour faire cette opération, avant que de l'entreprendre sur le vivant ».

Nous ne dirons rien de la seconde partie qui est absolument polémique.



SUR LES SELS PRINCIPES
DES EAUX MINÉRALES DE PROVINS ;
Par m. NAUDOT, docteur en médecine.

Nihil habet nec fortuna mea majus quām ut
possim , nec natura mea melius quām ut velim ,
conservare quamplurimos.

CICER. pro Ligario , n^o. 12.

LA ville de Provins, située à 20 lieues de Paris, sur la route de Champagne, connue par ses roses rouges, possède des eaux minérales vitrioliques-ferrugineuses-aérées, que m. Lieutaud compare à celles de Forges, avec lesquelles elles ont la plus grande analogie; mais qui contiennent (suivant l'analyse faite par m. Opoix *) plus que ces dernières, un peu d'alun de plume & de sel de Glauber. Ces eaux doivent leurs différens sels & leurs vertus à des pyrites vitrioliques & ferrugineuses qu'elles lavent, & qui se trouvent abondamment dans un banc de

* Voyez l'analyse des eaux minérales de Provins, par m. OPOIX , chez Cailleau , impr. libr. à Paris.

§ 2 SELS PRINCIPES DES EAUX
terre argilleuse. C'est de ces pyrites que m. *Opoix* est parvenu à extraire les sels principes de nos eaux, dont il a publié la découverte dans le journal de m. l'abbé *Rozier* *, & dont nous annonçons l'efficacité dans tous les cas où l'on prescrit les eaux minérales ferrugineuses.

Nos eaux contiennent quelques grains de vitriol de mars, de sel de *Glauber*, & peu d'alun de plume, étendus dans une eau féléniteuse. Elles ont un goût douceâtre, styptique & astringent; puisées récemment à la source, elles ont un coup-d'œil louche; elles sont un peu plus légères que l'eau distillée; exposées à l'air libre, ou secouées dans une bouteille, elles laissent précipiter des particules ferrugineuses sous la forme d'ocre: ce qui fait qu'on les transporte difficilement. C'est pour les rendre plus universelles, que nous nous empressons de faire connoître l'efficacité des sels principes de nos eaux, lesquels peuvent en tenir lieu, pour les personnes qui n'ont ni le temps, ni la faculté de les venir boire à la source. Ils les imitent parfaî-

* Voyez les recherches sur ces sels, août 1777.

tement. Ils en ont toutes les propriétés. L'abondance des pyrites d'où on les extrait, sont un fonds incépuable, garantissent la fidélité du remede, & le mettent à l'abri de tout soupçon de sophistification. L'habile chymiste qui les prépare, jouit parmi ses concitoyens de la réputation la mieux méritée, & a fait, plus d'une fois, preuve de ses profondes connaissances. Les succès constants que nous en retirons chaque jour, doivent déjà donner une présomption favorable à ceux qui ne les connaissent point, & encourager tous les amis de l'humanité à tenter un remede qui sera toujours innocent entre les mains des médecins éclairés. Sa préparation est simple ; elle consiste à laisser tomber en efflorescence les pyrites dans un endroit où regne une humidité convenable ; à saisir l'instant de la crystallisation du vitriol martial, & de l'alun de plume.

Ces sels se fondent avec facilité, & de plus on a celle de les administrer en si petites doses que l'on veut, avec la moindre quantité d'eau possible, ou dans des véhicules appropriés aux différentes maladies où ils conviennent, & même à très grandes doses dans peu d'eau : avantages que l'on ne retrouve dans aucune

54 SELS PRINCIPES DES EAUX

eau minérale quelconque. Ces sels, préparés de la main de la nature, combinés dans son propre sein, & triés par un artiste expérimenté, ne tromperont point le public dans son attente. Ce genre de remède inconnu jusqu'à présent, & qui doit enrichir notre matière médicale, fera sentir combien m. *Opoix* mérite de l'humanité, & quels secours nouveaux il lui ménage en donnant lieu à une infinité de découvertes intéressantes dont il a eu le premier l'idée. Nous avons pensé rendre service au public, en cherchant à faire connoître celles de m. *Opoix*. L'expérience multipliée de toutes les personnes de l'att dans Provins, comme dans ses environs, la même même, si elle pouvoit être de quelque poids, seront de sûrs garants de la bonté de ce remède précieux, & d'une utilité générale.

Tous les médecins sauront apprécier les circonstances où l'on doit les administrer. On ne pourroit donner que des généralités que tout le monde connaît : il seroit hors de propos de les décrire ici. On croit seulement devoir indiquer la manière de les faire fondre pour avoir sur le champ une eau minérale.

On met un petit paquet, dosé de ces

fels, sur une bouteille de bonne eau pure & légère ; on agite un instant la bouteille bouchée ; on la boit aussi-tôt en plusieurs verres, & à peu de distance les uns des autres, parce que cette eau gardée éprouvé un commencement de décomposition qui s'annonce par un coup-d'œil louche & jaunâtre. Lorsque les derniers verres deviennent ainsi troubles, il faut les rejeter, & en préparer une nouvelle bouteille.

Pour boire cette eau plus commodément, & avant qu'elle ait souffert d'altération, on partage le paquet en deux, trois, quatre ou cinq parties égales, & on met une partie sur chaque verre d'eau que l'on boit tout de suite : ce que l'on répète à chaque fois que l'on en a besoin. On met l'intervalle d'une demi-heure, plus ou moins, suivant que les eaux passent plus ou moins facilement, entre chaque verre, en se promenant pendant tout ce temps. Elles se prennent à jeun.

On peut les préparer en toutes saisons, l'hiver sur tout. On peut se servir d'une eau tiéde pour faire dissoudre ces sels, ou simplement employer le matin, pour cette dissolution, une eau qui autoit passé la nuit dans le coin du feu, sur la che-

56 SELS PRINCIPES DES EAUX
minée, ou qu'on laisseroit refroidir après
l'avoir fait bouillir.

Le régime que l'on doit observer pen-
dant leur usage, n'est ignoré de personne.

On voudra bien nous permettre quel-
ques réflexions, en forme de digression,
que le sujet en question semble amener
assez naturellement, sur l'usage des eaux
minérales, & particulièrement de celles
qui sont vitrioliques & ferrugineuses.
Elles ont toujours joui d'une réputation
que le temps n'altérera point. Elles au-
roient sans doute eu plus de vogue, si
l'on avoit eu des analyses bien faites, &
sur lesquelles les gens de l'art eussent pu
comprer : mais l'ancienne physique, li-
vrée à la fureur de tout expliquer sans
avoir suffisamment observé, avoit bâti
des systèmes aussi absurdes que ridicules,
sur presque toutes les parties qui font de
son domaine : la chymie en a souffert
long-temps. On n'en a que trop d'exem-
ples dans ce qui concerne les eaux mi-
nérales. Leur nature n'avoit point été
déterminée ; on en connoissoit mal les
principes constitutifs ; on en avoit an-
noncé de précaires pour les substituer à
de chimériques. C'est d'après des notions
si infidèles, que l'on en conseilloit l'u-
sage, sans avoir assez indiqué les cas où

elles conviennent , ceux où elles sont contraires , & les doses auxquelles on peut les porter sans inconveniens. Leur efficacité une fois entrevue , on en faitoit un remede bannal , moyen sûr de les décréditer : on les prenoit à contre-temps , sans régime , sans méthode , souvent outre-mesure & sans conseil. N'est-il pas déraisonnable que des malades se gorgent d'eau , même encore aujourd'hui , jusqu'à en avoir des indigestions , des douleurs de tête , des accablemens & une foule d'accidens que doivent nécessairement produire des eaux gazeuses , & qui pétillent dans les bouteilles , comme le vin de Champaigne , lorsque leur volume excessif les oblige de séjourner long-temps dans l'estomac ? Alors elles le gonflent , le débilitent , portent à la tête , enivrent , causent du trouble dans les premières voies , en donnant lieu à des coliques , des vomissemens , &c. qui , quoiqu'ils ne soient pas , la plupart du temps , de conséquence , produisent cependant un effet directement opposé à celui que l'on se proposoit.

On en pourroit dire autant des purgatifs que l'on se permet indiscrètement pendant leur usage. *Sydenham* , cet observateur si exact , s'en étoit plaint en

58 SELS PRINCIPES DES EAUX

des termes qui auroient dû dessiller les yeux les moins clair-voyans, & faire revenir d'une erreur que l'ignorance avoit fait naître & qu'elle a fomentée. Son texte convaincra les plus incrédules. Il est trop frappant pour ne le point rapporter en entier : *Videant illi quām importunè agunt qui medicamenta purgativa (1) per harum usum imperant, semel aut bis in septimanā absūmenda, vel, quod adhuc ineptius, ipfis aquis immiscenda præcipiunt, undē fit tam in his quām in aliis aquis mineralibus, ut non solūm non promptius, sed & planè tardius ac difficilius operentur.* Cependant quelques praticiens modernes, qui ont écrit sur les eaux minérales, ont présenté cette vérité dans tout son jour. Ils donnent les raisons les plus satisfaisantes & les mieux motivées. Il seroit difficile de ne s'y point rendre. Ils vont même plus loin, ils veulent que si les fonctions de l'estomac se font dans l'ordre de la nature, il n'est pas nécessaire de prendre des purgatifs avant qu'il se soit écoulé un mois après avoir cessé leur usage, à moins que des indications particulières n'exigent ce secours.

(1) *Dissert. epist. pag. 424. (& édit. Genève, 1757. in-4°, p. 272. lin. 19.).*

L'expérience confirme, chaque jour, la solidité de ces préceptes. Il y a lieu d'espérer que la saine raison faisant de nouveaux progrès, on bannira une routine aveugle que des accidens sans nombre ont déjà fait proscrire en bonne partie.

Les précautions, que l'on recommande dans l'usage des eaux minérales, se retrouvent dans celui des sels principes de nos eaux, dont ils ont toute la vertu. La facilité de se les procurer sans altération, pour en composer sur le champ des eaux minérales, les rendent précieux, comme nous l'avons dit plus haut, pour ceux qui n'ont ni le temps, ni la faculté de se transporter sur les lieux; & comme c'est le plus grand nombre, on croit qu'un moyen si commode de rendre la santé à peu de frais, ne doit point être à négliger, & mérite d'être connu.



RÉFLEXIONS

*Sur les épanchemens dans la poitrine,
& sur l'infidélité de quelques signes don-
nés comme pathognomoniques de ces
sortes d'épanchemens (1); par m. DES-
GRANGES, gradué, ancien chirur-
gien ordinaire des hôpitaux militaires
de la Rochelle, & du grand hôtel-dieu
de Lyon, candidat au collège royal de
chirurgie de cette ville.*

Le sang, en s'écoulant des vaisseaux dans lesquels il est contenu, affoiblit l'homme qui le perd, & le conduit au tombeau s'il continue à s'échapper au-dehors; mais si, en sortant de ses tuyaux, il s'amasse dans une des trois cavités, il ne manque pas de produire des accidens le plus souvent mortels, parce qu'outre l'affoiblissement général du corps, qui résulte de la vacuité des vaisseaux, son accumulation dans une des capacités produit aussi des désordres bien dangereux, & toujours respectifs à l'endroit où se fait l'épanchement. Ce seroit donc à tort

(1) Voyez la note.

que l'on confondroit ceux de la tête, de la poitrine & du bas-ventre ; les divers phénomènes qu'ils présentent sont l'effet de la lésion des fonctions des organes que ces cavités renferment, & des changemens que le fluide épanché peut subir.

Ce qui arrive aux épanchemens de la tête & du bas-ventre, peut-on l'appliquer à ceux de la poitrine ? La différence totale des organes contenus dans ces capacités, leur importance plus ou moins grande, la lésion de leurs fonctions plus ou moins essentielles, montrent assez qu'on ne peut établir entr'eux un parallèle exact, & une similitude parfaite. Dans les épanchemens de la tête & du bas-ventre, on observe (au moins le plus souvent) des symptômes primitifs qui annoncent le désordre produit par la blessure, & des symptômes consécutifs qui en manifestent secondairement les effets. Pour qu'on puisse reconnoître ces deux sortes d'accidens dans une blessure quelconque, il faut qu'après les symptômes qui l'accompagnent primitivement, il y ait un calme, une cessation réelle des accidens, un bien-être enfin, illusoire à la vérité, & qu'ensuite ils reparoissent de nouveau ; ceux-ci sont alors consécutifs, & désignent des effets subséquens de la

premiere maladie qu'on avoit faussement cru guérie. Voyons si à la suite d'une plaie pénétrante dans la poitrine , & qui produit un épanchement de sang , nous pourrons reconnoître ces deux genres de symptômes.

Aussi-tôt qu'un instrument quelconque a pénétré dans le thorax , & a divisé des vaisseaux sanguins capables de produire un épanchement , on voit survenir des accidens qui annoncent que l'accumulation du fluide qui s'échappe de ses vaisseaux , se fait , ou sur le diaphragme , ou sur les adhérences que peut avoir contracté , par maladie , le poumon avec la plèvre , le médiastin.... Il n'y aura de rémission que lorsque le sang épanché ne coulera plus , & qu'on en aura procuré la sortie ; mais tant qu'il continuera à s'échapper , tant que par sa présence il gênera les fonctions de ce viscere essentiel , les accidens se manifesteront , & leur intensité sera toujours relative aux deux conditions énoncées : il y aura donc continuité d'accidens , les primitifs continueront , ne changeront point de nature , ils ne feront qu'augmenter par la persévérance de la cause qui les produit , qui les entretient , & dont la soustraction seule les fait disparaître entièrement. Où seront donc les accidens consécutifs ? Il

n'y a point eu de relâche, point de calme, point d'intermission réelle; au contraire tous les accidens, malgré les secours les mieux dirigés, se sont maintenus, ils sont devenus plus menaçans, & demandent qu'on se hâte d'enlever la cause qui les fomente, en procurant la sortie du sang devenu corps étranger par son épanchement dans cette capacité. C'est donc à tort qu'on a voulu établir une analogie entre les épanchemens de la tête, du bas-ventre, & ceux de la poitrine, reconnoître à ces derniers des signes pré-mitifs, consécutifs, &c. (1).

L'évasement d'un côté de la poitrine, & l'échymose près l'angle des fausses côtes, seront, si l'on veut, des symprômes consécutifs; c'est-à-dire, ne paroîtront que dans le cours de la maladie dont ils annoncent le plus haut degré. Mais dans la distinction des signes diagnostiques des épanchemens, nous ne reconnoîtrons & nous n'admettrons pour signes consécutifs que ceux qui éclairent la thérapeutique, ceux qui, après un calme trompeur, renaissent & reparoî-

(1) Cette doctrine, que nous combattons ici par occasion, est exposée dans une thèse soutenue aux écoles de chirurgie de Lyon, sur les épanchemens de sang dans la poitrine.

64 SUR LES ÉPANCHEMENTS

sent de nouveau pour indiquer au chirurgien les effets subséquens de la première maladie ; ces signes consécutifs annoncent un effet secondaire , quoique dépendant de la première cause ; leur apparition apprend au praticien que c'est le moment où il doit agir , jusque-là il ne le pouvoit pas , il n'avoit point d'indication à remplir ; il y avoit un calme qui pouvoit être une guérison réelle , comme souvent il n'est qu'une trêve . Mais dans les épanchemens de poitrine , ces prétendus signes consécutifs ne doivent point être attendus pour agir . Dès que le sang ou sa source est une fois tarie , son épanchement indique l'opération ; & il n'est pas besoin , pour s'y déterminer , que l'éyalement & l'échymose aient lieu . Ces signes ne paroissent pas toujours , souvent ils se montrent trop tard . . . C'est ce que nous examinerons tout-à-l'heure .

Le sang , épanché dans la poitrine , ne peut subir les mêmes loix que celui qui s'est répandu dans le bas-ventre ; l'endroit chaud & humide qu'il occupe , les mouvements alternatifs de la respiration , le contact de l'air , soit qu'il y parvienne par la division des parties contenantes , ou par celle des vaisseaux aériens du poumon , font qu'il se putréfie & se corrompt aisément

ailément ; la partie fibreuse lymphatique & la gélatineuse , ne peuvent point se lier ensemble pour former corps , & produire une poche au sang accumulé ; l'action continue du poumon , l'expansion successive du thorax s'opposent à la formation d'un caillot solide , d'une couenne blanchâtre qui serviroit de soutien à une file de caillots sur lesquels porteroit enfin celui qui est à l'embouchure du vaisseau divisé , ce qui lui offreroit un point d'appui suffisant pour en assurer la solidité , & lui donner le temps de s'identifier en partie avec la bouche béante de l'artere . C'est toujours en suivant une analogie trompeuse entre les épanchemens de l'abdomen & ceux de la poitrine , qu'on s'est abusé , en prêtant à ces derniers les mêmes moyens pour arrêter le sang ; mais la différence des organes devoit en montrer la dissimilitude .

Les observations de chirurgie apprennent qu'il faut quelquefois très peu de temps au sang extravasé pour se corrompre ; « M. de *Fontainiere* , capitaine , avoit reçu à la poitrine un coup d'épée , qui pénétroit dans sa cavité , il avoit perdu 7 à 8 livres de sang ; *Belloste* , en levant l'appareil à la fin du jour même que le blessé avoit reçu le coup , retira encore 6 à 7 onces de sang à demi .

66 SUR LES ÉPANCHEMENS

pourri ». Cette corruption du sang extravasé doit s'augmenter à chaque instant, & le poumon, environné de ce fluide gangreneux & corrompu, sera macéré & pourrira.

La décomposition du sang épanché dans la poitrine n'est pas toujours aussi prompte, ni aussi grave ; elle dépend de beaucoup de circonstances sans doute difficiles à rassembler. « *Scultet, obs. 50^e*, dit qu'il dilata le 3^e jour une plaie faite par une épée portée au dos du curé du village de Lingen, entre la 3^e & la 4^e côte ; il en sortit une livre de sang si chaud, qu'en coulant il brûloit le blessé comme si c'eût été une chandelle allumée : le malade fut guéri en 36 jours ».

La force du tempérament du sujet blessé, sa respiration ample, fréquente, augmentée encore par la blessure, la raréfaction de son sang, contribuent à maintenir la fluidité du sang épanché, & si l'air n'y pénétre pas, il ne subira pas si-tôt le mouvement intestin qui en hâterait la décomposition, & produiroit sa dissolution : il pourra donc se conserver plus long-temps dans un état de fluidité approchant de celle qui lui est naturelle. Il pourra, dans des circonstances toutes opposées, se coaguler & rester en grumeaux plus ou moins long-temps, selon

que les conditions favorables à la coagulation auront lieu, & pourvu que l'air ne pénètre point dans la poitrine. Mais le sang, ainsi coagulé, ne formera point un coagulum seul, un caillot unique, revêtu d'une couenne lymphatique, propre à soutenir, par une continuité, celui qui est à l'embouchure du vaisseau : ce seront différens grumeaux que la chaleur & l'humidité empêchent de se lier. Ils peuvent rester dans cet état quelque temps, sur tout si le contact de l'air n'a pas lieu.

M. *Petit*, après un épanchement de 15. jours, tira une grande quantité de sang grumeleux & pourri. La plaie étoit si oblique, qu'elle n'avoit pas été jugée pénétrante; sans doute que le défaut du contact de l'air fut ce qui maintint le sang si long-temps en grumeaux, & rendit sa décomposition si tardive; elle fut plus prompte chez le soldat dont parle *Paré*, quoique le chirurgien auquel il s'adressa d'abord, s'opposât à l'entrée de l'air par les points de suture qu'il fit exactement; mais l'épée avoit divisé le poumon, puisqu'il y eut à l'instant crachement de sang, toux considérable, fièvre violente, & douleur extrême au côté blessé : dès lors l'air bronchique, celui qui a passé par les ramifications de la

trachée - artère , plus chaud & plus raffié , aura hâté la putréfaction & la dissolution du sang , il aura favorisé la désunion de ses parties intégrantes , le dégagement de l'air fixe ; aussi le lendemain que *Paré* rompit les sutures , il sortit un sang fétide & corrompu , ainsi que de petits thoumbus , & grumeaux de sang ». Les modifications qu'éprouvera le sang épanché dans la poitrine , sont donc très variées , & tiennent à une infinité de circonstances difficiles à assigner .

Si après un coup porté dans la poitrine , le malade crache le sang tout de suite , & qu'il y ait toux , c'est une marque que le poumon est blessé , sur tout s'il y a de l'écume , ce qu'il est important d'observer ; cette écume & la toux faisant connaître que le sang vient du poumon lésé : car il peut venir de cet organe sans qu'il soit blessé , & même sans qu'il y ait épanchement , par la forte commotion qu'il aura soufferte lors de la chute , ou de l'effort du corps obtus poussé avec violence contre les parois du thorax . La lésion des parties tendineuses , un emphysème prodigieux , une infiltration considérable de sang dans tout le tissu cellulaire qui environne la poitrine , peuvent , en gênant la respiration , faire languir la circulation dans les poumons ,

augmenter leur embarras, principalement si le sujet est pléthorique, gonfler les vaisseaux pulmonaires, produire leur rupture, & occasionner ainsi le crachement de sang ; il peut être aussi l'effet de l'inhalation des vaisseaux pulmonaires, du repompelement du sang épanché (1). Mais dans tous ces cas l'hémoptysie ne paroît pas au moment même de la blessure, comme lorsque le parenchyme du poumon a été divisé.

On est assez d'accord sur l'infidélité de beaucoup de signes relativement aux épanchemens de poitrine ; mais l'évasement de la poitrine du côté blessé, & une échyrose qui paroît le 2^e jour de la maladie ou environ, près de l'angle des fausses-côtes, prenant sa direction vers la région lombaire, sont donnés, par quelques-uns, pour des signes pathognomoniques des amas de sang dans la poitrine (2). Examinons chacun de ces symptômes séparément, & voyons jusqu'à quel point on peut y ajouter confiance.

La difficulté de respirer, & la douleur inséparable de cet état, qui reconnoissent

(1) Van Swieten dans ses commentaires des aphoris. de Boerhaave sur les plaies de poitrine.

(2) L'auteur de la thèse ci-dessus citée, les regarde comme tels.

70 SUR LES ÉPANCHEMENS

pour cause un épanchement , font que le blessé n'inspire qu'à moitié , le poumon ne pouvant pas se dilater avec aisance , il expire de même , & plus difficilement encore , le diaphragme , pour se vouter , ayant à soulever le poids du liquide épanché ; de-là moins de rapprochement de la part des côtes , lesquelles sont toujours sollicitées à s'élever par l'accumulation successive du sang qui coule hors de ses vaisseaux ; ce qui nécessairement , & par la suite , donne au côté de la poitrine affecté , plus d'ampleur , il paroît plus large & plus évasé sur les côtés , & par devant dans les jeunes sujets ; le bas-ventre peut aussi être distendu par le trop grand abaissement du diaphragme , sur tout lorsque le sujet est droit..... Mais des adhérences fortes du poumon avec le diaphragme & la pleure , moins de force par l'affoiblissement général , si les vaisseaux du poumon contiennent peu de sang , si les liqueurs sont condensées , si l'air est froid , si le sang épanché est coagulé , &c. il occupera moins de surface , & dans tous ces cas il peut y avoir épanchement sans que le côté de la poitrine où il existe paroisse pour cela plus grand que l'autre. D'ailleurs ce signe ne se montre que lorsque l'épanchement est considérable , que le mal est à son comble ;

& doit-on, pourroit-on même toujours attendre ce moment extrême pour se décider à porter du secours ? Souvent le blessé pérît avant de pouvoir l'atteindre.

Comment ose-t-on donner l'échymose dont il s'agit pour signe pathognomonique d'épanchement de sang dans la poitrine ? En convenant, avec m. *Valentin* (1), « que les épanchemens qui se forment dans la poitrine, se manifestent *le plus souvent* par une tumeur plus ou moins sensible dans le tissu cellulaire qui est au-dessous de l'angle inférieur de cette cavité » ; on sent cependant que l'absence de cette échymose ne fauroit être un signe négatif d'épanchement, & que, d'après cela seul, on ne pourroit pas prononcer qu'il n'en existe point ; ce signe étant subordonné à une infinité de circonstances qui peuvent avoir lieu, & s'opposer à son apparition, telles que,

1^o. La qualité du sang épanché, sa plus ou moins grande consistance, sa coagulation plus ou moins prompte, & d'une durée plus ou moins longue, sa dissolution & ses altérations diverses, le tem-

(1) Voyez recherches critiques sur la chirurgie moderne, par m. *Valentin* du collège royal de chirurgie de Paris, pag. 76.

72 SUR LES ÉPANCHEMENS

périment du sujet , sa constitution individuelle, la diathèse de ses humeurs, &c... Il est en effet des tempéramens chez qui le sang est fibréux , riche en globules rouges , qui se coagule aisément , tels que les écroquelleux , les vérolés , les scorbutiques au premier degré (celui de l'épaississement), comme ceux qui ont souffert quelques vives inflammations : (les pleurétiques , & les blessés dont nous parlons , sont dans le cas de ces derniers). Dans tous ces cas le sang restera coagulé & en grumeaux bien des jours , sur tout si l'air ne peut y pénétrer par l'étroitesse de la plaie , ou le boursoufflement de ses levres ; il ne sera donc pas assez fluide pour pouvoir suinter à travers les pores de la plevre , & aller former à l'angle des côtes , vers le deuxième jour ou environ , l'échymose dont il est question ; elle n'aura tout au plus lieu , que lorsqu'un mouvement spontané se sera emparé du liquide épanché , aura produit sa dissolution , & permis à sa partie la plus fluide de transsuder pour former dans la région lombaire & sur le muscle quarré , cet empâtement , cette infiltration sanguine ; ce qui n'arrivera pas au deuxième jour , mais après 3, 6 & 8 jours , plus ou moins : & tout en attendant ce symptôme exté-

rieur, on fait courir les plus grands risques au blessé qui peut périr. On convient que le sang épanché se dissout, mais en même temps il se pourrit; ce qui se-
toit, en pareil cas, d'une conséquence dangereuse. D'ailleurs, lorsque le pou-
mon est comprimé, le temps presse si fort, qu'on ne peut attendre que le sang se dissolve ainsi de lui-même; on a même proposé des injections pour en hâter la dissolution, afin que le sang délayé ref-
sortît par l'ouverture de la plaie avec le liquide qu'on y a poussé. Dans d'autres vues, pour dissoudre le sang en grumeaux & accélérer la formation de l'échymose, osera-t-on recourir à des injections amé-
rées & discussives, &c, d'après cette fausse idée, s'exposera-t-on à augmenter l'é-
panchement en y joignant la matière des injections? En supposant donc que l'é-
chymose eût toujours & constamment lieu dans les épanchemens sanguins, &
qu'elle fut due à la décomposition du sang,
à sa dissolution, si l'intensité des acci-
dens le permettoit, faudroit-il attendre
qu'elle parût? Non; car le sang extra-
vasé, pourri & atténué par son séjour,
par la chaleur, pourra être repompé par
les veines absorbantes placées à la super-
ficie du poumon & de la plevré, se mêler
à la masse du sang, & produire une cas-

74 SUR LES ÉPANCHEMENS
cochymie dangereuse, des fièvres aiguës putrides, des métastases étonnantes, la phthisie, l'atrophie & la mort.

2°. Les maladies de poitrine qu'aura eues précédemment le blessé, telles qu'une pleuro-pneumonie, une pleurésie fausse ou séchée, une inflammation à la partie convexe ou supérieure du foie, qui se sera propagée jusqu'à la plevre ; des adhérences du poumon avec le diaphragme & la plevre, peuvent s'opposer au passage de la partie même la plus liquide du sang épanché, éloigner conséquemment l'échymose, & rendre infructueuse la présence du chirurgien qui attendroit sa formation pour se décider. L'observation & l'ouverture des cadavres nous ont appris que les membranes qui sont attaquées d'une inflammation un peu vive, demeurent rouges, dures, & s'épaississent, sur tout lorsque la résolution ne s'y fait pas parfaitement. *Ledran* en a vu de l'épaisseur de 3 ou 4 lignes, ce qui est exorbitant pour des membranes dont nous connaissons la finesse : aussi, dans ce cas, l'inflammation n'est pas terminée par résolution, mais par induration ; les liqueurs engorgées se sont épaissies, & les vaisseaux ont perdu leur mollesse & leur action. A la suite des maladies désignées ci-dessus, on comprend que la

plevre s'épaissit, que ses pores & ses vaisseaux inhalans s'obstruent, que par-là elle devient moins perméable; & il ne seroit pas étonnant, on devroit même s'attendre, si l'on pouvoit reconnoître cet état maladif, qu'il n'y aura point de transsudation de la part du liquide épanché, & par cette raison point d'échymose.

3°. L'inflammation qui attaque la plevre, & qui se termine par résolution, laisse souvent des adhérences vicieuses; le poumon en contracte avec ses parties voisines; de sorte qu'il reste adhérent tantôt à la portion de la plevre qui tapisse les côtes, tantôt à celle qui reçoit le diaphragme, & tantôt au médiastin: aussi, lorsqu'il s'agit de pénétrer dans la poitrine pour l'opération de l'empyème, si le malade avoit eu quelque pleurésie ou douleur aiguë de ce côté de la poitrine, il ne faudroit pas (comme on le fait) faire l'ouverture près du siège de cette ancienne douleur; car il y auroit à craindre que le poumon ne fût adhérent à la plevre dans cet endroit, & l'on courroit risque de blesser ce viscere au lieu de pénétrer dans la cavité du thorax. Dans les collections de pus quelques praticiens proposent de détruire les adhérences lorsqu'elles s'opposent au libre écoulement de la matière; mais cette manœuvre ne

paroît pas sans danger, à moins que cette désunion n'ait été préparée par la suppuration.

Les adhérences, suivant l'endroit où elles se seront formées, pourront aussi empêcher la formation de l'échymose ; quelquefois elles sont fort étendues. « *Van Swieten* (1) a vu dans le cadavre d'un jeune gentilhomme mort subitement d'apoplexie, après une hémoptysie, que la moitié du lobe droit du poumon étoit tellement attachée par tout à la plevre, que la cavité droite de la poitrine étoit très distinctement partagée en deux autres cavités. Si, dans cette circonstance, le jeune homme eût été blessé à la partie supérieure de la poitrine de ce même côté, on voit que c'auroit été en vain qu'on auroit attendu la formation de l'échymose ». Ne peut-il pas arriver que la moitié inférieure du poumon contracte une pareille adhérence avec le bas de la cavité thoracique. Cette adhérence disposée telle que nous la supposons, « *Ledran* (2) l'a trouvée à l'ouverture d'un homme mort à la suite d'une suppuration à la poitrine. Toute la partie infé-

(1) *Davies*, commentaires sur les aphor. de chir. de Boerhaave.

(2) Obs. 30^e de ses observations de chirurgie.

rieure du lobe droit du poumon adhéroit si fortement au diaphragme, qu'on ne pouvoit les séparer ». Dans ces cas le fluide épanché ne peseroit pas sur le diaphragme, il ne pourroit donc pas transsuder au travers de ses attaches, & aller former l'échymose (1). Voilà bien des circonstances propres à varier à l'infini les symptômes, & dont quelques-unes sont incompatibles avec l'échymose que l'on donne pour signe pathognomique d'épanchement, tandis que M. *Valentin* ne le donne que comme un signe qui manifeste, *le plus souvent*, la présence du liquide épanché; &c, pour peu que l'on soit instruit, ne fait-on pas

(1) Dans l'hypothèse où l'on admettroit l'échymose comme signe caractéristique, constant & essentiel d'épanchement, les adhérences dont nous parlons, s'opposeroient fortement à son apparition. Nous avons quelques signes qui peuvent servir à indiquer une adhérence non naturelle du poumon : 1^o. le malade aura eu précédemment quelque maladie inflammatoire, une pleuro-périto-pneumonie, une inflammation à la partie convexe supérieure du foie, &c. : 2^o. à la suite de quelques maladies il lui sera resté une impression de douleur dans l'endroit de la poitrine où l'inflammation avoit été plus vive, laquelle se fait sentir ou augmente lorsque le malade touffe.... Mais il n'en est point pour reconnoître l'étendue de ces adhérences & leurs limites.

combien sont multipliées les modifications différentes que peut souffrir le sang sorti hors de les vaisseaux, & amassé dans une capacité.... Ainsi donc l'évasement de la poitrine, du côté blessé, n'ayant pas toujours lieu, quoique l'épanchement existe, & ne survenant que lorsque l'accumulation du fluide est très grande, & l'échymose ne paroissant pas toujours, y ayant beaucoup de circonstances qui peuvent s'opposer à sa formation ; & dans les cas où elle auroit lieu, ne pouvant pas l'attendre vers le deuxième jour de la blessure, parce qu'elle doit être précédée de la dissolution, de la décomposition du sang dont elle est un effet consécutif ; on conçoit que ces deux signes ne peuvent être donnés comme pathognomoniques, & que d'après leur absence, on ne seroit pas en droit de prononcer que l'épanchement n'a pas lieu. En supposant même que ces deux signes, quoique tardifs, dussent toujours paroître, on ne seroit pas fondé à les attendre, parce que pendant ce temps la compression du poumon peut être extrême, son engorgement deviendra plus considérable, sa substance peut s'altérer par la décomposition putride qui s'empare du sang épanché ; s'il en passe dans la masse, la fièvre aura lieu, & bien d'autre chose.

tres symptômes, & la diarrhée colliquative, compliqueront l'opération, en rendront le succès douteux, & les suites longues & périlleuses.

D'ailleurs l'échymose, comme je l'ai déjà dit, n'est point un symptôme si indicatif d'épanchement, *sine quo...* & si pathognomonique de ces congestions sanguines ; les observations d'un seul praticien ne suffisent pas pour l'établir, surtout comme univoque. Cette infiltration auroit principalement lieu dans les épanchemens séreux du thorax ; & *Monro*, nous apprend que l'enflure de la poitrine, à sa partie inférieure, est un symptôme qui accompagne quelquefois, quoique rarement, l'hydropisie thoracique. « Pour moi, dit cet auteur, j'ai vu beaucoup de personnes mortes avec un épanchement d'eau ou de pus dans la poitrine, & je n'ai jamais pu observer aucune enflure extérieure qui fût occasionnée par le fluide contenu dans la poitrine ». Dans ces cas la sérosité fine & limpide peut plus aisément transsuder à travers la texture souple & lâche de la plevre qui, dans ces circonstances, est comme macérée, & elle formera plus volontiers l'enflure pâteuse, l'œdématie consécutive qui doit s'établir à l'angle postérieur du thorax, & fournir un signe univoque d'hydro-

80 SUR LES ÉPANCHEMENTS

pisie : cependant, comme on le voit, elle n'a pas toujours lieu. M. *Morand*, dans sa belle cure à cet égard trouva, à la vérité, au lieu d'élection, endroit où il fit la ponction, une bouffissure de plus d'un grand pouce d'épaisseur, qu'il fut obligé d'affaïssoer & d'applattir pour pénétrer dans la poitrine (1).

Ledran reconnoît cette infiltration séro-purulente, cet œdème pâteux à l'extérieur de la poitrine, propre à indiquer l'existence du pus dans cette cavité ; mais ce n'est que dans les abcès situés dans le tissu cellulaire de la plevre, entre celle-ci &c. les côtes, &c dont la fluctuation peut se manifester au - dehors à travers les muscles intercostaux. Cet œdème purulent indique le siège du dépôt, & en y portant l'instrument, on parvient à le vider.

Quesnay, traité de la suppuration, pag. 173, parle d'une collection de pus qui se manifesta par une élévation sans rougeur dans la région des lombes ; la tension extérieure devint plus considérable, on y porta l'instrument, il en sortit beaucoup de pus : le malade mourut. On vit par l'ouverture du cadavre qu'un des

(1) Mémoires de l'académie royale de chirur. tom. 2, pag. 545.

lobes du poumon étoit presque entièrement tombé en suppuration, & qu'une petite portion de pus épanché dans la poitrine, s'étoit fait vers les lombes, entre les attaches du diaphragme, un passage presqu'imperceptible, par lequel il s'étoit glissé pour former l'abscès qu'on avoit découvert dans cette région. Ce célèbre chirurgien avoit reconnu la transsudation purulente ; mais il étoit bien éloigné d'en faire un signe essentiel & pathognomonique d'épanchement.

Les signes qui manifestent l'existence d'un épanchement de sang, sont, ainsi que les auteurs nous l'apprennent, & que l'expérience nous le confirme, 1°. la respiration courte & laborieuse; 2°. l'inspiration plus facile que l'expiration; 3°. le malade, en se remuant, sent quelquefois le flot du liquide épanché (1); 4°. il a des foiblesses fréquentes, & une sueur froide; 5°. son pouls est petit, concentré; 6°. le côté où est l'épanchement a quelquefois plus d'étendue que l'autre; 7°. quelquefois aussi ce même côté, dans

(1) Hippocrate a réussi à reconnoître un empyème de pus, & une hydropisie de poitrine, en secouant son malade qu'il prenoit par les épaules : le mouvement de liquidité, d'ondulation du fluide accumulé lui indiqua la maladie.

sa partie postérieure vers les lombes, est écliymosé; 8°. le malade respire mieux couché sur un plan horizontal, que debout ou assis, & il ne peut rester couché que du côté de l'épanchement; 9°. si les deux cavités sont pleines, il reste debout ou assis, son dos décrivant un arc; 10°. il sent une grande pesanteur sur le diaphragme, & une douleur qui se fait sentir aux endroits de ses attaches; 11°. il se plaint d'une forte tension à la poitrine du côté blessé (1); 12°. le ventre paroît distendu & enflé comme dans l'ascite par l'abaissement forcé du diaphragme..... Tous ces signes réunis, rassemblés par un praticien attentif qui a suivi les progrès de la blessure, examiné scrupuleusement les symptômes à mesure qu'ils paraissent & qu'ils augmentent, le mettront à même de prononcer s'il y a épan-

(1) L'absence des signes 10 & 11 servit utilement à *Dionis* pour éviter l'opération de l'empyème à un écuyer du roi, qui avoit reçu un coup d'épée qui perçoit le médiastin; il attribua tous les accidens à l'inflammation de cette partie, &, en la combattant par les saignées, il le guérit sans opération. *Ledran*, observ. 38^e, a vu aussi l'oppression & autres accidens survenus à l'inflammation, céder par des saignées fréquemment répétées. *Voyez* encore *Lamotte*, observ. 225^e de sa chirurgie.

échement. Chacun de ces signes en particulier peut en imposer ; mais la persévérance & l'augmentation^{*} de ces symptômes toujours de plus en plus graves, leur succession graduelle , ne permettront pas que le praticien s'égare ; d'ailleurs nous ne donnons pas chacun de ces signes comme suffisans pour constater un épanchement , c'est leur ensemble qu'il faut considérer ; ils se fortifient mutuellement , c'est un faisceau qui n'a de force que dans l'union des parties qui le composent.

(*La suite au journal prochain*).:



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
M' A I 1779.

Jour du Mois	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
I	8, 0	13, 2	7, 5	27 8, 0	27 6, 6	27 8, 2
2	3, 3	10, 8	7, 8	27 9, 6	27 10, 0	27 10, 0
3	5, 4	11, 0	7, 5	27 8, 8	27 7, 10	27 7, 8
4	5, 0	9, 8	5, 2	27 7, 8	27 8, 2	27 8, 10
5	2, 0	9, 0	7, 4	27 9, 2	27 9, 4	27 10, 4
6	4, 2	12, 0	10, 5	27 II, 2	27 10, II	27 10, 2
7	7, 5	12, 8	9, 0	27 9, 7	27 9, 7	27 9, 5
8	7, 9	15, 3	11, 3	27 8, 6	27 6, 5	27 6, 8
9	9, 3	13, 0	10, 0	27 7, II	27 9, 4	27 9, 2
10	9, 0	12, 0	10, 5	27 8, 8	27 8, 7	27 7, 10
11	8, 0	14, 2	11, 0	27 8, 4	27 9, 6	27 10, 3
12	7, 5	14, 0	10, 0	27 10, 2	27 9, 8	27 9, 10
13	7, 0	11, 2	10, 2	27 9, 10	27 10, 6	27 II, 2
14	6, 0	14, 5	11, 6	27 II, 3	27 II, 3	27 II, 6
15	10, 0	15, 4	13, 0	27 II, 6	27 II, 7	27 II, 8
16	8, 4	15, 3	13, 5	27 II, 8	27 II, 7	27 II, 6
17	13, 0	15, 2	12, 0	27 II, 2	27 II, 7	27 II, 6
18	8, 9	13, 8	11, 7	28 0, 2	28 0, 6	27 10, 10
19	9, 0	12, 7	9, 2	27 10, 10	27 II, 2	27 II, 10
20	7, 5	10, 0	8, 3	27 II, 10	27 II, 10	28 0, 5
21	5, 9	15, 0	12, 2	28 1, 4	28 1, 7	28 1, 5
22	II, 0	18, 0	15, 0	28 1, 7	28 2, 3	28 2, 3
23	II, 0	22, 0	17, 5	28 1, 8	28 1, 3	28 1, 0
24	14, 0	22, 0	18, 0	28 0, 8	28 0, 10	28 1, 1
25	14, 8	23, 0	19, 0	28 0, 10	28 0, 8	28 0, 4
26	15, 0	24, 0	19, 5	28 0, 0	27 II, 5	27 II, 5
27	15, 0	23, 5	17, 4	27 II, 4	27 II, 4	27 II, 4
28	13, 0	22, 4	17, 8	27 II, 4	27 10, 8	27 10, 5
29	14, 2	18, 6	16, 0	27 10, 6	27 II, 10	28 0, 5
30	12, 0	20, 0	13, 8	28 0, 5	28 0, 5	28 0, 4
31	10, 0	17, 6	12, 0	28 0, 4	28 0, 1	28 0, 0

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S. couv. vent, pl. tonnerre.	S-O. couv. pluie, vent élect.	O. couvert.
2	O. beau.	O. nuages.	N-O. & S-O. nu.
3	E. <i>idem.</i>	O. couvert, pluie, tonnerre élect.	S-E. couvert.
4	S. couv. pluie.	S-O. n. pl. élect.	O. beau, froid.
5	S-O. <i>idem.</i> vent.	O. nuages, vent.	O. <i>idem.</i> vent.
6	O. couvert, pluie.	S-O. nuages.	S-O. couvert.
7	S. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. beau.
8	E. <i>idem.</i> doux.	S. <i>id.</i> pl. tonn.	S. couvert, pluie.
9	S-O. couvert.	S. couvert.	E. & S. couvert.
10	E. <i>id.</i> pl. brouill.	S-E. <i>idem.</i> pluie.	S. <i>idem.</i>
11	S-O. couvert.	O. beau, chaud.	N. be. <i>aur. bor.</i>
12	N-E. <i>idem.</i>	N-E. c. v. froid.	N. c. pl. froide.
13	N-O. <i>idem.</i> pluie.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
14	N. beau.	N-O. nuages.	N-O. <i>idem.</i>
15	S. & O. c. doux.	S-O. <i>id.</i> t. lourd.	O. nuages, frais.
16	N. be. br. doux.	S. nuages, frais.	S-O. <i>idem.</i>
17	S. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	S-O. beau.
18	O. couv. pluie..	S-O. couvert.	O. couvert.
19	S-O. <i>id.</i> v. élect.	S-O. nuag. vent.	O. beau.
20	O. couv. vent..	O. <i>idem.</i> pluie.	O. nuages, froid.
21	O. nuages.	S-O. beau, doux.	S-O. beau, doux.
22	S. beau, chaud.	S-E. & S. be. chau.	N-E. be, chaud.
23	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
24	S. bea. tr. chaud.	S-Q. be. tr. chau.	N-E. & S. <i>idem.</i> <i>aurore bor.</i>
25	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. be. tr. chau.
26	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
27	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
28	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
29	E. nuag. chaud.	S-O. nua. chaud.	N. n. pl. ton. él
30	N. beau, brouil.	N. beau, frais.	N. beau, frais.
31	N. beau, frais.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>

86 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	24, 0 deg. le 26
Moindre degré de chaleur	2, 0 le 5
Chaleur moyenne	<u>11, 9 deg.</u>
Plus grande élévation du Mer- cure	pou. lig. 28 2, 3 le 22
Moindre élévat. du Mercure	27 6, 5 le 8
Elévation moyenne	<u>27 p. 10, 10</u>
Nombre de jours de Beau	12
de Couvert	12
de Nuages	7
de Vent	5
de Tonnerre	4
de Brouillard.	3
de Pluie	15
Quantité de Pluie	18, 10 lignes
D'Evaporation	53, 0
Différence	33, 2
Le vent a soufflé du N.	3 fois.
N.-E.	5
N.-O.	2
S.	5
S.-E.	1
S.-O.	7
E.	4
O.	6

TEMPÉRATURE : froide & humide jusqu'au 22, & ensuite sèche & très chaude. Toutes les productions de la terre promettent beaucoup.

MALADIES : Fievres scarlatines sur les enfans ; il n'en est mort aucun.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c;

À Montmorency, ce 1^{er} juin 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
*Faites à Lille, au mois de mai 1779, par
 m. BOUCHER, médecin.*

LA pluie a continué, par intervalles, jusqu'au 20 de ce mois. Le 3 il a tonné, quoique l'air fût assez froid. Ce jour & le suivant il a tombé de la grêle, mais pas en assez grande quantité pour endommager les productions de la campagne, qui étoient toutes très belles. Le temps ne s'est échauffé que vers la fin du mois. Le 24, la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 degrés, & le 25 à celui de 21 degrés. Le 31, elle ne s'est portée qu'à $14\frac{1}{2}$ degrés.

Le mercure, dans le baromètre, ne s'est pas élevé, du premier au 12, au-dessus du terme de 27 pouces 9 lignes ; mais, du 21 au 31, il a toujours été observé au-dessus de celui de 28 pouces, ou très près de ce terme.

Il y a eu des variations dans les vents, qui cependant ont été le plus souvent *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $16\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $6\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du nord. | 15 fois du sud.

3 fois du nord	12 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.

3 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
------------------	--------------------

3 fois du sud	2 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

88 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.		1 jour de ton-
2 jours de grêle.		nerre.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité au commencement & au milieu du mois, & de la sécheresse à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de mai 1779.

LA maladie aiguë dominante a été la péri-pneumonie légitime. La plupart de ceux qui en ont été attaqués, ont eu des crachemens de sang. Cette circonstance ne rendoit point la maladie plus grave ; presque tous ceux qui ont été secourus à temps, en ont échappé. Nous nous sommes bien trouvés, ainsi que ci-devant, de l'application des vésicatoires aux jambes dans ceux en qui nous n'avons point apperçu d'expectoration louable.

Cette maladie, dans quelques personnes, a participé de la fièvre putride. Les saignées, dans ceux-ci, ont dû être ménagées ; & l'on a dû pourvoir à temps à l'évacuation de la salure amassée dans les premières voies. La squinancie a été commune ce mois : dans nombre de sujets elle a été compliquée d'embarras phlogistique du poumon. Il y a eu aussi des retours de rhumatisme inflammatoire-goutteux.

La fièvre tierce & la double-tierce continuoient à régner, notamment dans la garnison.



*EXTRAITS des prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenus les
1^{er} & 15 mai 1779.*

Les maladies de peau, qui ont été communes pendant le mois de mai, sans que cependant on puisse les regarder comme épidémiques, sont la rougeole, la scarlatine & la petite-vérole.

Les deux premières n'ont présenté d'extraordinaire que la lenteur de l'éruption. Car un grand nombre de ceux qui en ont été attaqués, ont eu les malaises précurseurs, même la fièvre, sept ou huit jours avant que la maladie fût manifestée à la peau. On en a même vu chez qui l'éruption n'a pas eu lieu, quoique les symptômes avant-coureurs aient été précisément les mêmes. Le traitement n'a rien exigé qui ne soit d'usage. On a eu lieu de s'assurer que les sueurs douces & continuées avoient été très efficaces.

La petite-vérole, quel que fût le nombre des boutons, a été bénigne. Au Gros-Caillou seulement (extrémité de Paris du côté du couchant); elle a été de la plus mauvaise qualité, & épidémique.

90 EXTRAIT S

On a observé aussi, particulièrement chez les enfans & les jeunes gens, une éruption de taches rouges, les unes plates, les autres avec élévation, sans un caractère qui pût les faire regarder comme appartenantes à une éruption connue. Ces éruptions paroisoient être la crise d'une fièvre qui duroit ordinairement quatre jours, & finissoit aussi-tôt l'éruption faite : leur durée n'étoit que de quelques jours, & elles ne demandoient que des délayans & des sudorifiques légers.

Dans un hôpital où il y a garçons & filles, avant l'âge de puberté, les filles seulement ont eu une éruption cristalline. Après des purgations réitérées, elles ont paru très bien rétablies ; mais quinze jours après, toutes ont eu des symptômes très marqués de scorbut, que les remedes appropriés ont dissipés.

Les fièvres putrides, causées par l'affection catarrhale, dont il a été question dans l'assemblée du 12 avril (*voyez journal de juin*), ont encore été communes ; mais devenues de plus douces en plus douces, la plupart ont céde aux anti-putrides ; & les vésicatoires qui, dans la première invasion de cette maladie, n'avoient produit aucun effet, ont procuré une diminution notable dans les

accidens, & hâté la guérison. Dans quelques-unes on a vu des hémorragies critiques & favorables par les selles, soit que les malades eussent été saignés ou non.

Les fausses péripneumonies, les fausses pleurésies ou points de côté, les maux de gorge, douleurs d'oreilles, les ophthalmies & les rhumatismes ont été plus communs que dans le mois précédent. On pense être autorisé à l'attribuer à la température très séche & très chaude qui a régné les deux tiers du mois d'avril, & qui est devenue humide & froide vers la fin. Aussi ces maladies ont-elles exigé plus de saignées, des délayans apéritifs plus abondans ; & vers les derniers jours d'avril & le commencement de mai, des diaphorétiques doux, alliés aux premiers. Dans cette dernière époque, les purgations réitérées ont été nécessaires, afin de prévenir des catarrhes qui, presque tous, ont été mortels, sur tout pour les vieillards & les poitrines foibles.

Dans la fausse pleurésie la fièvre étoit médiocre & n'avoit point ce caractère qui accompagne l'inflammation de la poitrine. La douleur étoit souvent vague, les sudorifiques, de la classe de ceux dont nous avons parlé, l'ont dissipée chez

92 E X T R A I T S
plusieurs ; mais les vésicatoires, appliqués sur le point douloureux , ont eu un succès plus prompt & plus certain : il falloit auparavant , tirer du sang en proportion de la force & de la pléthora.

Le résultat des observations sur la qualité du sang , est qu'il étoit très dense , sec & visqueux ; mais sur tout chez les personnes qui usent de nourritures succulentes. Aussi celles de cette classe , qui ont eu des fièvres tierces , ont dû être plus faignées , & ont mieux supporté cette évacuation que les pauvres. L'état des premières voies , évidemment chargées de sable , a nécessité les émétiques & les purgatifs dans ces fièvres intermittentes , & on s'est mal trouvé d'avoir donné le quinquina avant le 10 ou le 12^e accès : les récidives alors étoient inévitables.

Il y a eu , dans le mois d'avril , beaucoup de maniaques. La très grande chaleur du commencement de ce mois , si près des froids de l'hiver , n'en est-elle pas la cause ?

MM. *Varnier, Nizon, Saillant, Doublet, de Villiers, Duchanoy* ; &c. ont lu des mémoires sur des maladies particulières.

Le grand avantage , dont peuvent être les observations suivantes , nous engage à leur donner place ici.

M. *Majault* a rapporté plusieurs faits qui prouvent l'efficacité de l'application des saignées au fondement dans les gonorrhées douloureuses, accompagnées d'inflammation & de difficultés d'uriner. On tire autant de sang qu'on le juge nécessaire, & même à plusieurs reprises. Un autre fait communiqué par m. *Bosquillon*, fait que le hasard lui avoit fourni, a confirmé l'utilité de ces saignées locales.

M. *Maigret* a observé que beaucoup de personnes avoient été attaquées de coliques dans le quartier du Marais, où il y a des fontaines qui reçoivent les eaux de Belleville : ces eaux, que les porteurs-d'eaux fournisoient au lieu de celles de la Seine, sont très séléniteuses & crues. Les eaux de puits de cette ville ont produit le même effet.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΤΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Hippocratis aphorismi, ad fidem veterum monumentorum, castigati, latine versi à J. B. LEFEBVRE DE VILLEBRUNNE.

Quod in studiis litterarum est ars critica, id est medicina in humano corpore; & quem natura faatrix finxit criticum, eumdem quoque medicinæ facienda fecit aptissimum. REISKE.

Constantinopoli, prostat Parisiis apud Clousier, typographum - bibliopolam, vid San-Jacobæ; Segaud, bibliopolam prope scholas chirurgicas, 1779. (in - 12 de dix feuilles & 16 pages; plus 18 pages de préface).

CETTE édition des *aphorismes d'Hippocrate* est un ouvrage neuf, non-seulement quant à la version latine qui est toute entière de m. *Lefebvre*, mais quant aux aphorismes dont il a rétabli plusieurs, & retranché d'autres, insérés mal à propos ou répétés; & quant au texte grec qu'il a chauffé en nombre d'endroits. On trouve à la fin de chaque section des notes dans lesquelles l'é-

diteur justifie les changemens qu'il a faits. Instruit dans les langues grecques, arabes & hébraïques, il a consulté tous les aphorismes manuscrits, toutes les versions, les a comparées les unes avec les autres, & sur tout avec les autres ouvrages reconnus pour être véritablement d'*Hippocrate*. C'est sur tout dans l'uniformité de la même sentence consignée dans plusieurs de ces traités, qu'il a puisé le motif d'adopter telle expression plutôt que telle autre. Plus les aphorismes du vieillard de Cos ont justement été accueillis, respectés & étudiés comme des oracles dont la vérité est de tous les siècles & de tous les pays, plus les médecins doivent favoriser gré à m. *Lefebvre* du courage avec lequel il a surmonté tous les dégoûts, toute la peine que son travail a dû lui causer, & plus il a droit à notre reconnaissance s'il a réussi à nous rendre les véritables aphorismes d'*Hippocrate*. Après avoir lu ses notes & invoqué l'expérience, & l'observation des plus célèbres praticiens, pour juger de ses corrections, nous osons assurer que plusieurs nous ont paru justes & dignes d'être adoptées. Nous n'entrerons aujourd'hui dans aucun détail ; seulement nous invitons les vrais médecins à juger par eux-mêmes du travail de m. *Lefebvre*, qui leur adresse dans sa préface la prière que doit faire sincèrement tout auteur qui ne cherche que la vérité : *Tu verò lector, cui Musarum atria non fordan, ab hoc Platonis dicto, verecundus, de me judica ; nec-parce erroribus, si tibi veritas unquam adriserit.*

 TABLE DU MOIS DE JUILLET 1779.

<i>EXTRAITS : Nouvelle méthode d'employer les dragées anti-vénériennes de KEYSER ; par m. PELTIER, chir. — Rob anti-syphillitique du sieur Laffecteur, &c.</i>	page 3
<i>Lettre aux auteurs de ce journal.</i>	35
<i>Analyse de la nouvelle méthode de tailler au haut appareil ; par le frere COSME.</i>	36
<i>Notice sur les sels principes des eaux minérales de Provins ; par m. NAUDOT, méd.</i>	51
<i>Réflexions sur les épanchemens dans la poitrine, & sur l'infidélité de quelques signes donnés comme pathognomoniques ; par m. DESGRANGES, chir.</i>	60
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	84
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	87
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	88
<i>Extraits des prima menis de la fac. de méd. de Paris, tenu les premier & 15 mai 1779.</i>	89
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	94

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1779. A Paris, ce 24 juin 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U T 1779.

E X T R A I T.

DISCOURS sur la meilleure méthode de poursuivre les recherches en médecine ; prononcé devant la société médicale de Londres, à son assemblée annuelle, le mardi 28 janvier 1774, & publié à sa demande. Par m. JAMES SIMS, docteur en médecine, & membre de la société médicale. Traduit de l'anglois, par m. JAUBERT, médecin. A Avignon, chez Louis Chambeau, imprimeur-libraire, près le collège. M. DCC. LXXVIII, (in-8°. de 77 pages).

A juger de ce discours par la traduction,
Tome LII. G

nous sommes fondés à dire que m. *Sims* pense & s'exprime fortement. On ne sauroit même douter qu'il n'ait mis beaucoup de chaleur dans son action, lorsqu'il prononça son discours. Ces trois effets réunis ont mérité à l'orateur les applaudissemens d'une société de médecins éclairés, laquelle considérant que ce discours pouvoit être utile, desira qu'il fût rendu public.

Comme nous n'avons point vu l'édition angloise, qui probablement parut dans le cours de l'année 1774, c'est d'après la traduction que nous allons rendre compte de la composition de m. *Sims*.

Pour remplir son but, l'orateur jette un coup-d'œil sur l'histoire générale de la médecine. Il partage en deux classes les médecins qui ont écrit ; la première est celle des théoriciens ; la seconde, celle des praticiens.

Par médecins théoriciens, m. *Sims* entend principalement ceux qui fondent leur pratique sur des altérations supposées des fluides ou des solides du corps humain, altérations cachées à nos sens. La distinction qu'on a voulu établir entre la théorie & l'hypothèse, n'est, (dit-il avec raison), qu'un vain subterfuge imaginé pour qu'à tout événement on pût rejeter sur celle-ci les erreurs dont on

avoit accusé la premiere : ainsi toute théorie est hypothétique.

Mais ces théories sont nombreuses, & depuis près de 23 siècles elles ont été successivement la règle fausse, mais tyrannique, sous laquelle s'est pliée la médecine. Il semble donc difficile de les rappeler toutes ; m. Sims l'a fait cependant : car les mêmes opinions ont reparu dans des temps différens avec un air de nouveauté que leur donnoit un léger changement de termes.

Qui pourroit nous instruire des théories qui dirigeoient les médecins avant le siècle de la philosophie chez les Grecs ? Les monumens historiques de ces temps reculés ont tous disparu, ont tous été anéantis. On voit seulement que pour guérir certaines maladies on avoit recours à des amulettes & à des charmes (*carmina*) ; c'est-à-dire, qu'on prononçoit sur les malades, ou qu'on leur faisoit réciter des vers composés sans doute en forme de prières, pour appaiser la colere des dieux, dont l'effet terrible se manifestoit par des épidémies meurtrières.

Ces moyens, employés d'abord dans des momens de calamités publiques, par un esprit de dévotion, devinrent par la suite superstitieux, & furent mis en usage dans toutes les maladies indifféremment,

sans que peut-être les médecins fussent appellés. Mais ce seroit abusivement qu'on regarderoit ces pratiques dépendantes d'une théorie ; la superstition , quelque chose qu'elle ait fait faire , ne sauroit être appellée *théorie*.

La première théorie médicale , dont on ait connoissance , date du siècle de *Thalès* qui parut avec éclat environ 600 ans avant l'ère chrétienne ; car il est naturel de penser qu'il y avoit parmi les médecins égyptiens une théorie d'après laquelle ils avoient dressé leur code de pratique ; mais ce code n'étoit point public , il n'étoit connu que des prêtres-médecins qui componsoient le collège , & que de ceux qu'ils avoient initiés après de longues épreuves : on peut presque assurer que cette communication de leur philosophie étoit faite avec réserve & d'une maniere partielle , & que ce fut ainsi que la reçurent *Thalès* , *Pythagore* , & autres.

Instruits à l'école des Egyptiens , ils répandirent dans la Grèce la doctrine de leurs maîtres , à laquelle ils firent des additions ou des retranchemens.

Les élémens de tous les corps étant , selon ces philosophes , dit m. *Sims* , le feu , l'air , la terre & l'eau , auxquels ils avoient ajouté les quatre qualités premières , savoir , le chaud , le froid , le sec & l'humide ,

SUR LA MÉDECINE. 101

ils firent dépendre la santé de leur juste mélange & de leur proportion dans l'économie du corps humain ; & les malades, de l'excès ou du défaut de l'un d'eux. Cette théorie, suffisante pour des philosophes qui ne pratiquoient pas la médecine, & qui ne l'avoient adaptée à cet art que pour renfermer celui - ci dans leur système général du monde, ne satisfit pas les médecins. C'est pourquoi, selon m. Sims, Hippocrate, jaloux d'établir un système, fonda cette théorie de la santé, & des maladies dépendantes de l'état des fluides, dont Galien forma dans la suite le système le plus complet que l'imagination ait enfanté.

L'orateur donne de suite le développement du système de Galien ; il expose les divisions & les subdivisions des tempéraments ; les causes des maladies ; ce que l'on entend par coction, par crise ; & comment on a concilié avec la coction & la crise le plan de la matière médicale & de la pharmacie.

« Que les productions de l'imagination de l'homme sont peu stables, s'écrie l'orateur médecin ! Le seizième siècle, qui éclipsera à jamais les précédents par les brillantes productions de l'esprit humain, attaqua vivement ce système de pratique, dont la chute fut

» plus rapide qu'on ne sauroit le concevoir. Les promesses que firent les chymistes de guérir les maladies sans attendre la coction ou les jours critiques, promesses suivies des effets, s'accordèrent si bien avec le véritable intérêt de l'humanité, qu'il n'étoit pas besoin de la subtilité de *yan Helmont* & des découvertes d'*Haryée*, pour convaincre le public des nouveaux défauts du système galénique ; & dans le fond elles n'y contribuerent pas beaucoup : car les hommes écoutent plutôt la voix du sentiment, que celle de la raison, dans ce qu'ils sont intéressés à trouver vrai. Quand je dis que le système tomba, j'entends dans l'opinion & l'estime générale ; car les écoles de médecine y restèrent constamment attachées : elles continuèrent à révéler son ombre, & à mépriser *Paracelse*, le chef de la secte des chymistes, à qui nous avons pourtant obligation d'un grand nombre de nos meilleurs remèdes. Bien plus, si l'on parcourroit avec soin ses ouvrages, on y en trouveroit nombre d'autres qui ne sont guere connus ; & c'est dans cette source que les charlatans ont puisé la plupart de leurs recettes ».

Il s'éleve ensuite contre le système de Galien, & déclare être persuadé que cette

maxime d'Hippocrate, le *médecin doit être le ministre de la nature*, a fait un mal infini, pour avoir été mal appliqué.

Mais on fait qu'il n'y a rien dont on ne puisse abuser: *Hippocrate*, cet auteur si sage, si grave, si instruit & par les observations des Asclépiades ses prédeceiseurs, & par les siennes propres, n'est donc pas responsable de l'abus qu'on a fait de l'axiome le plus vrai.

L'orateur passe ensuite au système des chymistes qui ont transporté dans le corps leurs fourneaux, leurs alambics, leurs opérations, les résultats de ces opérations, en un mot leur laboratoire entier, pour expliquer ce qui se passe dans l'économie animale, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

Un autre système succède à celui-ci; c'est celui qui est fondé sur les qualités mécaniques des organes, au moyen desquelles on a prétendu assigner les causes de la santé & des maladies. M. Sims expose succinctement ce que les médecins méchaniciens ont avancé pour faire accréder leurs idées. Il y a de la ressemblance, dit notre auteur, entre cette secte & celle des anciens méthodiques. Peut-être, ajoute-t-il, reconnoîtra-t-on une partie de cette théorie dans ces opinions d'Asclépiades, qu'on va lire.

« Les maladies naissent, suivant ce médecin, lorsque les pores n'accordent point un libre passage aux humeurs qui doivent les traverser, soit que cela provienne du trop grand volume ou de la figure irrégulière des molécules de l'humeur qui circule, de la vitesse augmentée ou de la lenteur de son mouvement, soit de la figure disproportionnée ou de la mauvaise disposition des pores; ou enfin de leur plus ou moins d'ouverture. Ainsi les douleurs viennent, à ce qu'il dit, de l'arrêt du sang, & la fièvre de la dilatation extraordinaire des pores ».

La dernière secte est celle qui considère le corps humain mis en action par un principe vivant, immatériel, duquel dépendent toutes les fonctions du premier: ce système est aussi ancien que les autres. *Hippocrate*, *Arétée* & toute la secte des pneumatiques (*Chrysippe*, *Athènée*, *Attale*, *Archigenes*, *Agathinus*, *Magnus*, *Herodotus*, *Actuarius*, &c.). L'avoient adopté. Ainsi, observe m. Sims, il faudroit être bien peu versé dans l'histoire de la médecine, pour en regarder *Stahl* comme le fondateur. Mais ce seroit à tort qu'on appelleroit théoriciens ceux qui attribuent les fonctions du corps humain à un agent immatériel; car toute

théorie doit être fondée sur des objets de comparaison, & il n'est pas possible de raisonner sur une chose qui n'a aucune espèce d'analogie avec quoique ce soit qui tombe sous nos sens. On crut se tirer d'affaire en donnant des noms à certains effets assez sensibles dans le corps humain, & en mettant ces effets à la place des causes. Avec cette métaphysique & ce jargon inintelligible, on est venu à bout de persuader aux autres ce qu'on n'entendoit pas soi-même, & d' usurper une réputation de savoir & d'habileté.

M. Sims examine ensuite l'influence de la théorie sur la pratique médicale. Il ne voit point que les théoriciens aient jamais contribué à la découverte d'un seul remede saluaire. Ils ont surchargé la médecine d'une multitude de termes ; chacun de leur système auroit besoin d'un dictionnaire pour être entendu. Mais la théorie, en tant qu'elle fonde la pratique sur le raisonnement & non sur l'événement, inspire pour ce dernier de l'indifférence ; que le théoricien guérisse ou non, ce n'est pas ce qui l'inquiète, dit l'orateur, pourvu que ses raisonnemens ne soient point en défaut. Or quelle erreur plus meurtrière d'un côté au genre humain, & plus capable de l'autre

d'affoiblir notre confiance en ces archivés où sont consignées les connaissances de notre art ? En effet, en voit-on beaucoup parmi les auteurs de cette espece qui aient connu sur quels principes les diverses méthodes de traitement doivent porter ?

“ Nous devrions sans doute , s'écrie m. Sims , renoncer à la manie des hypothèses , en voyant que tous les ouvrages de théorie , ceux même qui ont été composés par des hommes du plus grand mérite , manquant toujours leur but , ne sont estimés que pendant une courte période , & tombent bientôt dans l'oubli avec l'opinion qui leur a donné naissance ; tandis que les ouvrages d'*Hippocrate* , de *Sydenham* , & d'un petit nombre d'autres auteurs , ont acquis encore plus de célébrité que d'anées . Oui , les auteurs de médecine ne sont estimés dans les siècles qui succèdent au leur , qu'en proportion des vérités pratiques que leurs ouvrages renferment . ”

M. Sims se plaint avec raison que quelques auteurs systématiques ont trop négligé de parler de certaines maladies très fréquentes , pour s'étendre sur celles qui se présentent moins souvent ; il leur reproche encore d'avoir été inexacts dans

la distribution des causes de chaque maladie , & d'avoir placé au premier rang celles qui se concilient le mieux avec leur hypothèse , & d'avoir mis souvent au dernier celles qui sont les plus fréquentes. L'esprit de système (observe-t-il) fait négliger encore l'étude la plus utile , celle des faits ; il rend le jeune médecin confiant , présomptueux & hardi.

La théorie , qui a pris l'ascendant , devroit enfin céder à l'expérience à laquelle seule on doit la connoissance des remèdes les plus utiles : celle-ci n'offre que peu de faits contradictoires ; la première les accumule. L'orateur trace ensuite le parallèle du théoricien & du praticien , qu'il termine ainsi : « Serons-nous sans cesse le jouet de la charlatanerie revêtue du manteau de la science , avec l'appareil de l'étude la plus profonde ? ». Une remarque bien sensée que fait M. Sims est celle-ci : « Le raisonnement par analogie a été pour les théoriciens une source de mauvaises conséquences ». Aussi recommande-t-il de nous tenir plus soigneusement en garde contre cette manière de raisonner , que contre toute autre erreur. Elle approche si fort de la vérité , qu'elle est capable de séduire notre raison. Cependant il croit qu'on peut recourir au raisonnement par analogie

108 DISCOURS DE M. SIMS
dans ces maladies inconnues, ou dans ces cas sur lesquels l'expérience n'a pas encore prononcé.

La conclusion de ce discours est que le moyen de perfectionner notre art n'est pas bien difficile, qu'il consiste dans l'observation & dans l'expérience. « L'expérience, dit m. Sims, n'est pas le charlatanisme ; je méprise la charlatanerie, & sur tout celle des théoriciens, qui est le plus souvent l'art de parler sans s'entretenir, & de paraître savant sans avoir le sens commun ». (Voyez le journal de méd. juin, pag. 497).

Voici comment notre auteur termine son discours ; c'est la comparaison de la théorie & de l'expérience.

« Je me représente (dit-il) la théorie & l'expérience, tâchant, chacune de leur côté, d'obtenir notre suffrage, mais par des moyens différens ».

« La première est parée de tous les clinquans de l'imagination ; elle varie les charmes aux yeux de ceux qui la regardent ; elle nous promet la folle admiration de tous les jeunes étourdis, nous offre une réputation prompte & facile, & un appui pour les erreurs de notre jugement ou les extravagances de notre imagination ; elle renonce à ses premiers amans afin de nous attirer

» dans ses chaînes. Voyez en même temps
» son bras teint du sang des milliers de
» victimes qu'elle sacrifie à l'opinion du
» jour, prête à en changer le lendemain.
» A ses côtés marchent l'orgueil qui l'en-
» fanta, & cette multitude de remèdes
» frivoles auxquels elle a donné naïf-
» fance. Les caprices forment sa suite ; ils
» sont aussi nombreux que les épis d'une
» riche moisson, & aussi variés que les
» fleurs dont une vaste prairie est émail-
» lée. L'amour-propre les protège tous
» contre les attaques de la vérité, il est
» armé de la pointe du ridicule, dont il
» perce ceux qui voudroient s'opposer à
» son essor.

« L'expérience au contraire a la dé-
» marche & la contenance modeste ; à
» peine oseroit-elle s'offrir à nos regards,
» encore moins à notre admiration. Elle
» ne cherche pas à nous gagner par des
» caresses ; elle ne nous promet ni les ri-
» chesses, ni la réputation ; elle déploie
» à nos yeux les archives de l'art, que
» nous devons étudier avec une applica-
» tion infatigable, si nous voulons lui
» plaire. Elle nous prescrit de cueillir,
» comme l'abeille industriuse, les sucs de
» la vérité parmi les poisons répandus
» dans les ouvrages des théoriciens. Elle

120 DISCOURS DE M. SIMS.

» ne nous offre d'autre asyle qu'une bonne
» conscience contre les calomnies & le
» mépris d'un monde séduit par sa ri-
» vale. Elle nous propose une vie rem-
» plie de soins , de peines & d'appli-
» cation , sans récompense & sans gloire ;
» heureux même si le temps & la vérité
» nous obtiennent un jour la justice qu'au-
» ront méritée nos travaux. C'est à nous
» maintenant de choisir : puissions-nous
» avoir le courage de mépriser les at-
» traits séduisans de la théorie , pour nous
» attacher à l'expérience , convaincus que
» c'est le seul moyen de remplir les de-
» voirs du médecin utile , & de l'honnête
» homme ! »



S U I T E . E T . F I N

Des réflexions sur les épanchemens dans la poitrine, & sur l'infidélité de quelques signes donnés comme pathognomoni-ques de ces sortes d'épanchemens ; par m. DESGRANGES, chir. &c.,..

O B S E R V A T I O N S.

Première observation.

Darius, sergent au régiment d'Orléans, en garnison à la Rochelle, reçut un coup d'épée entre la troisième & la quatrième des vraies côtes du côté droit, pénétrant dans la poitrine, A l'instant de sa blessure il se trouva mal, il eut des foibleesses qui se succédoient de près pendant qu'on le transportoit à l'hôpital militaire, il avoit perdu quelque peu de sang pendant le transport, il étoit effouillé, avoit la respiration courte ; le pouls se ranima, & me permit de lui faire jusqu'à 15 saignées en trois jours, de 7 à 8 onces chacune (1). Malgré toutes nos

(1) De l'avis du R. P. Isidore Pontdeveaux, religieux chirurgien en chef de l'hôpital militaire de la Rochelle : l'honneur de la chirurgie de cet ordre.

précautions , l'épanchement n'eut pas moins lieu , & il s'annonçoit par tous les signes connus ; on fit une consultation où messieurs les médecins de cet hôpital , deux chirurgiens de la ville , & , s'il m'en souvient bien , messieurs les chirurgiens majors des régimens d'Orléans & de Conti furent appellés. Nous examinâmes avec l'attention la plus scrupuleuse l'état du malade , chacun des symptômes fut apperçu séparément , on les rapprocha , & l'on fut convaincu qu'il y avoit épanchement de sang. J'avois soin du malade , je fis les recherches les plus exactes à tout l'extérieur de la poitrine , je fus le premier à faire appercevoir que le côté droit étoit plus évasé , plus ample que le gauche ; au moindre mouvement du malade j'entendois le flot du liquide qui , par son poids , fatiguoit beaucoup le diaphragme , & causoit de la douleur à ses attaches ; cette cloison déprimée faisoit même paroître le côté du bas - ventre enflé ; mes remarques n'servirent qu'à confirmer la présence du fluide épanché : mais je me rappelle très bien que je n'aperçus , pas plus que les consultans , aucune échymose , aucune infiltration sanguine , ni empâtement , ni œdématie , &c. L'habile chirurgien qui préside à la chirurgie de cet hôpital , & sous lequel je travaillois ,

travaillois , comptant toujours sur la bonne constitution du sujet , & guidé par l'état du pouls , proposa une 18^e saignée ; on y acquiesça , elle fut faite en la présence des consultans , on prescrivit une potion absorbante & astringente , deux heures après le malade étoit mieux , & dès cet instant , il marcha d'un pas rapide à une convalescence qui fut longue . . . Mais le malade guérit très bien par la résorption du liquide épanché que cette dernière saignée détermina peut-être , ou du moins favorisa .

Seconde observation.

Un marin de 40 ans ou environ , fut atteint , en 1771 , d'une pleuro-péripneumonie qui se termina , par résolution , au moyen des saignées faites en 36 heures ; il étoit guéri , & sortoit de l'hôpital des bourgeois de la Rochelle pour s'embarquer , lorsque le même soir il reçut un coup de couteau au-dessous de la mameille gauche , par un autre marin avec lequel il avoit eu dispute dans sa dernière traversée ; il nous fut ramené d'une pâleur extrême , avec un pouls petit & sans force . Nous le réchauffâmes un peu , l'artère radiale se fit mieux sentir , on lui ouvrit la veine , & en deux jours & demi , on lui tira plus de trois livres de sang .

à dix ou douze reprises : cependant tout annonçoit un épanchement , les symptômes qui le désignent pour l'ordinaire existoient , mais ils étoient légers , & ce n'étoit que leur persévérance , & la difficulté de se coucher du côté droit , qui nous persuaderent qu'il y avoit épanchement ; le 5^e jour de la blessure , on parla de l'empyème dont tout annonçoit la nécessité : le malade rejetta bien loin cette opération , demanda du délai ; mais il pérît le lendemain. . . . A l'ouverture du cadavre nous trouvâmes plus de deux livres de sang épanché , à moitié diffous , dont une partie étoit en grumeaux : il n'y avoit point non plus d'échymose à l'extérieur. La pleurie de ce côté étoit blanche , dure , épaisse , & moins fine & moins flexible que l'autre , ce qu'on attribua à la présence du sang décomposé. Il est certain que la corruption de ce fluide , en altérant cette poche membranuse , pourroit bien en épaisser les parois , mais nous croyons plus volontiers que l'état contre-nature de cette membrane étoit l'effet de la maladie antécédente (l'inflammation de la pleurie & du poumon) , laquelle ne s'étoit résouue qu'imparfaitement ; elle s'étoit terminée par induration , ce qui l'avoit rendue moins perméable au sang quoiqu'en par-

tie diffous. Notez que dans le temps de la maladie de poitrine, les symptômes annonçoient que le désordre se passoit du côté gauche, & le malade y avoit ressenti pendant assez long-temps une douleur fort aiguë.

Troisième observation.

Un étranger fut apporté dans un petit hôpital de province, blessé de plusieurs coups de couteau, dont deux entr'autres pénétraient dans la poitrine, un en devant près du sternum, entre la 4^e & la 5^e des vraies côtes du côté droit, & l'autre à la partie latérale & un peu postérieure du côté gauche, un peu plus haut que la première ; mais je ne saurois assigner précisément dans l'intervalle de quelles côtes, n'ayant pas ce fait assez présent à ma mémoire. Il avoit des défaillances continues qui faisoient craindre pour ses jours ; on appella le chirurgien major de cet hôpital dont j'étois élève. Nous trouvâmes le blessé avec une oppression extrême ; à chaque expiration il sortoit avec bruit des deux ouvertures un sang écumeux, le malade en crachoit ; on lui fit quelques saignées, elles ne purent pas être bien répétées, vu l'état de foiblesse ; le malade pouvoit se coucher du côté droit, & non du côté gauche ;

mais il étoit mieux assis, le dos plié en devant. Cet accident avoit fait du bruit dans la ville. Deux chirurgiens vinrent voir le blessé le lendemain ; on parla de contre-ouverture, on objecta la grande foiblesse du sujet, quelqu'un prétendit que l'épanchement pouvoit en partie se vider par les plaies, & en partie se réforber. On convint de se rassembler le lendemain ; mais le blessé périr plutôt (58 heures après la blessure). Nous ne reconnûmes, non plus qu'au précédent, rien de particulier dans toute la circonférence de la poitrine qui fut examinée plusieurs fois avec la dernière exactitude ; à l'ouverture du thorax le poumon gauche fut trouvé adhérent à la plevre dans sa partie supérieure & latérale ; la pointe du couteau avoit pénétré dans sa substance d'où s'étoit ensuivi le crachement de sang ; du côté droit il y avoit plus de trois livres de sang épanché, noir & déjà fétide, la plevre étoit dure, épaisse, sans diaphanéité dans une grande étendue, sur tout celle qui tapissloit la partie inférieure de ce côté du thorax.

On voit que dans cet étranger la plaie étoit pénétrante du côté gauche dans le poumon, sans toutefois pénétrer dans la cavité de la poitrine ; ce qui avoit occasionné le crachement de sang sans avoir

donné lieu à aucun épanchement : celle du côté droit étoit parvenue dans cette capacité, le sang s'y étoit épanché en assez grande quantité, & cependant il n'avoit point paru d'échymose. En supposant qu'elle dût exister, il faut croire que le malade s'est trouvé dans les circonstances désignées, *Journal de juillet précédent*, pages 72 & 73, où qu'il aura eu précédemment quelque maladie aiguë de poitrine, d'où s'étoit ensuivie l'adhérence du poumon d'un côté, & l'épaissement de la pleure de l'autre ; par là cette membrane, en acquérant plus d'épaisseur, de densité, étoit moins perméable, ses pores obstrués avoient bien pu ne pas livrer passage à la partie la plus fluide du sang épanché ; de-là l'absence de l'échymose. *Darius* s'est-il trouvé dans des circonstances semblables ? avoir-il eu une pleurésie fausse ou séche, une pleuro-péripneumonie, une inflammation à la partie convexe du foie, qui avoit altéré la pleure ainsi que nous l'avons reconnu chez cet étranger ? On peut le présumer avec quelque raison, puisque pendant huit à dix jours qu'a duré l'épanchement, plus ou moins grand, nous n'avons jamais vu paroître l'échymose. On n'attribuera pas son défaut d'apparition à la coagulation du fluide épanché ;

TI 3 SUR LES ÉPANCHEMENS

son ondulation manifeste, que nous avons reconnue, s'opposeroit à cette idée. Dans le marin, il est évident que l'on ne peut attribuer l'absence de ce signe diagnostic, qu'à l'état de la plevre altérée par la maladie dont il venoit d'être guéri. Ces observations viennent donc à l'appui de ce que nous avons dit, que l'échymose étant subordonnée à la qualité du sang, à sa dissolution plus ou moins prompte, à l'état de la plevre, peut-être même à une certaine aptitude de cette membrane à se laisser traverser, ne fauroit être donnée comme un signe essentiel & pathognomonique d'épanchement sanguin dans la poitrine.

Quatrième observation.

Marion Bourdin, âgée de 9 ans, fut attaquée, au mois de juillet 1775, d'une pleuro-péripneumonie que je cherchois à combattre par tous les moyens possibles ; mais, je ne pus en obtenir la résolution. La fièvre, qui fut presque toujours continue, avec des exacerbations vers le soir, un goût de pourriture dont la malade se plaignit, joints aux symptômes propres aux épanchemens, me firent reconnoître un empyème purulent ; je n'avois négligé aucun des moyens connus pour exciter les crachats, détourner la collection du pus que je présumois.

devoir se faire dans le thorax, en le déterminant vers quelques émonctoires. Les remèdes, administrés à cet effet, furent toujours infructueux. En examinant la périphérie de la poitrine, je ne pus rien remarquer à l'extérieur, quelqu'envie que j'eusse d'y reconnoître un œdème, une enflure humorale pour m'aider à caractériser l'épanchement que je soupçonneois, toutes mes recherches furent vaines ; mais je n'en prononçai pas moins qu'il y avoit épanchement. Je parlai de l'opération, les parents la rejettèrent; je proposai d'appeler un chirurgien en consultation, on refusa encore ma demande, & l'on voulut temporiser : l'enfant pérît le 19 août. ... Je procédai à l'ouverture de son cadavre en présence de plusieurs chirurgiens de l'hôpital de Lyon; le côté droit de la poitrine contenoit plus de deux pintes d'un pus blanc, d'une assez bonne nature, & sans une très mauvaise odeur; le poumon, replié en quelque sorte sur lui-même, étoit rejoint contre les vertébres dorsales, &c.

Cinquième observation.

Un grenadier du régiment de Poitou, en garnison à Saint-André en Dauphiné, reçut dans un combat singulier, le premier octobre 1773, deux coups de sabre

120 SUR LES ÉPANCHEMENS

en pointe sur la poitrine du côté droit ; l'un situé antérieurement entre la dernière des vraies côtes, & la première des fausses ; l'autre un peu plus postérieurement, & plus haut entre la 4^e & la 5^e des vraies, sur la partie latérale du thorax, & dans une position telle que le bras couché le long du tronc, cachoit cette dernière ouverture, de façon que le chirurgien qui le ptemier fut appellé, n'aperçut que la plaie la plus basse, laquelle sans doute n'étoit pas pénétrante, elle fut guérie en très peu de temps. Des accidens inflammatoires se manifestèrent dès le 4^e jour ; il y eut de la fièvre, la respiration devint courte & gênée, il fut saigné deux fois, mais la difficulté de respirer augmentait, ainsi que les frissons irréguliers, la fièvre, l'insomnie, la toux, l'oppression & autres fâcheux symptômes, on examina l'extérieur de la poitrine, & l'on reconnut la plaie la plus haute, située entre la 4^e & la 5^e des vraies côtes (c'étoit le quatorzième jour de la blessure) ; on y apperçut une espece de phlyctène ou de vésicule que l'on ouvrit, & dont il sortit beaucoup de sérosité purulente : son chirurgien y appliqua un emplâtre, Les accidens, après cette évacuation, furent moins pressans, la plaie rendoit par jour de quoi mouiller ; à 6

serviettes d'une matière jaunâtre & très fétide. Le malade demandoit opiniâtrement qu'on lui ouvrît le côté; ce qui lui ayant été refusé plusieurs fois , il se fit transporter à l'hôtel-dieu de Lyon où il arriva le 50^e jour de sa blessure (1). Le malade sentoit le flot du liquide lorsqu'il remuoit un peu ; le suintement à travers l'ouverture fistuleuse étoit toujours aussi abondant , & les signes de l'épanchement aussi manifestes ; ce qui détermina le chirurgien major à l'opérer le 22 novembre : il en sortit près de six pintes d'une matière jaunâtre , purulente , infecte , & qui jaillissoit par bonds , effet de la toux , & du jeu forcé & accéléré du poumon. On comprend sans peine quel soulagement notre malade retira de cette opération. Nous connoissions l'ouvrage de m. Valentin lorsque le grenadier arriva à l'hôtel-dieu , nous lui demandâmes s'il avoit eu quelque meurtrissure ou endroit noir , violet vers les lombes , il nous répondit que son chirurgien n'en avoit jamais reconnu. L'échymose auroit pu avoir lieu en admettant qu'il y eût eu d'abord épanchement de sang. Mais ce qui paroît plus vrai-

(1) Tout ce que je viens de dire nous a été rapporté par le malade.

semblable, c'est que celui-ci se devoit à une inflammation de la plevre, terminée par suppuration. Avant qu'on opérât, nous fîmes les recherches les plus exactes pour reconnoître l'œdème purulent, le gonflement pâteux vers l'angle des fausses côtes, elles furent toujours vaines.

En supposant donc que l'œdème méritât d'être mis au nombre des signes diagnostics des épanchemens purulens de la poitrine, on conviendra qu'il y a sans doute aussi des circonstances qui peuvent s'opposer à sa formation, puisqu'elle n'a point paru dans *Marion Bourdin*, ni chez le grenadier, quoiqu'il soit prouvé par les faits même qu'il y eût du pus dans leur poitrine. On sent donc le danger qu'il y auroit de faire de l'absence de l'œdème un signe négatif d'épanchement. Cette doctrine seroit fatale aux malades, & déshonorante pour les praticiens, il faut donc agir lorsque l'on a des signes suffisans pour constater les épanchemens dans la poitrine, sans s'arrêter opinionnièrement à l'apparition de l'échymose, ou de l'œdème. Un de mes confrères me racontoit dernièrement, qu'appelé pour secourir un artisan devenu empyématisé à la suite d'une pleurésie, il proposa une ouverture entre les côtes; cette opération effraya le malade & les assistants;

on appella un autre chirurgien, on y joignit un médecin : ces derniers, pleins de la lecture de l'ouvrage de M. *Valentin*, chercherent l'œdème à la partie postérieure & inférieure de la poitrine, &, sur son absence, ils furent d'avis de différer l'opération. L'évidence des autres signes ne leur permit cependant pas de nier l'épanchement, mais il ne leur parut pas assez bien constaté : on devoit se revoir le lendemain, mais le malade pérît avant l'heure indiquée. Le chirurgien ordinaire fit sur le cadavre, en présence d'un parent, l'opération qui auroit pu lui sauver la vie ; il sortit une grande quantité de pus, il ne put reconnoître quels étoient les défordres intérieurs de cette capacité, la famille s'étant opposée à l'ouverture du sujet. . . . Ce n'est pas, je le répète, que je veuille nier l'échyrose & l'œdème ; ils ont lieu quelquefois, & pour contenter les prévenus, je dirai même le plus souvent, & j'en ai par devers moi des observations convaincantes qui ne permettent pas d'en douter ; mais il n'entroit pas dans mon plan de les rapporter ici. J'ai voulu seulement faire observer aux jeunes praticiens qu'il faut user avec discrétion de ce qu'on trouve dans les livres ; que les signes dont il est ici question, ne sont pas toujours

124 TUMEUR CONSIDÉRABLE
concomitans des épanchemens de poitrine ; qu'il ne faudroit pas s'y tenir obstinément , & qu'il seroit dangereux d'attendre toujours leur apparition pour prêter aux blessés les secours salutaires que notre art leur offre dans l'adresse de la main de celui à qui ils sont confiés.

Lyon, ce 14 avril 1779.

TUMEUR CONSIDÉRABLE SUR L'HYPOGASTRE,

*Traitée & guérie par m. CHARLES-
PHILIPPE ROUDIER, chirurgien-
juré de la paroisse de Saint-Georges,
île d'Oléron.*

JE fus appellé, le 4 juin 1778, au lieu de Rabayne, paroisse dudit S. Georges en l'île d'Oléron, chez *Matthieu Boiffneau*, laboureur, âgé de 46 ans, homme très vigoureux, qui portoit dans la région hypogastrique une tumeur si considérable, qu'elle occupoit toute l'aîne droite. La fièvre aiguë, les élancemens dououreux & fréquens, la rougeur vive annonçoient une inflammation dont la suppuration étoit prochaine & inévitable. Les matutinatifs me paroissant indiqués, je les prescrivis. Le septième jour de leur usage, la tumeur abscéda ; il se forma une plaie

longue de six pouces & demi, & large de trois pouces; ses bords inférieurs s'étendoient à deux travers de doigt de l'anus; tout le pénis, de ce côté, étoit détruit; une légère portion du scrotum l'étoit aussi. En examinant attentivement cette plaie, on découvrit sous l'arcade crurale un sinus qui avoit deux pouces & demi de profondeur, & un de diamètre; ce sinus donnoit passage à beaucoup de pus, à des vers & aux matières fécales.

Le troisième jour des pansements j'aperçus un vers vivant (nommé *strongle*) long d'un pied, & gros à proportion; le lendemain & les jours suivans, j'en trouvai d'autres de la même espèce, de manière que successivement il est sorti de cette plaie dix-neuf vers tous vivans, lesquels paroissoient venir de ce sinus qui communiquoit dessous l'arcade crurale; les matières fécales prirent bientôt la même route, & la suivirent pendant un mois que les fonctions de l'anus furent presque entièrement supprimées.

Les doux détersifs nettoyèrent la plaie, & détruisirent toutes les chairs molasses, livides & baveuses; j'eus recours ensuite à un digestif composé avec partie égale de baume d'*Arcæus*, de styrax, & un peu d'huile d'*hypericum*: ce digestif a été continué jusqu'à parfaite guérison.

Le malade prenoit, matin & soir, un bol de demi-gros de térébenthine fine, & trois grains de mercure doux, & par-dessus un verre de sa boisson ordinaire, qui étoit préparée avec le ris, la réglisse & un noiset de mercure crud.

Pour calmer l'irritation qu'occasionnoit l'acrimonie du pus & des autres humeurs, j'avois soin, à chaque pansement, de laver la plaie avec une décoction de racine de guimauve & de graine de lin.

En variant ces différens remedes selon les diverses circonstances, *Matthieu Boisseau* a été radicalement guéri le 19 septembre 1778 ; il reprit dans le même temps les travaux pénibles de laboureur, qu'il a continués depuis, sans éprouver le moindre dérangement. La cicatrice de la plaie est ferme, solide, & l'anus n'a pas cessé, depuis ce temps-là, d'exercer ses fonctions.

Doit-on regarder cette tumeur comme un bubon ou un bubonocele ? Doit-on attribuer la solution de continuité de l'intestin, & les autres accidens survenus, aux suites d'un étranglement, ou au progrès de l'inflammation & de la suppuration de la tumeur qui se sera étendue, & aura attaqué l'intestin ?

A S. Georges, île d'Oléron, le 12 mai 1779.

*BUBONOCÉLE opéré & guéri,
mais en établissant un anus artificiel ;
par m. ROCANUS, chirurgien de
Cucuron en Provence, diocèse d'Aix.*

Je fus appellé, le 25 mars dernier, pour voir le nommé *Grange*, fils, dit le *Gascon*, âgé d'environ trente ans ; il étoit attaqué d'une hernie complète avec étranglement, contre laquelle on avoit employé, sans succès, tous les moyens usités. Il ne restoit plus de ressource que dans l'opération. Avant que de l'entreprendre, comme le malade étoit d'une constitution pléthorique, je le saignai pour la dixième fois, & continuai d'appliquer les émolliens de toute espece, pour disposer les parties à rentrer à la faveur du taxis. Je ne pus y parvenir ; le malade demandoit avec instance qu'on lui fit l'opération.

Voici comment je procédai, après avoir donné au malade une situation avantageuse : j'incisai (en présence & avec le secours de m. *Julien* mon frere) la peau & la graisse jusqu'au sac ; je prolongeai mon incision en haut & en bas à la faveur de la sonde creuse ; j'enlevai ensuite par lames le sac, & après avoir mis à découvert l'intestin

que je trouvai altéré, surtout dans un point adhérent au sac qui lui-même étoit adhérent à l'intérieur des bourses ; je voulus l'en détacher, & cette portion, qui étoit sphacélée, creva par le seul poids des bourses abandonnées dans ce temps-là à elles-mêmes. L'intestin ainsi ouvert laissa sortir une quantité prodigieuse de matières fécales, dont le séjour avoit été la cause des accidens formidables qui ont coutume d'accompagner cette cruelle maladie, tels que le hoquet, le vomissement & la météorisation du ventre. Les choses ainsi disposées, je fis un pli au mésestere afin de m'assurer des vaisseaux qui rampent dans la duplicature de cette membrane, & de pouvoir retenir au bord de la plaie la portion saine d'intestin ; j'eus l'agréable satisfaction de la voir se coller & s'unir à la circonference de la plaie : j'avois eu l'attention d'emporter ce que la nature ne pouvoit faire elle-même. Le malade guéri rend ses excréments par l'anneau, & il continue de se bien porter.

J'ai cru devoir faire part à tous ceux qui exercent l'art de guérir, d'une observation qui peut enhardir les chirurgiens à tenter l'opération dans un cas même désespéré. Je ne doute pas que je n'eusse obtenu un succès plus heureux,

PAR UN ANUS ARTIFICIEL. 129
si le pere du malade n'avoit pas retardé l'opération durant 24 heures : délai qui donna lieu aux parties de se corrompre.

De Cucuron le 29 avril 1779.

RÉPONSE
DE M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.,
*A la critique insérée dans la gazette de
l'anté, le 23 juin dernier.*

AUX AMATEURS
DE LA VRAIE MÉDECINE.
Nec parce erroribus.
Dans ma préface.

MESSIEURS, — telle fut ma maniere de penser , en cherchant à rétablir le texte des aphorismes. Je n'ai pas demandé plus de grace pour mes erreurs , si je me suis trompé , que je n'en ai fait à ceux qui m'ont précédé dans la même carriere. La loi devoit être réciproque : c'est celle de l'équité , & de tout homme qui cherche la vérité avec un sincere desir de la trouver. Il y a assez long-temps qu'*Hippocrate* est en contradiction avec lui-même dans les textes & les versions vulgaires. J'ai cru pouvoir prouver qu'il n'étoit pas ce vieillard inconséquent de Perse , qui — *rancidulum balbā de narē locutus*,

Tome LII.

I

130 RÉPONSE DE M. LEFEBVRE
méritoit plutôt les petites-maisons, que
le premier rang dans les écoles.

J'ai eu l'honneur de dire à messieurs de
la faculté de médecine, dans une lettre
qui ne leur a pas déplu, les raisons qui
m'avoient fait concevoir la plus haute
idée de ce grand homme. Je dis *grand
homme* sans craindre le reproche d'en-
thousiasme. Je n'ignore pas que cette
épithète a été prodiguée pour des gens
très petits, s'en les avoir pris à leur juste
valeur. Les grands hommes, disoit un
savant critique allemand, sont des phé-
nomènes que la nature n'enfante qu'avec
le plus grand travail : il lui faut des sié-
cles pour en produire un. Plus de deux
mille ans de suffrages ont prouvé qu'*Hip-
pocrate*, malgré ses envieux, n'avoit pas
usurpé sa gloire. Les médecins, pure-
ment physiciens de notre âge verront
leurs systèmes s'évanouir ; mais la méde-
cine d'*Hippocrate*, celle d'*observation*,
subsistera à jamais. Attentif observateur,
il a épié, surpris, suivi la marche de la
nature, en a marqué les limites avec au-
tant de certitude que de sagacité. Vrai
dans ses conséquences, juste dans les idées
accessoires qui les ayoisinent, s'il n'a pas
marqué toutes les exceptions, il laisse au
moins entrevoir comment on peut les
pressentir, & les analyser par la compa-
raison des principes qu'il généralise avec

l'esprit le plus géometre qui ait peut-être jamais existé. Riche dans l'expression, magnifique dans le coloris, juste & sévère dans le choix des mots, harmonieux dans le style, rapide dans sa marche, par tout il assujettit les termes à ses idées, & ses idées aux traits de la nature, qu'il nous peint avec la plus noble élocution. « Il n'est pas d'homme de lettres, » me disoit l'année dernière le savant abbé *Brothier*, qui ne doive se faire un plaisir de lire au moins deux fois par an les aphorismes d'*Hippocrate*; pour la beauté du langage, quelque altéré qu'en soit le texte ».

D'après cette idée, que je me suis faite de mon original, j'ai entrepris un travail que le docte *Triller* avoit eu long-temps desssein d'exécuter; mais le manque des secours nécessaires lui avoit fait abandonner l'entreprise. Ceux que j'ai trouvés ici m'ont paru suffisans. Avec plus de hardiesse sans doute, que de capacité, je me suis laissé aller aux follicitations qui m'ont été faites. Il s'agit donc aujourd'hui de répondre de mon travail: car il vient de paroître une critique qui m'a étrangement surpris. Je dis étrangement: en effet, n'est-il pas disgracieux d'être forcé de prouver à un critique précipité qu'il ne m'a même pas lu at-

tentivement, bien loin de m'avoir trouvé en défaut. Ses inculpations ne m'auroient cependant pas semblé dignes d'une réponse s'il ne m'avoit attaqué sur l'article *du faux*, en m'accusant d'avoir retranché des *maximes* essentielles de l'ouvrage. Comme j'attends une critique plus sensée que la sienne, *gemit incudibus Aetna*, si j'en dois croire des bruits sourds, je ne donnerai ici qu'un extrait de la réponse que je lui avois faite.

Je remarque d'abord une réflexion peu critique au sujet du fragment *de pharmaco*. Le critique ignore qu'il s'agissoit dans ce traité de la préparation de l'*ellébore* &c de son usage, non des *purgatifs* en général, comme la réflexion le donne à entendre. Les anciens qui tiroient de si grands avantages de ce simple, avoient cherché tous les moyens d'en maîtriser l'énergie: *Galien*, *Dioscoride*, *Strabon*, nous ont transmis quelques idées sur cette préparation. Les livres de la diète nous avertissent des précautions pratiques nécessaires pour l'administrer. *Schulz* a doctement disserté sur ce simple, dans une diatribe assez rare aujourd'hui: mais je viens aux faits qui me sont reprochés:

* 1^o. *On ne trouve*, dit le critique, *presque point de différence entre ma version & celle de Foës*, *dans la première section*: preuve évidente qu'il ne m'a pas lu. Dans

la seconde partie du premier aphorisme, il est dit que c'est au médecin à faire concourir toutes les choses externes au but de la guérison. L'auteur du traité de la nature de l'homme, disoit aussi que c'étoit même au médecin à maîtriser l'air, &c.: oui le concours de ces choses est nécessaire; mais c'est au médecin à le diriger autant que cela est possible. Le régime du verbe παρέχειν avoit été manqué par Foës, & par les autres.

Sect. 2. Le critique dit que j'aurois dû justifier dans mes notes le sens que je donne à l'aphorisme 8; mais s'il a lui-même senti l'absurdité de la version vulgaire, pourquoi veut-il que je suppose mes lecteurs assez ignorans pour ne pas la sentir? En effet, peut-on faire dire à Hippocrate, si l'état de foibleesse d'un malade continue sans qu'il prenne d'alimens, c'est une preuve qu'il a besoin d'être purgé? Comme le critique cite du grec, je dois présumer qu'au moins il le fait lire. Qu'il sache donc que τροφὴ λαμβάνειν, ou μὴ λαμβάνειν, sont, dans l'original, la même chose que ἀντένειν, απέτενειν, aph. 32, sect. 2; c'est-à-dire, manger avec appétit, ou n'avoir point d'appétit. Cet aph. 8 jette beaucoup de jour sur l'aph. 19, sect. 4, dont le sens a si embarrassé les interprètes. Mais voyons un trait d'érudition plus marqué de mon critique.

Aphor. 17 de cette même section : le passage est de la plus grande importance. Le critique me croit peu fondé dans le changement que j'ai fait ici : Hippocrate y dit *les alimens pris avec excès rendent malade.* Le traducteur a cru qu'il étoit plus naturel de lui faire dire que cet excès produit des nausées ; dans l'idée que le mot νέσος (*nosos*) des Grecs pouvoit avoir été pris pour ναυσίωσις (*nausiosis*) ou ναυσία (*nausia*). Mais ayant de faire ce changement, m. L. auroit dû faire attention qu'Hippocrate entend par maladie toute affection interne désagréable. Que la faim, par exemple, est une maladie, selon lui ; & qu'en outre il est bien douteux que s'il eût voulu parler des nausées, il eût employé le terme qu'on substitue à *nosos*.

Analysons ce paragraphe — d'abord l'aphorisme qu'on y produit est tronqué. Il falloit dire, selon le texte vulgaire : « L'excès dans le manger produit une maladie : or la guérison le démontre ». Le sens le moins louche de cette sentence absurde, ne peut être que celui-ci : « La maladie causée par l'excès du manger ne peut se connoître que par la guérison ». Quoi ! l'auteur qui veut nous apprendre à discerner une maladie par les signes pathognomoniques avant de la traiter, veut ici que nous attendions la

guérison pour la reconnoître ! non : il raisonnoit mieux. 2°. Je n'ai dit nulle part que *nosos* avoir été pris pour *nau-siosis*, ou *nausia*. 3°. L'explication que donne le critique du mot *maladie* étoit inutile. Ma note lui auroit fait voir que je n'ignorois pas qu'une indigestion pouvoit être suivie d'une maladie très grave, même de la mort. Il m'auroit objecté, avec plus de raison, qu'une *surcharge de manger deyenoit quelquefois le principe* (*ἀρχὴ*) *d'une maladie grave ; de prisca medic.* pag. 13, sect. 1. *Foës*, & par-là il auroit soutenu la leçon vulgaire *nosos*, avec un peu de probabilité. J'aurois répondu que le principe, ou la *cause éloignée* d'une maladie, n'est pas *la maladie même*, comme le suppose l'aphorisme vulgaire, qui doit être pris dans un sens général. 4°. En accordant même que l'on doive entendre l'aphorisme vulgaire du principe de la maladie, il est encore absurde de faire dire à l'auteur, que *cela ne se connoît que par la guérison*. 5°. Le critique, qui rappelle ici la *faim*, n'en peut faire aucune application pour éclaircir le sens vulgaire. Un homme qui a trop mangé n'a pas faim.

Il falloit donc ou retrancher cet aphorisme, ou le corriger, puisque ni les inter-

prétes Grècs ou Orientaux, ni même les manuscrits grecs, n'en présentoient pas le sens. Je le rappelai donc au second *prorrhétic*, pag. 66, 67 *Foés*, m'e contentant de ce passage, quoique j'en eusse plusieurs autres à citer. Ce livre est légitime : il y est parlé de l'excès du manger, des mal-aises de l'estomac, des évacuations qui suivent cette surcharge. Le but de l'aphorisme, ai-je conclu de ce passage, est d'avertir le médecin des signes qui peuvent déceler l'indiscrétion d'un malade, ou une indigestion à la suite de cet excès. Ces signes ne sont-ils pas vérifiés tous les jours par l'expérience ? J'adoptai donc *nausie* au lieu de *nosos*, & *inefis*, ^{ήνεις}, évacuation, au lieu de *iesis* guérison. Quant à *nausie*, je proposai encore une autre conjecture, aph. 15, l. 4 ; c'étoit le mot *nefis*, surcharge, auquel *nosos* auroit pu aisément être substitué par les copistes. Cette leçon étoit même appuyée par le livre *de diæt. acut.* où il est dit qu'après la surcharge de l'estomac, il est gonflé, on sent une pesanteur dans tout le corps : *hokotan para to ethos achthophorese he koilie-kai spatile genoite an.* Outre le poids de l'estomac, la faiblesses du corps, il survient un cours-de-ventre, &c. Quoique je penchasse beau-

coup pour le mot *nesis* qui se trouve *de loc. in hom.* p. 87, lin. 24, 30, je crus devoir préférer le mot *nausie*, dont le sens étoit appuyé par les anciens manuscrits qu'avoit lus *Galien*, & qui portoient *ασθίη* dans le passage cité de *diæt. in acut.* Or, *ασθίη*, *ασθε*, & *nausie*, sont très souvent synonymes pour *dégoût*, *trouble de l'estomac* près du vomissement. *Voyez* le mot *ασθελλη*, *Foës*, *œcon.* Plutarque qui rapporte le sens de cet aphorisme, dans ses *préceptes de santé*, dit qu'après un excès dans le manger, il arrive une espece de *sédition*, *ασθειας*, dans le corps ; l'estomac est surchargé de *vilainie* *δολερίας*, & *nauseans*, *ναυτιόδης*, *nautiodes*, & il *survient une diarrhée*. J'étois donc autorisé à me servir de *nausie* qui a, dans ce cas-ci, un rapport direct avec le but de l'auteur. Mais, dit le critique, 6°. il est douteux qu'*Hippocrate* eût exprimé cette idée par le mot *nausie*. Mais *Galien* reconnoît ce mot pour être ionien, & d'*Hippocrate*, & pris dans le même sens. Je ne cite pas le grec pur. *ravulsa enim* (*τὴν ναυτίαν*) (*quam nauseam dicunt*) *Iones nominant*. *Foës*, *œcon.* p. 425. Mon critique entend-il le grec ? Quant au mot *inesis*, *inesis*, évacuation, cette correction avoit été indiquée par d'autres que par

moi : je l'ai dit, loin de me l'approprier. Elle avoit été indiquée sans doute d'après l'aph. 20 de cette section. Les passages de l'ancienne médecine, de la diète des maladies aiguës, & de Plutarque, la confirmoient. Je l'ai prise sans balancer. Mon critique croira-t-il à présent que j'ai fait des changemens sans examen ? Je l'avois prévenu, dans ma préface, que les bornes étroites d'un petit volume ne m'avoient pas permis de tout dire : mais à peine l'a-t-il regardée. Quand on attaque, il faut au moins savoir être sur la défensive.

Sect. 3. *Cette section*, dit le critique, présente deux changemens remarquables aux aphorismes 4 & 16. Comment ! la restitution de la moitié du troisième, n'est pas un changement dans le texte, intelligible auparavant ? Autre preuve qu'il n'a pas lu mon ouvrage. Mes notes, lues avec attention, ne laisseront aucun scrupule au lecteur sur les changemens que j'ai faits ici. C'est un des plus beaux endroits de la théorie d'*Hippocrate*.

Je m'arrête sur l'aphorisme 16. *Rabelais*, dit le critique, *Foës*, & les meilleurs interprètes, traduisent ici *in siccitatibus tabitudines, lippitudines*, & m. L. — *tubes oculorum à lippitúdine*. D'abord

il faut savoir que les Latins rendoient toujours le mot *ophthalmie* par *lippitudo*. Le critique demande donc *si mon arrangement sera plus du goût des connoisseurs.* Ces expressions conviendroient s'il s'agissoit de décoëffer une bouteille de champagne : mais passons-les. *Tout*, ajoute-t-il, *se réduit à savoir si Hippocrate a voulu parler du marasme du corps, ou de celui des yeux.* J'avois fait cette réflexion avant le critique, qui auroit dû se rappeller l'aph. 13 de cette section. Le marasme ou la *phthisie* (du corps) *a lieu*, dit Hipp., *en quelques sujets, & l'hiver suivant, lorsqu'après les sécheresses d'un été froid, l'automne est pluvieux* : trois conditions qu'il pose pour le marasme du corps. Or il n'y en a qu'une à l'aph. 16, donc il y parle d'une autre maladie. Le critique devoir lire ma note, il y auroit vu que plusieurs anciens Grecs avoient pris le même sens que moi, au rapport de *Philotée* qui explique très bien ce sens dans le passage que je cite. Les autres autorités que j'allegue décident presque seules la question en ma faveur. En vain m'objectionne-t-on *Rabelais*, sa version est une des moins intéressantes que j'aie lues. L'interprète arabe a suivi le même sens que lui, comme je le traduis dans ma note, si la particule & n'est pas prise

140 RÉPONSE DE M. LEBEBURE
chez lui pour *cum*, comme cela est très fréquent dans les langues orientales. Quelque déférence que j'aie eue pour les anciens interprètes arabes, j'avois appris de Saumaise (*præfat. ad tabul. arabic. Cebétis*), que ces interprètes devoient être suivis avec une extrême circonspection. C'est ainsi que j'en ai usé par tout; mais ils ne sont pas à mépriser comme l'ont prétendu *Houlier*, *Heurnius* & d'autres. Voyez les discours de *Reiske* & de m. *Joseph White*, professeur de langue arabe à Oxford.

Sect. 5. L'aphorisme 38 de cette section, n'est qu'une erreur de Galien, sur laquelle Foës, *œconom.* & d'autres ayant lui, s'étoient inutilement fatigués. J'ai découvert l'erreur dans ma note. L'aphorisme rétabli est également indigne d'*Hippocrate*. L'aphorisme 41 est un conte de vieille que ne pouvoit faire l'auteur après avoir donné les signes généraux de grossesse, dans l'*aphor. 61*, rétabli sur tout, comme on le voit, dans mon texte.

Sect. 6. *J'ai*, dit le critique, *retranché l'aphorisme 24, qui est une partie du 18^e.* Il falloit dire, *qui est une des parties du 18^e*, & l'on auroit compris que cette partie étant contenue dans le 18^e, j'étois dispensé de la faire imprimer deux fois. Voyez ensuite mes notes.

Pai fondu en un seul, l'aph. 36 de cette section, & le 48, section 7 : c'est ce que je ne crois pas. Le 36^e ne fait qu'une des parties du 48^e; quoique l'interprète arabe ne reconnoisse pas ce 48^e, je l'ai conservé avec les manuscrits grecs, le mettant dans la section 6, & conservant le n°. de 48^e, pour ne pas troubler l'ordre. Voyez les notes.

Sect. 7. Mais voici les reproches les plus sérieux : — *M. Lefeb. n'auroit pas dû retrancher de cette section les aphor. 9, 17, 29, qui ne se retrouvent pas en entier ailleurs, & dont il est difficile de ne pas avouer la vérité, comme de celui-ci : « Ex sanguinis profluvio , delirium , aut convulsio , malum ». Aurois-je oublié une sentence aussi importante ? Puisque le critique n'entend pas l'original , qu'il me suive. Passons à l'aphor. 3 , sect. 5 ; loin d'avoir rien retranché , j'apperçois que j'ai même donné plus d'extension à cette sentence. D'abord j'ai mis dans le texte , en interprétation , le mot ἀλυσμός , *alismos* , pour faire sentir le sens de λυγμός , *lugmos* , & j'ai traduit *singultus* (*melius exsolutio cum jactatione membrorum*) ; ce qui caractérise l'état qui suit une hémorragie considérable : *sanguine multo fluente* , dit ma version. Mais *lugmos* n'est-il pas ici pour νύξ *lugx* , hoquet ? Galien ne le*

croyoir pas ; il en cherchoit le vrai sens lorsqu'il disoit que c'étoit *certaines mouyemens du genre des efforts* que l'on fait en *yomissant*, mais avec plus de force & de violence *πιττεραμένη*, à *αρσεψοτέρας*. On voit en effet, dans ces circonstances, un faux hocquet avec une oscitation spasmodique ; les membres se retirent, s'allongent, sont secoués, & l'aliénation d'esprit y est très manifeste & nécessaire. Or tous ces symptômes sont compris dans les deux mots *spasmos* & *alusmos*. Que *alusmos* soit ici synonyme de *lugmos*, Foës ne permet pas d'en douter : *λύγειν* *luzein*, dit-il, est la même chose qu'*aluein* *ἀλύειν* : donc les dérivés seront aussi synonymes. Mais *alismos*, outre la signification de l'extrême douleur, marque aussi l'aliénation d'esprit, comme le rend aussi l'interprète arabe : donc je n'ai rien omis. Je dirai plus, *Erotien* cite ce mot comme pris des aphorismes, & le distingue d'*ἀλύκη* *aluke*. Il y étoit donc de son temps : un homme qui fait un dictionnaire d'un auteur ne le lit pas à la légère. Où placer ce mot s'il ne l'a pas lu ici ? Que le critique confere mes notes pages 64, 65, 85, &c., s'il les entend, il verra que le mot *ἀλύειν* renferme tous les sens de *ἀδυνατίειν*, *ἀποτέλεσμα*, *ἐκλύεσθαι*, *ἀπορέειν*, *καταγγίζεσθαι*.

Je demande à présent si *Hippocrate*, après avoir posé ici un principe qui renferme tous les symptômes qu'il vouloit nous présenter, devoit le répéter dans une autre section d'une maniere plus circonscrite, en se tenant au seul terme du *délire*. Cette répétition n'est donc pas d'*Hippocrate*: ai-je eu tort de regarder l'aph. 9 comme une note marginale, & de le rejeter? N'est-il pas d'autres aphorismes répétés cinq fois dans les manuscrits? je l'ai prouvé. En est-ce assez pour prouver à mon critique qu'il ne m'a pas compris, même pas lu, & combien j'ai été circonspect dans mes retranchemens. Encore une fois, je n'ai pas pu tout dire. Quant à l'aph. 17, passons à l'aph. 58, sect. 5. Il est vrai que le mot *κακὸν μαλαγμόν* ne s'y trouve pas; il ne doit pas non plus y être. C'est ce que n'a pas senti le critique. Le but de l'auteur est d'y marquer quelles maladies symptomatiques résultent des idiopathiques qu'il y rapporte, abstraction faite du danger subséquent. Tel est aussi le but des aphorismes de la section 7, en grande partie. Je l'ai dir, pag. 351.: *Notandum hic agi de morbis qui alii alios excepiunt, nulla habita ratione imminentis periculi: ideo plures codices græci, & arabes omittunt vocem κακὸν, in fine harum sententiarum.* Il fal-

144 RÉPONSE DE M. LEFEBVRE
loit donc apporter ces raisons, que le critique peut - être trop précipité sup-
prime. Le désordre survenu dans les apho-
rismes ayant fait méconnoître le but de
l'auteur, chacun a ajouté à son gré le
jugement qu'il a cru pouvoir porter sur
le prognostic. Voilà pourquoi les ma-
nuscrits sont si peu d'accord sur cet objet.
L'auteur vouloit , dans la sect. 7 , nous
donner l'esquisse d'un grand ouvrage sur
la *succession des maladies* ; mais , ai-je dit ,
desideratur adhuc : il n'est pas encore
exécuté. C'est un des plus précieux ou-
vrages de médecine à faire. *Rega* , dans
un petit livre (*de sympath.*) aussi peu lu
qu'il mérite de l'être , a touché quelque
chose sur ce sujet ; mais c'est si peu de
chose !

L'aphorisme 29 est , dans mon texte ,
plus complet que dans les autres : voyez
sect. 6 , aph. 14 , je le donne tel que l'Ar-
rabe l'a lu , & tel qu'il existe dans le li-
vre des crises , n°. 76. La répétition im-
complète de l'aph. 29 , section 7 , a été
prise des *Coäques* ; conférez mes notes.
Je donne les deux évacuations par les-
quelles se termine heureusement l'hydro-
pise ; les textes vulgaires n'en donnent
qu'une. L'auteur auroit pu y ajouter les
sueurs.

Me voici au dernier reproche : — *J'ai*
fait

fait dire à l'auteur, & d'après un livre qui me condamne, que ceux qui sont atteints de gangrene au cerveau meurent en sept jours. Si je lui avois fait dire *en deux heures*, ou *six au plus*, j'aurois eu raison ; mais je ne fais dire ni l'un ni l'autre. Le critique devoit lire mes notes, il auroit vu ce que les anciens entendoient par *le sphacèle du cerveau*, que j'ai traduit *sphacelatum* faute d'un autre mot latin que je ne connois pas, pour rendre le terme *σφακελόθη*. Vingt citations lui auroient expliqué l'idée de l'auteur : c'est même un point de doctrine assez neuf pour notre âge.

D'après un livre qui me condamne, ce qui prouve que les pieces de mon procès ont été entre les mains d'un rapporteur infidèle : j'ai cité plusieurs livres. Je me borne ici à deux.

L'aphorisme vulgaire dit, sans exception, *meurent dans les trois jours*, non *en trois jours*, *ἐν τρισὶ*, non *τριῇ τριήν*. Ainsi les *trois premiers* jours peuvent être mortels. C'est ce que les Latins exprimoient par *intrà tres dies moriuntur*. Le critique a-t-il compris le sens d'*intrà* ? Selon la première citation de mes notes, *ils meurent* presque tous dans *les trois jours* ; un petit nombre passe le *sept*, & échappe au danger, *dç morb.* lib. 2.

pag. 25, *Foës*. Selon ma seconde citation ils meurent *le trois ou le cinq*; s'ils passent le sept, ils se sauvent, *de morb.* lib. 3, p. 67. *Foës* traduit mal ici *intrà tertium aut quintum*: les jours sont *préfixes*. Ainsi, d'après ces citations, les jours peuvent être tous mortels du trois au sept. Joignant la série de l'aphorisme & celle-ci, tous les jours peuvent devenir mortels *du premier au sept*. *Intrà septem dies* rend donc bien cette idée. L'aphorisme est pris de l'un ou l'autre de ces deux livres, cela est visible; sans cependant s'accorder ni avec l'un, ni avec l'autre. Croira-t-on qu'*Hippocrate*, qui en a pris plusieurs autres aphorismes, ait été assez hardi pour contredire si ouvertement ces livres qu'on auroit pu lui objecter? car il paroît qu'il a eu des jaloux: *invidia virtutum comes*. Ces accidens paraissent avoir été très connus en Grèce sous la dénomination qu'il leur donne; les fréquens passages qui en font mention le prouvent. Qu'auroit donc eu à répondre *Hippocrate* contre l'expérience de ses contemporains? car il s'agit ici d'un fait très connu. Est-ce donc moi qui suis en contradiction avec ces livres, ou l'aphorisme vulgaire? Supposons à présent avec l'opinion, que ces livres soient de lui: jamais homme auroit-il

été pris dans une contradiction plus manifeste ? Deux autorités devroient donc l'emporter sur l'aphorisme ; il faudroit donc ou le rejeter, ou le réformer : mais cette supposition ne peut avoir lieu. Ces livres ne présentent nullement ni la touche, ni le génie de ce grand homme ; ce sont des premiers apperçus rédigés sans ordre, sans exactitude dans la suite des symptômes, dans la maniere de présenter le genre, l'espèce, la nomenclature des maladies ; enfin ce ne sont que les premiers rudimens d'une médecine naissante, qui nous a consigné, sans lumières distinctes, les progrès que l'art avoit faits jusqu'alors. Néanmoins on doit la croire sur des faits aussi fréquens, parce que tout homme attentif peut s'assurer d'un fait, sans en connoître ni la cause, ni les circonstances. Si les passages que l'auteur en a tirés se trouvent altérés par les copistes, pourquoi ne pas remonter à la source, pour en comparer les ruisseaux. Il est vrai qu'il a quelquefois changé en extrayant : mais lorsqu'on ne voit aucune raison du changement qu'il a dû faire, la pluralité des autorités doit l'emporter. Or ces deux livres, bien examinés, s'accordent à nous présenter le danger de mort *du premier au sept.* Je pouvois donc en prendre la teneur com-

148. RÉPONSE DE M. LEFEBVRE
binée qui renferme celle de l'aphorisme vulgaire, loin de l'exclure : c'est aussi le seul terme que j'ai pris. Ces livres me condamnent-ils ? a-t-on fait ces réflexions avant de me juger ? je ne le crois pas. Je les avais faites ayant de rien changer : je ne doute pas que mon critique ne les sente. Au reste, ce n'est que pour moi que j'écris ceci ; il est bon de savoir se rendre compte à soi-même ; au moins ai-je mis, je pense, des lecteurs équitables en état de me juger plus pertinemment.

En écrivant ces derniers mots j'apprends que la critique que j'attendais vient de paraître. Au premier coup-d'œil j'aperçois de la contradiction, & un trait de précipitation singulier. L'auteur, pag. 4, me fait ce reproche : *C'est à l'aide des versions hébreu-ques & arabes d'Hippocrate, qui nous restent, qu'il (moi) entreprend de corriger le texte des aphorismes.* Et plus bas il dit que « mes notes roulent sur les leçons des manuscrits grecs, &c. ».

Page 12, « *gaster* signifie communément l'épigastre & toute la région comprise entre le diaphragme & le pubis. *Meletius* n'a donc pu entendre *fitodochon gastera* que du « *ventricule & des intestins* ». Outre le défaut de logique de ce raisonnement, le critique peut-il ignorer, au bout de vingt ans de lecture

d'Hippocrate, que *gaster* se prend aussi, dans ce médecin, pour le ventricule seul? Voyez Foës, *œconom.* au mot *gaster*. Je me tais sur le reste.

RÉCIT EXACT

Du malheur arrivé à Narbonne le 16 avril 1779, & dont il a été parlé dans le journal de Paris, n°. 144, de la même année. (1).

Le sieur *Faure*, négociant, originaire de Castelnau-d'Àri, avoit, depuis plusieurs années, acquis une vaste maison, appellée *le Luxembourg*, & située près du rempart de Narbonne. Cette maison avoit servi, pendant une quinzaine d'années, à loger un nombre considérable d'ouvriers en soie. Depuis la destruction de la manufacture, une quantité prodigieuse de locataires avoit pris la place des ouvriers. Une fosse d'aisance d'environ 9 pieds de long sur 7 de large, & de 8 de profondeur, creusée dans l'angle d'une des cours de cette maison, avoit été le réceptacle

(1) Envoyé à la faculté de médecine de Paris par les médecins de Narbonne.

150 MORTS CAUSÉES
tant des excrémens ordinaires, que d'ordures de toute espece; les arrières-faix de toutes les femmes accouchées en ce lieu, le produit de toutes les saignées qui y ont été faites, vers à soie, cocons, sédiment de verd-de-gris, en un mot tout ce qu'on peut imaginer de plus propre à augmenter l'infection, avoit été entassé, pendant plus de vingt ans, dans cette fosse au point de la remplir.

Le sieur *Faure* se détermina à la combler, & à en faire creuser une nouvelle à côté de l'ancienne. Les proportions d'ouverture étoient les mêmes, mais elle devoit avoir 18 pieds de profondeur. Le recreusement en étoit à-peu-près fini; le 16 avril, sur les 9 heures & demie du matin, pendant qu'un maçon accompagné d'une jeune fille, qui lui servoit d'aide, achevant d'enlever du fond quelques restes de terre, deux autres ouvriers placés sur un échafaud établi dans l'enceinte de la fosse, à environ 11 ou 12 pieds de profondeur, travailloient à préparer la naissance de quelqu'arceau ou voûte qu'on se proposoit de faire. L'un d'eux (celui qui a péri) ayant voulu entailler un peu le mur d'enceinte de l'ancienne fosse, ce mur s'est ouvert vers un des angles de cette fosse, & à-peu-près vers son fond,

- Un jet d'une matière fluide, d'un verd foncé, d'une odeur affreuse, s'est élancé dans la nouvelle fosse avec une vivacité proportionnée à la pression qu'exerce sur sa base une colonne homogène d'environ huit pieds.

Le maçon qui étoit au fond de la nouvelle fosse, s'élance aussi-tôt sur sa compagne, sans doute pour l'arracher au danger dont ils étoient menacés l'un & l'autre ; mais inutilement : ils tombent ensemble, suffoqués dans environ demi-pied de la matière délétrée, dont l'irruption continuoit toujours. Ce maçon s'appelloit *Jean Dartigues*, & étoit âgé de 29 ans. La fille (*Marie Noyer*) en avoit 17 à 18.

Cependant un des maçons qui étoient placés sur l'échafaud, homme de 5 pieds 8 à 9 pouces, & des plus robustes, celui qui étoit la cause prochaine de ce malheur, par le décharnement qu'il avoit voulu faire au mur, se précipita sur l'échelle dressée dans la fosse, pour aller au secours de *Dartigues* son camarade & son parent. Mais à peine a-t-il descendu quelques échelons, que la vapeur méphitique l'accable, & il tombe à côté de *Dartigues*. Cette troisième victime est *Gabriel Olive* âgé de 32 ans.

La vapeur s'étend déjà jusqu'à l'échafaud. Le nommé *Pierre Verdier*, âgé de

152 MORTS CAUSÉES
55 à 56 ans, qui se disposoit à porter du secours à ses camarades, en est laissé; il tombe sur l'échafaud, & y reste étendu sans connoissance.

Un fils de ce maçon, âgé d'environ 14 ans, veut aller au secours de son père; mais cet enfant, victime de la piété filiale, devient bientôt la proie du gouffre infect dans lequel la perte de ses forces & sa chute le précipitent.

Le sieur *Barthez*, trafiquant en laines, homme de petite taille, mais des plus forts & des plus nerveux, âgé d'environ 38 ans, passe devant cette funeste maison. Il étoit prêt à monter à cheval; mais, attiré par les cris d'une population désolée, il oublie ses affaires, entre, perce la foule. La frayeur des assistans, le nombre des malheureux qu'un instant a privés de la vie, rien ne l'arrête; il saisit l'échelle, descend avec précipitation dans l'antre pestiféré. Déjà il touche de la main un de ces infortunés; toutes ses forces s'évanouissent, il chancelle, & tombe dans l'horrible cloaque où il expire.

Le sieur *Faure*, dont l'habitation ordinaire étoit éloignée d'environ deux cens pas, averti des funestes catastrophes dont sa maison du Luxembourg étoit le théâtre, y vole. Il appelle dans le chemin tous ceux qu'il rencontre, les prie de

venir avec lui, pour sauver des malheureux, y arrive, plonge ses regards dans ce sépulchre infect. Son ame est déchirée, les assistans s'apperçoivent de son dessein, ils veulent le retenir, mais en vain, il s'arrache de leurs bras, il saisit un jeune garçon ferrurier qui déjà avoit descendu deux ou trois échelons; la pâleur dont le visage de cet enfant étoit couvert ne l'intimide point, il l'attribue à un défaut de courage; il le force de remonter, & prend sa place: mais à peine est-il parvenu au quart de la profondeur, la vapeur meurtrière anéantit ses forces, ses jambes, ses bras n'ont plus de mouvement, il tombe d'une hauteur de plus de deux toises dans cet abîme de mort, d'où il vouloit arracher ses ouyriers & ses concitoyens.

On aura peine à le croire. Déjà, en moins d'une demi-heure, six personnes sont englouties dans cette fange empestée: la foudre ne porte point des coups plus prompts & plus meurtriers que la vapeur qu'exhale ce cloaque. Cependant il se présente encore deux citoyens généreux qui osent affronter la mort pour sauver leurs semblables, l'un est *Antoine Garnier*, cordonnier, âgé d'environ 36 ans, de taille moyenne, d'un tempérament bilieux, sec & robuste; l'autre est...

Caraquet, tonnelier, d'environ 35 ans, d'une complexion en apparence médiocre. Mais hélas, ils sont bientôt les victimes de leur courage & de leur zèle ! Ce dernier exemple glace tous les cœurs ; il n'est plus permis d'espérer d'approcher impunément de cet antre de mort, les hommes fuient, & les femmes font retentir l'air de leurs gémissements & de leurs cris lamentables. La nouvelle d'un désastre aussi affligeant parvient à la maison de mm. *La Forgue*, neveux du sieur *Faure*. A l'instant l'aîné cherche, appelle son frère, jeune homme aussi vigoureux & aussi déterminé que lui : ils volent ensemble au Luxembourg. Trop convaincus qu'ils ne peuvent, à l'aide d'une échelle & de leurs bras seuls, donner un secours efficace à leur malheureux oncle, ils courrent chercher des cordes ; abîmés de douleur, ils ne peuvent réfléchir, la première qui se présente sous leur main leur paraît suffisante ; mais il falloit une poulie pour tirer parti de cette corde, il falloit fixer la poulie ; on cherche, le point d'appui est assuré : malheureusement la corde se trouve trop courte, on est obligé d'en attendre une autre, des instans précieux sont perdus ; enfin la machine est placée. Le sieur *La Forgue*, cadet, se fait attacher sous les bras, des-

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 155
éend avec intrépidité, va chercher son oncle, le démêle à travers les morts; &, malgré la peste qui l'affaille de toutes parts, il le serre dans ses bras, l'attache à lui, tout couvert de la fange la plus insupportable; &c, à l'aide de son frere, il le tire de la fosse.

Verdier n'étoit pas plongé dans le cloaque, il étoit, comme nous l'avons dit, resté étendu sans connoissance sur l'échafaud. Le même m. *La Forgue* cadet, toujours secondé par son frere, redescend, s'assure de même du corps de *Verdier*, & le ramene. Ses forces étoient épuisées autant par les efforts qu'il avoit faits, que par l'action de la vapeur méphitique. Il est donc forcé de laisser à d'autres la douce satisfaction de retirer les sept malheureux qui déjà étoient couverts de près de quatre pieds de fange.

Un porte-faix, nommé *Langet*, enhardi par les succès de mm. *La Forgue*, consent à employer les mêmes moyens, &, aidé par les assistans, va chercher & retire successivement les cadavres des infortunés *Darigues*, *Noyer* (fille), *Olive*, *Verdier* fils, *Barthez*, *Garnier* & *Carraquet*.

Ce n'est qu'à onze heures passées, & après que les sieurs *Faure* & *Verdier* avoient été retirés de la fosse, que les

156 MORTS CAUSÉES
magistrats de la ville sont informés d'un malheur aussi effroyable ; ils courrent aussitôt au Luxembourg , font chercher & mandent les médecins & chirurgiens qu'on pourra rencontrer. Les sept derniers cadavres que *Langet* avait retirés ne donnoient aucun signe de vie ; les magistrats les font transporter & déposer dans un cimetière voisin : on laissa sur le pavé les sieurs *Faure* & *Verdier* dont la circulation étoit encore sensible.

Pour empêcher que la vapeur méphitique , qui s'élevoit encore de la fosse , ne produisît dans le voisinage des effets pernicieux , par ordre des magistrats , avant même qu'aucun médecin fût arrivé , on jeta dans la fosse une grande quantité de chaux vive.

Enfin vers midi , c'est-à-dire , plus de deux heures après que les sieurs *Verdier* & *Faure* avoient été frappés de la vapeur méphitique , & une heure & plus après qu'on eut retiré le sieur *Faure* de la fange où il étoit resté plongé au moins trois quarts d'heure , & *Verdier* de dessus l'échafaud , où il étoit resté exposé à la vapeur méphitique pendant plus d'une heure , les médecins & chirurgiens arrivèrent presque tous ensemble , & tinrent la conduite tracée dans le rapport qui suit.

Nous soussignés docteurs en médecine de l'univerſité de Montpellier, & maîtres en chirurgie de la ville de Narbonne, résidans dans ladite ville, DÉCLARONS ET ATTESTONS à qui de droit, que, priés les uns par mm. les administrateurs de la police ; les autres par les parens de feu le sieur Faure, ou guidés par notre zèle pour le bien de l'humanité, nous nous serions transportés dans la maison de Luxembourg de cette ville, le 16 avril dernier, où nous serions arrivés, à très peu de chose près, ensemble vers l'heure de midi ; où étant, on nous auroit introduits dans une pièce au rez - de - chaussée, dans laquelle nous aurions trouvé le sieur Faure, marchand, touché sur un matelas étendu sur le pavé, tout auprès & vis-à-vis une très grande fenêtre entièrement ouverte, qui communique à une cour spacieuse de ladite maison, n'ayant sur tout le corps qu'une chemise des plus légères, la tête découverte, & ayant tous les symptômes suivans : 1^o. une privation entière de tous ses sens, tant internes qu'externes ; 2^o. la respiration très stertoreuse, très gênée, convulsive ; 3^o. les yeux saillans, le visage d'un violet foncé ; 4^o. une très grande flexibilité de tous ses membres.

Après nous être assurés de tous & chaque-
cun de ces symptômes, nous avons con-
féré tous ensemble dans la piece même,
pour décider du traitement convenable à
l'état actuel du malade; &, avant tout,
avons prié m. *Ferrier*, médecin qui avoit
été avant nous auprès du malade, de nous
faire part de l'état dans lequel il l'avoit
trouvé, & des secours qu'il lui avoit fait
administrer. Sur quoi ledit sieur *Ferrier*
nous a répondu qu'ayant été prié par
m^{lle} *Faure*, par le ministere de sa ser-
vante, à plus de dix heures trois quarts
du matin, de courir au secours de son
mari, à qui il étoit arrivé un facheux
accident dans sa maison du Luxembourg,
il y avoit volé; qu'étant arrivé dans une
des cours de cette maison, où il avoit
vu beaucoup de monde tumultueusement
assemblé, il avoit, en entrant, apperçu
le sieur *Verdier* qu'on lui auroit dit avoir
été tiré d'une fosse infecte, & qui étoit
étendu sans connoissance sur le pavé, près
de la porte; que s'étant approché de lui,
& lui ayant trouvé le pouls assez bon,
quoiqu'avec la respiration fort gênée, sans
être stertoreuse, il s'est borné à lui jeter
sur les bras, le visage & la poitrine de
l'eau froide d'un baquet qui s'est trouvé
sous sa main; qu'ayant de suite demandé
& obtenu un verre de vinaigre, il lui en

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 159
avoit fait flairer & même boire quelques petites doses affoiblies avec de l'eau, que ledit *Verdier* avoit avalé avec assez de facilité; qu'enfin le trouvant dans un état à n'avoir besoin de quelque temps d'aucun secours ultérieurs, il avoit prié mm. *Lamare* & *Duroché*, maîtres en chirurgie, qui étoient présens, de lui continuer long-temps des frottements avec le vinaigre sur la poitrine & autres parties du corps, & sur tout de le faire transporter au plutôt dans un air plus pur. Après quoi ayant demandé où se trouvoit le sieur *Faure*, on l'avoit conduit à travers une foule de peuple auprès de la fosse, que le symptôme qu'il avoit déjà observé sur *Verdier* lui fit soupçonner méphitique; qu'il avoit apperçu le sieur *Faure* tout couvert d'une matière verdâtre, & d'une odeur détestable, auquel l'un des vicaires de la paroisse S. Paul donnoit l'extrême-onction, & à qui le sieur *Calmettes*, chirurgien, faisoit flaire une topette d'esprit volatil de sel ammoniac; qu'alors même on ne pouvoit pas le regarder comme véritablement asphyxié, puisqu'il respiroit sensiblement, quoique foiblement, & que son pouls, quoique petit & rare, étoit assez sensible; que, l'extrême-onction terminée, il avoit insisté pour qu'on transportât sur

160 MORTS CAUSÉS
le champ le malade dans une autre des
cours de la maison, où il auroit dû être
placé au sortir de la fosse méphitique,
ayant été très imprudent, & l'effet d'une
ignorance crasse, de le laisser pendant
plus d'un quart d'heure à côté de la fosse,
& dans un air empesté où les gens les
mieux portans ne pouvoient rester sans
en être sensiblement incommodés.

Que l'ayant fait changer dans cette au-
tre cour, il lui avoit fait lui-même quel-
ques aspergions d'eau froide sur le visage
& sur la poitrine, & fait faire par le sieur
Calmettes des frictionns continues sur
toute la poitrine & autres parties, avec
la main, à tous momens baignée, soit de
vinaigre ordinaire, soit de vinaigre spi-
ritueux, dit *des quatre voleurs*, qui lui
étoit aussi donné à flairer alternative-
ment avec l'esprit volatil de sel ammo-
niac; qu'instruit de l'efficacité de la boî-
son du vinaigre affoibli avec l'eau, si van-
tée en pareil cas par le très célèbre m. *de
Sauvages* son ancien professeur, il avoit
essayé plusieurs fois d'en faire boire au
sieur *Faure*, comme il avoit fait à *Verdier*,
mais toujours sans succès, le malade
étant dans l'impossibilité physique d'exé-
cuter le mécanisme de la déglutition.

Que ce traitement ayant été continué
quelques minutes, le pouls du sieur *Faure*
étoit

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 161.
étoit devenu un peu plus fort , ainsi que
sa respiration qui avoit été étortueuse
dès le moment qu'elle avoit été plus sen-
sible , & qu'on avoit vu sur ses lèvres de
l'écume ; qu'alors le malade avoit paru
travaillé par de fréquentes & très fortes
envies de vomir ; que dans ce cas ne pou-
vant rien lui faire boire , pour remédier
à ce symptôme , il avoit conseillé au sieur
Calmettes d'introduire la barbe d'une plu-
me dans sa bouche , dans la vue d'extraire
les glaires que les efforts spontanés pa-
roissoient faire remonter de l'estomac .

Qu'à cette époque le sieur *Calmettes*
avoit dit à plusieurs chirurgiens , de la
présence desquels il paroissoit fâché , d'al-
ler au secours des autres suffoqués qu'on
étoit occupé à tirer de la fosse ; que pour
lui , il répondoit du sieur *Faure* : mais
que lui *Ferrier* avoit dit alors au sieur
Calmettes qu'il ne falloit pas tant préci-
piter son jugement , & qu'il y avoit aux
contraires tout à craindre que l'état du
sieur *Faure* ne fût irrémédiable ; qu'après
ce propos , la foule augmentant , &
n'ayant point de gardes pour empêcher
la populace d'entrer dans la cour , & ne
pouvant réussir par prières à l'écartier
tant soit peu du malade sur lequel tout
le monde se précipitoit , il avoit pris le
parti , de concert avec le sieur *Calmettes* ,

de le faire transporter dans une pièce basse très voisine de la cour où il l'avoit fait placer dans la position où nous l'avions trouvé, faisant toujours continuer les moyens qui l'avoient rappelé à l'usage des fonctions vitales. Finalement, que s'étant apperçu que le pouls du malade étoit devenu un peu plus fort & dur, avec la respiration toujours stertoreuse, il avoit dit au sieur *Calmettes* qu'il croyoit indispensable de faire tout de suite une saignée à la jugulaire, dans la vue de dégorger le cerveau & la poitrine, genre de remède unique dans le cas présent, recommandé par tous les auteurs, & notamment par m. *Portal* qui, dans son rapport sur les secours à donner aux suffoqués, met cette saignée au premier rang; que dans ce moment le sieur *Calmettes* n'ayant pas voulu entreprendre cette opération, lui *Ferrier* en avoit conféré avec les sieurs *Lamazere* & *Alibert*, maîtres chirurgiens, & que ces mm. qui avoient tâté le pouls du malade, qui l'aprouvoient hautement, & qui sentoient bien l'absolue nécessité de cette saignée, alloient la faire lorsque nous avions paru; ce qui avoit suspendu tout procédé ultérieur.

Après ce rapport achevé, vu les symptômes mentionnés ci-devant, il a été

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 163
décidé que la maladie actuelle du sieur *Faure* étoit une apoplexie forte & non aucunement le plomb ou asphyxie des vuidangeurs ; que cette apoplexie avoit été occasionnée par l'activité de la vapeur méphitique , & aggravée par l'application immédiate de la matière méphitique même , sur tous les pores de la peau pendant au moins trois quarts d'heure.

Quant au prognostic , vu l'affaiblissement prodigieux où paroifsoit être le cerveau , & la gêne continue de la respiration , nous avons , avant de rien entreprendre , déclaré cette apoplexie mortelle , quelque secours que nous puissions mettre en usage .

Mais faisant réflexion en même temps qu'en remplissant , autant qu'il seroit possible , les indications à mesure qu'elles seroient fournies par les symptômes , nous pouvions au moins retarder la mort du malade , l'humanité , l'honneur , la probité nous en faisant un devoir , nous avons ordonné la saignée à la jugulaire ; mais le sieur *Calmettes* qui s'étoit emparé exclusivement du malade , parce qu'il avoit été le premier à le secourir , n'ayant pas osé la tenter , sous le frivole prétexte du danger de la compression qu'il disoit nécessaire ; les autres maîtres en chirur-

164 MORTS CAUSÉES
gie étant absens en ce moment, nous nous sommes bornés, quant à présent, à faire pratiquer une saignée au bras. Le sieur *Calmettes* la fit ; le sang jaillit avec une impétuosité extraordinaire : cette saignée eut lieu à environ midi, & évacua à peu près dix onces de sang.

Environs demi-heure après cette saignée, le sieur *Batcaye la Brouce*, professeur royal pour les accouchemens, maître en chirurgie, & chirurgien ordinaire du malade, étant entré, & les jugulaires étant toujours fort grosses & tendues, nous lui avons proposé de faire une saignée à l'une de ces veines. Cette saignée ayant été faite à environ midi trois quarts, sous nos yeux, avec la plus grande dextérité, sans aucune espèce de compression, un des maîtres en chirurgie, le sieur *Albert* qui venoit d'entrer, voulut bien se charger de tenir la peau du col légèrement pincée, & obvia, par cette pratique simple, à l'hémorragie, & aux inconveniens de la compression que faisoit semblant de craindre le sieur *Calmettes*. Il fut évacué, par cette saignée, environ huit à neuf onces de sang. Dans l'intervalle de ces deux saignées, il avoit été donné un lavement d'eau commune légèrement salée, avec une forte dose de

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 165
vinaigre; mais ce lavement, rendu tout de suite, n'avoit procuré la déjection d'aucune matière étrangère.

Cependant les envies de vomir continuoient toujours, des glaires chargées d'une humeur verdâtre parfaitement semblable pour la couleur & pour l'odeur infecte, à la matière dans laquelle le malade avoit été plongé, & qu'on avoit soin de faire retirer toujours avec la batte d'une plume, passoient à tous momens avec effort de l'estomac à la bouche; & nous convainquoient que ce viscere, d'ailleurs chargé de la matière d'un ample déjeuné, en étoit immédiatement tapissé. On a essayé, de temps à autre, de faire avaler au malade quelque peu de vinaigre avec de l'eau, mais toujours inutilement. Cependant on a continué les frottements avec le vinaigre; on en tenoit presque toujours au nez du malade, où lui en frottoit les tempes. Les symptômes apoplectiques continuoient à - peu - près avec la même force. Plus de demi-heure s'étoit écoulée dans l'administration de ces moyens; il en étoit environ une & demie, lorsque nous nous sommesaperçu que le malade faisoit des efforts comme pour évacuer par le bas.

Nous avons prescrit alors un lavement stimulant avec la décoction de tabac mêlé

166 MORTS CAUSÉES
avec le vinaigre. Ce lavement fut rendu très vite malgré les précautions qu'on prit pour le faire garder, & n'évacua presque aucune matière hétérogène.

Sur les deux heures les symptômes étant les mêmes, le pouls battant avec véhémence, étant dur, serré, le visage rouge, violet, les jugulaires fort grosses & tendues, nous avons déterminé une nouvelle évacuation sanguine par l'ouverture qui avoit déjà été faite à l'un de ces vaisseaux. Cette évacuation a été d'environ huit à neuf onces.

L'effet sensible de cette seconde saignée à la jugulaire, fut de rendre le pouls moins dur, plus égal, plus développé; le malade respiroit avec tant soit peu moins de difficulté. La sterterre, qui du reste n'a jamais cessé, étoit un peu moins forte. Environ vers les deux heures & demie, il a été prescrit & donné de suite un lavement avec la décoction de tabac, du vin émétique trouble, & toujours une forte dose de vinaigre. Ce remède a occasionné de suite une déjection médiocre, mais chargée de quelques matières très fétides. On a continué sans cesse l'extraction des glaires que les efforts continuels pour le vomissement faisoient remonter; on a mis sous le nez le vinaigre & l'alkali volatil.

La rougeur violette du village, la prominence des yeux, l'enflure des vaisseaux de la tête, démontroient la nécessité d'une nouvelle évacuation sanguine ; on se détermina à la faire locale par le moyen des sangsues : on appliqua, vers les trois heures, trois de ces reptiles sur les vaisseaux des tempes. Il fut tiré, par cette voie, environ quatre à cinq onces de sang. Cette évacuation, jointe aux précédentes, ne pouvoit qu'avoir considérablement dégorgé les vaisseaux du cerveau. Cependant les nausées fréquentes que le malade éprouvoit depuis plus de deux heures (il en étoit alors environ trois) augmentoient & n'aboutissoient qu'à produire de temps en temps l'évacuation, par la bouche, de quelques paquets glaireux, verdâtres & très fétides. Estimant alors que nous aurions beau travailler à dégorger par les saignées les vaisseaux du cerveau tant que le malade resteroit en proie à ces fortes nausées, dont l'effet continu & méchanique ne pouvoit être que d'augmenter simultanément la détermination du sang vers le cerveau, sachant tous d'ailleurs, par une expérience réitérée dans des d'apoplexies, que dans les circonstances de nausées graves, après avoir convenablement déempli les vaisseaux, nous avons vu l'administration

d'une eau émétisée suivie du plus grand succès, en déterminant souvent peu de vomissement, mais ordinairement beaucoup d'évacuations par le bas, suivies d'amélioration dans l'état du malade, & connoissant parfaitement toutes les autorités pour & contre l'émétique dans les cas apoplectiques, nous nous sommes décidés à demander une topette d'eau stérilée, pour essayer d'en faire avaler au malade ; mais nous avons reconnu, en voulant en faire avaler, que le sieur *Faure* ne pouvant exécuter absolument le mécanisme de la déglutition, quoiqu'on employât tous les moyens pour réussir à en faire passer quelques cuillerées, nous ne devions absolument pas compter sur l'effet de ce remède.

En effet, nous fûmes tous témoins, & comme tels, nous affirmons que cette eau, dont on jettoit de temps en temps, avec art, une cuillerée dans la bouche du malade, étoit constamment rejettée après avoir été quelque temps dans sa bouche, avec le bruit ordinaire qu'occasionne l'action de gargâriser ; & après avoir vu ainsi répandre une topette entière, nous nous sommes vu forcés de cesser des tentatives inutiles, dans la crainte de suffoquer le malade.

Cependant l'état où il étoit s'aggra-

voit toujours par la continuité, le pouls étoit à la vérité moins dur, moins ferré, passablement bon; mais la respiration toujours très stertoreuse, le cerveau dans un état d'affaissement déplorable; on essaya de fortes vellications, des pincemens aux jambes, des frictions à la plante des pieds, avec une vergette rude, mais le malade ne témoigna pas la moindre sensibilité, pas le plus petit mouvement d'un seul doigt de ses pieds.

Alors, dans la vue d'opérer quelque révulsion, & d'occasionner quelques favorables secousses dans le système nerveux qui étoit dans un état de torpidité si effrayante, nous avons, vers les quatre heures, fait appliquer au gras des jambes du malade deux emplâtres vésicatoires avec les cantharides & le camphre.

La nécessité d'évacuer par le bas, nous paroissoit extrême, & ayant éprouvé déjà l'insuffisance des lavemens les plus âcres, nous avons décidé de tenter si ceux de fumée de tabac dont nous avons vu, dans plusieurs cas d'apoplexie, les meilleurs effets, & que nous savions certainement avoir été employés avec le plus grand succès par plusieurs praticiens du plus grand nom, les *Scriber*, les *de Haen*, dans des cas de suffocation occasionnée par des vapeurs mephitiques, seroient

plus efficaces ; usant alors d'une pipe à fumer qu'on venoit d'apporter, le sieur *Alibert*, maître en chirurgie, en a soufflé deux ou trois fois dans le fondement du malade ; mais à raison de l'affaissement du *rectum*, joint au relâchement du sphincter de l'*anus*, la très grande partie de la fumée est sortie de suite, & il en est très peu pénétré dans les intestins. Cependant un instant après il y a eu une évacuation très fétide, & plus considérable toute seule, que celle des trois précédens laveinens. Cette évacuation faite, nous avons reconnu le ventre plus souple, mais la respiration étoit toujours très stertoruse, l'affaissement toujours le même, le pouls toujours fort : nous avons alors (vifs les quatre heures & demie) ordonné l'application de deux épispastiques à la plante des pieds. Cependant on n'a pas cessé de faire flairer le vinaigre & l'esprit volatil du sel ammoniac, non plus que d'extraire, avec la plume, les glaires que le pauvre malade pouffoit de temps en temps de son estomac. Le sieur *Batcave la Brouce* lui a soufflé, à plusieurs reprises, de l'air dans les narines avec un tuyau de pipe.

L'insuffisance de tous les secours donnés jusqu'ici, l'impossibilité de rien faire avaler au malade, nous confirmant de

plus en plus dans l'idée où nous étions dès le commencement, en donnant notre prognostic, nous nous serions décidés à abandonner ledit sieur *Faure*, si la pitié, la confiance de sa malheureuse famille, & les préceptes des oracles de la médecine, ne nous eussent fait une loi de tenir tous les moyens humains de diminuer la violence de ses symptômes. Tous les remèdes, qui pouvoient tendre à opérer une révulsion du cerveau & de la poitrine aux extrémités, du centre à la circonférence, nous paroissoient propres à produire les effets de retarder la ruine totale des viscères affectés : il étoit alors plus de 5 heures. Le pouls, quoiqu'assez bon, ne répondoit pas assez pour permettre, au moment, une autre saignée. Nous nous sommes donc bornés, à cette époque, à ordonner l'application de deux autres vesicatoires aux bras, & celle d'une ventouse sèche qui fut appliquée par le sieur *Labrouce* quatre ou cinq fois sur les parties les plus sensibles du corps, comme sur le moignon d'une épaule, sur la partie charnue d'une cuisse ; mais les uns & les autres de ces remèdes ne firent pas plus d'impression sur notre malheureux apoplectique, que s'ils eussent été pratiqués sur un autre corps que le sien. Après l'application de cette ventouse,

172 MORTS CAUSÉES
chacun de nous ayant à voir plusieurs malades ordinaires, & la nuit approchant (il étoit à-peu-près six heures), l'état du malade n'eissant rien à craindre pour une fin prochaine, étant d'ailleurs convenable de s'en tenir quelque temps à l'expectative, pour voir l'effet des vésicatoires, nous nous sommes séparés, assignant l'heure de neuf pour nous rejoindre auprès du malade, & ordonner alors ce qui seroit indiqué par les symptômes. Nous avons seulement prié le sieur *Batcaye la Brouce* de ne pas quitter le malade, & de lui faire flâner souvent le vinaigre & l'alkali volatil, le chargeant d'examiner, vers les huit heures, l'état des premiers vésicatoires, & de les renier ou saupoudrés de cantharides, dans le cas qu'ils n'eussent pas mordu, & de nous faire avertir s'il arrivoit quelque changement notable, en mal ou en bien, avant l'heure indiquée.

Etant revenus sur les neuf heures dans la chambre du malade, nous y avons trouvé les sieurs *Alibert*, *Lamazere*, *Peyras*, *Calmettes*, maîtres en chirurgie, & le sieur *La Brouce* qui nous a dit qu'ayant vu, sur les huit heures, que les vésicatoires des jambes n'avoient pas agi, il les avoit remis après les avoir saupoudrés, comme nous le lui avions recom-

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 173
mandé ; après quoi nous nous sommes approchés du malade , & l'ayant examiné attentivement , nous l'avons trouvé ayant le pouls dur , plein & décidément fiévreux , le visage beaucoup plus rouge qu'avant les six heures , les yeux très failans ; la respiration très stertoreuse , inégale & convulsive .

Cette inspection faite avec l'attention la plus réfléchie , nous nous sommes rassemblés dans la piece même , & après avoir dit , les uns après les autres , nos façons de penser sur les symptômes présens , & sur les secours à donner , après avoir rapporté & mûrement pesé pendant plus de demi-heure en présence de mm. les maîtres en chirurgie que nous avons invités à nous faire part de leurs réflexions dans ce cas critique , toutes les raisons qu'on pouvoit alléguer pour ou contre une saignée dans la circonstance actuelle , nous nous sommes tous décidés à la faire faite au pied , sans avoir égard à quelques mots que balbutia à ce sujet le sieur *Calmettes* , hautement désavoué en cela par tous messieurs ses confreres . Ce qu'il proféra d'une maniere plus intelligible , ce furent ces mots : *Si on le saigne , il ne pourra pas expectorer , & je suis d'avis de favoriser l'expectoration.*

Du reste cette saignée fut décidée , &

on le dit ouvertement avant de la faire ; comme un moyen palliatif, tendant seulement à empêcher la suffocation prochaine du malade, & à retarder sa mort. Elle fut faite un peu avant dix heures, à la quantité de sept à huit onces de sang : son effet sensible fut de rendre, après quelques minutes, l'état du malade moins pénible & moins cruel, en écartant le danger imminent d'une suffocation entière & prochaine.

Enfin, après dix heures & demie, le malade se trouvant avec la respiration plus égale, & un peu moins stertoreuse qu'avant la saignée, nous nous sommes retirés après avoir recommandé à messieurs *Lamazere*, *Alibert* & *Peyras*, qui s'étoient offerts pour veiller le malade, de ne pas le perdre de vue, de panser ses vésicatoires vers minuit, de lui faire donner de temps en temps les secours avec le vinaigre, l'alkali volatil, d'extraire l'écume qui se présentoit à la bouche, & si les symptômes apoplectiques revenoient dans le cours de la nuit, ainsi que le pouls, tels qu'ils avoient existé vers les neuf heures, de réitérer la saignée au pied.

Nous étions d'ailleurs convenus, avant de sortir, que si, contre ce que nous avions tout lieu de craindre, le sieur

Faure n'avoit pas succombé à son mal avant le jour suivant, on nous feroit avertir de bonne heure. Ayant en conséquence reçu dès les cinq heures & demie du matin les émissaires, qui nous dirent même que le malade alloit un peu mieux, nous nous sommes rendus sur les 6 heures au Luxembourg, où nous avons trouvé mm. *Lamazere*, *Peyras* & *Alibert*, qui nous ont rapporté que le malade avoit passé la nuit à - peu - près dans le même état où nous l'avions laissé la veille vers les dix heures & demie, & que le pouls n'ayant fait que se soutenir sans augmenter, ils n'avoient pas réitéré la saignée au pied, qui n'étoit conseillée que dans le cas d'augmentation ; qu'au surplus les vésicatoires, qu'ils avoient pansés, avoient fait fort peu d'effet.

Après lequel rapport nous nous sommes approchés du sieur *Faure*, & voyant que les symptômes apoplectiques étoient à leur dernier période, que la respiration étoit & plus stertoreuse & plus inégale, & plus convulsive qu'elle n'avoit jamais été, avec sifflement, que la poitrine étoit menacée d'un engorgement total & prochain, nous nous sommes retirés, assurant qu'il feroit mort avant midi, & nous proposant dès-lors de faire des démarches pour obtenir la permission

d'ouvrir son corps, ainsi que ceux des autres malheureux que mm. les magistrats avoient fait entreposer dans un cimetière public. Notre prognostic s'est trouvé véritable, puisque, avant onze heures, on est venu nous apprendre son trépas.

Tel est notre rapport fait d'après le journal écrit, que nous avions fait garder par l'un de nous, de l'observation de m. *Faure*, dont nous nous proposions de donner, de concert, connoissance aux maîtres de l'art, & que nous affirmons véritable. Fait à Narbonne le 23 juin 1779.

Signé, RAZIMBAUT, doyen ; BELVEZÉ, docteur de la faculté de Montpellier ; MARTIN, docteur de la faculté de Montpellier ; FERRIER, docteur de la faculté de Montpellier ; PEYRAS. B. LA BROUCE ; ALIBERT, & LAMAZERE, avec paraphe.

Nous donnerons dans le journal prochain, le rapport concernant le sieur Verdier, les notes & éclaircissemens que mm. les médecins de Narbonne ont joints à leur rapport, & le travail des commissaires que la faculté a nommés à ce sujet.

*EXTRAIT S des prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenus les
1^{er} & 15 juin 1779.*

Les maladies observées depuis le 15 mai jusqu'au 22, ont été les mêmes que dans les commencemens de ce mois ; fièvres scarlatines, rougeoles, perites-véroles, fièvres catarrhales, fièvres intermittentes. Mais la chaleur étant devenue sensiblement plus grande le 22, le sang, qui dans la constitution précédente étoit épais & visqueux, a présenté tous les phénomènes d'une turgescence subite, des lassitudes, pesanteurs, douleurs vagues, engorgement de glandes, des maux de gorge avec chaleur incommode, des crachemens de sang. Le pouls étoit plein, les vaisseaux étant très distendus, mais généralement il n'étoit point dur ; on a été obligé d'employer la saignée, & principalement celle du pied, lorsque l'embartas, causé par la

turgescence, occupoit les parties supérieures, ce qui a été très ordinaire, les maux de tête étant considérables & opiniâtres, même dans les fièvres intermittentes.

On a généralement observé que dans les fièvres intermittentes, tierces ou quartes, l'usage du quinquina n'a point été favorable, sous quelque forme qu'on le donnât, avant le neuvième ou le dixième accès; les délayans apéritifs, les vomitifs, les purgatifs, après des saignées plus ou moins répétées, suivant l'exigence, étoient les seuls remèdes à employer jusqu'à ce terme: encore alors a-t-on trouvé l'écorce du Pérou souvent infidele. Quelques praticiens ont eu lieu de se féliciter d'avoir allié l'usage des eaux de Vichy avec l'opiat de quinquina animé de sel ammoniac.

Les fièvres scarlatines ont été très communes parmi le peuple du faubourg Saint-Antoine; plusieurs en sont morts en peu de temps.

Il y a eu aussi des fiévres putrides, dans lesquelles les malades ont rendu beaucoup de vers, soit par haut, soit par bas. Ces insectes n'ont pas paru augmenter la maladie qui étoit aussi violente chez ceux qui n'en ont pas rendu, & qui ne diminuoit pas après leur sortie.

On a vu quelques coliques néphrétiques où le pareira-brava a été donné avec succès après les délayans.

On a observé que les érysipeles, qui occupoient le visage, attaquoient spécialement les yeux ; ils n'étoient point accompagnés de délire, la fièvre même étoit médiocre lorsqu'ils ne s'étendoient point sur la partie chevelue. La saignée du pied diminuoit le gonflement de la tête, mais l'humeur se portoit sur la poitrine, y causoit les symptômes des périplemonies, & exigeoit des saignées du bras. Lorsque l'état de la tête forçoit d'avoir recours à la saignée du pied, il falloit, aussi-tôt cette saignée faite, appliquer des vésicatoires aux jambes, &

180 E X T R A I T S
donner des délayans nitrés en abondance.

Non - seulement beaucoup d'enfans , mais des adultes , ont souffert de toux opiniâtres & de véritables coqueluches. Les vomitifs avec l'ipécacuanha pour ceux d'un âge tendre , & avec le tartre stibié pour les autres , ont bien réussi.

On a rapporté plusieurs exemples de coliques occasionnées par les émanations de la peinture dans une chambre à coucher ; le seul changement d'appartement , & un air pur , ont suffi pour ceux qui se font plaints dès les premières atteintes. Les remèdes usités & connus sous le nom de *traitement de la Charité pour les coliques des peintres* , n'ont pas réussi sur trois femmes : il a fallu avoir recours aux huileux & aux narcotiques.

Beaucoup d'observations sur des maladies particulières ont été communiquées par mm. *de l'Epine , Majault , Le Clerc , Maigret , Defrasne , Duchanoy , Bourdois de la Motte , La Planche*. Ce dernier a lu le tableau fidèle des maladies qui ont

régné dans les quartiers de Montmartre & Saint-Denys ; & m. *de la Motte*, l'histoire de la petite-vérole épidémique au Gros-caillou.

La ponction a été pratiquée avec succès sur plusieurs femmes grosses, & en même temps ascitiques.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN 1779.

Jour du Mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du Soleil	A 2 h. du soir	A 9 h. du soir	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	8, 0	15, 2	10, 6	27 II, 0	27 II, 1	27 II, 0
2	7, 0	17, 8	11, 3	27 II, 0	27 II, 4	27 II, 8
3	8, 0	14, 2	11, 5	27 II, 0	27 II, 0	27 II, 9
4	7, 2	15, 5	13, 2	27 II, 8	27 II, 6	27 II, 6
5	8, 7	18, 4	13, 5	27 II, 6	27 II, 2	27 II, 2
6	7, 1	17, 5	15, 0	27 II, 2	27 II, 3	27 II, 3
7	II, 0	21, 4	15, 5	27 II, 3	27 II, 5	27 II, 2
8	13, 0	14, 2	12, 0	27 II, 0	27 II, 8	27 II, 0
9	10, 1	15, 0	11, 0	27 II, 2	27 II, 6	27 II, 3
10	10, 0	17, 2	11, 8	27 II, 4	27 II, 2	27 II, 6
11	10, 0	13, 5	10, 1	27 II, 5	27 II, 0	27 II, 3
12	8, 2	15, 5	10, 6	27 II, 5	27 II, 10	27 II, 0
13	7, 0	13, 5	10, 5	27 II, 8	27 II, 4	27 II, 5
14	10, 0	17, 0	10, 8	27 II, 5	27 II, 7	27 II, 8
15	8, 0	19, 6	14, 6	27 II, 2	27 II, 0	27 II, 1
16	II, 0	16, 0	12, 0	27 II, 7	28 0, 0	28 0, 0
17	9, 4	13, 4	11, 0	28 0, 3	28 0, 3	28 0, 3
18	9, 4	15, 3	14, 0	28 0, 4	28 0, 1	27 II, 7
19	10, 4	17, 0	10, 8	27 II, 1	27 II, 3	27 II, 11
20	6, 5	16, 5	10, 5	28 0, 0	28 0, 8	28 1, 5
21	6, 4	16, 5	12, 6	28 1, 6	28 1, 9	28 1, 10
22	9, 0	15, 0	11, 5	28 1, 6	28 1, 3	28 1, 3
23	9, 5	16, 4	12, 8	28 0, 8	28 0, 4	28 0, 1
24	10, 1	16, 0	11, 8	27 II, 5	27 II, 1	27 II, 0
25	10, 1	17, 2	13, 0	27 II, 0	27 II, 6	27 II, 2
26	9, 5	16, 4	13, 5	27 II, 8	27 II, 8	27 II, 6
27	II, 4	14, 0	13, 0	27 II, 6	27 II, 9	27 II, 8
28	12, 2	20, 0	15, 7	27 II, 4	27 II, 7	27 II, 7
29	12, 0	22, 4	16, 3	27 II, 0	27 II, 6	28 0, 2
30	12, 5	18, 8	13, 5	28 0, 8	28 1, 7	28 1, 6

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>1. du soir.</i>	<i>- La Matinée -</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1 N-E. nu. pl. éled.	N-E. nu. pl. ton.	N. beau, froid.	
2 N. beau, froid.	N. nu. pl. éledr.	N. idem.	
3 N. couvert.	N. beau, pl. éled.	N-O. idem.	
4 N. beau, froid.	N. beau.	N. idem.	
5 N. idem.	N. & O. id. doux.	N-E. beau.	
6 N. idem. brouill.	N. idem.	N-O. & S-O. id.	
7 E. & S-O. be. ch.	S-O. couv. y. ch.	O. couv. pluie.	
8 S. couv. pl. éled.	S. couv. pl. vent.	S. beau.	
9 S. couv. pl. v. fr.	S-O. cou. pl. éled.	S-O. couvert.	
10 S-O. nuages, pl.	S. idem. tonn.	S. id. pl. éled.	
11 N-E. c. brouil. pl.	O. couvert, pluie.	O. beau, froid.	
12 O. couv. pl. froid.	O. beau.	O. idem.	
13 S. nuages, vent,	S. nuages, froid.	S. nuages, froid.	
14 S. couv. pluie.	S. nuages, pluie.	S-E. beau.	
15 N-E. & S. nuag.	E. nuages.	N-E. couvert.	
16 N. couvert.	N. couvert.	N. idem.	
17 N-E. idem. vent,	N. beau.	N. beau, froid.	
18 N. couvert.	N-Q. idem.	N. idem.	
19 O. nuag. br. pl.	N. idem. froid.	N. idem.	
20 N. beau, froid.	N. idem.	N. idem.	
21 N. nuages, froid, <i>parhélie.</i>	N. couvert.	N. beau.	
22 N. couvert.	N. idem. pluie.	N. couvert.	
23 N. nuages.	N-E. nuag. pluie.	N-E. beau.	
24 N-E. id. vent fr. pl. tonn. éled.	N. couvert, pluie, <i>grêle, tonn.</i>	N. couvert.	
25 N. couvert.	O. nu. pl. ton. é!.	S. nuages, pluie.	
26 N. nuages, pluie, <i>tonnerre éled.</i>	O. nuages.	N. couvert.	
27 N. c. brouill. br.	N. idem. brouil.	N. nuages.	
28 N-E. nuages,	N-E. nuag. chaud,	N-E. couv. ch.	
	<i>tonnerre.</i>		
29 N. couv. ch. pl.	N. nuag. chaud.	N. idem.	
30 N. couv. chaud.	N-E. be. chaud.	N-E. beau, frais.	

184 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 22, 4 deg. le 29
Moindre degré de chaleur 6, 4 le 21

Chaleur moyenne 12, 8 deg.

Plus grande élévation du Mer-
cure pou. lig.
cure 28, 1, 10 le 21
Moindre élévat. du Mercure 27, 7, 0 le 11

Elévation moyenne 27 p. 10, 4

Nombre de jours de Beau 8

de Couvert 9

de Nuages 13

de Vent 6

de Tonnerre 7

de Brouillard. 5

de Pluie 16

de Grêle 1

Quantité de Pluie 19, 3 lignes.

D'Evaporation 58, 0

Différence 38, 9

Le vent a soufflé du N. 14 fois.

N.-E. 5

N.-O. 1

S. 4

S.-E. 0

S.-O. 2

E. 1

O. 3

TEMPÉRATURE : froide & humide, les vieilles vignes ont coulé en partie, on a eu de la peine à faire les foins ; ils n'étoient point fournis du pied, à cause de la sécheresse du commencement du printemps.

MALADIES : les fièvres scarlatines & la rougeole ont encore régné sur les enfans ; quelques grandes personnes en ont été attaquées : une seule en est morte.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} juillet 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
*Faites à Lille, au mois de juin 1779, par
 m. BOUCHÈR, médecin.*

IL n'y a pas eu de chaleurs ce mois. La liqueur du thermometre ne s'est point élevée au-dessus du terme de $17\frac{1}{2}$ degrés; encore n'a-t-elle été observée à ce terme qu'un seul jour, le 29.

Il y a eu des variations dans le temps, quant au sec & à l'humide. La pluie n'a été abondante que pendant trois jours dans le commencement du mois. Le mercure, dans le barometre, ne s'est guere élevé au-dessus du terme de 28 pouces.

Les vents ont varié du premier au 15, & ensuite ils ont toujours été *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de $17\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de $8\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 18 fois du nord:	4 fois du sud
4 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	3 fois de l'ouest.
3 fois du sud	8 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.
6 fois de sud.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.	3 jours de tonnerre.
--------------------	----------------------

2 jours de grêle.	3 jours d'éclairs.
-------------------	--------------------

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse les trois quarts du mois, & une légère humidité, à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juin 1779.

DEUX genres de fièvre continue ont régné ce mois, une fièvre inflammatoire portant à la tête, & la fièvre putride maligne.

La fièvre inflammatoire s'annonçait par les symptômes qui désignent l'engorgement du cerveau & des méninges, un pouls fort & tendu, des douleurs lancinantes de la tête, rougeur des yeux & de tout le visage, battemens sensibles des carotides, &c. Il n'y avoit point de temps à perdre pour les saignées ; elles devoient être répétées selon la violence des symptômes, les dernières au pied. Il y eut, dans quelques sujets, des signes de sable dans les premières voies : mais il étoit bien essentiel de vider suffisamment les vaisseaux sanguins avant d'en venir aux émétiques ou émético-cathartiques, qui, placés à propos, ont rempli le but souhaité. Il n'est mort presque personne de ceux qui ont été secourus à temps.

La fièvre putride, qui s'est manifestée à la fin du mois, avoit un caractère de malignité qui exigeoit un traitement circonspect. Elle portoit aussi à la tête ; mais, quoique la maladie fût inflammatoire dans son commencement, le pouls étoit moins fort & moins tendu que dans la première espèce de fièvre ; les malades se trouvoient plus abattus & comme abasourdis dès le premier période ; la région de l'estomac étoit dans un état d'angoisse & d'oppression considérable ; la poitrine même paroissoit souvent embarrassée ; il y avoit souvent des nausées, sur tout immédiatement après les saignées ; quelques-uns vomissoient de la bile verte. Dans le progrès de la maladie, la région de l'estomac devenoit décidément douloureuse, le ventre

se tendoit & s'élevoit. La maladie se terminoit par des évacuations alvines, amenées par des layemens émolliens & les boissons délayantes, propres à cet état : peu de personnes y ont succombé, nombre d'autres ont été encore, ce mois, trayallées de la squinancie, & quelques-uns de rhumatisme inflammatoire goutteux. La fièvre tierce & la double tierce ont encore été assez répandues.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

C. Plinii secundi naturalis historiæ cum interpretatione & notis integris Joh. Harduini, itemque cum commentariis & adnotationibus Hermolai Barbati, Pintiani, Rhenani, Gelenii, Dalechampii, Scaligeri, Salmassi, If. Vossii; J. F. Gronovii, & variorum vol. 1, recensuit varietatemque lectionis addidit JOH. FRID. GEORG. FRANKIUS. Lipsiæ, impenſis Guil. Gott. Sommeri 1715 CCLXXVIII. vol. 2, eodem ann. in 8. maj.

De toutes les éditions qui ont paru jusqu'à présent de l'histoire naturelle de *Pline*, celles d'*Harduin* & de *Gronov*e sont, sans contredit, les meilleures, en égard à l'utilité que ces deux savans ont apportée à cet auteur, en l'éclaircissant.

par des notes, & en rectifiant le texte : c'est ce qui a fait former le dessein à m. *Frank* à Leipzig, de réduire ces deux éditions à une seule. Il s'est engagé, dans la préface, de donner au public tous les livres de *Pline* en 6 volumes *in-8°*, & de joindre au dernier un indice conforme, autant qu'il sera possible, au système naturel de *Linnée*. Les deux premiers volumes, qui viennent de paraître, contiennent les six premiers livres. Toutes les notes sont rangées au bas du texte, de même que quantité de variantes tirées soigneusement des éditions que l'on a confrontées. L'impression est belle & correcte. On ajoutera au troisième volume les notes de *Laur. Théod. Gronove*, lesquelles viennent de paraître *in-8°* sous ce titre : *C. Plinii secundi historiæ naturalis liber nonus, de aquatilium natura recensuit, variis ledionibus, propriis castigationibus, amplissimisque commentariis instruxit Laur. Theod. Gronovius, Lugd. Batav. 1750 CCCLXXVIII octonis.* Les observations sur le *Pline* entier de m. *Poinsette de Sivri*, & celles de m. le comte de *Rezzonico* dans les *disquisitionibus Pliniani* se joindront au dernier volume.

P R O S P E C T U S.

Histoire générale & économique des trois règnes de la nature.

R IEN n'est plus intéressant à l'homme que de connoître les productions de la nature ; mais à quoi peut lui servir cette connaissance, s'il ignore les avantages qu'il en peut retirer pour ses besoins ? Les naturalistes, les botanistes nous donnent journallement des nomenclatures, des dé-

criptions, des systèmes, & il ne s'en trouve presque aucun qui traite des différens êtres qui nous environnent. Connoître un minéral, une plante, un animal, ne suffit pas ; il faut encore en approfondir les propriétés : c'est ce qui a engagé l'auteur à traiter dans cet ouvrage l'histoire naturelle d'une façon économique. Il la divise en trois parties qui répondent au règne animal, au végétal & au minéral.

La première partie est subdivisée en deux traités : le premier est destiné à l'homme. On l'y considère dans l'état de santé & dans celui de maladie ; on y donne succinctement sa description anatomique ; on y explique l'usage physique de ses fonctions, le mécanisme des différentes parties qui le constituent, lorsqu'il est en santé ; on passe de-là au dérangement de cet individu si admirable ; on traite en conséquence de toutes les différentes maladies humaines ; on en donne les causes, les symptômes, les diagnostics, prognostics & les différens traitemens ; on joint à chaque maladie plusieurs observations de pratique ; on termine enfin ce premier traité par l'indication des alimens qui sont les plus favorables à l'homme.

Le second traité comprend les animaux, & renferme six chapitres : le premier traite des quadrupèdes, ou, pour nous servir des termes de m. le chevalier *de Linnée*, des animaux à mamelles ; le second, des oiseaux ; le troisième, des amphibiies ; le quatrième, des poissons ; le cinquième, des insectes ; & le sixième, des vermisiaux : c'est-là précisément le système de m. le chevalier *de Linnée*. Dans chaque article on commence par donner une description générique & anatomique de chaque animal ; on en décrit ensuite les espèces ; on en rapporte les différens noms, tant triviaux que scientifiques ; on indique les alimeus qui leur con-

viennent ; on fait connoître leurs mœurs , leurs caractères , la méthode de les élever & de les traiter dans leurs maladies , lorsqu'ils sont de la nature des animaux domestiques ; & quand ils sont sauvages , les différentes façons de les attraper : on fait aussi mention des animaux qui leur sont ennemis , & de la manière dont ils se défendent les uns contre les autres ; on expose en outre les différens avantages que chacun d'eux peut nous procurer , soit pour les alimens , les médicaments , soit pour les arts & l'économie champêtre ; enfin on y fait mention des différentes chasses & pêches pratiquées chez les divers peuples de la terre .

La seconde partie concerne les végétaux . On y donne l'enumeration de toutes les plantes , rangées suivant le système de M. le chevalier *de Linnée* . On n'y traitera que de ce qui se trouve omis dans *l'histoire universelle du règne végétal* , qui se publie actuellement . Cette seconde partie en sera en quelque façon le supplément ; on y récifera les erreurs dans lesquelles on aura pu tomber . La troisième partie a pour objet les minéraux : elle est subdivisée , de même que la première , en deux traités , dont le premier comprend uniquement les minéraux . On y donne la description de chaque mine , fossile , fluor , crystallisation , sable , terre , caillou . On en rapporte l'analyse chymique ; on y expose la manière d'exploiter les mines , la pratique la plus accrédiée dans la fonte des minéraux ; on rapporte & on explique leur usage dans la matière médicale , dans les arts , & pour la société civile ; on indique en outre les différens endroits de la terre où on les trouve .

Le second traité est destiné à l'hydrologie ou à la recherche des fontaines minérales : On en examine la nature , les endroits où elles se trouvent , leurs principes chymiques , leurs propriétés

dans la médecine , la maniere d'en faire usage comme médicamens. L'auteur étend ses recherches à toutes les sources connues de l'univers. Par cet exposé on peut se convaincre que cette *histoire générale & économique des trois regnes* sera la plus complete & la plus étendue qui ait jamais paru. On y trouvera rassemblé par ordre & par choix tout ce qui se trouve épars dans les différens ouvrages de m. BUC'HOZ , avec des additions infinites. Les différentes planches que m. BUC'HOZ publie depuis très long-temps , pourront concourir à l'ornement & à l'intelligence de cet ouvrage , sans néanmoins en être une dépendance nécessaire.

On ne peut déterminer le nombre de volumes que renfermera cette histoire naturelle & économique. On la distribue à la maniere angloise , par cahiers de 20 feuilles chacun , soit *in-folio* , soit *in-8°* , à la volonté des souscripteurs. Il faudra 200 feuilles pour former le premier volume *in-folio* , & pareille quantité pour les cinq premiers volumes *in-8°* . Le prix pour la souscription du volume *in-folio* ou des cinq volumes *in-8°* , sera de 48 liv. , francs de port à Paris & par toute la France , qu'on paiera en recevant les deux premiers cahiers qui paroissent actuellement. Le dernier volume *in-folio* ne se paiera que 24 liv. , ainsi & de même que les cinq derniers volumes *in-8°* , aussi francs de port. On ne délivrera de ces cahiers qu'aux seuls souscripteurs. Ceux qui n'auront pas souscrit , ne pourront acquérir l'ouvrage qu'après qu'il sera fini , & à un plus haut prix.

Le 3^e cahier paroît actuellement.

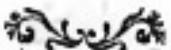


 TABLE DU MOIS D'AOUST 1779.

EXTRAIT.	<i>Discours sur la meilleure maniere de poursuivre les recherches en medecine; par m. SIMS, medecin.</i>	page 97
Suite & fin des réflexions sur les épanchemens dans la poitrine, &c. ; par m. DESGRANGES, chir.		III
(Le commencement se trouve au mois de juillet précédent, pag. 60).		
Tumeur considérable sur l'hypogastre, traitée & guérie ; par m. ROUDIER, chir.	124	
Bubonocele opéré & guéri, en établissant un anus artificiel ; par m. ROCANUS, chir.	127	
Réponse à une critique insérée dans la gazette de santé ; par m. LEFEBVRE DE VILLE-BRUNE.	129	
Récit exact du malheur arrivé à Narbonne par des vapeurs méphitiques.	149	
Extraits des prima mensis de la fac. de méd. de Paris, tenus les premier & 15 juin 1779.	177	
Observat. météorol. faites à Montmorenci.	182	
Observations météorologiques faites à Lille.	185	
Maladies qui ont régné à Lille.	186	
NOUVELLES LITTÉRAIRES.		187
Prospectus de l'histoire générale & économique des trois regnes de la nature ; par m. BUC'HOZ, méd.	188	

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août 1779. A Paris, ce 24 juillet 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE.

EXTRAIT.

ESSAI sur la maniere de traiter les péripneumonies bilieuses, les rhumes pituiteux, & autres affections catarrhales, suivi de quelques observations sur les maladies & sur les éruptions dardreuses; par m. ROMAIN de Verdun.

Nihil opinionis causâ; omnia conscientiae faciam.
SENEC. de vita beata. 30.

A Verdun, chez François-Louis Christophe, imprimeur du roi. M. DCC. LXXIX. avec approbation & privilege

Tome LII.

N

du roi: Et se trouve à Paris, chez De-lalain le jeune, libraire, rue Saint-Jacques. (petit in-8°. de 7 6 pages).

“ IL n'y a pas de maladies plus communes que celles qui font le sujet de cette petite dissertation; & il n'y en a pas ordinairement de plus mal traitées. Quelques - uns abandonnent à la nature les engorgemens pituiteux, sans même observer aucun régime; mais ils en sont souvent punis par des métastases plus fâcheuses : l'humeur se jette quelquefois sur les poumons, les irrite, les enflamme, & produit une maladie grave, d'une tempérance longue, quelquefois dangereuse, & presque toujours équivoque. D'autres, & c'est le plus grand nombre, traitent tous les rhumes, toutes les affections catarrhales de la même maniere; ils boivent, jusqu'à l'excès, des tisanas émollientes, relâchantes, des potions huileuses, des loochis; ils ne vivent que de bouillons, de soupe ou de fatineux; ils se tiennent à un degré de chaleur souvent excessif, sans s'apercevoir que ce régime & ces remedes, si convenables, à la chaleur près, quand il y a sécheresse, que l'engorgement est inflammatoire, ou qu'il y a disposition à l'inflammation,

» nuisent infiniment aux engorgemens lymphatiques , les augmentent , les éternisent , & les font dégénérer en d'autres maladies chroniques plus dangereuses , » plus difficiles à guérir , & qui deviennent même à la fin incurables ».

C'est pour remédier à cet abus , que M. Romain entreprend aujourd'hui de faire voir la différence qui existe essentiellement entre ces deux maladies , & il le fait en homme instruit .

Le rhume , dit - il , qui est accompagné de fièvre , de maux de gorge , de difficulté de respirer , qui menace la pleure d'inflammation , qui quelquefois est accompagné d'un point de côté aigu , exige la saignée , les delayans , le petit-lait , les syrops , les décoctions émollientes , une diète adoucissante , & le repos . S'il s'y joignoit un crachement de sang , il faudroit alors insister sur la saignée , y joindre les pectoraux incrassans , comme la décoction de guimauve , de grande consoude , de ris , de looch blanc , celui de jaune d'œufs , & ne se permettre aucun purgatif , quelque doux qu'il soit ; que quand le relâchement est parfait , & qu'il n'y a plus ni douleur , ni fièvre , ni difficulté de respirer , ni irritation . Cette méthode est connue , & ne souffre aucune difficulté . Mais , ajoute-t-il ,

si l'oppression , la toux opiniâtre , les maux de tête , un point obtus existoient sans fièvre , sans chaleur extraordinaire , alors il faut bien se garder de saigner le malade , ni de lui donner les bêchiques , les adoucissans , les huileux ou le lait ; on ne feroit qu'aggraver le mal par ces moyens , rendre l'épaississement de la lymphe plus tenace , augmenter les engorgemens de cette espece , les faire dégénérer en tubercules , en accélérer la suppuration , & produire quelquefois une hydropisie de poitrine , ou un asthme inquiétant . Les incisifs , les atténuans sont , dans ce cas , préférables , & remplissent exactement toutes les indications : tels sont l'ipécacuanha , le kermès minéral , donnés à petites doses , la thériaque , les infusions des plantes vulnéraires , les sucs de chicorée , de cresson , le syrop d'érysimum , de lierre terrestre , l'oxymel scillitique , & autres de même genre , auxquels on est obligé d'ajouter , suivant les circonstances , l'application des vésicatoires , comme le résolutif le plus assuré & le plus agissant .

On ne peut nier que ces principes ne soient solides & conséquens , & ce sont ceux de tous les médecins un peu instruits ; aussi m. Romain ne les adresse-t-il qu'au public qu'il veut éclairer , & qui en effet

à toujours besoin de l'être sur son véritable intérêt : c'est à lui qu'il présente le résultat de ses réflexions & de son expérience, & nous ne pouvons disconvenir qu'il n'ait parfaitement rempli son objet.

La toux, qui dépend de l'estomac, de l'engorgement du foie, est fort bien traitée dans ce petit ouvrage, ainsi que la coqueluche, si familière aux enfans & aux vieillards ; l'auteur en décrit les symptômes, en développe les indications, & en marque la terminaison de la maniere la plus exacte & la plus satisfaisante ; &, conséquemment aux principes qu'il a posés, il insiste pour qu'on s'occupe de bonne heure à débarrasser ces viscères des sucs grossiers, tenaces, visqueux, dont ils sont abreuvés, par l'usage des incisifs, des atténuans, des purgatifs & des stomachiques appropriés, tels que la gomme ammoniac, l'extrait de rhubarbe, de quinquina, de cascarille, de chicorée, le diagrede cydonié, l'éthiops martial, le syrop magistral, &c. Par ces moyens, dit-il, & autres analogues, bien dirigés & employés à propos, on procure insensiblement la résolution des engorgemens, on évacue, sans irritation ni chaleur les humeurs visqueuses, tenaces, qu'on a divisées, & on rétablit en même temps le ressort des solides qui ont été

distendus ou fatigués par la surabondance de ces humeurs ; & ce qui prouve fut toutes choses l'avantage de cette méthode en ce cas , c'est que la toux disparaît à mesure que cette dépuration heureuse s'ac-complit & se perfectionne : mais jamais on n'obtiendra un succès aussi flatteur & aussi complet , tant qu'on s'obstinera à re-garder , dans cette maladie , la toux comme essentielle , & qu'on ne s'occupera qu'à l'a-doucir .

Pour prouver cette vérité , m. Romain rapporte des observations faites avec soin , & qui portent l'empreinte de la sincérité . Nous allons en rapporter une qui nous a paru concluante .

Observation quatorzième. pag. 36.

M. de Ribehem , capitaine au régiment de Poitou , en garnison à Verdun en 1776 , étoit attaqué , depuis 16 ans , d'une lan-gueur constante , avec oppression , douleur de poitrine & toux habituelle , dont il n'é-toit soulagé que quand il vomissoit abon-damment des matières glaireuses ; mais ces accidens se répétoient deux ou trois fois la semaine , & ne se calmoient que par la répétition du vomissement qui avoit étran-gement délabré l'estomac . Il avoit inutile-

ment tenté tous les moyens de remédier à une incommodité aussi opiniâtre ; bien n'avoit pu l'en délivré. Il réclama alors mon secours ; & outre des boissons savonneuses, apéritives, je lui administrai un opiat fondant, purgatif, & rhonique, qui divisa les matières glaireuses qui obstruoient les bronches, les idélogea de l'estomac qui en étoit le foyer, & les fit évacuer avec une prodigieuse quantité d'humeurs indigestes & dégénérées, qui étoient en stagnation dans les premières voies. Rien à peu l'oppression diminua, les douleurs se calmèrent, l'estomac se rétablit, l'appétit devint bon & constant ; enfin mot, il ne se reproduisit plus de glaires, & la source en paroissant absolument tarie, la digestion commença à se faire convenablement, & la santé insensiblement se rétablit & se fortifia. *Sur plusieurs li. monographe sur l'astomie.* Pour ne pas craindre le retour d'une pareille maladie, fatigante par des vomissements, & qui duroit depuis si long-temps, m. : de *Rihem* le soumit à prendre, des temps en temps, quelques prises du même opiat, & toujours avec le même avantage, je donnai à-peu-près les mêmes remèdes à quelques parens & amis de ce brave militaire, qui se trouvoient dans une situa-

tion approchante de la sienne; le succès a toujours été également satisfaisant, & il m'en a certifié plusieurs fois la vérité.

La seconde partie de cette brochure contient des observations sur quelques remèdes convenables à la guérison des dartres & autres éruptions de la peau. En convenant que les dartres sont une maladie de la peau souvent très grave, & ordinairement difficile à déraciner, m. *Romain* avoue qu'il est difficile de déterminer quelle espèce d'acrimonie produit la plupart de ces éruptions; mais s'il est prouvé, par l'ouverture des cadavres, par le tempe-rament connu des personnes dartreuses, que la bile est la cause la plus commune de ces affections cutanées; que c'est à la dépravation, à l'âcreté ou à la surabondance de cette liqueur qu'on doit presque toujours les rapporter, il s'ensuit que c'est elle qu'il faut améliorer, soit en l'adoucissant, soit en en procurant une dépuration avantageuse, soit en décomposant les principes viciés, soit en l'évacuant, ou en la renouvelant. Mais, dans ce cas, les simples délayans, les adoucissans, les rafraîchissans, les bains, ne doivent être regardés que comme des préparations à des moyens plus efficaces. Ainsi, continue m. *Romain*,

ceux qui insistent trop long-temps sur ces moyens , ou qui n'en admettent point d'autres ; ne font précisément que la première partie de la cure , & restent mal-adroitemment à moitié chemin . C'est alors , qu'il faut savoir employer les apéritifs , les fondans , les amers , les purgatifs un peu stimulans ; en un mot , les remèdes qui joignent à une qualité dépurative connue , celle de débarrasser les viscères des humeurs viciées dont ils sont surchargés . M. R. donne ensuite le détail des bouillons , tisanes , apozèmes , fuchs exprimés qui sont en ce cas nécessaires ; & , après en avoir assuré l'action , il cherche à la rendre encore plus certaine , plus énergique & plus complète , en y joignant , mais sous une autre forme , les extraits de chicorée , de taraxacum , de cresson , de fumeterre , de beccabunga , d'aunée , de rhubarbe , de quinquina , de cascarielle ; & , suivant les circonstances , les martiaux , les différentes préparations de soufre , les cloportes , l'antimoine , des purgatifs stimulans , quelquefois même aloétiques . Des moyens plus doux , dit-il , tels qu'on les emploie communément , ne feroient que glisser , pour ainsi dire , sur l'huîneur qu'on veut attaquer , & ne parviendroient jamais à l'entamer . Mais il est essentiel d'observer

que c'est de la juste combinaison de ces remedes; que dépend principalement leur action & leur vertu; c'est en ce cas sur tout que l'art se déploie avec avantage; qu'il calcule les effets qu'il attend; qu'il les assure; & qu'il décide du succès: sans cette connoissance on prescrirroit en vain les mêmes remedes, ils seroient inutiles ou dangereux, par un défaut de combinaison, ou pour les avoir appliqués prématurément & mal - à - propos.

En assignant la cause des dattres à la dépravation ou à l'abondance de la bile, m. *Romain* n'avance rien qui soit nouveau; & quoiqu'il rapporte des observations qui, selon lui, confirment cette ancienne étiologie, elle n'en reste pas moins exposée à des objections très solides: mais cela n'empêche pas que la pratique de m. *R.* ne soit suivie de succès, comme ses observations le prouvent.

Nous nous contenterons de citer la douzième.

Observation douzième: pag. 65.

M. *de Jandin*, chanoine de la cathédrale de Verdun, âgé de 63 ans, avoit éprouvé,
il

il y a dix ans, un engorgement inflammatoire au foie, dont la résolution ne s'étoit faite qu'imparfairement ; car il y étoit resté une tumeur sensible, qui renouvelloit fréquemment les douleurs à cette partie ; elles se terminoient ensuite, presque toujours, par des cloux & furoncles en différentes parties du corps. En 1777, une humeur d'artreuse se développa très vivement, & partit se fixer aux deux bras & aux deux seins ; l'éruption étoit très considérable, & même effrayante à voir ; il y avoit en outre, au sein gauche, une tumeur de la même nature d'artreuse, laquelle étoit en pleine suppuration. L'apparition de ces dartres diminua relativement la douleur habituelle du foie ; mais les douleurs résultantes de cette éruption extraordinaire étoient très vives, une insomnie opiniâtre les accompagnoit, tous les mouvements du corps étoient laborieux, difficiles, quelques-uns même impossibles. On essaya d'appliquer sur les dartres des fomentations résolutives ; mais il s'en fit une répercussion qui heureusement n'étoit que partielle, mais qui suffit pour ressusciter toutes les douleurs du foie. On abandonna prudemment ces moyens dangereux, & on revint aux simples émolliens : les dartres alors repas-
turent & opérèrent un soulagement mar-

qué du foie ; & c'est dans cet état , également affligeant & dououreux , que le malade réclama mes soins le 23 avril 1778. Je les lui donnai avec d'autant moins de répugnance , que la cause de cette maladie m'étoit connue , & que , conformément à mes principes , je la croyois susceptible d'être détruite par le moyen des fondans , des dépuratifs & des purgatifs appropriés. Je préparai conséquemment le malade à recevoir avec avantage ces remèdes , les seuls indiqués , & je les lui administrai sous la forme d'un opiat fondant , purgatif , & j'en aidai l'action par des boissons appropriées. Il continua l'usage de cet opiat & de ces boissons pendant deux mois consécutifs ; & , après un très court intervalle , il les reprit de nouveau , mais avec un peu plus de modération les deux mois suivants , parce que la maladie sensiblement diminuée n'exigeoit plus un secours aussi pressant. Les évacuations par les selles furent toujours abondantes , & elles se firent sans tranchées , sans douleurs ; elles produissoient journellement un changement notable à la tumeur & aux dartres ; elles en procurerent peu à peu la résolution qui devint totale & parfaitè quatre mois après l'usage de ces remèdes , & cet heureux & inespéré succès ne s'est pas démenti depuis. Cette

LES PÉRIPNEUMONIES.... 205
guérison fut jugée d'autant plus décisive,
& plus complètement exécutée, que les
douleurs du foie n'ont pas reparu. Si elle
n'avoit pas été aussi complète, & que la
cause n'eût pas été detruite, l'engorgement
du foie auroit bientôt reparu, & l'auroit
prouvé; car cet engorgement a toujours
été le point où répondent les incom-
modités différentes & successives qu'avoit
éprouvées m. *de Jandin*: c'étoit la bouffole,
s'il est permis de le dire, de sa bonne ou
mauvaise santé.

Nous invitons m. *Romain* à suivre ce
plan de travail qui ne peut que jeter des
lumières sur cette partie de l'art de guérir,
& mériter à son auteur la confiance & la
reconnaissance du public.

N O T A.

Nous invitons dans notre journal de
juillet, pag, 95, les vrais médecins, ainsi
que ceux qui ont fait une lecture suivie des
ouvrages d'*Hippocrate*, dans la langue où
ils ont été écrits, à juger par eux-mêmes
du travail de m. *Lefèvre* qui leur adresse à
tous cette prière: *Nec parcé erroribus, si
tibi veritas unquam adriserit.*

M. GOULIN, qui s'est occupé de cet

objet , nous avoit communiqué & lu ses observations avant que m. BOSQUILLON notre confrere , mit les siennes sous presse ; nous en avons même prévenu ce dernier.

Quoique ces deux critiques ne pensent point différemment sur la nouvelle édition , il sera fort aisé de voir que m. GOULIN , qui a pris un autre plan , n'a pas copié m. BOSQUILLON . C'est qu'il n'est point surprenant que deux hommes qui ont lu *Hippocrate* , & qui voient avec quelle confiance on change , on altere son texte , se rencontrent en plusieurs choses dans leur critique ; mais on verra que leur maniere de présenter les choses ne se ressemble point.

Après avoir inséré la réponse de m. *Lefebvre* à un critique , dans notre journal du mois d'août , nous ne pouvions pas ne point admettre les observations de m. GOULIN .

O B S E R V A T I O N S

*SUR une nouvelle édition grecque & latine
des aphorismes d'Hippocrate.*

Par M. GOULIN.

HIPPocrate, dont le nom ne mourra point, fut un de ces génies supérieurs qui ne se montrent que rarement sur la terre. L'art lui doit infiniment par les observations qu'il a faites, ou qu'il a rédigées. Ce grand homme mourut vers l'an 370 avant l'ère chrétienne ; il s'est donc écoulé, depuis cette époque, 2149 ans.

Ses écrits, connus probablement avant sa mort, se répandirent dans toute la Grèce, & en Egypte. La Grèce, en passant sous le joug des Romains, inspira l'amour des arts & des sciences à ses vainqueurs. Rome, avide de gloire & de conquêtes, & dont l'ambition avoit été de commander à l'univers, voulut enfin devenir savante dans la littérature des Grecs. Elle permit que les jeunes gens allassent s'instruire à l'école d'Athènes fertile en philosophes, en orateurs, en

108 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT,
historiens , en poëtes : ils y puiserent ,
pour les arts & les sciences ; un goût qui ,
dans tous les genres , produisit des hom-
mes qui suivirent de près leurs maîtres ;
un goût qui se perfectionna rapidement ,
& qui fut le germe de cette urbanité
dont les Romains se glorifierent . Mais
ils rapporterent aussi les écrits d'*Hésiode* ,
d'*Homere* , de *Sophocle* , d'*Euripide* ,
d'*Hérodote* , de *Thucydide* , de *Platon* ,
de *Xénophon* , d'*Aristote* , de *Démosthène* ,
&c. . . .

Avant cette époque , si honorable pour
les Grecs , la médecine des Romains étoit
empirique & superstitieuse ; les Grecs ,
en se transportant en Italie , y introdui-
sirent la leur , & y firent connoître en
même temps les livres où les principes
de cette science étoient consignés : ceux
d'*Hippocrate* furent du nombre . C'est
particulièrement à cette source que *Celse*
s'instruisit d'un art sur lequel il paroît
avoir écrit le premier avec tant de
graces & de politesse dans la langue des
Romains ; on n'en connoît pas au moins
aujourd'hui qui soit plus ancien que lui .

Quand on considère que la doctrine
d'*Hippocrate* , malgré les sectes qui se sont
élevées en vain pour l'anéantir , se con-
serva dans la Grèce , en Egypte , en
Italie , & tant que l'empire d'Orient sub-
sistia ;

sista ; qu'elle pénétra chez les Arabes, parmi lesquels elle se soutint long-temps, quoiqu'elle eût cessé d'être connue en Italie, en Allemagne, en France, contrées où elle ne reprit sa vigueur & son lustre qu'après la chute de Constantinople ; quand on considere que l'histoire nous a conservé les noms de plus de 4000 médecins depuis *Hippocrate*, jusqu'à cette époque, sans compter les noms qui ont été effacés avec les monumens où ils étoient inscrits ; qui pourroit calculer le nombre immense de copies qu'on a faites de ces livres où l'on pouvoit s'instruire de cette doctrine ! Que de copistes ont été occupés à les transcrire depuis la mort de ce grand homme jusqu'au milieu du 15^e siècle, c'est-à-dire, durant dix-huit cens ans ? Il y avoit long-temps alors, & très long-temps, que l'exemplaire écrit de la main d'*Hippocrate*, ou sous ses yeux, & les exemplaires de ses premiers disciples, avoient été détruits.

Les Grecs, échappés au glaive de *Mahomet* en 1453, se réfugièrent en Italie avec leurs livres ; une nouvelle lumière éclaire les esprits ; la langue grecque, presque oubliée dans nos contrées, est étudiée à l'envi. Les médecins de ce temps sont les premiers qui s'y rendent habiles.

210 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Les poëtes, les historiens, les philosophes d'Athènes forment leurs bibliothèques, sur tout *Hippocrate* & *Galien*, dont les copies faites à la main se multiplient. Mais, pour ne parler que des écrits d'*Hippocrate* & de *Galien*, étoient-ils aussi purs, aussi exacts, aussi fidèles qu'en sortant des mains de leurs auteurs?

Toutes ces copies manuscrites, dont les Grecs enrichirent nos contrées, étoient faites à la vérité par des hommes qui entendoient & qui parloient la langue dont ils traçoient les caractères; mais ceux qui s'en chargeoient, n'étoient pas médecins. Sans doute ces gens, qui vivoient de ce travail, tâchoient d'avoir une espèce d'original exact, & il étoit de leur intérêt qu'on eût cette opinion.

Cet original pourtant n'étoit lui-même qu'une copie, dans laquelle il étoit inévitable qu'il ne se fût glissé des fautes, des transpositions, des omissions de phrases & de mots.

On peut bien supposer que le possesseur de ce manuscrit, dont il étoit le bien & la fortune, dictoit ou faisoit dicter à plusieurs écrivains à la fois: j'en suppose dix.

Voilà donc, des aphorismes d'*Hippocrate*, par exemple, & de leurs commentaires par *Galien*, dix copies qui ressem-

blent à l'original d'alors. On pourroit le présumer ; mais il est presqu'impossible que cela soit ; & quand la chose auroit été telle, les fautes de l'original ont dû subsister.

Ces copies étoient vendues à des médecins principalement.

Ceux qui les lisoient, embarrassés pour le sens par l'omission d'un mot, par un terme défiguré, par un cas pour un autre ; après y avoir réfléchi, entendoient ou croyoient entendre ce qui étoit d'abord obscur pour eux : mais toutefois par l'addition d'un mot, par la suppression d'un autre, par le changement d'un cas dans les noms, d'un mode dans les verbes, &c. ils ajoutoient ces remarques à la marge. Voilà des variantes relativement à des copies faites sur un autre original. Or ces dix acquéreurs différens de ces copies n'ont certainement pas réussi à entendre les mêmes endroits difficiles, en y faisant les mêmes corrections.

Voilà d'autres variantes, sans compter les gloses, &c.

A proportion de la réputation & du mérite des médecins, leurs exemplaires ont été recherchés après leur mort, & trois ou quatre de ces dix copies sont devenues des originaux qui, sans se ref-

212 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

semblent parfaitement, ont servi à faire des centaines de copies qui, dans plusieurs endroits, s'éloignoient chacune de leur original.

Dans les écoles de théologie, de droit, de médecine, de philosophie, où les professeurs dictent encore aujourd'hui des traités aux jeunes gens, on fait combien ces copies sont fautives : je ne parle pas de celles qui sont écrites par ceux qui suivent malgré eux ces écoles, mais de celles même qui sont de la main des élèves les plus désireux de s'instruire, & les plus attentifs.

Voilà ce qui s'est passé à l'égard des écrits des anciens tant Grecs que Latins, jusqu'au milieu du 15^e siècle, sans en excepter un seul.

Mais enfin, à cette époque, un art inconnu jusqu'alors fut inventé par l'appas du gain ; on en fit d'abord un secret, on vit avec étonnement que les exemplaires du *Speculum humanae salvationis*, qui fut un des premiers, & peut-être le premier des essais de cet art, se ressemblaient ; on fut surpris de reconnoître dans tous la même main (car on les croyoit écrits à la main), le même nombre de pages, le même nombre de lignes dans chaque page, le même nombre de lettres dans chaque ligne. Les artistes, qui d'abord

avoient gravé des planches de bois qui ne pouvoient servir à donner des copies d'autres livres, imaginèrent de graver ces lettres séparément, mais toujours en bois. Enfin ces caractères mobiles firent faits de fonte, & ce fut la véritable imprimerie. Néanmoins alors même, ceux qui, par ce moyen, répandoient des copies du psautier, & autres ouvrages, sans s'expliquer sur le méchanisme de cette nouvelle invention, ajoutèrent à la fin des productions sorties de leurs presses, ces mots : *ad inventione artificiosā imprimendi ac caracherizandi, absque calami ulla exaratione....* C'est ce qu'on lit sur le psautier de Mayence, *in-fol.* 1457, & ce qui est suivi de ces autres mots... *per Johannem Fust civem moguntinum, & Petrum Schoiffer de Gernsheim....*

Il y avoit environ 80 ans que cet art, qui devoit multiplier les productions savantes; représenter d'une maniere fixe & invariable le texte des anciens écrivains, si les manuscrits qu'on suivoit eussent été fideles; & faciliter enfin les secours pour s'instruire, étoit exercé sans qu'aucun artiste ait mis sous la presse les écrits d'*Hippocrate* en sa langue. Ils parurent pour la premiere fois en grec, à Venise 1526, *in-folio*; *in ædibus Aldi, & Andreæ Asulani socris*: cette édition

214. OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

est remplie de fautes. Cependant elle se répand partout, & les nombreux manuscrits des œuvres d'*Hippocrate*, dont on croit n'avoir plus besoin, demeurent ensevelis dans la poussière, sont la proie des vers, sont altérés, détruits, anéantis. Soixante & dix ans après, ce n'est qu'avec peine que des savans peuvent en recouvrer quatre ou cinq.

La seconde édition parut à Basle en 1538, *in-fol. apud Hieronymum Frobenium & Nicolaum Episcopium*: elle est due aux soins de *J. Cornarius*, qui conféra le texte sur trois manuscrits, & consulta *Galien*; ensorite qu'il restituâ plus de quatre mille endroits où ce texte se trouvoit corrompu ou défiguré dans l'édition de Venise 1526.

Cinquante ans après, en 1588, *Mercuriali* publia à Venise le texte grec d'*Hippocrate*, accompagné d'une version latine. *Michaël Columbus*, dans une épître qui est à la tête de cette édition, dit que le texte a été corrigé avec soin; il ne nous apprend point que *Mercuriali* ait fait cette révision sur aucun manuscrit. Mais on reproche à cet éditeur de s'être servi, pour le texte, de manuscrits fautifs, & de les avoir trop exactement suivis.

Cette même année (1588) *Foës* pu-

DES APHORISMES D'HIPP. 215
blia son savant glossaire sous le titre d'*œconomia Hippocratis*, ouvrage de 35 ans de lecture & de travail. Il ne pensoit pas alors à donner une édition du texte grec d'*Hippocrate*, ni à en faire une version latine. Cependant il se rendit aux instances de ses amis, & quoiqu'il eût alors 60 ans accomplis, il s'occupa de ce pénible travail. Le texte de l'édition de *Froben* fut par lui revu sur quarante manuscrits; il profita aussi des notes & des variantes qu'il trouva écrites à la main sur deux exemplaires imprimés qu'on lui envoya de Paris; lorsqu'il étoit sur le point de mettre sous presse le texte grec, avec la version latine qu'il avoit faite. Il consulta aussi *Galien*.

Cette édition porte la date de 1595. Quoiqu'elle soit dédiée au cardinal de Lorraine, évêque de Metz, *Foës* en fait encore hommage à la faculté de Paris, dans laquelle il avoit étudié, mais par laquelle aussi il paroît avoir été reçù licencié, à en juger au moins par ces mots: *Ideoque ex quo me yestræ salubris militiae, hoc est medicæ, sacramento addixi...*

Je me contenterai de rappeller l'édition de *yan der Linden*, 1665, *in-8°*. On reproche, entr'autres choses, à l'éditeur d'avoir été trop hardi dans les corrections qu'il a faites au texte.

Il y a aussi denx éditions grecques de *Galien*; l'une de Vénise, chez *Alde*, 1525, *in-folio*, peu estimée; l'autre à Basle, 1538, *in-folio*; bien que préférable à la précédente, on y trouve néanmoins beaucoup de fautes.

Le texte grec de *Galien* fut encore imprimé à Paris avec celui d'*Hippocrate*; l'un & l'autre accompagné d'une version latine: c'est l'édition de *Chartier*, *in-folio*, 13 vol. 1639, 1649, 1679. Il ne paroît pas, jusqu'à présent, que personne se soit assez occupé à faire l'examen du texte d'*Hippocrate* & de *Galien*, revu & corrigé par *Chartier*, pour en porter un jugement sain. J'ai plusieurs fois consulté cette édition; j'y ai remarqué des fautes dans le texte, & dans la version les mêmes contre-sens qu'on trouve dans les versions latines de *Galien*, publiées par les Juntes, imprimeurs à Venise. Cette édition de *Chartier* cependant aura toujours du moins le mérite de réunir & les œuvres du prince de la médecine, & celles de son plus savant commentateur.

Après le travail de *Foës* il sembloit que nous avions une édition d'*Hippocrate*, aussi parfaite qu'il étoit possible de la donner. *Van der Linden*, pour avoir été trop hardi, n'a pas rempli l'attente des médecins.

Triller avoit promis une nouvelle édition grecque & latine des œuvres d'*Hippocrate*; il n'a point tenu sa parole.

C'est que l'entreprise est difficile. En effet, il faudroit se procurer plusieurs manuscrits qui réunissent & l'ancienneté & l'exactitude. Où en trouver de complets de la même main, qui possèdent ces deux qualités essentielles? Peut-on s'en flatter, quand on fait attention au nombre de siècles qui s'est écoulé depuis *Hippocrate* & *Galen* jusqu'à nous? quand on se rappelle avec douleur pour les lettres, que l'imprimerie, invention d'ailleurs si utile pour elles, a fait négliger la conservation des manuscrits, & qu'il n'en reste que fort peu, dispersés çà & là?

Mais cette entreprise n'est-elle pas aujourd'hui plus pénible qu'elle ne le fut, il y a deux cens ans? Ne seroit-elle pas au-dessus des forces d'un seul homme? Comment concevoir en effet, qu'un homme puisse aisément conférer seul plusieurs manuscrits avec le texte qu'il a d'abord choisi. Pour conférer seul, il faut lire une phrase du texte adopté; si on ne l'entend pas d'abord, on la relit; si elle n'est pas encore bien entendue, on soupçonne qu'elle est vicieuse, on lit sur le premier manuscrit; si ces sont les mêmes mots, on consulte le second; & s'il n'y

à aucun changement, on lit le troisième, & peut-être un quatrième. Heureux, si dans ce quatrième on trouve un mot de plus qui rende la phrase intelligible, ou s'il l'on reconnoît que l'obscurité dépendoit d'un mot de trop, ou d'un mot défiguré, ou de la ponctuation. On voit qu'il faut une demi-heure pour une phrase de 5 lignes; une page *in-folio* en contient 70; il faudra donc quelquefois 14 demi-heures, ou 7 heures, pour une page; c'est le travail pénible d'un jour.

Comme le texte d'*Hippocrate*, suivant l'édition de *Mercuriali*, contient plus de 900 pages, il est clair qu'en travaillant régulièrement, en ne prenant qu'un jour de relâche par semaine, & en continuant sans interruption de sept heures par jour, on ne viendra à bout de terminer qu'à près trois ans de fatigues. Il faudra le double de temps, si l'on veut aussi donner une version exacte, une version au moins revue.

Il seroit donc plus à propos de ne pas se donner une tâche aussi pénible, & que l'on se bornât, chacun suivant son choix, à donner un traité particulier d'*Hippocrate*; mais en se livrant à ce travail, de ne songer qu'à comprendre & à rendre exactement. De tous les écrits d'*Hippocrate*, le plus difficile à bien interpréter.

DES APHORISMES D'HIPP. 219.
ne seroit-il pas celui que nous avons
sous le titre d'*aphorismes*, & qui se trouve
aujourd'hui divisé en sept sections?

Il a été commenté par *Galien*. Que de
médecins, depuis la renaissance des let-
tres, l'ont expliqué de vive voix & par
écrit! que d'éditions séparées en ont été
faîtes, soit en grec, soit en latin, soit en
grec & latin, soit en françois, en alle-
mand, en anglois, en italien, &c... avec
qu sans commentaires! J'ai l'énorme liste
de plus de 200.

Il y a sûrement dans chacune de
ces éditions de quoi éclairer, de quoi
instruire. (1), Quel homme pourroit
avoir le courage de les conférer toutes,
& de lire tous ces commentaires? Faut-il
que nous imposions cette pe-
sante tâche à un homme? Il renonceroit
sans doute plusôt à son projet, que de
se livrer à un travail aussi pénible & aussi
fastidieux. Cependant comment réussir
parfaitement aujourd'hui; car enfin tous

(1) Je ne parle que de ces éditions où se trou-
ve le texte reçu sur des manuscrits particuliers;
on peut se passer des autres: les commentateurs,
qui ont suivi le sens des versions latines, ne mé-
ritent point autant d'estime. Les versions hébreï-
ques, latines, arabes, françoises, &c... peuvent
bien aider à fixer un sens, mais non pas à faire
adopter un mot plutôt qu'un autre.

ceux qui ont publié les aphorismes d'*Hippocrate*, sans ou avec commentaires, avoient du savoir, du mérite, de l'intelligence, une connoissance plus ou moins étendue de la langue d'*Hippocrate*. Plusieurs étoient praticiens, & les lumières qu'ils avoient acquises par la pratique, leur ont servi à éclaircir les sentences du célèbre vieillard de Cos. Quelques-uns (les plus anciens) ont conféré des manuscrits qui leur sont tombés sous la main. Faut-il rejeter leurs travaux sans les avoir lus, suivis, examinés? Ne se-roit-ce pas une injustice? Et si nous nous avions de les traiter avec ce mépris ou cette négligence, ne mériterions-nous pas d'être nous-mêmes un jour traités avec rigueur? Nous faisons quelquefois sensation dans le moment où nous paroissons; nous séduisons, sans le vouloir peut-être; mais la postérité nous juge sans passion, sans prévention, sans enthousiasme. C'est elle qui nous assigne la véritable place que nous méritons, & qui trop souvent a renversé l'espece de trophée, élevé à un auteur par ses contemporains trop précipités.

On le sait, les écrits des anciens ne nous sont point parvenus tels qu'ils sont sortis de leurs mains. Ceux des poëtes, à cause de la mesure, devroient avoir été

DES APHORIMES D'HIPP. 221
conservés dans leur pureté. Que de variantes néanmoins pour *Homere*, pour *Virgile*, pour *Lucrece*, pour *Horace*, &c... ! Comment démêler le véritable terme employé par le poète ? En choisissant parmi ces variantes on s'est déterminé par le sens, & par la mesure ; car il a bien fallu se déterminer.

Quelques nombreuses que soient les variantes chez les poètes, elles sont beaucoup plus considérables chez les orateurs, chez les philosophes, chez les historiens, & chez ceux qui ont écrit en prose : un mot omis, peut moins aisément se restituer, une transposition s'aperçoit moins, l'oreille qui juge quelquefois si sévèrement (*aurium judicium superbissimum*), dit *Cicéron*, l'oreille qui nous fert si bien, pour notre langue, n'est pas aussi délicate, lorsqu'on lit dans une langue qui n'est plus que la langue des savans. Nous en connaissons jusqu'à un certain point le méchanisme, le génie, les tours, les beautés ; mais nous n'avons pas ce tact, cette finesse, cette délicatesse que possédoient ceux qui la parloient & l'écrivoient il y a deux mille ans, dix-huit cens ans. Peut-être que ces hommes célèbres & d'Athènes & de Rome, s'ils revenoient au monde, trouveroient leurs écrits bien défigurés,

222 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.
malgré le soin qu'on a tâché d'apporter
pour les conserver dans leur intégrité.

Mais un très grand fonds d'étude, un travail opiniâtre, un exercice continuels, une lecture assidue, des méditations sur le goût des deux peuples grec & romain, tout cela ne suffit pas pour être éditeur des ouvrages qu'ils nous ont laissés ; il faut avoir un sens droit, une judiciaire excellente, une critique juste, sévère, mais sage ; il faut se dénier de soi-même, oublier que l'on fait, chercher plus à entendre qu'à rectifier, à conserver qu'à changer, à suivre la phrase qu'à la deviner, bannir la prévention, ne point adopter un manuscrit plutôt qu'un autre, à moins qu'il ne porte tous les caractères d'ancienneté, d'exactitude, de fidélité ; il faut consulter ceux qui passent pour avoir les premiers & le mieux entendu l'ouvrage qu'on désire publier. Ces derniers doivent être du plus grand poids ; ce qui doit principalement s'entendre de *Galien*. Comme pour expliquer deux ou trois lignes des aphorismes d'*Hippocrate*, il s'étend beaucoup, on est sûr de retrouver les mots de la phrase qu'il commente répétés souvent jusqu'à trois ou quatre fois ; ce qui doit en autoriser la leçon, fortifiée d'ailleurs par leur explication.

Concluons de-là que pour donner une édition aussi exacte & aussi parfaite qu'il est possible, des livres d'*Hippocrate*, il faut avoir sous les yeux *Galien*, sur tout pour les livres de son maître, qu'il a commentés.

Quoiqu'il soit né 500 ans après la mort d'*Hippocrate*, & que de son temps, il fut déjà survenu des altérations, des changemens, des lacunes peut-être, dans les écrits de ce grand homme, *Galien* n'en est pas moins le guide principal qu'on doive suivre dans cette révision. C'est moins peut-être aux manuscrits d'*Hippocrate* complet, ou de ses aphorismes particuliers, qu'il faut avoir recours pour réussir, qu'aux manuscrits de *Galien*, s'il en existe plusieurs qu'on n'ait pas encore consultés.

Se comporter autrement c'est travailler au hazard, & éléver un édifice sur le sable.

Examinons si l'on a observé scrupuleusement ces règles dans la nouvelle édition qu'on nous présente des aphorismes d'*Hippocrate*.

Si l'éditeur les a suivies, quel heureux préjugé en faveur de son travail ! Gardons-nous de prononcer sans approfondir, sans avoir lu, pesé, conféré. Que la prévention ne nous aveugle point ; que le

flambeau de la critique nous éclaire sans cesse, qu'il guide nos pas, qu'il écarte les nuages de l'illusion, les prestiges d'un faux savoir, les ténèbres de la prévention. Faisons en sorte que cet examen, uniquement entrepris par l'amour du vrai, porte l'empreinte d'une exacte impartialité, & qu'il paroisse évident qu'en nous en occupant, nous n'avons point eu d'autres vues que le bien-même de la chose.

Le but principal est le texte d'*Hippocrate* qu'on nous donne, & les notes par lesquelles on essaie de prouver la nécessité des corrections qu'on a faites ; mais comme il est accompagné d'une version latine, l'examen de celle-ci ne doit pas être séparé de l'autre.

Voici le titre de l'édition :

Ἴπποκράτους ἀφορισμοί.

Hippocratis aphorismi ad fidem veterum monumentorum, castigati, latinè versi, &c.... 1779, [petit in-12]. (1).

Vis-à-vis ce titre est la figure d'*Hippocrate*, dessinée d'après une médaille antique ; on lit autour du médaillon ce mot

(1) Voyez journ. de méd. juillet, pag. 94, où le titré se trouve tout entier.

divisé ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ. C'est une tête de vieillard, mais d'un vieillard dont les années ont respecté les traits ; quelques sillons répandus sur le front augmentent plus qu'ils ne diminuent l'intérêt de cette belle figure. Elle porte une barbe touffue, mais courte ; la tête est chauve depuis le front jusqu'à sa partie la plus postérieure ; mais elle est garnie d'une couronne de cheveux courts inférieurement, qui s'étend depuis la portion supérieure d'une oreille jusqu'à l'autre.

Au-dessous du médaillon, on lit sur un marbre : *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat. Cic.*

DANS la préface on rend compte de plusieurs choses qui regardent cette nouvelle édition des aphorismes. L'éditeur, persuadé avec raison que les écrits d'Hippocrate ne nous étoient point parvenus purs, & tels qu'ils sont sortis de la plume de cet homme immortel, avoit toujours espéré qu'on pouvoit réparer les ruines que le temps avoit faites à ce superbe & utile édifice. Avant que d'exécuter ce projet, il y avoit déjà long-temps qu'avec le secours de quelques manuscrits il avoit réussi à éclaircir des en-

226 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

droits très obscurs (1), mais pour son propre usage, & pour son utilité particulière. Il fut excité de vive voix & par écrit, à se livrer à ce travail, par un médecin de la faculté de Paris, célèbre par sa pratique, par une littérature variée, par l'agrément de son esprit, par la connoissance de la langue d'Hippocrate, qu'il a commenté, & des aphorismes duquel il donna, en 1759, une édition bien exécutée pour la partie typographique.

Le nouvel éditeur subjugué par les paroles douces & insinuantes de ce médecin discret, dont tous les ouvrages sont écrits d'un style poli, chargé d'ornemens, plein de graces, embelli de fleurs répandues à pleines mains, & qu'on peut comparer à ces riantes prairies qui amusent & satisfont les yeux par l'abondance & par la variété de leurs couleurs ; l'éditeur, dis-je, s'arrache des bosquets délicieux & charmans où les Muses ont établi leur demeure, il se retire, il s'exile, pour ainsi dire, dans des champs stériles, incultes,

(1) C'est au moins ce que me semblent signifier ces mots : ... *diù jam in loca obscuriora nonnullorum codicum ope inquisiveram*. L'éditeur ne parle pas d'une recherche infructueuse, mais heureuse au contraire : ainsi l'expression dont il se sert, ne rend pas exactement sa pensée, *in loca . . . inquisivéram . . .* Elle est trop modeste.

atides, hérissés d'épines, & sacrifie ses plus chères délices à l'avantage de l'art. (*Præf.* pag. vi).

Ce fut alors qu'il se mit à parcourir (*lustrare*) les manuscrits (*codices*), & les interprètes grecs, arabes, hébreux. C'est à ces sources qu'il alla puiser l'eau capable de lier le ciment solide, destiné à remédier aux désordres causés par le temps; c'est là qu'il fit cette ample moisson de variantes, qui, comme autant de pierres bien taillées, devoient rendre à l'édifice son premier lustre, sa première splendeur; c'est dans ces landes négligées qu'il a trouvé cette argile, qui dans ses mains comme dans celles d'un potier industrieux (*præfat. pag. vi*), est devenue un vase précieux propre à conserver les écrits d'Hippocrate: aussi heureux, dans cette occasion, que le superbe vainqueur de l'Inde, Alexandre le Grand, qui ayant trouvé parmi les dépouilles de Darius un coffre enrichi de pierreries, voulut qu'il servît à renfermer ce poème admirable dans lequel Homère chante les hauts faits d'Achille.

Galen, nous dit on, avoit essayé de rétablir, en quelques endroits, le texte d'Hippocrate; mais, ajoute-t-on, moins prudent que Pélops son maître, il changea l'ordre des sections, porta sur le texte

une main téméraire , & prenant l'ombre pour la réalité , ce fut moins les préceptes & les paroles d'Hippocrate qu'il transmit à la postérité , que ses propres dogmes (1).

Ces réptoches sont graves , mais sont-ils prouvés ? Voyons s'ils ne seroient pas hasardés , ou trop précipitamment avancés.

Dire que Galien a changé l'ordre des sections (2) , c'est déclarer assez formellement que le livre des aphorismes a été divisé en sections. Mais sur quelle autorité avance-t-on que le livre des aphorismes a été divisé par sections ? Ne falloit-il pas la produire ? Ne falloit-il pas avertir aussi en combien de sections ce livre étoit autrefois partagé ? Ne falloit-il pas indiquer encore quel fut l'ordre

(1) De *textu Hippocratis restituendo* jam tentaverat aliquid Galenus : at Pelope , præceptore suo , minus prudens , ordinem sectionum mutavit , opinionibusque *Peripaticorum* præceps abrèptus , per fas & nefas in ipsum *textum* temerariā inanu est grassatus , nubemque pro Junone amplexus sua dogmata potius , quam Cœi verba & præcepta posteris reliquit agnoscenda. P RÆ F A T . pag. vi & viij.

(2) Le nouvel éditeur confirme son assertion , pag. 196 , en ces termes : *Dixi aphorismos aliter atque nunc fuisse olim divisos.*

primitif de ces sections ? Enfin ne falloit-il pas nommer l'auteur contemporain de Galien , ou venu peu de temps après lui , qui a reproché à ce médecin d'avoir interverti l'ordre primitif de ces sections ?

Ce sont autant de choses qui tiennent à l'histoire des aphorismes ; or des faits , & des faits très anciens , pour être crus , doivent être appuyés sur des preuves authentiques. Où sont-elles ? En attendant qu'on les fasse connoître , nous observerons que les anciens ne partageoient pas toujours leurs ouvrages comme nous les partageons , aussi méthodiquement . Nous ditons même qu'il paroît certain que le livre des aphorismes fut écrit sans aucune division ou section . Erotien (qui vivoit avant Galien) le désigne sous le nom seul d'*ἀφορίσμοι* ; mais comme Erotien , après avoir écrit le titre des ouvrages , a l'attention de marquer par des lettres numérales de combien de liytes ils sont composés , & qu'il n'ajoute point de lettres numérales après le mot *ἀφορίσμοι* , on est en droit d'en conclure que les aphorismes formoient un livre unique . Galien lui-même ne se sert que de cette expression *ἀφορίσμοι* , lorsqu'il parle de cette collection des aphorismes ; il ne lui est pas une seule fois échappé , lui qui les cite mille , de faire mention ni de la pre-

nière, ni de la 2^e, ni de la 3^e, ni de la 4^e, ni de la 5^e, ni de la 6^e, ni de la 7^e section. Ce qui est d'autant plus étonnant, que toutes les fois qu'il parle des autres traités d'Hippocrate, qui sont divisés, il cite exactement le premier, le 2^e, le 3^e livre, &c. . . . Au commencement de son commentaire sur ces sentences aphoristiques, Galien s'exprime ainsi : ἐλλα ὅτι γε δογματικός ἐστιν ὁ γράψας τὸ βιβλίον. . . . *L'auteur de ce livre est dogmatique.* Je sais qu'à la rigueur il auroit pu s'énoncer ainsi, en faisant abstraction des divisions ; mais pourquoi n'auroit-il jamais écrit ; τὰ τῶν ἀφορισμῶν βιβλα, lui qui écrit, en parlant des épidémiques, τὰ τῶν ἐπιδημῶν βιβλα ? C'est que les aphorismes n'ont jamais formé qu'un seul livre. Aussi n'est-il appellé, par Cælius Aurelianus, que LIBER SENTENTIARUM. (*Acut. morb.* lib. ij, cap. x, pag. 96, lin. j. *edit. Amstel.* 1755, *in-4°*). Il fut toujours si peu connu pour être divisé par sections, que Suidas, qui vivoit sous l'empire d'Alexis Comnène, sur la fin du x^e siècle, ou au commencement du xi^e, parlant des écrits d'Hippocrate, met celui-ci au quatrième rang, sans faire entendre qu'il fut en plusieurs livres ou sections. Voici ses paroles : τρίτη (βιβλος) οἱ τῶν αφορισμῶν ἀνθρωπῶν περὶ βασικοῦ οὐρανοῦ. *Le troisième ouvrage*

DES APHORISMES D'HIPP. 231
(d'Hippocrate) est celui des aphorismes ;
lequel surpassé l'esprit, l'intelligence humaine.

Cependant ce livre est aujourd'hui partagé en sept sections. Cette division actuelle ne prouve point qu'elle ait été faite par l'auteur ou le rédacteur des aphorismes, ni que Galien ait changé l'ordre des sections qu'on prétend avoir existé avant lui. Tout annonce au contraire que ce livre ne fut jamais divisé ; mais Galien, en l'interprétant, partagea son travail en sept parties, sous le titre de commentaires. Par cette division qui le soulageoit dans son travail, & qui le mettoit à portée de le publier par parties, & à mesure qu'il les avoit composées, il n'a point prétendu donner à l'ouvrage d'Hippocrate une forme nouvelle. Il a donc pu travailler sur ce plan, sans qu'on lui en fit un crime ; c'est pourtant la seconde fois qu'on intente contre lui cette accusation. Ce médecin, admirateur d'Hippocrate & de sa doctrine, a été si éloigné de vouloir intervertir l'ordre de ce livre, & le partager méthodiquement, que la division qu'il a suivie ne porte point le titre de *τμῆμα*, *section*, mais celui de *ιστορίη*, qui signifie *mémoire*, *commentaire* ; ce dernier titre, qui ne convient droit point au travail d'Hippocrate, con-

venoit parfaitement à celui de Galien. Voici comment il commence son troisième commentaire sur les aphorismes : ἐν τῷ τρίτῳ τῶν σις τὸν αἰφορισμένην ὑπομημάτων τῷδε... . . ξεγνησόμενα... *Dans ce troisième commentaire sur les aphorismes, je vais exposer....*

Si ce livre eût été partagé en sections, Galien se fût exprimé un peu différemment ; il auroit dit : ἐν τῷ σις τῷ τρίτον τῶν αἰφορισμάτων τμῆμα (sive βιβλίον) ὑπομημάτι τῷ δε... *Dans ce commentaire sur la troisième section (ou livre) des aphorismes... On voit clairement qu'il parle d'un troisième commentaire sur un traité unique, sans divisions, ni sections, sive τῶν αἰφορισμάτων, sur les aphorismes ; c'est la continuation de son travail qu'il annonce sur un livre unique, jamais par lui désigné d'une autre manière que sous ce titre & par ces mots : αἰφορισμόι, sive τῶν αἰφορισμάτων, ἐν τοῖς αἰφορισμόις.*

Le livre d'Hippocrate intitulé περὶ ἀρθρῶν, *de articulis*, est écrit sans divisions. Galien l'a expliqué. Parce qu'il a jugé à propos de partager son travail en quatre commentaires, l'accusera-t-on d'avoir porté une main téméraire sur ce traité ? Non, répondra-t-on ; car ce livre, parmi les œuvres d'Hippocrate, est imprimé constamment *uno tenore*, sans divisions.

Mais si quelqu'éditeur, déterminé par l'espèce de division adoptée par Galien, & nécessaire par la nature de son travail, l'eût publié sous quatre sections, sans commentaire, auroit-on pour cela le droit d'accuser Galien?

Plusieurs autres traités d'Hippocrate sont encore écrits *uno tenore*, sans interruption, sans être coupés par paragraphe ni sections, & ne faisant qu'un seul livre. Cependant Galien a composé sur l'un, deux commentaires; sur un autre, trois; sur un troisième, le même nombre; sur, &c. . . Il est vrai qu'on les trouve tous imprimés, comme séparés, comme divisés, parmi les œuvres de Galien; mais parmi celles d'Hippocrate, ces traités paroissent sous leur forme primitive, *uno tenore*.

Galien n'est donc nullement responsable de ce partage qu'on a adopté, de cette division des aphorismes en sept sections; parce qu'en interprétant ces sentences, il y a employé sept commentaires.

Mais comment cette division des aphorismes en sept sections, telle qu'on la voit aujourd'hui, s'est-elle introduite? le voici, je pense.

De tous les écrits d'Hippocrate, le livre des aphorismes paroît avoir été le plus répandu, le plus connu, le plus lu,

comme étant d'une plus grande utilité pour les médecins. Comme il étoit entre les mains de tout le monde, souvent accompagné des sept commentaires de Galien, on s'est accoutumé à cette division qui, sans être exactement méthodique, sembla propre à soulager la mémoire; cette division devint, pour ainsi dire, de convention, long-temps peut-être avant l'invention de l'imprimerie. Ce fut d'ailleurs le premier de tous les traités d'Hippocrate qu'on ait imprimé; on en voit une édition latine à Venise, 1495, *in-folio*. C'est la version de Constantin l'africain; on y a joint les commentaires de Galien. Cette version de Constantin, divisée en sept sections, fut revue par Jacques de Forli, & imprimée à Pavie en 1512 ou 1521, ainsi que les commentaires de Galien. Mais on trouve les aphorismes d'Hippocrate avec les commentaires de Galien, dans le recueil intitulé *Articella*, dont on a des éditions en 1483, 1487, 1493... &c. *in-folio*. Les aphorismes d'Hippocrate, avec les commentaires de Galien, de la version de Leonicene, partirent à Paris en 1526. (*catal. de Falconet*, n°. 4737). Cette édition fut faite probablement sur un exemplaire sorti des presses d'Italie. On savoit sans doute très bien alors que ce

livre n'avoit point été divisé par Hippocrate en sept sections; mais cette division soulageoit, elle aidoit à vérifier les citations fréquentes; on la laissa donc subsister, afin qu'on ne fût pas embarrassé; &, selon toute apparence, elle subsistera tant que les aphorismes d'Hippocrate existeront.

Ainsi, à moins qu'on ne produise des autorités graves & anciennes, il restera pour bien démontré que c'est très injustement qu'on reproche à Galien d'avoir changé l'ordre des sections, puisqu'il n'apparoît point qu'il y en ait jamais eu à cette collection des aphorismes.

Pour donner de la valeur à cette nouvelle édition, falloit-il donc décrier si fort Galien, celui de tous les anciens, (dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous) qui puisse fournir le plus de secours pour bien entendre Hippocrate? C'est une vérité de laquelle jamais n'ont douté ceux qui ont lu ses commentaires. Falloit-il le représenter comme un faussaire en littérature, comme un homme qui met en pièces & défigure Hippocrate, comme un médecin qui avance des inepties (1), & qui le plus souvent

(1) GALenus, . . . ordinem sectionum mutavit . . . PER FAS ET NEFAS in ipsum textum

se trompe d'une maniere grossiere? Que Galien soit quelquefois tombé dans l'erreur, c'est l'appantage de l'humanité; qu'il se soit laissé emporter par son imagination, qu'il ait abusé de sa facilité & de son éloquence, c'est le défaut de tous ceux que la nature a gratifié de ces dons qu'elle distribue d'une main toujours avare; qu'il ait bâti un système que les connaissances physiques ont détruit après avoir régné durant plus de douze cens ans, c'est la preuve la plus forte & la plus convaincante, ou du génie de ce médecin, ou de la foiblesse humiliante de ceux qui ont vécu durant ce long intervalle. Soyons de bonne foi, nous, *qui sommes des Pygmées montés sur les épaules des géants*, & rendons justice à Galien, comme nous la rendons à Descartes, qui pourtant a joui moins long-temps,

temerariā manū est grassatus... PRÆFAT. pag. vij.

GALENUM & Arabas deridebis, aut miraberis INEPTÈ devios. NOT. CRIT. pag. I43.

En adhuc aphorismum *fæddæ labæ inustum à GALENO*, qui NON INTELLEXIT viam præpositionis *ωρος*... NOT. CRIT. I44.

Vanus est GALENUS, vani alii. NOT. CRIT. I54.

GALENUS... extrà liram INEPTÈ divagatur. NOT. CRIT. pag. I69, lin. I.

GALENUS INEPTIT prorsùs, UT IN RELIQUIS. NOT. CRIT. 285.

DES APHORISMES D'HIPP. 237

de la gloire qu'il a méritée. Respectons les grands hommes dans leurs foiblesse, si nous voulons qu'on ne nous reproche pas les nôtres, lorsqu'elles ne sont point rachetées par des talents aussi éminens que les leurs. Galien étoit grec, il parloit avec facilité, il écrivoit avec élégance dans sa langue maternelle, il possédoit très bien les dialectes attique & ionien ; il avoit étudié la médecine de bonne heure ; il avoit entendu expliquer Hippocrate par des maîtres habiles ; il l'avoit lu, le lissoit continuellement, & en recommandoit la lecture (1). Et il seroit possible qu'il ne l'entendît pas ! S'il ne l'a pas entendu, qui peut se flatter aujourd'hui de l'entendre ? Les écrits d'Hippocrate, ses aphorismes tant exaltés, sont donc des livres inutiles ; il faut en faire un

(1) M. BORIE, docteur-régent de la faculté de Paris, dont la sagacité, le savoir & le mérite sont bien connus, nous disoit autrefois dans une de ses leçons sur la chirurgie : « Lisez Hippocrate » sur cette partie de l'art, lisez ses aphorismes ; » ses écrits sont une mine dont on tire des lingots » d'or depuis 20 siècles, & qui pourtant ne s'é- » puise point. Si vous voulez vous enrichir à cette » mine, gardez-vous d'y descendre sans Galien ; » c'est lui qui vous en montrera les trésors cachés, » & qui vous apprendra l'usage utile que vous en » devez faire ». Paroles pleines de sens & d'énergie, qu'une opinion contraire ne sauroit infirmer.

238 SUR L'USAGE DE LA SAIGNÉE.
holocauste sur l'autel d'un des dieux de son pays. Cet anathème est tracé par ma plume ; mais ce n'est pas moi qui l'ait prononcé.

(*La suite au journal prochain*).

O B S E R V A T I O N

Sur la lettre de m. BOULLON, médecin à Abbéville, insérée dans le journal de juin 1764, sur l'usage de la saignée pour rappeler les pendus à la vie; par m. BONNARD, ancien chirurgien d'armée, chirurgien juré du roi aux rapports, & maître en chirurgie des ville & bailliage royal d'Hesdin.

En parcourant quelques journaux de médecine de différentes années, je vois dans ceux de septembre & octobre 1763, des observations de m. Philip, méd. de Paris, sur un mémoire concernant une question anatomique relative à la jurisprudence, dans lequel m. Louis, qui en est auteur, établit des principes pour distinguer, à l'inspection d'un corps trouvé pendu, les signes de suicide d'avec ceux de l'assassinat. M. Philip, dans ses observations, ne tente à rien moins qu'à déprimer & à renverser de fond en com-

ble ce mémoire intéressant; mais par la réponse de m. *Louis*, contenue au journal de novembre suivant, il paroît que la controverse de m. *Philip* n'est pas absolument fondée: cependant la lettre de m. *Bouillon*, médecin à Abbeville, insérée dans le journal de juin 1764, semble, en quelque sorte, faire revivre les assertions de m. *Philip* par le récit de deux faits; le premier, au sujet d'*Antoine Maubert*, dit *Gloria patri*, pendu à Abbeville en 1725, & rappelé à la vie par le moyen d'une saignée du bras; mais ayant été repris le lendemain, il fut reconduit au supplice à pied, & il y fut ce jour-là pendu & étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuivit. L'autre fait consiste dans la séparation du tronc d'avec la tête du nommé *Cuyelier* & sa femme, laboureur, fermier de la ferme de Grand-vallée, paroisse de Blangis dans le comté d'Eu, âgé de 80 ans, & sa femme de 70, lesquels furent pendus à Eu au mois de septembre 1751.

Sans contestez cette luxation des vertèbres, ou plusôt cette séparation entière, & le pareil événement cité par *Alberti*, on dira toujours ici, comme on le dira par tout ailleurs, que ces cas particuliers ne doivent point être regardés comme faisant une règle générale: ainsi, ces

240 SUR L'USAGE DE LA SAIGN.
questions écartées, revenons au premier fait, & demandons à M. Boullon qui lui a dit que *Gloria patri* fut rappelé à la vie par le moyen d'une saignée du bras? C'est sans doute la tradition; car nous ne croyons pas que M. Boullon soit assez âgé pour avoir été du nombre de ceux qui composoient la multitude rassemblée au bord de la fosse dont il parle. Or, n'ayant rien vu, comment peut-il avancer que cette saignée du bras fut faite, & que le sang sortit par l'ouverture du bras d'un pendu.

Il peut être vrai que le sieur Dailli, alors maître chirurgien à Abbeville, ait, avec la lancette, fait comme de coutume l'ouverture d'une veine au bras: mais en est-il sorti du sang? Cette effusion, si elle eut lieu, continua-t-elle au point d'être comparée à ce que l'on appelle ordinairement une saignée du bras? Voilà des choses d'autant plus essentielles à savoir, que quelques gouttes de sang, sorties de la piquûre faite par le sieur Dailli, ne seroient pas suffisantes pour être strictement appellées saignée. La question est donc de savoir si cette opération fut complètement faite; c'est-à-dire, si on tirâ par l'ouverture du vaisseau la quantité ordinaire de sang? M. Boullon l'assurera-t-il? C'est sans doute ce qu'il ne peut

POUR RAP. LES PENDUS, &c. 241
peut entreprendre. Par la même raison, il n'a donc pu dire, dans le sens que nous l'entendons ici, qu'on saigna le mourant du bras, & que cette saignée eut un effet prompt.

En lisant la lettre de m. *Bouillon*, on y voit que le pendu qu'on alloit, nous ne dirons pas jeter, mais descendre dans la fosse, donnoit quelque signe de vie. Aussi - tôt la populace s'empressa à lui chercher du secours. Nous sommes bien persuadés que, dans sa position, la saignée en auroit été un, pour rétablir promptement la circulation qui avoit été en partie interrompue : mais, encore une fois, si, par cette opération, on ne put réussir à tirer du sang, l'état d'espoir dans lequel on vit insensiblement le malade, ne peut donc pas être attribué à la saignée faite sans effusion; il est plus naturel de l'attribuer à l'air & aux autres secours qu'il reçut à l'hôtel-dieu, & qui acheverent de le rappeler d'autant mieux à la vie, qu'il en donnoit des signes.

Il n'est point ici nécessaire d'entrer dans un discours physiologique pour faire valoir notre proposition relativement à l'air qui nous environne, & de la masse duquel une portion sort & entre à chaque instant dans nos poumons afin de

242 SUR L'USAGE DE LA SAIGNÉE
nous vivifier & de co-opérer à la circula-
tion de même qu'à l'entretien de tous
nos liquides & de notre individu. Il
suffit de dire que l'air & les autres sec-
cours administrés dans l'hôtel-dieu sont
les seuls agéhs que nous présumons avoir
été les plus favorables à *Gloria patriæ*.
Nous avons l'expérience que chez les
pendus, de même que chez les submer-
gés, l'ouverture des vaisseaux des bras
& des pieds se fait sans effusion de sang.
Nous ne craignons pas d'être contredit
dans cette assertion, si on veut la regarder
avec autant de rigueur que nous en
avons employé aux demandes ci-dessus.
Que m. *Bouillon* ne soutienne donc pas
qu'on doit préférer la saignée du bras à
celle de la jugulaire; cette dernière nous
a toujours donné plus de sang, mais ce-
pendant point assez pour nous avoir sa-
tisfait pleinement: au reste cette saignée,
pour le peu qu'elle fournit, devroit
toujours être préférée à celle des extré-
mités, par la raison que le principal em-
barras se trouve dans les vaisseaux du
cerveau.

Par tout ce que nous venons de dire,
on voit que l'observation de m. *Bouillon*
ne prouve rien relativement à la saignée
du bras qu'il n'a pas vu pratiquer dans
le cas d'*Antoine Maubert*; elle ne peut

POUR RAP. LES PENDUS, &c. 243
conséquemment servir, comme il le dit,
à régler la conduite des médecins qui
auroient à secourir des pendus. Le parti
le plus sûr seroit d'ouvrir les jugulaires ;
ce qui peut se faire avec d'autant moins
d'inconvénient, que la compression de
ces veines cesse au moment que le sang
en découle : d'ailleurs on peut pratiquer
la saignée des jugulaires sans compression.

Cette discussion nous conduit naturellement à parler de la saignée dans les maladies qui ont de l'analogie avec l'état des pendus & des submersés ; c'est - à - dire, dans les affections comateuses. Dans quelques-unes de ces maladies, avec fièvre, fièvre, pouls plein & lent, nous avons vu plusieurs fois saigner au bras sans en tirer du sang ; cependant ce liquide jallisoit en arcade, aussi-tôt il ne couloit que sur la peau, & ne venoit enfin que goutte à goutte, soit que l'on ait lâché ou serré la ligature ; de sorte qu'à peine pouvoit-on tirer, dans un assez long espace de temps, une pleine cuillier de sang, telle précaution même que l'on ait pris à faire une bonne ouverture au vaisseau. Dans ces circonstances nous n'avons point hésité, vu notre expérience, à pronostiquer une mort prochaine qui ne manquoit effectivement pas d'arriver quelques jours après ; & ce qu'il y a de

singulier, c'est que ces malades, ainsi que beaucoup d'autres desquels l'on ne peut tirer du sang, passent toujours dans le public pour avoir été phlébotomisés.

Cette observation peut servir à faire naître dans l'esprit des médecins l'envie d'être toujours présents à tout ce qui se passe dans ces sortes de maladies, afin d'aviser à ce qu'il feroit nécessaire de faire en place de ce qu'il n'a pas été possible d'exécuter complètement.

S U I T E E T F I N .

Du récit exact du malheur arrivé à Narbonne le 26 avril 1779.

LE sieur *Marcarelles* ayant inséré dans son mémoire, qu'on ne connoît absolument que par le rapport du journaliste de Paris, n°. 144, plusieurs phrases contraires à la vérité, & entr'autres celles concernant le sieur *Verdier*, on s'est cru obligé de joindre à ce mémoire le rapport du traitement fait à ce maçon par m. *Ferrier*, médecin, qui l'a dirigé, & par le sieur *Batcave la Brouce* qui lui a administré les principaux remèdes.

Nous SOUSSIGNES, Laurent *Ferrier*, docteur en médecine en l'université de Montpellier, & *Batcave la Brouce*, pro-

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 245
fesseur royal pour les accouchemens, & maître en chirurgie, certifions à qui de droit, savoir, nous *Ferrier*, qu'ayant été appellés le 16 avril dernier à la maison du Luxembourg, un peu avant onze heures du matin, de la part de m^{me} *Faure*, pour donner du secours à son mari, nous avons trouvé, en entrant dans une des cours de cette maison, le sieur *Verdier*, maçon, étendu sur le pavé auprès de la porte, ayant la respiration fort gênée, mais non stertoreuse, les yeux saillans, & absolument sans connoissance ; que dans cet état nous lui avons jetté sur la tête, sur la poitrine & sur les bras de l'eau d'un baquet qui s'est trouvé à portée ; nous lui avons fait sentir du vinaigre, & lui en avons fait boire à deux ou trois reprises, après l'avoir mêlé avec les deux tiers d'eau, des petites doses qu'il a avalées avec assez de facilité ; que lui ayant tâté le pouls, & le lui ayant trouvé assez bon, & sa respiration devenant sensiblement moins embarrassée, augurant qu'il n'auroit besoin, pendant quelque temps, que des mêmes secours, & nous sentant obligés de passer au secours du sieur *Faure* pour qui nous avions été mandés, nous avons recommandé à m^{me}. *Lamazere* & *Duroché*, maîtres en chirurgie, de lui faire boire de temps en

temps du vinaigre affoibli avec l'eau, & de lui administrer des frictions avec cet acide sur la poitrine, sur les bras & autres parties du corps, jusqu'à ce que le malade eût besoin des secours d'une autre espece, & sur tout de faire ôter de cette cour, & de le faire transporter de suite dans un air plus pur.

Après quoi nous l'avons laissé pour pénétrer à travers la foule considérable qui environnoit le sieur *Faure*, à qui nous avons fait donner tous les secours possibles. La première saignée à la jugulaire ayant été faite à environ une heure après midi, & étant toujours occupé des secours que pouvoit exiger *Verdier* que nous n'avions pas oublié, nous avons prié le sieur *Batcaye la Brouce* de passer chez lui où plusieurs personnes nous ayoient rapporté qu'il étoit dans un délire vif, & d'aller lui faire, s'il étoit possible, une saignée à la jugulaire. Ce monsieur étant revenu quelque temps après, nous a rapporté avoir trouué ledit *Verdier* dans un état tel, qu'on avoit beaucoup de peine à le contenir dans son lit, à cause d'un délire très vif; qu'à raison de la difficulté de contenir le malade de façon à pouvoir lui ouvrir, sans danger, une jugulaire, & voyant l'absolue nécessité d'évacuer du sang pour déga-

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 247
ger le cerveau & la poitrine , il lui avoit fait une saignée au bras d'environ douze onces ; que l'effet de cette saignée avoit été tel que , peu de temps après , le délire avoit diminué de plus de moitié .

D'après cette assertion du sieur *La Brouce* , voyant le sieur *Faure* entouré de secours , nous nous sommes échappés pour aller nous assurer par nous-mêmes de l'état de *Verdier* . Etant chez cet homme , nous l'avons trouvé s'agitant beaucoup dans son lit , & articulant des paroles sans suite , & ayant encore un délire modéré , le pouls plein , fréquent , avec très peu d'oppression , mais des envies de vomir très marquées . Nous avons alors conseillé , s'il n'étoit pas possible de faire une saignée à la jugulaire à raison de l'agitation du malade , dans la vue d'achever le dégorgement du cerveau , d'appliquer trois ou quatre fangues aux tempes ; observant de laisser couler , jusqu'à concurrence d'une saignée ordinaire , le sang par les petites plaies , après que ces vers aquatiques en auroient été rassasiés ; de donner en attendant au malade , à une heure d'intervalle , deux lavemens avec l'eau commune chargée de sel de cuisine , & demi-gobelet de vinaigre , & de lui tenir dans l'intervalle les

Après quoi nous sommes revenus au-
près du sieur *Faure*, dont nous avons
suivi le traitement avec nim. nos con-
frères, & où nous avons trouvé le sieur
La Brouce à qui nous avons fait part de
nos observations & conseils au sujet de
Verdier. Ce monsieur, dont le zèle dans
toute cette triste affaire a été des plus
louables, a couru de suite chez ce ma-
çon, à qui il a appliqué trois sangsues
aux tempes, n'ayant pas trouvé le moyen
de pratiquer avec sûreté la saignée à la
jugulaire, à cause des mouvemens irré-
guliers du malade ; il a laissé couler con-
venablement du sang par les ouvertures
faites par les sangsues ; après quoi le ma-
lade a reçu deux lavemens, à intervalles,
avec l'eau salée & le vinaigre, & est resté
les jambes très long-temps plongées dans
un bain d'eau légèrement chaude. Le
sieur *La Brouce* étant revenu chez le sieur
Faure sur les trois heures & demie, nous
nous sommes rendus de suite chez *Ver-
dier*, que nous avons trouvé revenu à
lui, & ne se plaignant que d'un senti-
ment de lassitude & d'une pesanteur in-
supportable sur l'estomac ; ce poids que
nous n'avons pu attribuer qu'à l'embar-

ras qu'occasionnoit dans ce viscere la présence des alimens que cet homme avoit pris à son déjeuné environ demi-heure avant l'accident , & les nausées fortes & fréquentes dont nous étions témoins , nous ont décidés à ordonner un verre d'eau émétisée , contenant deux grains de tartré stibié . L'effet de ce cemede a été si complet & si heureux , que le malade , après avoir vomi toutes les matieres de son déjeuné avec quantité de glaires & de matieres bilieuses , sans une fétidité marquée , & avoir eu deux évacuations par le bas , très abondantes , s'est trouvé si bien délivré de tous ses symptômes , & si dispos , qu'il se seroit levé de suite , si nous ne nous y fussions fortement opposés .

D'après ce bon état nous n'avons ordonné autre chose que de tenir le malade à l'usage des crèmes de ris & des bouillons de viande , alternés de quatre en quatre heures , & à celui d'une légère limonade nitrée , donnée alternativement avec une légère décoction de fleurs de mauves & de faltrank , aussi chargée de nitre . Ayant revu le sieur *Verdier* sur les onze heures du même soir , nous l'avons trouvé si tranquille , que , sans lui rien ordonner d'ultérieur , nous nous sommes retirés , lui prédisant une bonne nuit . Le

lendemain matin, 17 avril, nous avons trouvé ledit *Verdier* se plaignant d'un léger engourdissement à la tête, de quelques foibles vertiges passagers, & d'un léger sentiment de difficulté d'avaler. Nous n'avons ordonné, pour combattre ces légers symptômes, que la continuation de la diète, un gargarisme avec l'eau d'orge, le vinaigre & le sel de prunelle, des pé-diluves, & deux lavemens avec l'eau salée & le vinaigre dans le cours de la journée. Étant revenus sur le soir, & le trouvant très libre à tous égards, & ayant la langue fort boueuse, nous lui avons prescrit une médecine minorative pour le matin du lendemain (18 avril); ce remède a évacué une quantité extraordinaire de matières très fétides. Le malade s'est promené dans sa chambre le lendemain 19, n'ayant d'autre souci, 1^o. que celui de la mort de son fils, dont on lui faisoit encore un mystère, pour le ménager, mais dont il disoit être sûr, l'ayant vu dans la fosse; 2^o. celui d'obtenir la permission de manger. Cependant la bouche étant encore mauvaise, & la langue chargée, nous l'avons engagé à se repurger le lendemain 20^e, avec une médecine pareille à la première, le renvoyant pour les alimens après l'action de ce remède. Après cette seconde médecine

PAR DES VAPEURS MÉRHIT. 255
qui l'a évacué beaucoup, ainsi que l'autre, étant absolument sans fièvre, avec le pouls des mieux cadencés, nous lui avons permis quelques alimens légers, tels que du ris à l'eau, des petites soupes au bouillon, quelque peu de poisson bouilli. L'ayant tenu pendant quatre jours au régime, nous l'avons repurgé le 29 avril, pour la troisième & dernière fois, avec la même médecine; & nous l'avons laissé aussi dispos & bien portant qu'il l'ait été de sa vie, & n'ayant d'autre ressentiment de son accident, qu'une légère suppuration à trois écorchures des régimens de la tête, qu'on lui avoit faites en le montant contre le mur de la fosse: dont l'une étoit sur le front un peu au-dessus du sourcil droit, un autre sur la partie supérieure & postérieure du pariétal du côté gauche, & la troisième sur la partie moyenne du pariétal du côté opposé; écorchures du reste que le seul cérat de *Gallien* a totalement guéries. Tel est notre rapport, que nous avons dressé sur le détail que nous en avions écrit dans le temps, pour le public, & que nous affirmons véritable. A Narbonne, le 23 juin 1779. Signé, FERRIER, & BATCAVE LA BROUCE, avec paraphes.

*NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
ajoutés, par mm. les médecins de Nar-
bonne, à leurs rapports.*

Le sieur *Faure*, âgé d'environ 45 ans, d'un tempérament sanguin-bilieux, étoit d'une complexion robuste, d'une taille moyenne, avoit le col court, la peau brune, & étoit sujet à des attaques d'épilepsie très graves, dans lesquelles m. *Razimbaut*, son médecin ordinaire, lui avoit souvent donné des secours. Lorsqu'il apprit la nouvelle des malheurs arrivés dans sa maison du Luxembourg, il finissoit de manger des artichauds crus.

Saisi à cette nouvelle, il court, il se précipite sur l'échelle, tombe de la hauteur de 12 pieds au moins, & reste trois quarts d'heure plongé dans environ quatre pieds de la matière, dont la vapeur méphitique l'avoit déjà privé de tous ses sens. On le retire de la fosse avec une corde passée & nouée sous ses bras ; il est suspendu à cette corde dans un trajet de 18 pieds de haut. Sorti du cloaque, on le laisse étendu à l'embouchure même, couvert de ses habits qu'on n'avoit pas eu soin de nettoyer. Ce n'est qu'à l'arrivée de m. *Ferrier* qu'on le délivre de l'infection qui l'entoure.

Les symptômes qu'il présente alors sont, 1^o. une privation entière de tous ses sens internes & externes; 2^o. la respiration stertoreuse, convulsive; 3^o. le visage d'un violet foncé, les yeux faillans; 4^o. une très grande flexibilité de tous ses membres; 5^o. il rejette par la bouche de l'écume verte & infecte.

Dans cet état le sieur *Faure* étoit-il asphyxié ou frappé d'une apoplexie des plus fortes? La circulation & la respiration étoient sensibles; il n'étoit donc pas asphyxié. Tous les symptômes apparents annonçoient une véritable apoplexie.

L'estomac étoit rempli d'alimens indigestes. La nouvelle qu'il venoit de recevoir étoit seule capable d'exciter une contraction violente dans ce viscere, dans le diaphragme, & de causer tous les accidens de l'apoplexie. De plus, cet infortuné étoit sujet à des attaques d'épilepsie graves; il étoit tombé de la hauteur d'au moins douze pieds; il étoit resté trois quarts d'heure dans une fange infecte: il n'en fut retiré qu'à l'aide d'une corde qui le serrroit fortement sous les bras.

La considération de toutes ces causes prédisposantes & déterminantes, jointe à celle des signes extérieurs non équivoques, a forcé les médecins à prononcer non seulement que le sieur *Faure* étoit

frappé d'une apoplexie violente, mais encore que son état étoit incurable,

Ont-ils été fondés dans leur diagnostic ? C'est aux gens de l'art à décider, & non à des écrivains téméraires qui, par une licence effrénée, s'ingèrent à juger ce qu'ils ne connoissent pas, &, aveuglés par leurs passions, n'hésitent pas à répandre dans le public tout ce qui peut nourrir la curiosité, même aux dépens de citoyens honnêtes & vertueux.

Les auteurs du journal de Paris, ont annoncé en rendant compte d'un mémoire sur ce malheur, envoyé par le sieur *Marcorelles* à l'académie des sciences de Paris, dont il est correspondant, qu'il *auroit mieux valu pour le sieur Faure mourir asphyxié que martyr du traitement que lui ont fait les médecins*. Ce narrateur infidele qui n'a rien vu, qui n'écrit que sur le rapport d'un témoin guidé par un intérêt personnel, qui parle d'asphyxie sans savoir ce que c'est ; son copiste qui ne répere précipitamment une histoire fausse, que pour avoir occasion de parler de lui-même, de louer des travaux auxquels il n'a eu que peu de part : ces nouveaux censeurs des lettres, des sciences & des arts, publient que le sieur *Faure* n'étoit qu'asphyxié ; ils ont osé le dire aux habitans de la capitale, &

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 255
les rédacteurs associés du journal qu'on appelle *Mercure*, se sont empressés d'annoncer à toute la France, que le malheureux *Faure* avoit été la victime de l'ignorance des médecins de Narbonne.

Voici les expressions du journal de Paris (n°. 144) : « Des huit hommes & de la jeune fille, m. *Faure* & un des maçons font les seuls en qui on apperceive un reste de vie. On leur donne des secours; un seul revient, le maçon. Nous ne ferons aucunes réflexions sur les moyens curatifs, peut-être singuliers, qu'on a cru devoir employer, nous attendons le rapport des commissaires (que l'académie a nommés), & nous nous empêtrerons de publier leur jugement. Le vinaigre, de l'esprit volatile, de légeres frictions, & sur tout un air pur, rappelloient insensiblement à la vie le sieur *Faure*, & alloient peut-être la lui sauver, lorsque trois médecins, envoyés par les magistrats, arrivent, ordonnent une saignée du bras, trois lavemens de décoction de tabac dans l'espace de deux heures, une saignée à la jugulaire, deux vérificatoires aux jambes, des sinapismes aux pieds, des sangsues aux tempes, de l'émettique. Les accidens augmentent en proportion de pareils secours, nouvelle saignée,

gnée à la jugulaire, ventouses séches aux épaules, deux nouveaux vésicatoires aux bras, ceux des jambes renouvelés. Enfin, l'att en quelque sorte épuisé, les médecins consentent à abandonner pendant quelque temps le malade aux ressources de la nature : elle fait quelques efforts, les convulsions, les accidens en tout genre, qui s'étoient aggravés, se ralentissent, la respiration devient plus libre, le pouls se développe, les forces augmentent, lorsqu'en tout - à - coup on redemande du sang, & cette 4^e saignée fait succomber le malade : c'est bien là mourir martyr, mieux auroit valu mourir asphyxié».

Que l'on compate ce récit avec le rapport fait & signé par les quatre médecins & les quatre chirurgiens de Narbonne, qui ont donné des soins au sieur *Faure*, il est impossible que l'on ne partage pas leur juste indignation, & que les ames honnêtes & vertueuses ne se réunissent pas à eux pour demander vengeance d'une calomnie aussi atroce. Quel est l'homme destiné, par état & par choix, à consacrer ses soins, ses veilles, sa santé au soulagement de ses semblables, qui ne sente hériter son courage, & le désir d'étouffer en lui les cris de l'humanité, lorsqu'il voit des médecins, des chirurgiens

rurgiens animés du zèle le plus pur, passer, les premiers, six heures de suite auprès d'un malheureux qu'ils jugent sans ressource ; y revenir trois heures après, le lendemain dès le grand matin ; essayer, de concert, tous les moyens qu'une expérience éclairée leur suggère ; & les autres, non moins assidus, concourir de tout leur pouvoir à rendre efficace l'action de ces moyens ; oublier leur repos, passer la nuit entière auprès d'un moribond sans espérance de succès, mais qui respire encore ; tous enfin ne le quitter que lorsque les progrès inévitables de sa maladie ont anéanti tous les efforts de la machine : & lorsqu'il voit que ces hommes, dignes d'éloges & de reconnaissance, sont dénoncés au public comme des bourreaux, comme des assassins. On ne craint pas de le dire, la licence du correspondant de l'académie, & plus encore des journalistes de Paris, à qui l'académie n'avoit point remis ce libelle, est un attentat contre l'humanité. Notre qualification n'aura rien d'excessif aux yeux de ceux qui savent combien un médecin doit avoir de probité & de courage pour remplir dignement ses fonctions. La lecture seule du rapport suffira pour les personnes instruites ; mais il est des lecteurs pour lesquels il est nécessaire

258 MORTS CAUSÉES
d'établir une justification complète des
médecins de Narbonné : c'est à eux que
ces médecins adressent les réflexions sui-
vantes.

Le sieur *Faure* pouvoit d'abord avoir été asphyxié ; mais le désordre que la vapeur méphitique avoit produit sur les poumons, sur son cerveau, a dû être plus violent que chez tout autre, parce que déjà il étoit sujet à des attaques d'épilepsie, parce que l'impré-
sion de cette vapeur a pénétré par toutes les voies possibles de son corps, parce que sa chute de douze pieds au moins de haut, a dû causer un ébranlement considérable dans la tête, parce que la pression des vaisseaux axillaires, & autres voisins, par la corde à laquelle il a été suspendu, a dû déterminer le séjour du sang dans les vaisseaux du cerveau. Enfin, de l'aveu de tous les observateurs, l'asphyxie, lorsqu'elle dure quelque temps, produit l'apoplexie ; & tous les asphyxiés, qu'on ne peut rappeler à la vie, périssent apoplectiques.

Les symptômes observés chez le sieur *Faure*, par tous les médecins & chirurgiens qui l'ont vu, étoient ceux de l'apoplexie, & même ceux de l'apo-
plexie la plus forte. Si l'on en doutoit encore, l'impossibilité où il étoit de

rien avaler, & de garder les lavemens qu'on lui a administrés, son insensibilité à l'action des ventouses, des véscicatoires, détruiroient victorieusement ce doute : cet état de paralysie du canal intestinal, de mort aux extrémités & à toute la surface du corps, étant reconnu par tous les praticiens comme une suite certaine de l'affaiblissement apoplectique du cerveau.

Le sieur *Faure* n'étoit donc point asphyxié ; il étoit apoplectique ; lorsque les médecins ont conféré entre eux sur les secours qu'ils pouvoient lui administrer. Ils étoient si certains de cet état, qu'avant de rien entreprendre, ils l'ont annoncé comme incurable, & n'ont ordonné des remèdes que par condescendance pour sa famille, pour les assistants, & par un reste d'espoir, que, malgré la conviction, dicté encore le désir de sauver son semblable.

Mais, dit le sieur Marcorelles, *le vinaigre*, *de l'esprit volatil*, *de légères frottements*, & *sur-tout un air pur*, rappelloient *insensiblement à la vie* le sieur *Faure*, & alloient peut-être *la lui sauver*. Quels étoient donc les signes de ce rappel à la vie ? M. *Ferrier* ne les a point vus, lui qui, après avoir administré les mêmes moyens au sieur *Verdier*,

avoit reconnu qu'il revenoit de son état asphyxique , & avoit jugé ne devoir lui prescrire que ces mêmes secours qui l'en avoient délivré. Le sieur *Calmettes* , qui a fourni les matériaux employés par le sieur *Marcorelles*, auroit-il pris pour signes de rappel à la vie , l'abolition constante de tous les sens , la respiration stertoreuse , & l'impossibilité absolue de rien avaler ? Tel étoit l'état du sieur *Faure* , lorsque les médecins sont arrivés , & ont ordonné la première saignée. Le rédacteur du mémoire en a imposé , & ce , pour calomnier les médecins.

Pourquoi les secours qui ont été suivis d'un succès si heureux pour le sieur *Verdier* , maçon , ont-ils été inutiles pour le sieur *Faure* ? C'est que le sieur *Verdier* n'étoit point tombé dans la fosse ; il étoit resté sur l'échafaud , exposé à la seule vapeur méphitique , puissante à la vérité , mais d'une activité bien moindre que celle de la matière qui enveloppoit *Faure* de toutes parts. *Verdier* n'étoit point sujet à l'épilepsie ; en un mot , il n'étoit pas même complètement asphyxié , & *Faure* étoit apoplectique. Différence que n'ignoroit pas l'auteur du mémoire , mais que sa méchanceté lui a fait dissimuler. Il s'est rendu

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 261
coupable d'une autre infidélité, non moins odieuse, en disant que « ce maçon, à l'égard duquel on s'est permis moins de prodigalité, doit la vie à cette sage économie des secours ». Par cette phrase, il charge de nouveau l'accusation qu'il a déjà faite aux médecins d'avoir tué le sieur *Faure*.

On a administré moins de secours, sur le champ, à ce maçon, parce qu'il n'en avoit pas besoin, parce que les premiers secours l'ont rappelé à la vie. Mais on peut voir, par le rapport du traitement qui lui a été fait, que ce n'est point avec le vinaigre, l'alkali volatil, les frictions légères, & par l'inspiration d'un air pur, seulement qu'il a été guéri des effets d'une asphyxie qui avoit duré plus d'une heure.

Revenons au traitement du sieur *Faure*. A entendre l'auteur du mémoire, & son écho, il semble qu'en deux heures de temps les médecins aient entassé tous les remèdes dont il fait l'énumération. Fausseté insigne, instruite de gaieté de cœur, pour diffamer. Que l'on consulte le rapport, & l'on verra 1^o. quel étoit l'espérance des médecins en ordonnant ces remèdes; 2^o. avec quelle circonspection il les ont ordonnés; 3^o. comment ils y

Faure étoit apoplectique. Q'on ouvre les auteurs de médecine les plus célèbres, les plus respectés, à raison de leurs lumières, de la sagesse & du succès de leur pratique, on verra que tous ont conseillé & employé, avec fruit, les mêmes moyens curatifs que l'on a osé taxer de *peut-être singuliers* dans un endroit, & de meurtriers dans tout le cours de cette diarrhée. Les citations seroient fastidieuses pour ceux qui ne sont pas médecins, & inutiles pour ceux qui le sont. C'est pourquoi l'on se bornera à un petit nombre, non pas pour justifier le traitement de l'apoplexie, mais pour prouver que quand même, ce qui est démontré faux, l'état du sieur *Faure* n'eut été qu'une asphyxie, le traitement employé par les médecins de Narbonne ne seroit point *singulier*.

« Le traitement qui convient à ceux
» qui ont été suffoqués par la vapeur du
» charbon, du vin, des mines, &c. ne
» diffère guère de celui que nous venons
» de proposer pour les nayés. La premi^e
» iere attention que l'on doit avoir est
» de les transporter de suite dans un lieu
» bien exposé à l'air, de leur jeter de

» Peau au visage, &c. il faut encore leur
» ouvrir la veine le plutôt possible ».
Lieutaud, *précis de médec.* Liv. I, sect. 3.

Dehaen, en traitant des moyens de rappeler à la vie les suffoqués, les pendus, &c. &c. après avoir rapporté plusieurs expériences faites, soit par lui, soit par d'autres, sur des hommes ou sur des chiens presque morts, dit en avoir rappelé la plus grande partie à la vie par les saignées du bras, de la jugulaire. *Ant. de Haen, rat. med. contin.* sect. 2, pag. 185.

Scriber a donné des observations confirmatives, &c. &c. Mais un ouvrage fait pour présenter, à la fois, tous les moyens efficaces en pareil cas, est le rapport rédigé par ordre de l'académie, & publié par M. *Portal*. Or, le premier
« objet que l'on doit se proposer, dit ce
» médecin, pour rappeler à la vie les
» personnes suffoquées par les vapeurs
» mephitiques, c'est de diminuer la pro-
» fision que le sang fait sur le cerveau, &
» l'on y réussira par les saignées, prin-
» palement par celles de la jugulaire, qui
» dégorge plus directement les vaisseaux
» de la tête. . . . Il faudroit même y re-
» courir, si la première n'étoit pas suffi-
» sante. On doit faire avaler au malade,

» si on le peut , du vinaigre affoibli avec
 » trois parties d'eau ; on doit aussi le lui
 » donner en lavement avec autant d'eau
 » froide , (*ibid.*) ». Les lavemens âcres ,
 avec la décoction de tabac , n'ont été
 conseillés par un grand nombre d'auteurs , que parce que des expériences
 constatées ont assuré leur efficacité .

De Haen , l'illustre *Lieutaud* , & beaucoup d'autres , ont non - seulement recommandé l'émétique comme moyen indiqué , mais l'ont prescrit comme leur ayant été très-utile pour rappeler à la vie plusieurs suffoqués . C'est d'après des autorités de cette espece , bien propres du moins à balancer celle de quelques auteurs qui proscrivent trop généralement ce remede , que les médecins de Narbonne se déterminerent à l'ordonner .

Quant aux vésicatoires , sinapismes ou ventouses , tous moyens analogues à ceux recommandés peut-être avec trop d'enthousiasme par quelques chymistes de nos jours , & propres à ranimer la sensibilité & le jeu des organes dans les asphyxiés , *Scriber* déclare avoir rappelé deux suffoqués à la vie *latorum vesicantium applicatione* ; *de Haen* rapporte , entr'autres , deux observations de suffoqués , à qui il a fait appliquer cinq

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 265
grands vésicatoires, *quinque latis vesicantibus.* tom. I. *ratio med. cont. append.*
Les médecins de Narbonne eux-mêmes pourroient joindre leurs observations particulières.

Si quelqu'un des moyens employés a pu donner prétexte à une critique, fondée en apparence, ce seroit l'usage de la fumée de tabac, introduite par l'anus, parce que le savant M. *Portal* la condamne. Mais l'autorité de *de Haen*, de *Scriber*, & sur-tout celle des deux anciens médecins de Narbonne, qui, pendant plus de trente ans de pratique, ont vu constamment de bons effets de ce remède sur un grand nombre de malades, sans jamais y avoir observé les inconveniens que craint M. *Portal*, justifient l'emploi que les quatre consultants de *Faure* en ont fait. C'est même après l'introduction d'une très-petite portion de cette fumée, que l'on a obtenu quelques évacuations.

Les différens moyens mis en usage par les médecins & chirurgiens de Narbonne, sont ceux mêmes que prescrivent les auteurs les plus célèbres, qui ont écrit sur la suffocation par les vapeurs mephitiques, sur les asphyxies. Injustement donc le sieur *Marcorelles*, & les journalistes qui l'ont copié, les ont-ils

266 MORTS CAUSÉES
qualifiés de *peut-être singuliers*. Si l'on revient à l'idée justé que l'on doit avoir de l'état du sieur *Faure*, qui étoit apoplectique, il n'est point de médecin qui ne prononce au contraire, que ceux de Narbonne se sont conduits en hommes instruits qui n'ont multiplié les secours recommandés comme efficaces, que par gradation, & parce qu'ils y ont été forcés par des indications claires, précises & urgentes, après les avoir balancées avec la nature & l'effet de ces secours.

Quel jugement cependant les lecteurs du journal de Paris n'ont-ils pas porté de la conduite de ces médecins, après avoir lu cette phrase ? « Enfin, l'art en quelque sorte épuité, les médecins consentent à abandonner pendant quelque temps le malade aux ressources de la nature : elle fait quelques efforts, les convulsions, les accidens en tout genre qui s'étoient aggravés se ralentissent, la respiration devient plus libre, le pouls se développe, les forces augmentent, lorsque tout-à-coup on redemande du sang, & cette quatrième saignée fait succomber la victime ».

Qui ne croiroit en effet, d'après un récit aussi artificieusement arrangé, que le malade a expiré sous la lancette, qu'une amélioration décidée & sensible

dans son état, devoit proscrire tout remède & sur-tout cette quatrième saignée, & que ceux qui l'ont ordonnée sont coupables d'homicide, au moins par ignorance ? Et là vérité constatée dans un procès-verbal fait & signé par les seuls juges de l'état du Sieur *Faure*, (voyez le rapport), vérité connue de tous les habitans de Narbonne, dépose que sur les neuf heures du soir, ce malheureux avoit *le pouls dur, plein, décidément fiévreux, le visage beaucoup plus rouge qu'avant les six heures* (temps auquel les médecins l'avoient quitté pour les raisons déduites dans leur procès-verbal), *les yeux très saillans, la respiration très sifflante, inégale & convulsive....* Que ces symptômes, bien différens de ceux décrits dans le journal de Paris, déterminerent les médecins & les chirurgiens à la saignée du pied, dans la vue, non pas de détruire un état aussi évidemment mortel, mais d'empêcher la suffocation prochaine, & de retarder la mort.... Que l'effet de cette saignée fut de rendre dans le moment la respiration plus égale, moins sifflante ; effet qui dura peu.... Enfin que le malade n'est mort qu'un peu avant onze heures du matin, & par conséquent douze heures après la saignée.

Le Sieur *Calmettes* le favoit, il étoit

présent lorsque la saignée fut décidée. Il étoit facile au sieur *Marcorelles* d'en être instruit, toute la ville étoit informée du traitement, & toute la ville fut informée de l'heure de la mort. Pourquoi donc en ont-ils imposé à l'académie des sciences de Paris, par un récit où la vérité a été sacrifiée à la démangeaison de faire de l'esprit (1), à l'envie de déchirer la réputation des médecins ? Mais une réflexion plus affligeante encore, c'est celle qu'inspire la publicité donnée à l'imposture des premiers narrateurs. Seroit-il donc possible que la permission accordée à quelques particuliers d'amuser chaque jour les habitans de la capitale par des historiettes indifférentes, & de les instruire de l'heure du lever, du coucher du soleil, du prix des dentées pour les hommes & les bestiaux, de copier les billets d'enterrement, leur eût acquis le droit de prononcer sur la conduite des citoyens, & de juger celle des médecins dans l'exercice de leur profession ? Les

(1) C'est ainsi qu'ils qualifient du titre de *grenadier* un porte-faix, accoutumé à vendre la force de ses épaules à ses concitoyens, afin d'avoir occasion de dire emphatiquement de ce prétendu grenadier, *destiné par état à sacrifier sa vie pour ses concitoyens.*

médecins de Narbonne ne peuvent se le persuader ; & ils espèrent avec confiance que l'autorité réprimera une licence aussi dangereuse, & que l'exemple de l'outrage qu'ils ont essuyé de la part de ces journalistes, en garantira leurs confrères pour l'avenir. Si les médecins restoient exposés à la témérité de ces écrivains sans caractère, sans aucunes connoissances de l'art de guérir, l'humanité ne souffriroit-elle pas de la timidité, des entraves, que donneroit infailliblement au génie la crainte d'une diffamation toujours préjudiciable, quelque réparation que l'on fasse ensuite ?

Les médecins de Narbonne n'e porteroient pas plus loin leurs réflexions. Ils finiroit en observant qu'injustement on leur reprocheroit de n'avoir pas fait l'ouverture des cadavres du sieur *Faure* & des autres ; ils avoient présenté requête aux magistrats de police, le 17 avril, pour obtenir la permission & les facilités nécessaires pour y procéder en sûreté. Les magistrats étoient disposés à faire droit à leur requête ; mais ayant découvert qu'il y avoit une troupe de près de deux cens personnes armées, qui menaçoint de se révolter si on touchoit, en aucune façon, aux cadavres qui malheureusement étoient déposés dans un ci-

270 M O R T S C A U S É E S
metière public, & n'ayant pas la force en main, ils avoient conseillé aux médecins de renoncer à leur projet. La famille du sieur *Faure* ne voulut jamais permettre qu'on fit la moindre rechette sur son cadavre.

P. S. MM. *La Brouce* & *Peyras*, maîtres en chirurgie, avoient fait porté le nommé *Grenier* chez lui ; & pendant deux heures ils ont employé tous les moyens possibles pour le rappeler à la vie : mais inutilement. Le sieur *Grenier* & les autres avoient été étouffés & noyés dans la matière infecte dont ils ont été recouverts pendant plus d'une heure & demie. Quand même la vie n'auroit pas été tout - à - fait éteinte en eux, ils l'eussent probablement perdue par la manière imprudente dont ils furent retirés de la fosse. Suivant le rapport des témoins, le *prétendu grenadier*, (qui n'est qu'un porte-faix connu de toute la ville, & qui, pour de l'argent, a consenti à descendre dans le cloaque) a passé autour du col de ces malheureuses victimes une corde à l'aide de laquelle ils ont été retirés avec efforts & secousses : cette suspension n'auroit-elle pas suffi pour les étrangler, & faire périr même une personne bien portante ?

EXTRAIT des registres de la faculté de médecine en l'université de Paris.

LE 16 août 1779, la faculté de médecine étant assemblée, suivant son usage, pour conférer sur les maladies régnantes, & autres objets relatifs à la pratique, mm. *Le Clerc, François Thiery, Sallin & Dumangin*, qu'elle avoit chargés d'examiner plus particulièrement le récit..., les procès-verbaux & notes envoyés par mm. les médecins de Narbonne, au sujet du malheur arrivé en cette ville le 16 avril de la présente année; pièces dont elle avoit entendu la lecture le 15 juillet, & de donné leur avis tant sur l'état du sieur *Faure*, lorsque les médecins & chirurgiens ont commencé à le voir, que sur la nature du traitement qui a été employé, ont fait le rapport suivant.

*RAPPORT ET CONCLUSIONS
des commissaires nommés par la faculté de médecine en l'université de Paris.*

NOUS commissaires nommés par la faculté pour examiner les récit, procès-verbal & notes à elle adressés par mm. les médecins & chirurgiens de Narbonne, soulignés

au procès-verbal ; & chargés de rendre compte à la compagnie de l'état dans lequel se trouvoit le sieur *Faure*, lorsque les médecins ont commencé à le voir, & du traitement qui a été employé, avons reconnu dans les accidens, signes, symptômes énoncés dans le procès-verbal, tous les caractères univoques de l'apoplexie forte... abolition des sens... respiration très stertereuse... visage violet-foncé... pouls dur & plein, même quelques heures avant la mort, &c., &c... maladie regardée, avec raison, comme incurable, que l'expérience & le pere de la médecine ont déclarée telle (1). Avons de plus observé que le concours de plusieurs causes prédisposantes dont il est fait mention, & de circonstances aggravantes, telles que la chute de douze pieds de haut..., la longue suffocation dans une matière infecte, la disposition habituelle aux accès épileptiques, rendoient l'état totalement désespéré.

Nous concluons donc que le sieur *Faure* étoit réellement apoplectique, & non dans l'asphyxie ; que le diagnostic & le prognostic des médecins & chirurgiens de Nar-

(1) *Solvere apoplexiā vehementem quidem impossibile, debilem verò non facile.* Aph. 42, sect. 2. *Et si apoplexiā debilis, etiam bona,*

PAR DES VAPEURS MÉPHIT. 273
bonne, ont été justes, & leur traitement
conséquent.

A Paris, ce 25 août 1779, & ont
signé, MM. LE CLERC; THIERY;
SALLIN; DUMANGIN.

OUI ce rapport & ces conclusions, le
Doyen a proposé à la compagnie de relire
les pièces envoyées par mm. les médecins
de Narbonne ; mais tous les docteurs se
rappellant parfaitement ce qu'elles contien-
nent, il a demandé si tous étoient du
même avis & portoient le même jugement
que les commissaires. Les opinions recueil-
lies, il a été, à l'unanimité, porté le juge-
ment suivant :

La faculté de médecine, légitimement
assemblée, adopte dans son entier le juge-
ment porté par ses commissaires, & dont
elle vient d'entendre la lecture. Elle estime
donc que l'état du sieur *Faure* n'étoit point
celui de l'asphyxie, mais que tous les signes,
symptômes & accidens observés sur cet in-
fortuné par les médecins & chirurgiens de
Narbonne, lorsqu'ils sont arrivés auprès de
lui, & ceux décrits dans le procès-verbal
qu'ils ont dressé & soufflé, caractérisent
de la maniere la plus précise & la plus uni-
voque, l'apoplexie la plus violente, celle
que l'expérience de tous les siècles a forcé
de regarder comme incurable. Elle doit
donc prononcer & prononce que la con-

274 EXTRAIT S
duite tenue par les médecins & chirurgiens de Narbonne, est celle de medecins courageux, éclairés des lumières de la plus saine pratique; dignes de l'approbation & des éloges de toutes les personnes instruites dans l'art de guérir, & dignes par conséquent de l'estime & de la reconnoissance des citoyens honnêtes & vertueux.

Telle est la conclusion que j'ai portée au nom de la faculté. Ce 16 août 1779.

Signé, J. C. DESSESSARTZ, doyen.

La faculté consent que la présente conclusion soit imprimée dans le journal de médecine le plutôt possible.

Signé, J. C. DESSESSARTZ.

EXTRATS des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 1^{er} & 15 juillet 1779.

ON a observé que la température du mois de juin ayant été froide & humide, ressemblant beaucoup à celle de l'automne, les maladies ont eu dans leurs accidens & dans leur marche, beaucoup de rapport avec celles de cette saison.

Les fievres intermittentes, dont la plupart étoient tierces, ont continué à être opiniâtres, & le traitement indiqué dans les

prima mensis précédens (1), a été le seul qui ait constamment réussi. Plusieurs de ces fievres ont eu une marche très irréguliere.

Les dévoeinens ont été très communs & longs, mais avec des différences suivant la constitution du sujet. Chez plusieurs ils ont été dysentériques, mais sans présenter les symptômes d'une inflammation grave. Il y avoit peu ou point de fievre, les douleurs de colique étoient supportables. Aussi on n'a pas été forcé d'employer les saignées; les adoucissans mucilagineux, & les purgatifs doux ont suffi. Dans ceux où l'inflammation étoit caractérisée par la fievre, les douleurs aiguës avant & après l'évacuation, les matières ensanglantées, la peau séchée, la soif, on a eu recours à la saignée avec fruit.

Il y a eu des rétentions d'urine, des crachemens de sang, qui ont exigé les mêmes remedes que les dysenteries graves. En général les personnes qui avoient la poitrine délicate ont souffert. Elles se plaignoient d'un serrrement douloureux dans toute la poitrine, qui, chez quelques-unes, n'ayant point cédé aux saignées, a cédé à l'usage prudemment administré d'une potion huileuse avec le syrop diacode; le cra-

(1) Journal de juillet, pag, 178.

cheiment diminuoit dans la même proportion que le serrement.

Les maux de gorge avec des points aphtheux aux amygdales, ont été dissipés par des boissons abondantes, l'usage répété d'une boisson émétisée assez pour procurer quelques vomissemens de deux jours l'un, & par des purgatifs.

En général, on a reconnu que dans presque toutes les maladies de la fin de juin & du commencement de juillet, on s'étoit bien trouvé des purgatifs réitérés, & que même on avoit dû les choisir dans la classe de ceux qui sont un peu actifs, sans néanmoins être draftiques.

Les rougeoles ont été moins fréquentes, quelques-unes même n'ont pas été accompagnées de la toux, symptôme ordinaire.

Les petites-véroles ont été très communes dans plusieurs quartiers de Paris, & même dans les environs. La saignée du pied a été très favorable, faite les premiers jours, lorsque la tête paroisoit chargée. Ce remede a été plus nécessaire cette année, & dans cette température, que dans les précédentes. Quand il a été employé à temps, ordinairement la petite-vérole a parcouru ses périodes avec ordre & sans accidens graves. Dans les confluentes, on s'est servi avec succès du quinquina allié avec des boissons dont le cresson de fontaine faisoit la base.

M. *Cosnier* ayant fait part des avantages qu'avoit retirés des bains tiédes une dame qui n'avoit pu encore porter ses enfans plus loin qu'à-peu-près jusqu'au milieu du temps de ses grossesses, & qui, par ce moyen continué, est accouchée heureusement d'un enfant bien portant; plusieurs docteurs, entre autres mm. *Bertrand*, *Maigret*, *Sigault*, *Alphonse le Roi*, ont rapporté des observations sur l'emploi du même moyen, & dont le but est de déterminer les cas dans lesquels il convient, & les précautions à observer.

M. *Sigault* a communiqué plusieurs autres observations sur des maladies propres au sexe.

M. *Bourdois de la Motte* a lu l'histoire d'un dévoiement dysentérique, accompagné de crachement de sang.

MM. *Doublet* & *Simonnet*, l'exposé très détaillé de fièvres malignes singulières dans leurs accidens & terminaison.

M. *de la Planche*, l'histoire d'un asthme convulsif très invétéré, & guéri par l'usage de l'extrait de jusquiame & de quinquina alternativement & méthodiquement gradués.

M. *Alphonse le Roi* a rendu compte des phénomènes qu'avoit présentés l'ouverture du cadavre de M.... mort d'une suppuration dans le ventre.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
DU MOIS DE JUILLET. 1779.

Jour du Mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever	À 2 h.	À 9 h.	Au matin.	À midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	10, 8	18, 8	16, 0	28 0, 0	27 10, 4	27 9, 5
2	12, 5	17, 2	15, 0	27 8, 2	27 8, 10	27 9, 8
3	11, 0	17, 8	15, 1	27 9, 5	27 8, 4	27 7, 10
4	12, 3	18, 0	13, 4	27 7, 6	27 4, 8	27 6, 8
5	10, 0	15, 1	11, 6	27 7, 8	27 6, 8	27 6, 6
6	10, 0	12, 3	11, 5	27 6, 4	27 6, 4	27 7, 10
7	11, 0	15, 7	12, 4	27 8, 3	27 8, 8	27 10, 8
8	11, 0	18, 0	14, 3	27 11, 8	28 0, 1	28 0, 6
9	12, 5	19, 8	15, 0	28 11, 4	28 1, 4	28 1, 8
10	10, 7	21, 0	16, 3	28 1, 8	28 1, 8	28 1, 11
11	13, 5	19, 7	16, 0	28 2, 0	28 2, 8	28 3, 1
12	15, 0	23, 5	18, 0	28 3, 9	28 3, 6	28 3, 5
13	13, 5	22, 0	18, 2	28 3, 2	28 2, 4	28 2, 3
14	14, 8	22, 0	16, 0	28 1, 8	28 1, 9	28 2, 4
15	13, 5	23, 0	18, 0	28 2, 10	28 3, 1	28 3, 1
16	14, 4	24, 7	19, 8	28 2, 8	28 2, 4	28 2, 2
17	15, 5	26, 3	19, 1	28 1, 8	28 1, 0	28 0, 10
18	16, 2	27, 0	17, 6	28 0, 6	28 0, 6	28 0, 3
19	13, 8	22, 0	18, 8	28 0, 1	27 11, 7	27 10, 11
20	16, 8	22, 0	18, 6	27 10, 5	27 10, 1	27 9, 9
21	15, 5	17, 6	12, 1	27 7, 9	27 7, 0	27 9, 5
22	11, 4	15, 0	11, 6	27 10, 0	27 8, 8	27 8, 2
23	12, 3	14, 0	12, 5	27 8, 2	27 7, 2	27 6, 7
24	12, 3	16, 3	13, 3	27 7, 8	27 8, 4	27 9, 1
25	12, 0	18, 7	14, 5	27 9, 2	27 9, 2	27 9, 4
26	13, 0	17, 2	14, 5	27 9, 4	27 9, 6	27 10, 4
27	10, 0	18, 4	15, 1	27 10, 8	27 11, 6	27 11, 6
28	13, 1	18, 1	15, 5	27 11, 2	27 10, 5	27 10, 7
29	14, 5	21, 0	17, 0	27 10, 6	27 10, 4	27 9, 9
30	15, 0	22, 5	15, 4	27 8, 5	27 8, 9	27 9, 6
31	11, 5	15, 4	13, 0	27 10, 0	27 11, 1	28 0, 2

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. da voir.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. couvert.	E. nuages, chaud.	N. couvert,
2	N. idem. frais.	N. nuages.	N-O. beau,
3	S-O. couv. vent.	S. couv. vent, pl.	S. couvert, vent.
4	S. idem. pluie.	S-O. n. pl. temp.	O. beau.
5	S-O. couv. gr. v.	S-O. n. pl. v. él.	S-O. couvert.
6	S-O. id. pl. froid.	S-O. c. pl. gr. v.	O. idem. vent.
7	S-O. idem..	N-O. n pl. v. él.	N-O. nuages.
8	N. beau.	N. beau.	N. beau.
9	N-E. idem.	N. idem. chaud.	N. idem.
10	N-E. idem. frais.	N-E. idem..	N-E. id. chaud.
11	N-E. couvert.	N-E. idem..	N-E. idem.
12	N-E. beau, ch.	N. id. tr. chaud.	N-E. id. très ch.
13	N-E. idem.	N. idem.	N. idem.
14	N-E. idem.	N-L. idem.	N-E. id. frais.
15	N-E. idem.	N-E. idem.	E. id. très ch.
16	N-E. idem.	E. idem.	E. idem.
17	E. idem.	E. idem.	E. nuages,
18	E. idem.	S. id. étouffant.	N-O. n. pl. ton.
19	N-O. be. frais.	N-O. beau, ton.	S-O. couv. pluie,
		au loin.	éclair éléd.
20	S-E. n. ch. park.	N-O. nu. chaud.	S. couvert.
21	S. nuag. pl. vent, tonn. éléd.	S-O. couv. pluie, grand vent.	S-O. id. grand vent.
22	S-O. c. pl. frais.	S. n. pl. gr. vent, tonn. éléd.	S-O. beau, vent.
23	S-O. c. pl. gr. v. fr.	S-O. c. pl. gr. v.	S-O. c. pl. gr. v.
24	S-O. idem..	S-O. beau.	N-O. beau.
25	N-O. cou. froid.	S-O. cou. pluie.	S-O. couvert.
26	S-O. nuages, pl.	N-O. c. pl. ton.	N. couvert.
27	N-O. c. br. bas.	S-O. nuages.	S-O. idem. pluie.
28	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	N-O. couvert.
29	S-O. couvert.	S. beau, chaud.	S-O. beau, chaud.
30	N. c. pl. ton. él.	S-O. n. pl. v. él.	N-O. couv. pl.
31	O. couvert, pluie.	O. beau.	O. beau, frais.

280 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	27, 0 deg.	le 18
Moindre degré de chaleur	10, 0	le 9, 6 & 27
Chaleur moyenne	15, 8 deg.	
Plus grande élévation du Mercure	pou. lig.	
cure	28, 3, 9	le 12
Moindre élévat. du Mercure	27, 4, 8	le 4
Elévation moyenne	27 p. 10, 4	
Nombre de jours de Beau	12	
de Couvert	10	
de Nuages	9	
de Vent	10	
de Tonnerre	6	
de Brouillard	1	
de Pluie	16	
Quantité de Pluie	31, 3 lignes	
D'Evaporation	68, 0	
Différence	36, 7	
Le vent a soufflé du N.	4 fois.	
N.-E.	6	
N.-O.	4	
S.	3	
S.-E.	0	
S.-O.	10	
E.	3	
O.	1	

TEMPÉRATURE : variable, pluies fréquentes, chaleurs fortes précédées & suivies de froid. La vigne a souffert, les blés ont été versés en partie, on a eu de la peine à les récolter.

MALADIES : les rougeoles ont encore régné sur les enfants, aucun n'en est mort.

COTTE, Frêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c;

À Montmorency, ce 1^{er} août 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
Faites à Lille, au mois de juillet 1779, par
m. BOUCHER, médecin.

LE temps a été à souhait jusqu'au 20 du mois pour la moisson, qui avoit en tout la plus belle apparence ; quelques jours de pluie dans son commencement, avoient rempli les vœux du cultivateur. La moisson étoit commencée, du côté du midi, avant le 20 : elle fut interrompue par des pluies abondantes, survenues à cette époque.

Le 22, un coup de vent fit de grands ravages, à la distance de huit à neuf lieues de notre ville, du côté de l'est : il déracina des arbres, renversa des maisons, & abattit même des églises.

Il n'y a eu de chaleurs remarquables qu'après le 15. De ce jour jusqu'au 21, la liqueur du thermomètre s'est élevée au terme de 20 à 21 degrés. Après le 21, elle ne s'est point portée au-dessus de celui de 18 degrés.

Il y a eu des variations dans le barometre. Du premier au 8 du mois, le mercure a été observé au-dessous du terme de 28 pouces ; du 8 au 18, il s'est maintenu au-dessus de ce terme ; ensuite de quoi il a toujours été observé au-dessous du même terme. — Les vents ont varié.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du nord.	6 fois de sud.
6 fois du nord vers l'est.	12 fois du sud vers l'ouest.
2 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
4 fois du sud vers l'est.	1 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.
17 jours de pluie. | 3 jours d'éclairs.
6 jours de tonn.

Les hygromètres ont marqué une sécheresse légère jusques vers la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juillet 1779.

LA fièvre putride maligne a persisté parmi les artisans & les pauvres ; mais seulement dans certains cantons, & bornée à quelques familles isolées. Elle étoit vermineuse, sur tout dans les jeunes gens ; & elle paroifsoit communicative dans une petite maison où étoient logées deux ou trois familles : elle s'empara alternativement de toutes les personnes qui les composoient, grands & petits. Cependant elle n'étoit point meurtrière. La plupart de ceux qui furent traités méthodiquement en réchapperent. Dans l'état de la maladie, où l'abattement étoit extrême, le quinquina, soit en décoction, soit en extrait, a fait souvent l'effet souhaité, comme tonique & comme anti-septique. Nous avons été rarement obligés de recourir aux vésicatoires, quoique souvent la tête fût prise.

Il y eut encore, ce mois, nombre de personnes travaillées de maux de gorge, & de fluxion au visage, avec érythipe dans quelques-uns. Quoique ces incommodités fussent assez souvent opiniâtres, elles n'étoient point dangereuses.

Les fièvres intermittentes, tierces & doubles-tierces, furent encore très communes ce mois. Dans nombre de personnes elles ont été compliquées d'embarras & d'obstructions dans les viscères du bas-ventre, d'enflure aux jambes, & de bouffissure de tout le corps. Ces circonstances exigeoient beaucoup de prudence dans la cure.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Lettre de m. BOSQUILLON, écuyer, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur de chirurgie latine, dans la même faculté, ledeur du roi, & professeur de langue grecque au collège royal de France, censeur royal, & de la société de médecine d'Edimbourg, à M. *** , sur la nouvelle édition in-12, petit format, des aphorismes d'Hippocrate, qui se trouve à Paris chez Clousier & Segaud. 1779.*

Per fas & nefas in ipsum textum temerariā manu est grassatus, nubemque pro Junone amplexus sua dogmata potius quam Coi verba & præcepta posteris reliquit agnoscenda.

Præfat. novæ edit. aphor. Hippocr. pag. viij.

A Paris de l'imprimerie de Didot l'aîné, rue Pavée. M. DCC. LXXIX. (in-12 petit format, de 48 pages.).

On peut se former une idée juste du contenu de cette lettre, par l'épigraphe que m. Besquillon

y a apposée. Les paroles de cette épigraphie, extraites de la préface de la nouvelle édition des aphorismes d'Hippocrate, ont été dites contre Galien; m. *Bosquillon* les rétorque, avec juste raison, contre l'éditeur.

M. *Bosquillon* démontre, par l'examen qu'il fait des six premiers aphorismes, de la première section, & par l'examen des deux autres aphorismes que « le nouvel éditeur, change, altere, » mutile presque par tout le texte d'Hippocrate, « en sorte qu'on y reconnoît à peine les aphorismes du père de la médecine ». pag. 6.

Il termine sa lettre, qui mérite d'être lue, par ce jugement qui confirme ce qui précéde : « On ne reconnoît (dans cette nouvelle édition) ni les maximes d'Hippocrate, ni son esprit, ni la langue dans laquelle il a écrit. Cette composition appartient en entier au nouveau critique, & point du tout au vieillard de Cos. Ainsi, lors que vous voudrez consulter les aphorismes, continuez de lire Foës : la traduction en est fort exacte, & digne d'un illustre & fidèle disciple d'Hippocrate. (pag. 43).

Cette lettre, écrite par un médecin très versé dans la langue d'Hippocrate, se trouve chez *Didot le jeune*, libraire. Prix. 12 sols.

Mémoire sur la découverte du magnétisme animal; par m. MESMER, docteur en médecine de la faculté de Vienne. A Genève; & se trouve à Paris, chez B. Fr. Didot, libraire-imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins, 1779. (petit in-8°. de 85 pages).

M. Mesmer, dans l'avis au public qui précéde son mémoire, dit que les personnes les plus ca-

pables d'approfondir une question nouvelle, lui ont fait les questions suivantes : En quoi consiste cette découverte ? — Comment y êtes-vous parvenu ? — Quelles idées peut-on se faire de ses avantages ? — Et pourquoi n'en avez vous pas enrichi vos concitoyens ?

« C'est, continue m. Mesmer, pour y répondre » d'une maniere satisfaisante, donner une idée générale du système que je propose, le dégager des erreurs dont il a été enveloppé, & faire connaître les contrariétés qui se sont opposées à sa publicité, que je publie ce mémoire ; il n'est que l'avant-coureur d'une théorie que je donnerai dès que les circonstances me permettront d'indiquer les règles pratiques de la méthode que j'annonce. C'est sous ce point de vue que je prie le lecteur de considérer ce petit ouvrage : je ne me dissimule pas qu'il offrira bien des difficultés ; mais il est nécessaire de savoir qu'elles sont de nature à n'être applanies par aucun rai sonnement, sans le concours de l'expérience ; elle seule dissipera les nuages, & placera dans son jour cette importante vérité, que LA NATURE OFFRE UN MOYEN UNIVERSEL DE GUÉRIR ET DE PRÉSERVER LES HOMMES.

Cette réflexion de m. Mesmer est bien juste ; c'est par l'expérience seule qu'il peut nous convaincre que *la nature offre un moyen universel de guérir & de préserver les hommes*. Car, quant à ses raisonnemens, c'est le cas de dire : *capiat qui capere potest*.

Observations sur la guérison d'une phthisie pulmonaire, avec des remarques sur cette maladie ; par m. D'ASSY D'ARPAJAN, doct. en médecine. A Lau-

sanne, chez la société typographique, 1778; & se trouve à Paris, chez Méquignon, rue des Cordeliers. Prix 15 f. (petit in-8°, de 53 pages).

C'est cette même observation que nous avons insérée dans les journaux de mai, pag. 442; juin, pag. 539; juillet, pag. 144: année 1778. L'auteur a cru devoir y faire des additions.

Précis d'un mémoire de feu m. CHARLES DORVIN, sur les moyens de distinguer le pus du mucus, couronné par la société de médecine d'Edimbourg, dans son assemblée du 6 mars dernier.

L'auteur expose les différens moyens qui ont été employés depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, pour distinguer le pus d'avec le mucus; & , après avoir discuté avec beaucoup d'intelligence en quoi ces moyens sont fautifs, il indique les causes qui les rendent tels. On trouve ensuite le détail de plusieurs expériences faites sur le pus & le mucus. Nous ne pouvons rapporter ici que le résultat de ces expériences.

1°. Le pus & le mucus sont l'un & l'autre solubles dans l'acide vitriolique; mais le premier l'est beaucoup moins que le second.

2°. L'eau mêlée à l'un ou l'autre de ces composés, les décompose. Le mucus ainsi séparé flotte dans le mélange en forme de petits flocons, au lieu que le pus tombe au fond, & produit un mélange trouble, uniforme en l'agitant.

3°. Le pus se dissout dans un acide vitriolique assoupli, mais non le mucus; la même chose a lieu avec l'eau, ou avec une solution de sel marin.

4°. L'acide nitreux dissout le pus & le mucus. En ajoutant de l'eau à cette solution, le pus forme un précipité, & laisse le fluide qui surnage, clair & d'une couleur verte; mais le mucus ne se précipite pas, la solution devient trouble & sale.

5°. Une solution alkaline dissout difficilement le mucus, & assez aisément le pus.

6°. L'eau en précipite le pus, mais non pas le mucus.

7°. Lorsqu'une solution alkaline ne dissout pas le pus, elle le fait encore distinguer du mucus, en ce qu'elle l'empêche de se mêler à l'eau.

8°. La lymphe coagulable ne se dissout dans l'acide vitriolique, ni concentré, ni affoibli.

9°. L'eau n'opère de changement dans une solution de serum, dans une lessive alkaline, qu'après un très long temps, & alors même elle ne précipite qu'un sédiment très léger.

10°. Le sublimé corrosif coagule le mucus, mais non le pus.

Dans le journal d'avril dernier, pag. 382, nous avons annoncé un *prospectus* de m. *Harsu* de Genève, sur la manière de préparer l'aimant. M. l'abbé *Le Noble*, chanoine de Vernon, réclame l'antériorité; il déclare avoir des lettres, par lesquelles il conste que m. *Harsu* lui a demandé plusieurs fois des conseils, tant sur la manière d'appliquer les aimans, que sur leur préparation. M. l'abbé *Le Noble* est d'ailleurs en état de produire des observations bien constatées sur l'heureuse application de ses aimans.

E R R A T A.

Page 225, ligne 1, on lit ΗΠΠΟΚΡΑΤΗΣ, il faut ΗΠΠΟΚΡΑΤΗΣ.

Pag. 236, lig. 9, ajoutez mais, devant qu'il.

TABLE DU MOIS DE SEPTEMBRE 1779.

EXTRAIT. <i>Essai sur la maniere de traiter les péripneumonies bilieuses, rhumes, affections catarrhales; par m. ROMAIN, méd. pag.</i>	193
<i>Observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate; par m. GOULIN.</i>	207
<i>Observation sur une lettre de m. BOULLON, méd. sur l'usage de la saignée pour rappeler les pendus à la vie; par m. BONNARD, chirurgien.</i>	238
<i>Suite &c fin du récit exact du malheur arrivé à Narbonne.</i>	244
(Le commencement de ce récit se trouve au mois d'août précédent, pag. 149).	
<i>Extrait des registres de la fac. de méd. de Paris; rapport & conclusions de ses commissaires au sujet de ce récit.</i>	271
<i>Extraits des prima ménfis de la fac. de méd. de Paris, tenus les 1 & 15 juillet 1779.</i>	274
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	278
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	282
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Livres nouveaux.</i>	283
<i>Précis d'un mémoire sur les moyens de distinguer le pus du mucus.</i>	286

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1779. A Paris, ce 24 août 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

O C T O B R E 1779.

E X T R A I T.

CAROLI STRACK, med. doct. & in univ.
Mogunt. instit. med. profess. publ. ord.
eminentiss. ac celsiss. princip. elector.
Mogunt. consiliat. jud. aul. electoral.
util. scient. acad. Erford. &c acad. soc.
Hass. Giesen. socii, *de crusta laetea in-*
fantum, ejusdemque specifico remedio,
dissertatio, quam scientiarum, artium
atque litterarum academia quæ Lug-
duni in Galliis est, altero duplii præ-

Tome LII.

T

*mio coronavit die 3 decembris, anno
1776. Francofurti ad Mœnum, ty-
pis Andreæis, M. DCC. LXXIX. (in-
8°. pag. 61).*

DANS le journal du mois de mars de l'année précédente (1778), nous donnâmes, l'extrait de la dissertation qui obtint la première couronne, au jugement de l'académie de Lyon, laquelle avoit annoncé le sujet mis au concours, en ces termes : *Trouver des plantes indigènes qui puissent remplacer exactement l'ipécauanha, le quinquina & le séné.* Elle rendit ensuite sa demande plus générale, & promit de décerner les prix à ceux qui lui auroient communiqué, *dans le règne végétal, les découvertes les plus importantes relativement à la matière médicale.*

Le première couronne que l'académie avoit promise, fut adjugée à un mémoire qui lui fut présenté par m. *Coste*, médecin à Calais, & par m. *Willemet*, apothicaire de Nancy, ces deux messieurs ayant travaillé en commun sur cet objet.

La seconde couronne fut donnée à m. *Strack*, qui n'a pas voulu que le public fût privé des avantages contenus dans sa dissertation. Ce médecin, qui a enrichi le journal de médecine de plusieurs morceaux

GUÉRIE PAR LA JACÉE. 291
que, dans le temps, on a jus avec plaisir, parce qu'ils sont intéressans, mérite notre reconnoissance, & celle de l'art dont il a bien mérité par d'autres écrits.

M. Strack a fait précéder la dissertation, dont on vient de voir le titre, par une lettre adressée à l'académie de Lyon. Comme elle touche sur le premier énoncé du sujet proposé par cette académie, nous nous y arrêterons ; nous rendrons compte ensuite du travail essentiel de m. Strack, sur *la croûte laiteuse des enfans*.

Avant qu'on connût l'ipécacuanha, & le séné, les médecins (dit m. Strack, sans craindre d'être contredit) faisoient vomir & purgeoient les malades avec des plantes indigènes. Le peuple & les gens de la campagne, les maréchaux & les vétérinaires rustiques, les charlatans sédentaires ou ambulans, tous emploient, contre les maladies qu'ils veulent guérir, des plantes indigènes.

Mais tous ces remèdes, ou même quelques-uns d'entr'eux, procuraient-ils le vomissement ou les évacuations alvines, promptement, avec sécurité, sans fatigue, comme le font l'ipécacuanha & le séné ? non, assurément : mais on ne sauroit démontrer qu'il y ait dans l'ipécacuanha d'autre vertu que celle d'exciter le vomissement, & dans le séné, que celle de purger.

Il n'est point vrai, suivant M^r. Strack, (malgré l'opinion de quelques-uns) que Pipécacuanha, après avoir opéré le vomissement, exerce encore la faculté de resserrer; & qu'il soit employé convenablement & à propos contre le flux de ventre, car il ouvre le ventre aux personnes qu'il n'a pu faire vomir : effet qui a lieu toutes les fois qu'il y a dans les intestins une saburre putride ou des vers, comme il existe encore après l'usage d'un médicament aromatique ou amer; c'est ainsi que le ventre est relâché par l'écorce amère du Pérou, à laquelle on accorde une vertu astringente: c'est ainsi que l'écorce de sunarouba ouvre le ventre, lorsqu'elle rencontre une saburette semblable, quoique tout le monde lui attribue la faculté de le resserrer. Cette observation n'est pas ignorée des praticiens. La substance, qui imprime son abstraction sur les lèvres, ne l'imprime pas de même sur les intestins; mêlée avec nos humeurs, la salive, le mucus de l'œsophage, le suc gastrique, la bile, la liqueur du pancréas, & celle des intestins, elle perd sa qualité astringente. On exalte inutilement des remèdes astringens contre les hémorragies du nez, de la matrice, contre les hémorroïdes, la sueur colliquative, le diabète; au-delà des vaisseaux lactées leur astringence est nulle. Dans

les flux de ventre qui sont leur principe dans l'estomac , l'ipécacuanha n'a point plus d'efficacité que le tartre émétique , ni que les plantes indigènes qui excitent le vomissement . Tout ce qu'il peut , dans ces cas ; ainsi que les amers , l'écorce du Pérou ou la racine de Simaroubâ , c'est d'imprimer un mouvement à la cause du mal , par les secousses violentes qu'il donne pour faire vomir , & par-là de disposer la maladie à la guérison : d'ailleurs les parties de ces substances , qui sont entrées dans le sang , peuvent procurer la sueur ou exciter l'écoulement des urines , & , de l'une ou de l'autre manière , resserrer le ventre . En effet , l'évacuation , qui se fait alors par les urines & par les sueurs , est contraire à celle qui d'abord s'étoit faite par les intestins . Au reste les forts émétiques provoquent le vomissement ; les doux , l'évacuation du ventre ; ceux qui sont plus doux , la sueur ; & les très doux , l'urine . Ces effets sont également communs à tous les émétiques .

Ainsi l'ipécacuanha , dans la lienterie , par exemple , ne guérit point par une vertu spécifique , par une vertu propre & particulière , mais par une action commune à tous les vomitifs ; c'est-à-dire , en poussant vers les pores de la peau , la matière qui causa la maladie . Une qualité essentielle

que paroît avoir l'ipécacuanha, c'est qu'après l'avoir pris, on ne ressent ni nausée, ni foiblesse, ni soif ardente, ni ardeur d'estomac ; suites ordinaires de tous les vomitifs. Raison pour laquelle vraisemblablement les médecins ont abandonné leurs anciens vomitifs, & ont préféré l'ipéca-cuanha.

Mais comment les remedes laxatifs en général operent-ils dans un corps bien constitué, & qui n'est affecté d'aucun accident grave ? Ils agissent comme les vomitifs, dit m. Strack. Ainsi, les feuilles séches de séné, réduites en poudre, causent des tranchées ; ces feuilles, en décoction, en produisent moins, & beaucoup moins encore, lorsqu'on n'en prend que l'infusion. Si donc l'on observoit les mêmes précautions avec les plantes indigènes dont le peuple fait usage, on pourroit certainement se passer du séné. Mais il y a quelques substances qui, indépendamment de leur vertu purgative, en possèdent une autre plus utile. En effet, comme une partie de la potion où elles entrent est portée dans le sang, elle exerce à son égard, après les évacuations alvines, une action qu'il est important de connoître. Lors donc que nous sommes forcés de purger dans une maladie qui se termine ordinairement par une crise, nous devons faire choix d'un cathartique qui,

après avoir évacué le ventre, aide la crise qu'on attend, ou la détermine, ou au moins ne la trouble pas. Si donc à la suite d'un catarrhe, d'une péripneumonie, d'une pleurésie, la purgation est nécessaire, c'est de la manne qu'il faut se servir par préférence, parce que les parties de cette substance, qui pénètrent dans le sang, continuent de favoriser l'expectoration, ou rappellent les crachats suspendus ou supprimés. Faut-il purger celui chez qui les urines coulent difficilement, c'est avec une infusion d'*iris nostras*, qu'on doit le faire : le passage des parties de cette substance dans le sang, excite la vessie à s'ouvrir. Si la sueur est nécessaire, après la purgation, il est plus avantageux de purger avec le sureau.

M. Strack vient ensuite au quinquina, ce remede souverain contre les fievres intermittentes, & si utile contre d'autres maladies. Mais les uns ont cru trouver un secours aussi puissant dans les amers, d'autres dans les astringens, parce qu'ils se sont persuadés que l'efficacité du quinquina contre la fievre étoit dûe à son amertume & à son astriction ; l'expérience prouve que ce n'est point par ces qualités que cette substance opere la guérison. D'autres ont cru avoir trouvé un remede sûr contre ces fievres

ans les écorces de chêne & de marron ? Inde ; bien qu'on en ait eu quelques succès , ce n'a pas été constamment : mais comment ont-elles opéré la guérison ? C'est, répond m. *Strack*, parce qu'elles ont été données dans une espece de fièvre qui devoit s'évanouir d'elle - même après trois , cinq , sept ou neuf paroxysmes , comme l'a observé l'oracle de la médecine ; ou parce que le remède a été placé dans ce période fébrile où la guérison est aisée. Car il y a des temps , un terme , des circonstances où les amers emportent entièrement la fièvre ; & où l'écorce du Pérou n'a sur elle aucune action. Le vrai médecin , remarque m. *Strack* , doit être sur ses gardes en faisant l'essai de nouveaux remèdes , de peur d'être séduit , entraîné par l'opinion. En effet , il y va de son honneur , de sa réputation ; il devient responsable des accidens qui surviennent à la suite d'épreuves hasardées.

Que de médecins (dit-il) ont été trop précipités en annonçant des remèdes spécifiques ! de combien d'erreurs ils ont été la cause !

Mais de quelle confusion ne se couvriroient pas ceux qui oubliant la décence , le devoir de leur état , le désintéressement qui fait la gloire de l'ordre entier depuis *Hip-*

pocrate, vendroient leur approbation à de vilz charlatans , ou partagéroient avec eux le gain illicite qu'ils font aux dépens du public dont ils extorquent effrontément l'argent ?

Si cette iniquité se commettoit , elle ne pourroit être que fort rare ; mais si elle avoit lieu , il seroit permis au corps des médecins de s'élever contr'elle ; & de dire avec Horace , en montrant le pervers : *Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.*

M. Strack indique ensuite les caractères que doit avoir un remede pour être reconnu véritablement spécifique. Il nous suffit d'en avertir ; il est temps que nous nous occupions de sa dissertation sur la *crouûte laiteuse*.

Il témoigne d'abord une extrême surprise de voir que la plûpart des médecins qui ont écrit sur les maladies des enfans , n'aient point parlé de la crouûte laiteuse , ou qu'ils l'aient fait d'une maniere peu utile. Voici la description qu'il donne ensuite.

“ La *crouûte laiteuse* attaque plus souvent les enfans au tettón , que ceux qui sont sevrés ; de-là vient l'épithète *laiteuse* qu'on lui a donnée. Les enfans de six mois y sont plus sujets que ceux qui ont déjà des dents ; & elle se dissipè ordinairement à la fin de l'année , terme où l'on

298 CROUTE LAITEUSE

» a coutume de sevrer les enfans. Chez
» quelques-uns cependant elle se manifeste
» plus tard, & se continue au-delà de l'é-
» ruption totale des premières dents. J'ai
» vu (ce qui néanmoins est rare) des en-
» fans de six ans en être incommodés. Le
» fils d'un sculpteur l'a gardée durant six
» ans, & le fils d'un marchand éprouva à
» l'âge de quatre ans le retour de ce mal.

» On le nomme *croûte* parce que la peau
» qui en est affectée est recouverte d'une
» croûte humectée de sérosités.

» Elle attaque le plus souvent les joues;
» il s'en élève des pustules, tantôt larges,
» tantôt en pointe, remplies d'une humeur
» limpide & glutineuse. Une pustule qui se
» creve, répand une eau roussâtre, glutin-
» neuse, qui, par sa ténacité, s'arrête à la
» pellicule qui la renfermoit; & l'une &
» l'autre se collent à la peau. Comme ces
» boutons se crevent souvent & en diffé-
» rents sens, la peau se couvre d'une croûte
» d'un rouge jaune. Mais cette peau se fend
» souvent, & de ses fentes sourde encore
» une humeur glutineuse qui, se durcissant
» à son tour, augmente l'épaisseur & la du-
» reté de la croûte totale. C'est encore
» pour cette raison qu'on a nommé cette
» maladie *croûte*. La peau elle-même, à
» l'endroit du mal, devient dure comme

» du cuir, & les parties qui sont dessous
» se tuméfient. Les glandes jugulaires ont
» coutume de se gonfler; ce qui arrive ra-
» rement à la parotide.

» Dans les uns ces croûtes n'occupent
» que les joues, & s'y fixent; dans les au-
» tres, le mal se porte en même temps sur
» d'autres parties: il s'étend jusqu'à la par-
» tie antérieure des oreilles, il gagne même
» leur partie postérieure. Le menton en est
» ensuite infecté, puis le front, & tout le
» visage en est enfin couvert comme d'un
» masque. Il n'y a d'épargné que les pau-
» pieres qui, blanches & dénuées des cils,
» paroissent de loin comme à travers les
» ouvertures d'un masque.

» Rarement le mal attaque le globe de
» de l'œil; cet accident n'arrive que quand
» les pustules sont dispersées sur les joues,
» ou qu'il n'y en a que fort peu: c'est
» pourquoi cette espece d'ophthalmie est
» difficile à reconnoître, & ne peut l'être
» que par une longue expérience. Quelque-
» fois ce vice laiteux sourde des oreilles,
» & verse de la fanie par le méat auditif.

» Mais les croûtes laiteuses n'occupent pas
» seulement la face, elles occupent encore les
» autres parties du corps; en sorte qu'il n'y
» a presque aucun endroit de la peau qui
» en soit à l'abri. J'en ai vu autour du cou,

» sur la poittine, sur le ventre, le long des
» bras & des cuisses, sur les fesses même,
» & sur les lombes ».

Quant à la cause de cette maladie, m. *Strack* déclare avec franchise qu'il ne la connoît point. Mais il lui paroît certain qu'elle est communiquée à l'enfant dont la mère en a été attaquée, soit que celle-ci ait été nourrie du lait de sa mère, ou du lait d'une nourrice, ou de lait de vache, ou de tout autre aliment. Il lui paroît également certain qu'une nourrice qui a eu de semblables croûtes communique l'infection aux enfans qu'elle allaite, quoiqu'ils soient nés de peres & de mères qui en ont été exempts. Il nous apprend qu'il a souvent vu une même nourrice avoir infesté de ce mal plusieurs enfans appartenans à des familles différentes. Mais une nourrice étrangere que de semblables croûtes ont autrefois attaquées, les donne plus que la mère qui ne nourrit point.

Les mères de famille, les femmelettes, & quelques médecins, pensent que la croûte laiteuse n'a rien de dangereux, & qu'après sa guérison les enfans y gagnent, que leur visage en est plus beau, & qu'il ne sera point marqué de la petite-vérole: ce sont des erreurs. Mais, pour ne parler que de la première, la croûte laiteuse a souvent

GUÉRIE PAR LA JACÉE. 301
été funeste; m. Strack en rapporte plusieurs exemples. Quand la guérison de ce mal est abandonnée à la nature, qui réussit quelquefois, elle est lente; l'art opère plus promptement. Un des symptômes de cette maladie qu'il est à propos de remarquer, c'est que les enfans rendent une urine d'une odeur abominable, qui ressemble à l'odeur qu'exhale l'urine de chat.

Le remède, inconnu jusqu'à présent, est celui que m. Strack annonce au public, après en avoir eu des succès multiples. C'est un remède qui guérit parfaitement, promptement, sans danger, sans aucun dégoût. Il est pris du règne végétal, c'est la pensée; *Jacea, quæ flos Trinitatis*, Off. & MATTH. — *Jacea tricolor*, sive *Trinitatis flos*, J. BAUH. Il y a vingt ans que ce moyen réussit entre ses mains habiles.

Les seules feuilles de cette plante sont employées récentes ou séchées: voici la manière d'en faire usage.

On fait cuire dans du lait une poignée des feuilles récentes après les avoir coupées, & l'on donne de cette potion à l'enfant matin & soir: OU BIEN, on réduit en poudre ces feuilles après les avoir fait sécher à l'ombre, afin d'en avoir dans toutes les saisons; on met infuser pendant deux heures un demi-gros de cette poudre dans

302 CROUTE LAITIEUSE
du lait de vache ; on en fait une décoction, que l'on passe ensuite par le tamis ; l'enfant en boit deux fois par jour, l'une le matin, l'autre le soir ; il prend, comme on voit, un gros de poudre par jour. On peut, si l'on veut, faire avec ce lait de la soupe, ou une espece de panade. La pensée n'aigrit point le lait, n'altere point sa saveur agréable, & en fait une crème.

Par l'usage de ce remede, durant huit jours, on favorise l'éruption de plusieurs pustules chez les enfans même qui n'avoient auparavant aucune croûte, ou fort peu ; tout le visage se couvre d'une croûte très épaisse (ce dont il convient de prévenir les parens) ; si l'urine, avant ce moment, étoit sans odeur, elle en prend une abominable, comme celle du chat. On continue cette boisson jusqu'à ce que le vice soit sorti ; lorsque l'éruption est bien faite, que les croûtes sont épaissies, qu'il ne reste plus rien au-dedans, ces croûtes tombent & se détachent, pour l'ordinaire, par larges fragmens, après la seconde semaine, & quittent la peau sans y laisser aucun vestige, aucune marque. Quoique ces croûtes soient tombées, il faut cependant continuer l'usage du remede pendant quelque temps encore, afin qu'il ne reste de ce mal aucun levain qui le feroit renaître.

Nous n'entrerons point dans un plus

long détail sur cet objet ; il suffit d'avoir indiqué la méthode de l'auteur , qui nous apprend d'ailleurs que cette espece de virus laiteux peut être long-temps sans se développer. Il donne même les signes par lesquels on est en état de distinguer si une mere ou une nourrice a été attaquée de ce mal autrefois ; connoissance importante, puisque d'une part elle met à portée de prévenir un mal héréditaire , & que de l'autre elle peut empêcher les enfans d'être attaqués, par communication , d'un mal qu'ils n'auroient pas, ou qu'ils auroient sans doute moins fréquemment.

Nous sommes dispensés de faire l'éloge d'une dissertation qui a obtenu le suffrage d'une société de savans , après un dur examen ; mais nous dirons qu'il seroit à souhaiter que tout médecin , dans le cours de sa vie , trouvât un remede certain contre une maladie , ou une méthode infaillible de la traiter : leur mémoire seroit en vénération dans la postérité , & leur nom véritablement immortel.



SUITE des observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate ; par m. GOULIN.

Voyons si, c'est avec plus de fondement qu'on accuse Galien d'avoir porté sur le texte une main téméraire. J'ose le dire, ce reproche est détruit par le fait ; il est détruit par ce que dit Galien en plus de cent endroits. Je ne suis embarrassé que du choix de ces preuves multipliées en sa faveur.

C'est lui-même qui repoussera , qui pulvérisera cette accusation. Il ne pouvoit certainement pas prévoir, que , plus de 1500 ans après sa mort , elle lui seroit intentée. Cependant on croiroit volontiers qu'il a voulu la prévenir, par les précautions qu'il a prises. Elles ont été néanmoins inutiles ; il est accusé de ce délit littéraire : mais il va se défendre , pour ainsi dire , du fond de son tombeau. Ecoutez - le.

“ 1^o. S'il m'étoit permis (dit-il) de mettre dans un ordre convenable tous les aphorismes , je n'hésiterois point de transporter cet aphorisme (62^e com-^{ment. 5^e.}) un peu auparavant . . . , & de le placer après (le 59^e) ”.

Cet homme, qui reconnoît qu'il ne lui est pas permis de changer l'ordre des aphorismes ,

aphorismes , qu'il savoit n'être pas méthodique , cet homme qui se contente d'assigner la place que devoit occuper l'aphorisme 62 de la 5^e section , relativement à l'objet qu'il présente , mais qui cependant le laisse au lieu où il est , se trouve , malgré l'évidence , accusé d'avoir changé l'ordre des sections , lesquelles n'ont jamais existé primitivement .

2°. Dans son commentaire ij (la *section 2^e*) , Galien , interprétant l'aphorisme 8^e , observe que les deux suivans sont une suite ou une conséquence de ce 8^e ; mais il croit que le rang dans lequel on voit ces deux aphorismes est interverti ; que le second de ces deux doit être placé le premier , comme on le trouve dans plusieurs exemplaires . Mais Galien rétablit-il cet ordre ? non : il en donne la raison ; c'est qu'il conserve l'ordre qu'il trouve établi dans la pluspart des manuscrits . Est-ce-là de la hardiesse ? peut-on taxer un homme , qui se conduit ainsi , de porter une main téméraire sur son original , & de le défigurer ?

3°. Dans son commentaire ij , (la *section 2^e*) Galien , expliquant l'aphorisme 31 , observe que cet aphorisme & le suivant 32 , sont une dépendance du 8^e expliqué dans ce même commentaire ij (*de notre précédente remarque*)

396 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

D'après cette remarque , si Galien , comme on l'avance , avoit changé l'ordre des sections , il auroit aussi très certainement changé l'ordre des aphorismes ; cependant il laisse ces deux au rang où il les a trouvés : il observe seulement qu'ils dépendent du 8^e.

4^o. Dans ce même commentaire ij (la *section 2^e*) Galien , après avoir rapporté le texte de l'aphor. 53 , observe que ce qui est contenu dans cet aphorisme se trouve expliqué par lui précédemment , (aphor. 20).

Si Galien étoit aussi hardi qu'on le suppose , il auroit supprimé l'un ou l'autre de ces aphorismes qui diffèrent seulement par les expressions . Mais au contraire , il est si réservé qu'il les conserve tous deux , sans même les rapprocher .

Le nouvel éditeur se comporte autrement , il se permet ce que Galien ne s'est pas cru en droit de faire , il supprime le 20^e aphorisme . Il est vrai qu'on a eu soin de le remplacer par un autre ; nous verrons ailleurs comment on s'y est pris .

5^o. Dans son commentaire iv (la *section 4^e*) Galien transcrit un aphorisme , c'est le 3^e , & observe qu'il l'a commenté plus haut , où il est rapporté en mêmes termes ; il fait partie de l'aphorisme 2^e de la *section 1^{re}* . Galien en avertit , & dé-

clare même que quelques éditeurs ou commentateurs l'effaçoient du nombre des aphorismes ; il ne le retranché pourtant point. Le nouvel éditeur qui , suivant son plan , sembloit devoir faire disparaître cet aphorisme (3. *sect.* iv.) le laisse subsister.

6°. A la suite du 16^e aphorisme de ce même commentaire iv (*section 4^e*) Galien avertit que cet aphorisme pourroit être joint avec l'aphorisme 37 du commentaire ij. (*section 2^e*), & tous deux ensemble n'en former qu'un.

Il ne pense point qu'il lui soit permis de le rejeter. Peut-on être plus scrupuleux à conserver dans son intégrité le texte d'Hippocrate ?

7°. L'aphorisme 56 du même commentaire iv (*section 4^e*), dit Galien , devoit être joint avec le 42^e.

Il se contente de l'observer , mais il se garde bien de faire cette réunion.

8°. Après avoir présenté le texte de l'aphorisme 64 du même commentaire (*section 4^e*), Galien déclare qu'il ne lui paroît point être en son rang , & qu'il devoit être joint avec le 60^e. Cet homme , qui porte une main hardie sur les aphorismes d'Hippocrate , ne rétablit pourtant point cet ordre qu'il croit interverti.

9°. Le 29^e aphorisme du commen-

taire v. (*section 5^e*), n'est point omis par Galien, quoiqu'il soit le premier de la section 4^e. Le nouvel éditeur le retranche. Galien ne se l'étoit point permis, malgré la hardiesse qu'on lui reproche : il crut suffisant d'en avertir.

10°. L'aphorisme 22 du commentaire vj. (*section 6^e*), commence ainsi : ὀκόσα
γῆγματα.... Galien observe que quelques-uns lisent avec plus de justesse : ὀκόσα
ἀλγήματα.... Cependant il n'admet pas dans le texte cette leçon, bien qu'il la trouve préférable. Le nouvel éditeur est moins timide que Galien, il insere dans le texte de cet aphorisme 22^e, les deux mots ; il écrit donc : ὀκόσα γῆματα καὶ ἀλγήματα....

Et l'on croiroit sur sa parole que Galien porta une main téméraire sur le texte d'Hippocrate, & qu'il changea l'ordre des sections. Ce qu'on vient de voir montre au contraire, sans replique, combien il fut circonpect. Je me borne à ces preuves convaincantes, qu'il seroit possible de multiplier, comme je l'ai dit.

Galien, en plusieurs occasions, a démontré que le texte d'Hippocrate est corrompu ; mais en discutant ces objets, il le fait en critique instruit, éclairé, judicieux. Il savoit avec quelle réserve il falloit se comporter, & à quel point il falloit s'arrêter. Il est bon de l'entendre parler lui-même.

Après avoir montré qu'un passage rapporté deux fois dans les épidémiques, est inexact dans le 2^e livre, & fidélement exprimé dans le 6^e, il finit ainsi sa discussion. « Il est utile de faire connoître tous ces endroits obscurs dans lesquels il est probable qu'il se trouve quelque chose d'omis ou d'ajouté. Rien n'empêche que, pour rendre le sens exact & vrai, on n'ajoute dans ces endroits ce qui manque, ou qu'on ne corrige ce qui est vicieux; car de même que c'est une entreprise hardie de changer les anciennes expressions, les anciens textes, c'est, pour les commentateurs habiles, une fonction, un devoir de les conseiller dans leur intégrité, & de résoudre les difficultés en faisant quelques légers changemens, quelques légères additions. J'autai moi-même bientôt occasion, je crois, de montrer, par des exemples, comment il faut faire dans ces occasions: car ce ne doit pas être légèrement & comme au hazard, mais avec la preuve démontrée, que telle doit être la phrase pour être exacte; mais sur tout que telle est la pensée de l'auteur ancien (ou d'Hippocrate), & que ces deux choses s'accordent suivant la correction proposée & admise ». *De diff. resp. lib. iij.*

310 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Un homme qui tient ce langage peut-il mériter les reproches qu'on lui fait ? On voit que Galien connoissoit les règles de la plus saine critique ; il en a donné des preuves , & c'est de lui qu'il faut apprendre la maniere de devenir excellent éditeur, & des œuvres d'Hippocrate , & des œuvres de Galien lui-même.

Revenons à la préface de l'éditeur des aphorismes , qui gémit , avec raison , sur l'ignorance des copistes , qui ont altéré le texte d'Hippocrate en plusieurs endroits ; nous ajoutons & le texte de tous les écrivains anciens.

Il convient que nous exposions les différentes sources dans lesquelles le nouvel éditeur a puisé pour former le nouveau texte qu'il présente à la nombreuse famille des Asclépiades existans & futurs.

I^o, Il loue Celse qu'il appelle le plus fidèle des interprètes (c'est aussi le premier que le nouvel éditeur ait consulté pour sa version) ; mais il s'éleve contre l'édition de cet auteur , donnée en 1766 , par Ch. Christ. Krause qui est ici qualifié , assez singulièrement , d'*érudit plus aveugle qu'une taupe* ; (*éruditus Krause talpā cœptioris in pluribus locis restituendis*). Mais cette comparaison est-elle bien juste , aujourd'hui que les natura-

listes ont démontré que la taupe n'étoit pas aveugle ? S'aviseroit-on de vanter encore les greniers dans lesquels la fourmi fait des provisions pour se préserver de la famine durant l'hiver ? Ce langage ne sauroit plus être que le langage de l'apologue. A proportion que les connoissances augmentent, & que les erreurs anciennes se détruisent, il faut en profiter, il faut parler la langue de son siècle. Quoi qu'il en soit, M. Krause nous semble avoir été traité bien durement, puisqu'il l'est à *la Scaliger (talpā cæcutioris)*, en même temps qu'on le persifle en unissant à ces expressions le mot *eruditus*. Cette maniere, dont le nouvel éditeur reprend ceux qui ne pensent pas comme lui, ou comme lesquels il ne pense pas, est un peu dure. Il l'aime cependant, elle lui est même assez familiere ; c'est encore celle qu'il adopte ou qu'il suit, en parlant du savant & très savant Foës qui, pendant l'espace de 40 ans, a lu & relu Hippocrate. Foës s'est peut-être trompé, comme éditeur & comme commentateur ; mais le travail auquel il s'est livré, la tâche qu'il a remplie, sont immenses. Tous les traités composés par Hippocrate, ou attribués à ce grand homme, ont été revus, conférés, corrigés, mis au jour en 1595 par ce médecin habile ; tandis que

le nouvel éditeur n'a publié que les aphorismes, c'est-à-dire, que Foës a travaillé sur 804 pages *in-folio*, suivant l'édition latine de Cornarius, & que le nouvel éditeur a travaillé sur 18 pages. D'ailleurs Foës a été pour le nouvel éditeur d'une si grande utilité, dans plusieurs endroits, que, par reconnaissance, il auroit dû le traiter avec un peu plus d'indulgence. On voit avec peine qu'il traite presque ce second Galien, comme il a traité le premier : *Mirum sanè FOESIUM tam sagacem vel talpā magis cæcutiisse cum cæteris.* (pag. 170, 171). Mais en revanche le nouvel éditeur, quand il annonce ce qu'il croit avoir rectifié, le fait avec complaisance ; il a même l'air de se caresser, lorsque, par exemple, il s'exprime ainsi : *Autore Hippocrate, & MÈ CERTISSIMO DUCE lege...* pag. 170.

Quant à Celse dont le nouvel éditeur reconnoît s'être beaucoup servi pour corriger le texte des aphorismes, ce n'est pas proprement un traducteur d'Hippocrate, c'est un médecin qui s'est nourri de sa doctrine, & qui en a souvent rendu la substance en sa langue. Celse a composé un abrégé de médecine, dans lequel on trouve, il est vrai, des sentences du maître de l'école de Cos, qu'il a tâché d'exprimer ; mais quelqu'exact qu'il

soit, ou qu'il se soit efforcé d'être, il n'a voulu rendre que le sens, & non la phrase entière; il ne s'est point attaché à présenter expression pour expression, on ne peut donc jamais retrouver dans sa traduction, dans sa phrase, le véritable texte d'Hippocrate : ce qu'il est aisé de démontrer. Prenons pour exemple un endroit du livre iii, conçu en ces termes : *Neque inter magnos dolores, ut neque in-
crescente morbo, tutum est ægrum cibo
impleri; sed ubi inclinata jam in melius
valetudo est.* (pag. 123, edit. VALLART,
1772, in-12).

Le médecin romain rapporte la substance des aphorismes viij & viij de la première section des aphorismes. Supposons que le texte grec soit altéré, tronqué, défiguré dans ces deux aphorismes, je demande si, voulant le restituer, on seroit assez heureux pour retrouver dans cette version le véritable texte, la véritable phrase, les véritables mots : qui pourroit prononcer affirmativement ?

J'ai prié quelqu'un qui sait le grec, mais qui n'a jamais lu Hippocrate, de mettre en cette langue le premier aphorisme de la version de Cornarius, que voici :

*Vita brevis, ars longa, tempus præ-
ceps, experimentum periculosum, judi-*

ciūm difficile. Oportet autem non solum scipsum exhibere quæ decent facientem, sed etiam ægrotum, & præsentes, & quæ extera sunt.

Il m'a donné ce nouveau texte :

Η' βίωσις βρεχῆται, οὐ δὲ τέχνη μακρή, οὐ δὲ χρόνος προπετής, οὐ δὲ πεῖρα οὐδὲν αδίκης, τὸ δὲ κρίνα δυσχερές. Οὐ δὲ μέντοι ὑπηρετῶν ἐώντον χρὶ τὰ προσκότα πράττοντα, ἀλλὰ καὶ τὸν αἰσθένεοντα, καὶ τὸν προϊστάμενον, καὶ τὰ ἔξωτα.

Mais une autre personne que j'ai engagée de traduire en grec le même aphorisme, sur la version de Foës, l'a fait ainsi :

Οὐ βίος βρεχύς, οὐ τέχνη μακρή, οὐ ἐυκαιρία ὠκεῖα, οὐ ἐμπειρία ἀπατεών, οὐ γνώμη δύσκολος. Οὐ δέ μὴν ἔχαρκες εἰατόρ τοῖς ἀναγκαῖοις παρένται, ἀλλὰ δὲ τὸν νοσεόντα, καὶ τὸν παρασατῶντας καὶ τὰ ἔξωθεν ἐυκατασκευάζονται χρὶ.

La version latine de Foës est conçue en ces termes : *Vita brevis, ars longa.*

DES APHORISMES D'HIPP. 315
occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Neque verò satis est, ad ea quæ factō opus sunt, præsto esse; sed & ægrum, & eos qui præsentes sunt, & res externas, ad id probè comparatas esse oportet.

Ces deux essais prouvent bien clairement que les traductions ne représentent jamais les textes ; le génie des langues s'y oppose : il permet seulement de rendre le sens.

Produissons encore un exemple ; un médecin de la faculté de Paris, Gerard Denisot (1), a mis en vers grecs les aphorismes d'Hippocrate ; il exprime le premier par ces deux distiques :

Ωχύπορος βίος, οὐ τίχυν μάκρ', δέδυς, οὐ καιρός ;
Πειραδέτε φαλερή, παγχαλεπήτε χροῖς.
Οὐκ ἀυτὸν δὲ μόνον, νοσέοντα δὲ, καὶ παρέοντας,
Καὶ τὰ πρὸς ἔξωθεν, χρὴ τὰ δέοντα ποιεῖν.

Non seulement la phrase n'est point semblable à celle d'Hippocrate, la me-

(1) Ce docteur a joui d'une grande réputation ; Grangier, autre médecin de Paris, en parle en ces termes : . . . GERARDUM DENISOTUM *inter principes non solum hujus urbis florentissimae, sed totius etiam Gallicæ medicos, & doctrinarum studiis ornatissimos, & medendi gloriâ clarissimos, consului.* Monit. in THEOPHR. sudor.

316 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

fure gênoit le versificateur; mais il s'est servi de synonymes; il a mis *ωνύπορος* au lieu de *βραχὺς* employé par Hippocrate; *παγχαλεπί*, au lieu de *χαλεπί*; *χρῆ* au lieu de *ἥση*; il a d'ailleurs ajouté la préposition *πρὸς*, pour la mesure.

Une traduction ne sauroit donc toujours faire retrouver les véritables termes d'un texte, & moins encore la véritable phrase, ni l'idiotisme, qu'on ne peut faire passer d'une langue dans une autre.

II^e. Le second interprète, cité par le nouvel éditeur, est Honain. C'est un arabe, dont la version, en la supposant même de la plus grande fidélité, ne peut qu'aider un arabe à entendre le texte grec qu'il voudroit lire: & quand Honain (ce qui n'est guere probable) auroit su le grec aussi bien que Galien, tout ce qu'il auroit pu faire, eût été de procurer la lecture des aphorismes d'Hippocrate aux médecins de sa nation, qui ne savoient pas la langue des Ioniens. Mais le génie de la langue arabe étant très différent du génie de la langue grecque, & la première n'étant pas moins abondante que la seconde, il est absolument impossible qu'on retrouve dans la version ou le commentaire d'Honain la phrase d'Hippocrate, ni les termes qu'il a employés, ni le véritable mode d'un verbe, ni le dia-

lecte, &c. &c.... Mais le nouvel éditeur n'a point vu le travail original d'Honain.

III^o. Le troisième interprète est un juif nommé Nathan, mais arabe de naissance, qui a traduit en hébreu le commentaire arabe d'Honain. (Honain. . . . *illius hebræus interpres judæus Nathan*). Cette version hébraïque fut achevée, nous dit-on, le 22 février 1293; & la manuscrit (de cette version) dont on s'est servi, & qui est sur vélin, date du 19 juin 1465. Aujourd'hui 19 juin 1779, il y a donc 314 ans que cette copie existe, & peu de temps après l'invention de l'imprimerie. Le nouvel éditeur a eu entre les mains une copie beaucoup plus récente, mais d'une écriture moins nette; il a d'ailleurs connaissance d'une troisième qui se trouve à Oxford, dans la bibliothèque bodleienne: mais il nous apprend que de tous les traducteurs ou commentateurs, à peine en est-il un seul qui ait mieux saisi le sens des sentences du divin vieillard. Cependant, ajoute-t-il, cette version se ressent des injures du temps: *suos tamen, ut cæteri, temporum injuriâ, passus est manes.*

Quelque fidelle que soit la traduction hébraïque faite par Nathan de la version & du commentaire arabe d'Honain, qui croira qu'elle puisse jamais représenter la

318. OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

phrase d'Hippocrate, & les mots qui la composent, & le dialecte ionien? C'est presque de cette maniere qu'a été faite, dit-on, la premiere version latine d'Avicenne. Un homme, qui ne favoit pas de médecine, traduisoit en italien, mais de vive voix, le texte de cet arabe; un médecin recueilloit cette interprétation orale, & l'écrivoit aussi-tôt dans un latin barbare, dont l'obscurité étoit augmentée par l'insertion de beaucoup de termes arabes, dont l'interpréte italien ignoroit la signification, & qu'il ne pouvoit rendre. Quoiqu'on ait corrigé cette premiere version d'Avicenne, elle est cependant encore inintelligible en des milliers d'endroits.

Nathan fut sans doute plus instruit; & par conséquent plus exact & plus fidèle, mais il n'a véritablement donné que la traduction d'une autre traduction des aphorismes d'Hippocrate: une semblable traduction peut-elle jamais faire autant d'autorité que le texte même? Quant au commentaire d'Honain, soit en arabe, soit en hébreu, on peut hardiment prononcer qu'il ne sauroit être supérieur à celui de Galien; quelque grande que soit l'affection avec laquelle on déprise celui-ci pour éléver celui-là.

IV^o. Le quatrième secours qu'on a eu

pour cette nouvelle édition, est une autre version hébraïque faite par Gaiot, & imprimée à Rome. L'éditeur, qui déclare en avoir beaucoup profité, annonce en note qu'elle fut dédiée au cardinal Mazarin, & qu'elle parut en 1647. Il s'arrête là: il n'en marque point le format, qui est l'*in-8°*, & n'avertit point qu'avec la version hébraïque de Gaiot, se trouvent le texte grec & une version latine; c'est-à-dire, que les aphorismes d'Hippocrate paroissent en trois langues dans cette édition. D'après cette observation, il est clair que la version hébraïque de Gaiot n'est guere qu'un objet de curiosité littéraire: quelque mérite qu'elle ait, elle ne sauroit en avoir plus que le texte grec qui l'accompagne; elle doit être mise, tout au plus, au rang des versions latines, lesquelles sont inutiles à ceux qui entendent l'original. Si elle pouvoit être de quelqu'avantage, ce seroit pour un hébreu qui ignoreroit la langue grecque.

V°. Le nouvel éditeur a découvert un troisième interprète hébreu dans la bibliothèque du roi. C'est un anonyme qui a fidélement copié ou rendu le texte grec de Galien; c'est pourquoi, ajoute l'éditeur, on doit en faire peu de cas. *Ideoque parvi aestimandus.* Il est assez singulier que la raison qui auroit dû obtenir pour cet

320 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

interprète quelque considération, soit précisément la raison qui le fasse rejeter.

V. I^o. C'est un commentaire grec, manuscrit, d'un certain Meletius, que le nouvel éditeur dit avoir été médecin, & avoir vécu certainement avant Joannicius, médecin du x^e siècle.

Comme ce manuscrit de Meletius contient probablement le texte des aphorismes, séparé du commentaire, il a pu être d'une plus grande utilité que les précédents manuscrits; surtout si ce manuscrit de Meletius est bien fidèle, & ancien.

Quant à Philotheus, comme de l'aveu même du nouvel éditeur, il n'est que le plagiaire de Meletius, dont il a abrégé le commentaire des trois premières sections des aphorismes, & copié le reste, on voit qu'il n'a pu être d'une fort grande utilité : cependant il est assez souvent cité dans les notes critiques de la nouvelle édition.

VII^o. Un exemplaire manuscrit d'un philosophe nommé Δαμασκιος, qui vivoit vers le temps de l'empereur Justinien.

Le nouvel éditeur observe que (le stoïcien) Damascius a suivi & abrégé le commentaire de Galien, mais qu'il a le mérite d'expliquer, en quelques endroits, la pensée d'Hippocrate mieux que ne l'explique le médecin de Pergame; comme d'ailleurs

d'ailleurs il se rapproche beaucoup des Arabes dans ses explications, ce sont ces deux dernières raisons qui l'ont rendu précieux pour la confection du nouveau texte des aphorismes. Aussi ce Damascius est-il assez souvent cité dans les notes critiques. Nous apprenons de Suidas qu'il avoit composé un commentaire sur Platon, & un traité περὶ ἀρχῶν ; le nouvel éditeur annonce ce traité sous ce titre, *de principiis* : seroit-ce pour faire entendre que c'est un extrait d'un livre d'Hippocrate, qu'on trouve sous ce titre dans le recueil de ses œuvres, & qui porte encore cet autre titre περὶ αἰρέσων, *de carnisbus*? Suidas cependant ne dit point que ce traité de Damascius soit un extrait, ni même un commentaire de celui d'Hippocrate. Peu importe au reste de savoir de quelle nature étoit ce livre, plus philosophique peut-être que physique, ou relatif à la médecine.

VIII^e. Vient ensuite Constantin l'Africain, moine du xij^e siècle. Le nouvel éditeur a eu sous les yeux cinq manuscrits de la version latine qu'il a faite d'un commentaire arabe sur les aphorismes d'Hippocrate. Comme elle étoit écrite d'un style barbare, ajoute-t-on, elle fut retouchée par Azzon, à la priere duquel Constantin l'auroit faite.

Quoique revu par Azzon, le style n'est pas moins rude & barbare. Ce sont pourtant les aphorismes d'Hippocrate ainsi traduits, qui les premiers furent imprimés, comme nous l'avons remarqué pag. 254. On n'auroit jamais soupçonné qu'on pût retirer beaucoup de secours de cette version; mais c'étoit la version d'un commentaire arabe: c'est à ce titre qu'elle est devenue précieuse, & que le traducteur a mérité les grands éloges qu'on lui donne. Kestner n'en pense pas si favorablement: *Attamen & hoc sciendum, scripta, ejus. (CONSTANTINI) præferentia nomine, maximam sui partem, ex peregrinis adeoque tum temporis incognitis Arabum operibus plagio subducta, & latinitate inculta atque incompta esse donata.* Biblioth. med. pag. 208.

IX°. Enfin une autre version latine faite sur le grec; elle est manuscrite à la bibliothèque du roi; mais le discours est souvent sans suite, par la faute du copiste. Aussi le nouvel éditeur déclare-t-il qu'elle n'a pu lui être fort utile.

De ces neuf trésors recouvrés, & ouverts pour enrichir & orner la nouvelle édition des aphorismes d'Hippocrate, ou plutôt pour accommoder un nouveau texte, deux seuls, le vj & le vij méritent, peut-être, quelque attention, parce

que ce sont des manuscrits grecs. Les sept autres n'étant que des traductions ou des commentaires arabes, hébreux, latins, ne pourront jamais servir à rectifier des phrases grecques, ni à rétablir des mots défigurés ou omis, ou à faire rejeter ceux qui autoient été insérés, lorsqu'ils ne nuisent point au sens, ni à restituer le dialecte. Ce sont des vérités qu'on n'a pas besoin de démontrer; elles sont sensibles pour tout homme qui raisonne, & qui est de bonne foi.

A l'égard des imprimés, le nouvel éditeur a consulté l'édition de Foës, à la fidélité de laquelle il déclare n'avoir pas voulu déroger : *Foësius, cuius fidei nil derogatum volui.* Cette déclaration formelle n'empêche point qu'il n'y ait un fort grand nombre d'endroits où la nouvelle édition s'éloigne de celle de Foës; mais ce ne sont, sans doute, que des exceptions qui ne font que fortifier sa déclaration. Quoi qu'il en soit, le nouvel éditeur a comparé les différentes leçons rassemblées par Foës, avec l'édition d'Isengrien, c'est-à-dire avec le 5^e volume des œuvres de Galien, imprimées à Basle en 1538, aux dépens d'André Cratander, & de Jean Bebelius; tome dans lequel se trouvent les aphorismes d'Hippocrate commentés par Galien. Le nouvel

324 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

éditeur ajoute qu'il a fait choix de plusieurs variantes extraites des exemplaires de *Severin* & de *Le Febure*; exemplaires qui ne sont pas à mépriser: *Selectis una pluribus locis è SEVERINI* (1), *Fevrei non spernendis exemplaribus. Praef. p. xvij.*

On ne devine pas d'abord aisément de quels exemplaires on veut parler ici: si ce sont des imprimés ou des manuscrits. On seroit tenté de croire que ces manuscrits ou imprimés dont on fait légèrement mention, ont été sous les yeux du nouvel éditeur. Il n'y a pas d'apparence néanmoins que cela soit. Mais on imagineroit peut-être qu'il y a eu un *SEVERIN* ou *SEVERINI* qui a donné une édition ou un commentaire des aphorismes d'*Hippocrate*. On se tourmenteroit en vain pour en trouver; le nouvel éditeur veut parler de *LOUIS SERVIN*, savant juréconsulte, & avocat général au parlement de Paris, qui communiqua à

(1) J'ai cru, en lisant d'abord la préface de la nouvelle édition, que le mot *SEVERINI* étoit une faute typographique; j'étois dans l'erreur, car on le trouve souvent répété dans les notes critiques, & notamment pag. 16, lin. 17.... pag. 27, lin. 6. *SEVERINI* codex; & lin. 24.... pag. 44, lin. 8, codex *Séverini*..., pag. 46, lin. 16.... pag. 66, lin. 13.... pag. 145, lin. 15.... pag. 156, lin. 11, &c.,...

Foës un exemplaire de l'Hippocrate de Froben avec des notes ou variantes manuscrites. *Voyez* Foës, lorsqu'il adresse la parole *lectori candido.* (HIPPOCR. FRANCOFURTI, 1595).

Quant à Le Febure (FEVREI), il n'est pas plus aisément d'entendre de qui il est question ; ni si c'est un éditeur ou un commentateur des aphorismes d'Hippocrate. Ce n'est ni l'un ni l'autre. C'étoit un médecin de la faculté de Paris, fils de la fille de Jean Ruel ou de Ruelle (car on écrit diversement ce nom), aussi médecin de cette faculté. Il se nommoit Albert Le Febure ; il avoit envoyé à Foës un exemplaire des œuvres d'Hippocrate, imprimé à Venise, par Alde en 1526, à la marge duquel il y avoit aussi des notes ou variantes. *Aubrius typographus.... Lutetia duo Hippocrates exemplaria ad nos attulit, unum Aldinum ALBERTI FEUREI.... alterum Frobenianum LUDOVICI SERVINTI.... in amplissimo senatu parisieni fisci regii patroni... Foës.*

Ainsi l'on voit que c'est par Foës qu'on a connu ces variantes, & que c'est de l'édition qu'il a donnée qu'on les a extraites. Il étoit donc de l'étroite justice de ne pas laisser tomber (par inadvertance) le nom de ce docteur.

326 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.
tance sans doute) une espece de voile
sur le dépôt qui les renferme.

Le nouvel éditeur déclare qu'il ne s'est point servi de l'édition de van der Linden , parce qu'elle est très infidelle : tout le monde est de son avis.

Le nouvel éditeur , en lisant l'ouvrage de Rieger , en a tiré , dit-il , l'avantage d'apprendre à admirer la patience infatigable des Allemaïds plustôt que leur pénétration & leur véritable érudition. Cette critique paroîtra certainement trop sévère à ceux qui connoissent la littérature allemande ; mais encore indécente.

Il déclare ensuite qu'il n'a point voulu changer ni déranger l'ordre des aphorismes , en les distribuant par matières , comme l'ont fait J. Agricola Ammonius , en 1537 ; Olivier Popard (ou Poupard), en 1580 ; Emmanuel Stupanus (ou Stupan), & autres.

Pour lui , moins téméraire & moins hardi , voici à quoi s'est réduit son travail , dont il rend compte en ces termes :
« J'ai rétabli le dialecte ionien , autant
» qu'il m'a été possible , d'après les ma-
» nuscrits qui nous restent ; en restituant
» les idiotismes , l'orthographe , propre des
» Ioniens , & autorisée par les grammairiens grecs . Mais je n'ai rien eu de plus à

» cœur, en disposant chaque chose, même
 » les accens & les points, d'après les diffé-
 » rentes leçons, que d'exprimer des sen-
 » tences claires, & les vrais principes de
 » l'art, tels qu'Hippocrate lui-même les
 » avoit écrits dans les livres qui sont de
 » lui. A l'égard des opinions des inter-
 » prètes, je les ai négligées toutes les fois
 » qu'elles s'écartoient un peu du texte ;
 » les endroits qui m'ont paru douteux ou
 » difficiles à entendre, ou suspects, je les
 » ai marqués, je les ai disputés sans taire
 » le plus léger doute ; j'ai fait disparaître
 » les sentences fausses : c'est ainsi que je
 » vais entreprendre de corriger les autres
 » ouvrages d'Hippocrate, lorsque j'aurai
 » vu les Arabes... *Præf. nov. ed. p. xvij.*

Tel est, en abrégé, ce que renferme cette préface du nouvel éditeur, qui désigne, en la finissant, par des lettres capitales les huit manuscrits de la bibliothèque du roi, qu'il a consultés.

Mais, afin qu'on ne me soupçonne point d'avoir oublié, de dessin prémedité, l'énoncé des sources où le nouvel éditeur a puisé, j'ajouterai ici qu'il déclare avoir consulté trente-deux exemplaires....
Not. CRIT. pag. 181.

Le nouvel éditeur, en faisant disparaître les sentences fausses, c'est-à-dire, plusieurs aphorismes d'Hippocrate, qu'il

328 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

n'a pas cru être dignes de ce grand hommē, n'a-t-il pas craint que tous les médecins & les savans réunis ne s'élévassent tous ensemble, & ne rétorquassent à plus juste titre contre lui le trait qu'il a lancé contre Galien. Par les *nota*, qui sont dans la suite des aphorismes, on voit que le nouvel éditeur en a retranché 40. Je n'examine point ici si quelques-uns ont été transposés & mis ailleurs, ni s'il en a inséré ou substitué de nouveaux ; je dis seulement qu'on ne voit plus ces 40 aphorismes au rang qu'ils occupent dans toutes les éditions que nous avons depuis 1526 & 1538.

Est-ce sur un livre qui existe depuis 20 siècles, qu'il est permis de faire de semblables retranchemens ? Avons-nous le droit de mettre la main sur ce qui appartient à autrui ? Galien a eu l'attention scrupuleuse de respecter cet ouvrage, & il est accusé d'avoir mis en pièces, défiguré, par conséquent, Hippocrate. Le nouvel éditeur a porté la hache sur ce bois antique & sacré, pour lequel les Asclépiades & leurs successeurs avoient plus de vénération qu'on n'en eut autrefois pour la forêt de Dodone. Ce bois, dont la faulx du temps n'avoit abattu que quelques branches sans toucher aux troncs, le nouvel éditeur l'a

dévasté, dégradé, rendu méconnoissable ; il contemple d'un œil satisfait cet abattis immense ; il dresse comme un trophée de ces tristes ruines, il s'y repose en s'applaudissant & en se glorifiant des ravages qu'il a causés.

Ce n'est pas assez pour nous de gémir sur cette entreprise téméraire, nous croyons dévoir la déférer au tribunal à jamais existant des Asclépiades, & lui mettre sous les yeux un rapport fidèle, afin qu'il puisse prononcer sur un objet aussi important pour la médecine & pour la littérature.

Avant que d'entrer en matière, qu'il me soit permis de faire encore une réflexion.

Quand un homme a fait un livre, & qu'il l'a rendu public, il fait très certainement qu'il se donne autant de juges légitimes qu'il aura de lecteurs éclairés, instruits. Lorsqu'il a d'eux l'opinion qu'il doit toujours avoir de leur capacité, lorsque d'ailleurs il a cette modestie qui convient si bien à tout le monde, même aux vrais savans, il réclame volontiers leur indulgence en sa faveur. Quel auteur n'en a pas besoin, même après n'avoir rien négligé pour mériter des applaudissements & des suffrages ! Il se gardera donc bien de leur dire : *Montrez-*

330 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

moi mes erreurs, si vous aimez la vérité;
ou, ce qui est plus fort encore, *soyez pour moi des censeurs aussi rigides, si je me suis trompé, que j'ai été sévère à l'égard des savans que j'ai repris sans aucun ménagement.* Cette permission qu'il sembleroit leur donner, ils n'en ont pas besoin; c'est un droit imprescriptible que possèdent tous les membres de la république des lettres, & dont il reconnoîtroit alors avoir usé lui-même; c'est *le droit des gens* dans l'empire de la littérature: ils sont juges-nés de toutes les productions de l'esprit. A qui l'écrivain qui tiendroit ce langage, l'adresseroit-il, si ce n'est à ses pairs? Il est vrai que pour le tenir, il faudroit qu'il se crût bien assuré de n'avoir point commis d'erreur dans son ouvrage, ou qu'il présumât que ses lecteurs ne fussent pas en état de les appercevoir, s'il y en avoit. Mais après avoir affecté ce ton confiant, qui est une espèce de défi, & qui semble annoncer une très grande supériorité, pourroit-il sans être inconséquent, pourroit-il sans orgueil & sans arrogance, récuser des pairs qu'il ne sauroit méconnoître? Pourroit-il décliner, sans s'avouer coupable ou défait, le tribunal intégrte qu'il auroit lui-même indiqué, & qui est ouvert pour l'entendre, lui & ceux qui ne s'y seroient

DES APHORISMES D'HIPP. 331
présentés que parce qu'il les auroit , pour
ainsi dire , assignés lui-même à y compa-
roir , ou pour couronner ses succès , ou
pour exposer ses méprises ?

Nous allons examiner d'abord le pre-
mier aphorisme d'Hippocrate , tel qu'il se
lit dans la nouvelle édition , sans la moin-
dre crainte de déplaire au nouvel éditeur
qui fait hautement profession d'aimer la
vérité , autant que nous l'aimons & que
nous la chérissions nous-mêmes .

(*La suite au journal prochain*).

O B S E R V A T I O N S

*S U R des douleurs pleurétiques dépen-
dantes des vers , & sur la vertu de la co-
ralline [appelée lemithochorton] dans
ces sortes de cas & dans d'autres ; par
m. SUMETIRE , médecin à Marignane
en Provenç.*

PARMI les maladies anomalies dont les
vers sont la cause , celle qui ressemble à
la véritable pleurésie est des moins rares .
J'ai vu un grand nombre de cas qui fon-
dent cette classe d'anomalie ; il seroit
trop long & inutile de les détailler tous :
je me contente d'en publier deux que j'ai
observés récemment , lesquels sont les plus

décisifs, & fournissent encore la preuve la plus évidente de l'efficacité admirable de l'espece de coralline qu'on distribue depuis quelque temps sous le nom de *Lemithochorton*, pour détruire & expulser les vers intestinaux.

Dans le mois de janvier de cette année, le fils de *J. Michel*, travailleur de ce lieu, âgé d'environ onze ans, fut pris de la fièvre & d'une douleur au côté droit, avec toux fréquente : je lui fis tirer du sang du bras, lequel se trouva fort couenneux, & je prescrivis les remèdes appropriés aux cas inflammatoires ; les symptômes n'en furent point changés. L'état de la langue désigna le besoin d'un purgatif dont le bon effet diminua la fièvre & la douleur ; ce calme se soutint pendant près de deux jours, après quoi la fièvre reprit la même force, & la douleur la même vivacité ; je crus devoir redonner le purgatif, y étant déterminé par la même indication, & par le bon succès qu'il avoit déjà eu. L'effet de ce dernier fut également heureux, la fièvre cessa, & la douleur pleurétique fut dissipée. Mais un jour après, l'une & l'autre repartirent avec plus de violence ; les variations ou especes de périodismes dans le retour des principaux symptômes, & le caractère du pouls qui réunissoit la vi-

tasse à un ton serré & spasmodique , me porterent à penser que les vers pouvoient être la cause essentielle de la maladie : je fis donner le lemithochorton dont j'avais vu , dans plusieurs cas , les merveilleux effets contre les vers ; je l'administrerai suivant les instructions qu'a données un chirurgien grec appellé *Stephénopoli* , homme d'un sens très judicieux , doué de beaucoup de connaissances pratiques , & du caractere le plus honnête , lequel a apporté cette coralline de l'île de Corse où il avoit été employé dans les hôpitaux militaires , & l'a distribué , il y a deux ans , dans les cantons de la Provence . Sa méthode (1) la plus ordinaire est de donner cette mousse marine en infusion ou en décoction , & d'employer une once d'eau pour chaque gros de coralline . On en met un gros ou un gros & demi pour le premier âge ; deux gros pour le second , & 3 ou 4 gros pour les adultes . Lorsqu'on prépare le remède en infusion , on fait infuser la mousse , pendant la nuit , dans un vase couvert ; on passe l'infusion le matin , & on y ajoute un peu de sucre ou de miel ou de syrop ; ce qui rend le remède plus agréable , & même plus efficace , suivant

(1) Voyez son mémoire imprimé en 1777.

ce qui a été observé. Lorsqu'on donne le remède en décoction, on fait bouillir durant deux ou trois minutes le lemithochorton en même dose & en même proportion d'eau ; on coule avec expression, y ajoutant aussi du syrop ou du sucre, & on le fait prendre chaudement. Ce remède ne manque jamais de faire rendre des vers, s'il y en a dans les intestins ; il les expulse ordinairement dans les 24 heures. Il est souvent nécessaire de réitérer ce remède jusqu'à trois fois, & même plus, suivant que l'indication persévere.

Je préférail, comme font la plupart des praticiens françois, de donner le lemithochorton en décoction dans le cas que je viens de décrire. Le jeune malade rendit par le bas, le lendemain, plus de 50 vers, & il fut délivré entièrement de tous les symptômes de sa maladie.

Au mois de mars dernier, le fils de *Joseph Alibert Ménager*, âgé de 18 ans, d'une constitution mince, fut atteint de la fièvre, & d'une douleur pleurétique accompagnée de toux. Je le fis saigner d'abord du bras ; la douleur ne changea point. Dans la nuit, vers les 3 heures, elle prit une violence extraordinaire ; le matin je fis purger le malade, guidé par la même indication du premier cas ; la

douleur & la fièvre furent un peu diminuées ; dans la nuit suivante , à la même heure , la douleur revint avec la même vivacité ; le matin j'employai quelques remedes tendans à exciter la sueur , mais ils furent sans succès , & nous ne pûmes prévenir le retour de la douleur , pour la nuit suivante . Considérant alors que le pouls qui avoit un caractère de vivacité & d'irritation plutôt que d'inflammation , & le retour comme périodique de l'augmentation de la douleur pleurétique , paraisoient indiquer la présence des vers dans l'estomac ou les intestins , je fis donner le lemithochorton , lequel fit évacuer , à-peu-près dans les 24 heures , sept ou huit vers ; la douleur , qui avoit été fort diminuée , persistant encore , je fis réitérer le remede qui expulsa encore , le lendemain , cinq ou six vers . Le mal , qui devenoit par - là toujours moindre , n'étant pas encore cessé tout - à - fait , je prescrivis une troisième fois la coralline qui opéra la guérison entiere , ayant fait sortir encore deux vers .

Le lemithochorton est un remede incomparable contre les vers ; il ne les tue pas toujours , mais il les chasse immuablement , ou il dissipe tous les accidens qui en dépendent .

Sa vertu est encore bien constante &

remarquable dans les coliques causées par les vers , & ce cas est beaucoup plus fréquent qu'on ne l'avoit cru jusqu'aujourd'hui. On est fondé ordinairement à croire qu'il est tel, lorsque la colique prend tout-à-coup, sans circonstance antécédente qui ait pu l'occasionner.

Son efficacité est encore bien décidée dans beaucoup de cas dont les vers ne sont pas la cause. Je l'ai donné plusieurs fois à des gens de campagne qui étoient attaqués subitement de coliques violentes , lesquelles étoient appaissées sur le champ par le lemithochorton , bien qu'il ne fit pas sortir des vers : ce qui sembleroit prouver que cette mouffe a une vertu calmante.



PROCÉDÉ pour faire l'aethiops martial, par l'intermède de l'acide nitreux ; par m. CROHARÉ, apothicaire de monseigneur le comte d'Artois.

L'EMPRESSEMENT que plusieurs personnes de l'art (1) mettent à rechercher

(1) « M. Maret, secrétaire de l'académie de Dijon, a envoyé à la société de médecine un procédé pour faire l'aethiops en dissolvant le fer, ou la mine de fer spathique dans l'acide nitreux, & en le précipitant par l'*alkali volatile caustique* ». (Voyez *gazette de santé*, année 1777, pag. 132, 160 & 210). Ce procédé, quoiqu'incertain & dispendieux, fut reçu favorablement ; & l'importance que l'on mit à cette prétendue nouveauté, engagea le commissaire chargé de l'examiner, à faire une suite très nombreuse d'expériences, qui, avec les différens procédés communiqués à cette époque à la société, ont fourni à m. F... l'idée du mémoire, sur la dissolution & la précipitation du fer, lu à l'académie des sciences vers la fin de la même année 1777.

On communiqua encore à la société (comme nouveau) un autre procédé pris de l'*histoire de l'académie des sciences*, pour l'année 1683, qui consiste à faire rougir le safran de mars apéritif dans une cornue à laquelle on adapte un récipient. A la vérité, l'académicien n'avoit pas intention de faire de l'aethiops ; cette préparation étoit inconnue de son temps : mais l'appareil de la distilla-

& à publier des procédés nouveaux pour préparer divers remèdes, & notamment ceux qu'on tire du fer, m'ont engagé à présenter à la société de médecine celui qui, depuis plus de douze ans, me sert à préparer en peu de temps une quantité considérable d'æthiops.

Dans une terrine de grès, mettez de la limaille de fer, bien nette, la quantité que vous voudrez, humectez-la avec de l'eau distillée de maniere qu'elle en soit couverte de quelques lignes ; placez la terrine sur un fourneau déjà allumé ; lorsque le mélange sera chaud à ne pouvoir y tenir la main, versez-y une portion d'*eau-forte* du commerce, étendue d'une pareille quantité d'eau distillée, il se fait une effervescence, la matiere se gonfle prodigieusement, & se couvre d'une écume noire, abondante ; agitez-la incessamment avec une spatule de fer. Continuez d'ajouter, peu à la fois, de l'*eau-forte* affoiblie : à mesure que la matiere se des-

tion nouvelle prouve combien on a été fidèle au procédé de 1683. Un creuset légèrement couvert suffit, & est plus commode; tous les safrans de mars, même celui qui est fait avec le soufre, s'y convertissent en poudre noire attritable par l'air, mais indissoluble dans les acides.

sèche & perd son humidité, on aura l'attention de l'humecter avec de l'eau chaude pure. Pour en séparer l'aethiops on la délayera dans une quantité suffisante d'eau.

Quelqu'attention que l'on ait portée dans cette opération, il échappe toujours une portion de la limaille que l'on trouve dans la terrine après le lavage; en la traitant avec l'esprit acide, comme dans la première opération, on la convertit presque toute en aethiops.

Après que l'on aura décanté l'eau qui surnage l'aethiops, il faut le sécher le plus promptement qu'il est possible; on y parvient en peu de temps, & même avec facilité, en plaçant la terrine sur le feu, & en remuant jusqu'à ce que l'aethiops soit parfaitement sec.

Avec un peu de soin, ce procédé donne six à huit gros d'aethiops par once d'eau-forte.

Cet aethiops est extrêmement noir & aussi divisé que celui qui est préparé par l'eau d'après la méthode de Lémery. L'un & l'autre sont parfaitement attirables par l'aimant. On a écrit & on continue à enseigner qu'une des propriétés essentielles des aethiops est leur dissolubilité dans les acides; mais il est bien évident que ceux qui perpétuent cette erreur,

n'ont jamais examiné les propriétés chimiques des æthiops, sur lesquels les acides n'ont point d'action, au moins sensible, quand ils sont bien préparés, c'est à-dire, extrêmement divisés.

D'après la théorie que la plupart des chymistes enseignent depuis trente ans sur les dissolutions métalliques & sur leurs précipités, on pourroit croire que l'æthiops que nous présentons n'est qu'un précipité résultant de l'évaporation rapide d'une portion de l'acide du nitre; au moins est-il certain que cette objection nous a été faite plus d'une fois: & nous y avons répondu premièrement, qu'il ne contenoit aucun vestige de l'acide qui a concouru à le former; secondement, que la chymie nous fournissoit des moyens sûrs pour l'y démontrer, si réellement il en contenoit; troisièmement, que m. Rouelle nous a appris que les précipités sont tous formés de trois substances. « Une substance métallique » (dit-il) dissoute par un acide, étant précipitée par un alkali fixe ou volatil, « elle n'est pas seule comme quand on la dégage par une autre substance métallique, elle est unie à une portion de l'acide, & à un peu d'alkali.
 » Une substance métallique, dissoute

» par un acide , n'est nullement précipi-
» tée par un autre acide , c'est une vraie
» crystallisation (1) ».

Tels sont en abrégé les principes de cette doctrine vraie , lumineuse , la seule qui n'éprouve aucune exception , que le restaurateur de la chymie en France a répandue sur la partie la plus intéressante comme la plus variée de l'art.

Nous employons l'acide du nitre pour diviser le fer , mais diviser n'est pas dis- soudre ; ce qui est d'autant plus vrai , qu'en faisant évaporer les lotions on ne trouve point de nitre martial : il est même à remarquer que dans cette opé- ration l'acide , outre l'effervescence qu'il produit lorsqu'on le verse sur la limaille , ne se manifeste par aucune autre pro- priété , car les vapeurs qui s'en élèvent ne sont pas rouges , elles n'ont aucune odeur acide , & ne prennent point à la gorge , comme il arrive dans les dissolu- tions des métaux par cet acide.

On sait que des chymistes renommés attribuent à l'acide du nitre des effets bien opposés à ce qui se passe dans la production de l'aethiops , & qu'ils le re-

(1) Mém. de l'académie des sciences , année 1754 , pag. 588 & suiv.

gardent comme l'agent le plus propre à détruire la plupart des substances métalliques, telles que le fer, le mercure, &c. que, d'après cette supposition, ils ont distingué le mercure en autant de terres que l'art fait de préparations diverses de cette substance.

A l'égard du fer, aucun ne nous a encore appris les précautions essentielles pour obtenir une dissolution, parfaitement saturée de ce métal, dans l'acide nitreux. Mais ils enseignent avec une méthode & une clarté admirables, que l'acide quitte & laisse précipiter celui qu'il tenoit en dissolution, pour se porter sur celui qu'on lui présente de nouveau, & de ce phénomène⁽¹⁾ renouvellé avec le même acide, autant de fois qu'il plaît au chymiste, ils concluent toujours que l'acide enlève au fer le principe de l'inflammabilité, & le réduit dans l'état de chaux métallique.

Pour nous, en avouant bien sincèrement que trop peu accoutumés aux *spéculations élevées*, pour nous occuper à défendre des théories arbitraires dans une science qui ne peut s'étendre & se per-

⁽¹⁾ Voyez le dictionnaire de chymie, ancienne & nouvelle édition.

fectionner que par les faits bien observés, nous nous contentons de dire que, dans notre procédé, le fer détruit l'acide du nitre; que le mercure lui fait éprouver un changement qui approche de la décomposition; que dans une infinité de circonstances où cet acide concourt à faire perdre aux substances métalliques le principe de la *métalléité*, nous avons observé qu'il s'altere, se modifie, & même se détruit; qu'enfin l'air fixe ou gas, que l'on suppose gratuitement exister dans les corps solides, est formé de la modification, ou, si l'on veut, de la transformation qu'éprouvent les acides par leur action sur ces substances (1).

C'est d'après l'examen de ces phénomènes que nous avons conçu l'idée d'appliquer l'acide nitreux au fer, comme agent méchanique propre à le réduire à une ténuité extrême par le concours du feu & de l'eau. Le succès le plus complet a réalisé nos espérances.

Il seroit, sans doute, bien intéressant de pouvoir découvrir la cause du peu de

(1) Nous aurons occasion de démontrer cette modification des acides, dans des observations sur les différens moyens de retirer l'acide phosphorique des parties solides des animaux, & sur sa conversion en phosphate.

Solubilité des æthiops dans les acides. Ne dépendroit-elle pas de la prodigieuse division où se trouvent leurs parties ? En attendant que l'expérience nous fasse connoître la véritable cause de ce phénomene , la pharmacie nous présente une préparation qui, par ses propriétés chymiques, ressemble parfaitement aux æthiops, quoique pour sa préparation on n'emploie ni le secours des acides , ni celui du feu , ni même celui de l'eau : c'est la limaille de fer porphyrisée du *codex*. Cette opération est longue & demande un artiste diligent pour en préparer un gros par jour ; quand elle est réduite en *alkool*, elle est, comme les æthiops , d'un noir foncé , comme eux parfaitement attirable & peu soluble dans les acides (1). Si

(1) M. Dey.... apothicaire, annonça , en 1777 , comme une découverte nouvelle en chymie , qu'un de ses élèves chargé de porphyriser la limaille de fer , oublié dans ce travail , le continua sans relâche pendant quinze jours ; qu'au bout de ce temps , on trouva une poudre noire , *soluble dans les acides* , & point attirable par l'aimant. Le même apothicaire nous a désigné , cetre année , comme ayant partagé avec lui & ses associés , les *effais du bois de Boulogne* sur les fourmis , dont le motif est connu ; cependant il fait bien que nous n'y fimes pas joner le soufflet fumigatoire , que d'autres que nous se chargerent de transporter

PAR L'ACIDE NITREUX. 345
réellement la non-dissolubilité de ce fer appartient à la ténuité de ses parties, il feroit une exception à la règle générale qui, pour faciliter la dissolution des métaux dans les acides, exige une division préliminaire.

Le mercure martial que j'ai eu l'honneur de présenter à la faculté de médecine le 24 septembre 1774, étoit préparé avec notre æthiops.

M. Darcet qui, à cette époque, étoit membre de la société de médecine, fit le rapport suivant à cette compagnie.

“ Nous avons examiné un mémoire de m. Croharé, sur une méthode nouvelle de préparer l'æthiops martial de Lémery,

sur le lieu de la scène, la chaux, le camphre, le soufre, l'alkali volatil *fluor*, & autres instrumens de destruction. Mais, ce qu'il ne fait pas, c'est que nous portions des dispositions bien différentes des siennes dans ces mémorables expériences, & que nous comptions d'autant moins sur leur succès, que l'existence de l'acide animal est si peu démontré pour nous, que nous n'y croirons qu'après de nouvelles analyses faites par des hommes non prévenus, qui établissent des résultats contradictoires avec ceux de Neuman, lequel assure, d'après l'expérience, que les *nymphes des fourmis*, qui n'ont pas encore sucé les plantes, ne fournissent point d'acide; & que celui qu'on retire de ces insectes (les fourmis) appartient aux végétaux, dont ils se nourrissent, non encore dénaturés.

»par l'intermède de l'acide nitreux. . . .

»Cet æthiops n'a nullement le goût
»styptique des dissolutions métalliques, il
»ne porte ni à l'odeur, ni au goût aucun
»caractère qui indique la présence de l'a-
»cide nitreux qui a servi à sa prépara-
»tion. Cet acide ne s'y combine pas, il
»touche le fer, le divise & se décom-
»pose en entier. L'eau même qui nage sur
»l'æthiops, lorsqu'on fait le lavage, est
»absolument insipide.

»La préparation de m. Croharé a donc
»toutes les propriétés & tous les cara-
»ctères, même celle d'une difficile solu-
»tion dans les acidés, qu'on trouve dans
»l'æthiops de m. Lémery ; il a de plus
»l'avantage de se préparer avec beau-
»coup de promptitude & de facilité.

»J'ai annoncé dans la séance du 18
»novembre, une préparation semblable
»que m. Rouelle fait depuis long-temps
»avec le vinaigre distillé, étendu de
»beaucoup d'eau, dont il arrosoit de même
»la liimaille en l'agitant sans cesse dans
»une terrine placée sur le bain-marie.

»Avant de faire usage du vinaigre di-
»stillé, m. Rouelle se servoit d'eau distil-
»lée pure, dont il arrosoit la matière à
»mesure qu'elle se desséchoit, comme on
»le pratique avec le vinaigré distillé, &
»avec l'acide nitreux. Par cette méthode

» il alloit, sans doute, infiniment moins
 » vite qu'en employant les acidés ; mais
 » elle étoit aussi plus expéditive que la
 » machine de *Lagarde* dont il s'étoit servi
 » d'abord. *Signe d'Arcet* ».

A D D I T I O N.

Pour nous convaincre de plus en plus, & d'une manière démonstrative, que de la production de l'æthiops, il résulte la décomposition entière de l'acide nitreux, nous avons fait l'opération dans l'appareil *pneumato-chymique* le 29 juin 1778, en présence de mm. *Darcet*, *Rouelle*, *Fabrony* & *Galineau* : nous avons employé limaille de fer, eau-forte du commerce, eau de rivière, de chacun quatre onces.

On a arrosé d'abord la limaille avec une once & demie d'eau pour l'humecter, afin d'éviter l'effervescence trop subite, qui auroit donné de l'air nitreux.

Ensuite on a dressé l'appareil placé sur un bain-marie, afin de favoriser l'action de ces menstrues, & d'accélérer d'autant la confection de l'æthiops martial.

On a versé sur la limaille une très petite quantité à la fois de cette eau-forte étendue de pareille quantité d'eau ; on a remué le mélange, & on a laissé échapper les premières vapeurs qui se dégâ-

gent, afin de se débarrasser, le plus qu'il a été possible, de tout l'air atmosphérique, qui étoit dans les vaisseaux; ensuite on a retenu celui qui a passé, & l'on en a obtenu un volume égal à quatre livres cinq onces d'eau.

La bouteille où s'est faite l'expérience, contient deux livres onze onces & un scrupule d'eau. Ainsi, en supposant que cette bouteille fût encore pleine d'air atmosphérique (ce qui ne peut pas être, attendu qu'on l'a laissé échapper, comme nous l'avons dit, dans les premiers moments de l'action de l'eau-forte sur le fer), cette expérience auroit toujours donné un volume d'air égal à 26 onces, ou une livre dix onces d'air; & cet air, soumis à diverses expériences, s'est trouvé être un air atmosphérique; mais un peu plus pur que l'air atmosphérique. 1°. La bougie paroît y brûler plus long-temps, & donner un peu plus de flamme que dans l'air commun. 2°. Avec l'air *nitreux* il présente aussi les mêmes phénomènes que l'air atmosphérique, à cela près que son volume en a été un peu plus diminué; ce qui prouve qu'il est plus pur que l'air commun.

O B S E R V A T I O N

*SUR une catalepsie ; par m. LATOUR,
docteur en médecine à Neuville , dans
l'Orléanois.*

LA femme du nommé *Depuffay*, tui-
lier dans la paroisse de Bougy , âgée de
trente-quatre ans , d'un tempérament dé-
licat , fut atteinte , au commencement du
mois d'avril dernier , d'une maladie qui
pour lors n'annonçoit rien de dangereux.
Des accès irréguliers de fièvre , précédés
de bâillemens , de crampes dans les jam-
bes & dans les bras , & de frissonnemens ,
furent les premiers symptômes qui se ma-
nifesterent. D'abord , ces accidens ne pa-
roissoient pas susceptibles d'une grande
augmentation. Ils se répéterent pendant
plusieurs jouts sans aucun type marqué.
Leur paroxysme causoit à la malade un
accablement de peu de durée , après le-
quel elle vaquoit à ses devoirs ordinaires.

Tout-à-coup des symptômes nouveaux
annoncerent que la maladie alloit acqué-
rir un nouveau caractere. La fièvre de-
vint très violente. Il se forma un nuage
devant les yeux , qui fut accompagné
d'une douleur gravative au front , & d'un
tingement d'oreille considérable. La ma-

laide fut saignée du bras. Ce moyen n'empêcha point le progrès des accidens qui fut très rapide. Le lendemain elle ressentit un mal de tête extraordinaire. Ce symptôme semblait indiquer la saignée du pied; on y eut recours, ainsi qu'aux antiphlogistiques: mais cette pratique ne fut pas plus heureuse, puisque la malade tomba le même soir dans la catalepsie la plus confirmée. Des tiraillements convulsifs dans les membres furent les préludes de cette métamorphose de la maladie. Le spasme devint général. Il tint en échec toutes les facultés de l'âme qui dès-lors n'eut plus ses rapports ordinaires avec les organes naturellement soumis à la volonté. Privée de sentiment & de mouvement, la malade avoit l'air d'un simulacre; elle ne clignoit plus ses yeux qu'elle tenoit fixement ouverts: elle conserva, dans son lit, la position qu'elle avoit au moment de l'attaque cataleptique. Ses articulations, quoique roides, n'étoient pas inflexibles. On la mettoit sur son séant, & elle demeuroit dans cette posture comme une machine en équilibre. L'influence du spasme sur les organes vitaux n'étoit pas aussi remarquable. La respiration paroissoit très peu gênée; les pulsations des artères étoient assez régulières; & le pouls, plutôt moy que serré,

SUR UNE CATALEPSIE. 351
varia rarement dans le progrès de la maladie.

Cette catastrophe causa la plus grande surprise à m. *Ducloix*, chirurgien de la malade. Au lieu d'une affection inflammatoire qui l'avoit décidé la veille à employer une méthode anti-phlogistique, l'état actuel de la maladie ne lui présentoit que des symptômes nerveux : aussi pressentit-il la nécessité de recourir aux anti-spasmodiques. Les bains, les sternutatoires, & autres moyens propres à remédier à la distribution vicieuse des forces, furent mis en usage (1). On y insista pendant quatre jours, sans aucune apparence de succès : c'est à cette époque que je fus appellé. Après l'examen le plus sévère de l'état de la malade, je ne trouvai rien qui ne m'eût été rapporté par le chirurgien. Les éclaircissements qu'il me donna sur le début de la maladie, fixèrent d'abord mon attention. Devois-je considérer la catalepsie comme un effet immédiat de la fièvre irrégulière dont j'ai déjà fait mention ? Je n'avois, pour ap-

(1) La conduite de m. *Ducloix*, dans cette circonstance, fait reconnoître son discernement : elle mérite mes éloges. Je saisis cette occasion d'avouer publiquement qu'il a opéré, dans ce pays, des cures chirurgicales qui lui font honneur.

puyer cette conjecture, que des observations qui ne quadroient point avec l'état allarmant que j'avois à combattre. SYDENHAM (*de febre comatosâ ann. 1673...* & *différ. epist.* pag. 243), parle, il est vrai, d'affections comateuses qui surveillent à d'autres maladies; mais on remarque qu'elles étoient symptomatiques des fièvres dont il donne la description. Or, bien loin d'admettre que le *stupor vigilans* de notre malade fût subordonné à la fièvre, j'érois contraint de le regarder comme sa véritable crise. En effet, il avoit fait disparaître, comme par enchantement, la fièvre & tous ses accidens. En garde contre les hypothèses, je ne m'arrêtai pas non plus à ce que sembloit avoir de spacieux en faveur de ce système, l'épidémie décrite par le même auteur (*schedula monit.* p. 356), où l'affection frénétique survenant, aussi-tôt la fièvre cessoit. Dans cette observation, ce qui sembloit au premier coup-d'œil être relatif à notre malade, n'avoit, dans la discussion, aucune conformité avec son état. Ainsi, vu la disproportion des phénomènes que j'avois comparés entr'eux, je mis en œuvre d'autres ressources pour découvrir le principe caché de la maladie. J'appris du mari de la malade qu'elle trayailloit souvent avec lui dans la tui-

lerie;

lerie; que d'ailleurs elle faisoit son bonheur de ses occupations champêtres; qu'ils étoient contens tous deux de leur condition, parce qu'elle rendoit leur vie commode. Ces propos ingénus caractérisent la simplicité des mœurs: ils me convainquirent que l'état de roideur n'étoit nullement dépendant du trouble des passions. C'étoit donc une cause physique qui lui avoit donné naissance: je pouvois en assigner plusieurs comme prédisposantes:

1^o. L'exposition presque continue de la malade au feu de la tuilerie. Selon le célèbre LORRY, *omnibus nervorum morbis præcipue patent qui aridiora loca, simul & aestuosa incolunt* (1).

2^o. VHYTT met encore au nombre de ces causes, *les fievres qui sont revenues plusieurs fois en peu de temps* (2). Voilà des autorités pour supposer avec vraisemblance, dans notre malade, une disposition préliminaire nerveuse: mais quelles étoient les causes prochaines déterminantes? Je ne pouvois constater l'existence d'aucune humeur morbifique re-

(1) *Tractatus de melancholiâ*, p. 47, tom. II.

(2) *Maladies nerveuses*, tom. I. pag. 158.

354 O B S E R V A T I O N
tenne dans le sang; la malade n'avoit eu ni galle, ni d'artres, & le flux de ses règles n'avoit pas manqué au période ordinaire.

L'estomac devint enfin l'objet de mon attention. Les observations de *Wepfer*, de *Hildanus* & de *Whytt* m'avoient appris que par la sympathie de cet organe avec les différentes parties du corps, il s'exécutoit des phénomènes étonnans & très analogues à ceux qui ont été successivement remarqués dans notre malade. Séduis par leur ressemblance, je crus que l'irritabilité de l'estomac, mise en jeu par des vers, ou par une bile acre, ou bien par quelque substance venimeuse prise avec les alimens, étoit peut-être la cause de cette maladie. D'après cet apperçus, les purgatifs auroient été convenables, mais la contraction de la région épigastrique étoit très considérable. Je craignis de prendre le change, & d'augmenter la mobilité générale des nerfs, en harcelant, par ces remèdes, des organes qui ont une correspondance établie avec toutes les autres parties du corps. J'eus peut-être trop présent à l'esprit ce précepte d'**HIPPOTRATE**, *medicus si juyare non possit, saltum non noceat*. Ces réflexions me décidèrent à diriger le traitement contre les symptômes. En conséquence, je

sis mettre en usage une potion anti-spasmodique , faite avec une décoction de quinquina , l'eau de fleurs d'oranges , la teinture de *castoreum* ; & la liqueur d'*Hoffman* : la déglutition se faisoit difficilement. Cependant avec beaucoup de précaution & de lenteur , on étoit assuré de faire avaler à la malade plusieurs cuillerées d'une boisson quelconque. On emploia les lavemens , ils ressortoient en même temps qu'on les injectoit. Je fis réitérer les bains ; on appliqua les vésicatoires à la nuque & au gras des jambes. Ces moyens exciterent , pendant la nuit , quelques anxiétés , mais ils furent insuffisans pour détourner , de leur conspiration à l'état apathique de la malade , les différentes parties du corps sur lesquelles ils avoient agi.

Le lendemain , la roideur étant la même , les mêmes moyens furent continués. Le sixième jour , la malade fut mise dans un bain froid ; & , dans le moment de l'immersion , elle éprouva une *horripilation* considérable , fit plusieurs cris perçans , & ayant porté sa main sur son visage , elle fronça les natines. Ces trois effets du bain me firent concevoir l'espérance de quelque changement avantageux dans la maniere d'être de la malade : je me flat-

tois en vain. L'impression de l'eau fut nulle , dès que le corps y fut entièrement plongé.

Jusqu'alors l'état d'oppression de la malade fut au-dessus de tous mes efforts ; néanmoins je ne perdis point courage. On ranima les vénératoires , on fit l'essai des douches d'eau froide sur la tête , & des piquures dans divers endroits du corps ; mais les choses resterent dans la même situation , au mouvement de la main près , qui ne fut plus un signe équivoque. La malade se frotta le nez toutes les fois qu'on réitéra ces révulsifs irritans. C'est à ces effets momentanés , après lesquels elle retomboit toujours dans sa stupeur ordinaire ; que se bornerent jusqu'alors mes succès. Mais le voile qui tenoit cachée l'origine de la maladie étoit levé ; je considérai comme un symptôme de la présence des vers , dans les premières voies , l'automatie déterminée par les démangeaisons du nez. Je crus dès-lors avoir trouvé la véritable source à laquelle devoient ressortir les phénomènes observés dans l'invasion & le progrès de la maladie. Je me défiai d'autant moins de la certitude de cette cause , qu'en les résumant tous numériquement , je les trouvois compris , sans exception ,

SUR UNE CATALEPSIE. 357
dans les descriptions des symptômes ver-
mineux , par les célèbres LIEUTAUD &
DE HAEN.

Pour opérer , dans cette circonstance , une cure radicale , je devois plier le traitemen t à la nouvelle indication qui s'of- froit , sans jamais perdre de vue l'ha- bitude de roideur que les nerfs avoient contractée. En conséquence je me déci- dai à allier ensemble les évacuans & les anti - spasmodiques ; le quinquina pou- voit satisfaire à deux indications à la fois : c'est un anthelmintique vanté par KLEIN (*select. rem. p. 55*), & tous les médecins lui attribuent la vertu anti- spasmodique. J'en prescrivis une déco- ction à laquelle on ajouta quelques grains d'aloës , l'huile d'amandes douces , & le syrop de chicorée composé. La malade en prit toutes les deux heures deux cuil- lerées qui procurerent quelques éva- cuations dans la matinée. Le soir , elle reçut un lavement laxatif qui réussit éga- lement bien : c'étoit le septième jour. Dans la nuit , elle articula quelques mots qui n'étoient pas vuides de sens ; on la baigna encore le huitième jour , & comme elle étoit sensiblement mieux , je cessai de la visiter.

Le chirurgien insista alternativement
Z iij

sur les bains, & sur la potion anthelmintique, qui fit rendre plusieurs vers dans le courant de la journée. Le lendemain, tout-à-fait revenue de sa stupeur, la malade ne se souvint d'aucune des dernières circonstances de sa maladie. Elle se plaignit d'un engourdissement dans les membres ; mais les moyens usités terminerent la cure du mal & des symptômes.

On peut déduire de cette observation, que c'est au lit du malade où la nature nous révèle ses secrets. Un léger symptôme, co-incident aux divers phénomènes qui ne m'avoient donné que des idées vagues de l'origine de la maladie, m'a défillé les yeux. S'il eût échappé à mes regards, devois-je persister sur les moyens palliatifs ? j'avois éprouvé leur insuffisance. Est-ce l'esprit d'hypothèse qui m'auroit suggéré une méthode préférable ? HIPPOCRATE dit, *oculis magis quam opinioni credendum.* De diætâ, n. 5.



*EXTRAIT S des prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenus les
1^{er} & 16 août 1779.*

Les petites-véroles continuent à être communes dans presque tous les quartiers de cette ville indistinctement ; elles sont plus fâcheuses & plus meurtrieres parmi les adultes que parmi les enfans. M. Majault a observé que dans l'hôtel-dieu, elles avoient été depuis le 10 du mois de juillet jusqu'au commencement d'août, très orageuses & fatales pour les hommes chez qui elles étoient vésiculaires, & devenoient promptement gangreneuses, tandis qu'elles étoient bénignes par la qualité des boutons & la régularité de leur marche chez les femmes. Il a été nécessaire de purger souvent dans la convalescence, les premières voies étant remplies de saburre. Cet état a même forcé d'employer les laxatifs chez plusieurs dans le cours de la suppuration & de l'exsiccation, & on s'apercevoit d'un soulagement manifeste après une évacuation modérée.

Il y a eu des diarrhées très abondantes, la plupart sans douleur, ou accompagnées de douleurs légères après l'évacuation, sur tout lorsqu'elle étoit sanguine.

nolente. Les délayans - adoucissans, mariés aux cordiaux doux, ont été suivis d'un calme d'autant plus salutaire, qu'il s'établissait graduellement. Les cordiaux chauds, spiritueux, que quelques-uns ont voulu employer, ont rendu les déjections moins abondantes, mais plus fréquentes & plus douloureuses. Une petite sueur soutenue, sans secours actifs, a terminé cette incommodité chez plusieurs.

Les fièvres putrides, dont le nombre a été considérable, ont présenté des symptômes différens, points de côté, difficulté de respirer, maux de gorge, gonflement de ventre, &c. &c. En général, la coction a été très longue, elle ne s'est annoncée communément que le 21^e jour, & n'a été complète, chez quelques malades, que le 40^e. La fièvre & les redoublemens étoient entretenus par une abondance d'humeurs fétides qui, malgré les purgatifs, sembloient se reproduire chaque jour. On a vu des éruptions à la peau qui n'ont pas toujours été critiques, & n'ont pas dû par conséquent arrêter le traitement; au contraire, les érysipèles qui sont survenus au milieu ou à la fin de la maladie, ont nécessité des saignées... On a vu aussi des dépôts vraiment critiques. Ces fièvres exigeoient le traitement anti-phlogistique, lorsqu'elles étoient

compliquées avec quelques accidens inflammatoires ; ce qu'il étoit important, pour le succès, d'observer avec soin : car celles qui n'avoient aucun signe caractéristique d'inflammation, ne demandoient point ou que peu de saignées, mais forçoint d'allier alternativement les délayans & les purgatifs minoratifs.

Depuis le commencement d'août on a eu à traiter un grand nombre de douleurs rhumatismales très aiguës, vagues, & même quelques-unes inflammatoires. Dans ce dernier cas, il a fallu répéter les saignées ; dans les autres, les vésicatoires ont été nécessaires, ainsi que les sudorifiques, mais sur tout les purgatifs un peu actifs. On ne retireroit aucun soulagement des minoratifs, & sur tout des doux, tels que la manne, les huileux.

M. Thierri de Buffy a observé que dans l'hôpital de la Charité beaucoup de fièvres intermittentes avoient été accompagnées d'érysipeles inflammatoires ; que les vésicatoires avoient causé des douleurs plus vives que de coutume ; que les coliques des peintres avoient été plus opiniâtres ; & a communiqué plusieurs observations particulières, entr'autre, une sur une petite-vérole conjointe à la maladie vénérienne, & sur les effets de ces virus l'un sur l'autre ; sur une petite-

vérole qui avoit été en partie discrète avec des boutons ordinaires bien distincts, & en partie cristalline.

M. *Le Tenneur* a rendu compte d'une fièvre pétéchiale, avec mal de gorge gangreneux, qui a attaqué en même temps six personnes de la même maison.

M. *Bourru* a fait part du malheur arrivé à une dame qui est morte 24 heures après avoir pris de l'alkali volatil qu'on lui avoit fait avaler pour la rappeler d'un évanouissement.

M. *Dumangin* a donné l'histoire des accidens qu'a éprouvé un particulier à qui on avoit fait prendre de l'alkali fluor pour le rappeler d'une asphyxie.

MM. *Gervaise*, *Saillant*, *Bourdois de la Motte*, & *Navier*, ont communiqué des observations sur des maladies particulières.

M. *Le Vacher de la Feutrie* a lu l'histoire d'une hydrophobie survenue après un bain pris dans une chaleur excessive de tout le corps. Ce qui a donné lieu à plusieurs docteurs de rapporter les observations que leur pratique leur a fournies sur la rage.

Le 2 août mm. *Bertrand*, *Darcet*, *Sallin*, *de Villiers*, *Alphonse le Roi*, & *de la Planche*, ont rendu compte des expériences qu'ils ont faites avec les caisse-

roles du sieur *Doucet*, fondateur à l'Aigle. Comme ces casseroles & les autres ustensiles que le sieur *Doucet* propose pour l'usage de la cuisine, sont principalement composés de zinc, que plusieurs personnes redoutent encore aujourd'hui comme dangereux, l'attention des commissaires s'est fixée spécialement sur les altérations que ce demi-métal reçoit de l'action des acides, & des substances aigres que l'on emploie dans la préparation des alimens. Toutes ces substances ont été essayées tour-à-tour, & il est demeuré pour constant que toutes séjournant quelque temps sur le zinc, en corrodoient ou dissolvoient une partie, que l'on a reconnue & traitée par comparaison avec de la chaux ou du sel acéteux de ce demi-métal, pour estimer si cette chaux ou ce sel pris même à une dose plus forte que n'en peut contenir l'aliment préparé avec les acides les plus forts, mais cependant usités en cuisine, on ne s'est pas contenté de nourrir pendant 40 jours quatre animaux, deux lapins, une chienne & son petit, avec leurs alimens ordinaires, dans lesquels on mêloit chaque jour une quantité considérable, tantôt du sel obtenu du vinaigre saturé de l'alliage du sieur *Doucet*, tantôt de la rouille qui s'étoit formée aux surfaces des casseroles, tan-

364 EXTRAIT S.
tôt du sel acéteux du zinc ; mais m. *de la Planche*, l'un des commissaires, après avoir mangé des alimens préparés dans les casseroles du sieur *Doucet*, a pris à des doses graduées, pendant onze jours, six gros de vinaigre bien saturé de cet alliage , & ces six gros fournissent un gros de matiere saline : cette quantité est si considérable , que quand on prépareroit en onze jours onze sautes piquantes avec des acides , il seroit presqu'impossible que celui qui les mangeroit toutes en prît autant. M. *de la Planche* n'en a éprouvé aucun dérangement dans sa santé, ni même aucun effet sensible. Le seul désagrément a été dans la saveur âpre , styptique & nauséabonde qu'a ce vinaigre , & le sel de zinc , étendu même dans de l'eau fraîche. Les quatre animaux non-seulement se sont bien portés , mais ont pris de la force & de l'embonpoint. Ces expériences ont paru à la faculté devoir rassurer contre les craintes que pouvoit inspirer la petite portion de chaux ou de sel de zinc dont quelques alimens se chargent dans l'alliage du sieur *Doucet*. Aussi la faculté a prononcé que les casseroles faites de cet alliage n'étoient point préjudiciables à la santé des citoyens.

Le même jour , mm. *Majault* , *Sallin* , *Darcet* & *de la Planche* ont rendu compte

des expériences qu'ils avoient faites sur des alliages présentés à la faculté par la dame *Dumazis*, pour étamer les vaissaux de cuivre & de fer. Dans le premier de ces alliages entroit le zinc, mais la facilité avec laquelle il s'usoit par le récusage, étoit attaqué par les acides, & dès-lors la couverte étendue sur le cuivre, étoit tellement amincie que bientôt le métal restoit à nud, & de plus son boursoufflement & sa prompte fusion à un feu actif, tel qu'il en faut cependant pour certains ragoûts, avoient déterminé les commissaires à rejeter ce premier alliage. Dans le second il n'entre ni plomb, ni zinc ; il est brillant, se ternit moins, se nettoie mieux, est moins fusible, plus dur, & certainement plus durable qu'aucun des étamages connus. C'est pourquoi la faculté l'a approuvé, faisant touzefois des vœux pour que l'on puisse enfin parvenir à bannir le cuivre des cuisines, offices & pharmacies.

Le 16 du même mois mm. *Macmahon*, *Dumangin* & *Sollier*, ont donné le détail exact de toutes les épreuves qu'ils ont faites avec la poudre proposée par le sieur *Fowler*, anglois, pour arrêter les hémorragies ; & de ces épreuves la faculté a conclu que cette poudre, employée par les personnes de l'art, étoit un nouveau moyen avantageux.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
A O U S T. 1779.

Jour du Mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever	À 2 h.	À 9 h. du soir.	Au matin.	À midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	10, 0	18, 5	16, 0	28 0, 6	28 1, 1	28 0, 11
2	12, 2	20, 8	17, 8	28 0, 6	28 0, 3	28 0, 0
3	13, 0	19, 3	15, 0	27 11, 8	28 0, 5	28 0, 10
4	10, 0	19, 1	17, 7	28 0, 5	27 11, 7	27 10, 10
5	12, 2	21, 0	16, 1	27 9, 11	27 9, 2	27 9, 2
6	10, 7	17, 7	11, 6	27 7, 8	27 6, 6	27 8, 4
7	10, 2	16, 0	12, 0	27 9, 0	27 9, 2	27 9, 10
8	9, 3	16, 3	13, 0	27 9, 10	27 10, 3	27 10, 5
9	12, 0	15, 5	14, 2	27 9, 2	27 9, 8	27 10, 6
10	13, 3	20, 0	16, 0	27 10, 8	27 11, 8	28 0, 1
11	13, 1	18, 3	15, 9	28 0, 2	28 0, 4	28 0, 4
12	13, 0	17, 5	15, 0	28 0, 4	28 0, 3	28 0, 2
13	13, 5	19, 6	16, 2	28 0, 0	28 0, 3	28 0, 6
14	12, 9	21, 7	17, 2	28 0, 3	28 0, 5	28 0, 6
15	13, 0	21, 0	17, 0	28 0, 2	28 0, 2	28 0, 2
16	14, 0	23, 6	18, 2	28 0, 2	28 0, 2	28 0, 0
17	15, 0	25, 0	20, 0	28 0, 0	28 0, 2	28 0, 5
18	15, 2	23, 5	17, 0	28 0, 4	28 0, 9	28 0, 10
19	12, 5	21, 0	16, 0	28 0, 10	28 0, 10	28 1, 2
20	13, 5	22, 3	16, 5	28 1, 6	28 1, 4	28 1, 5
21	14, 0	22, 0	17, 4	28 1, 5	28 1, 2	28 1, 1
22	13, 5	23, 1	18, 0	28 0, 6	28 0, 0	27 11, 8
23	13, 8	24, 4	17, 5	27 11, 0	27 10, 11	27 11, 0
24	14, 7	21, 0	16, 0	27 10, 10	27 11, 4	28 0, 0
25	13, 0	22, 7	16, 0	28 0, 3	28 0, 3	28 0, 3
26	12, 2	21, 8	17, 4	28 0, 3	28 0, 3	28 0, 6
27	13, 7	22, 2	17, 5	28 1, 0	28 1, 1	28 1, 4
28	14, 0	23, 0	19, 0	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 1
29	15, 0	24, 0	19, 2	28 2, 1	28 1, 7	28 1, 2
30	14, 0	23, 5	18, 0	28 0, 6	28 0, 0	27 11, 11
31	14, 0	23, 0	18, 5	27 11, 4	27 11, 3	27 11, 4

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. de semaine.	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O. beau.	N-O. beau, ch.	E. beau.
2	E. <i>idem.</i> chaud.	S. <i>idem.</i>	E. & S. <i>id. ch.</i>
3	N. couv. pluie.	N-O. & O. <i>id.</i>	N-O. <i>idem.</i>
4	N. beau.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
5	E. <i>idem.</i>	O. nuages, pl.	N-O. couvert.
6	N-E. couv. pl.	S. couv. pl. vent.	S-O. <i>idem.</i>
7	S-O. couvert.	S-O. nuages, pl.	N-O. beau.
8	S-O. <i>id.</i> brouill.	S-O. couv. pl.	E. couv. pluie.
9	N-O. & S-O. couv. pluie.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
10	N. beau.	N-E. beau.	N. beau.
11	N. couvert.	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>
12	N. <i>idem.</i>	N. nuages.	N-E. <i>idem.</i>
13	N-E. <i>idem.</i> vent, brouillards.	N. beau.	N. <i>idem.</i>
14	N-E. beau.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
15	N-E. <i>idem.</i>	N. & N-E. <i>id. ch.</i>	N. <i>idem.</i>
16	N-E. <i>id.</i> chaud.	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i> chaud.
17	N-E. <i>idem.</i>	S. & N. <i>id.</i> étouff.	N. <i>idem.</i>
18	N. <i>idem.</i>	E. <i>id.</i> très chaud.	N-E. <i>id.</i> v. frais.
19	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
20	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
21	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
22	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
23	N-E. <i>idem.</i>	N. nuages.	O. couv. v. frais.
24	N-E. nuages , vent frais.	N. <i>id.</i> pluie éle- drique.	N. beau, v. frais.
25	N-E. nuages, ch.	N-E. beau, ch.	N-E. <i>idem.</i>
26	E. beau, chaud.	E. <i>idem.</i>	E. beau, chaud.
27	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
28	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>id.</i> très ch.	N-E. <i>idem.</i>
29	N-E. <i>idem.</i>	N-E. & E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
30	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. & S. <i>idem.</i>
31	E. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>	N. & S. <i>idem.</i>

368 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	25, 0 deg.	le 17
Moindre degré de chaleur	9, 3	le 8
Chaleur moyenne	16, 7 deg.	
Plus grande élévation du Mer ^e pou. lig.		
" cure	28, 2, I	le 28
Moindre élévat. du Mercure	27, 6, 6	le 6
Elévation moyenne	27 p. II, 10	
Nombre de jours de Beau	23	
de Couvert	3	
de Nuages	5	
de Vent	I	
de Tonnerre	0	
de Brouillard.	2	
de Pluie	6	
Quantité de Pluie	25, 0 lignes	
D'Evaporation	65, 0	
Différence	40, 0	
Le vent a soufflé du N.	7 fois.	
N.-E.	10	
N.-O.	3	
S.	2	
S.-E.	I	
S.-O.	2	
E.	6	
O.	I	

TEMPÉRATURE : Pluvieuse d'abord, ensuite très sèche & très chaude.

MALADIES : Fievres scarlatine & coqueluche sur les enfans, maux de gorge sur les jeunes gens, dévoilemens & vomissement sur les femmes.

COTTE , Frêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

À Montmorency, ce 1^{er} septembre 1779.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
*Faites à Lille, au mois d'août 1779, par
 m. BOUCHER, médecin.*

LA continuation des pluies jusques dans les premiers jours de ce mois, a endommagé une partie des blés de nos campagnes, dont la moisson auroit pu être achevée dans les derniers jours de juillet, si le temps l'eût permis. Elles ont cessé après le 9 du mois.

La liqueur du thermomètre s'est maintenue entre le dix-neuvième & le vingt-unième degré d'élevation au-dessus du terme de la congélation, depuis le 15 jusqu'au dernier jour du mois.

Le vent a été constamment *est-nord-est* après le 10.

Le mercure, dans le baromètre, ne s'est pas éloigné, de tout le mois, du terme de 28 pouces. Le 6, il est descendu à celui de 27 pouces 7 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 12 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du nord,	5 fois de sud.
16 fois du nord vers l'est.	5 fois du sud vers l'ouest.
3 fois de l'est.	2 fois de l'ouest.
2 fois du sud vers l'est.	2 fois du nord vers l'ouest.

Il y a eu 8 jours de temps couvert ou nuageux.
 7 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué une humidité légère au commencement du mois, & une sécheresse légère à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'août 1779.

Ce mois a été remarquable par une diarrhée bilieuse, qui a régné généralement dans les différentes classes des citoyens. Elle a été compliquée, dans nombre de personnes, de douleurs de colique avec des mouvements de fièvre. Cette circonstance a obligé de recourir à la saignée, & d'insister quelque temps sur l'usage des lavemens émollients, & des boissons délayantes & adoucissantes.

Il y a eu aussi un bon nombre de personnes travaillées du *cholera-morbus*, effet ordinaire des chaleurs entretenues par les vents d'est.

Nous n'avons pas eu, en ce mois, de maladie aiguë dominante. On a vu, dans le peuple, quelques familles attaquées d'une fièvre continue, qui, dans son commencement, étoit de nature inflammatoire, portant à la tête, &c, dans quelques-uns, à la poitrine, mais qu'on reconnoissoit bientôt être de la nature de la fièvre putride, dont les redoublemens étoient plus fâcheux de deux jours l'un. Les symptômes primitifs obligoient à recourir d'abord à plusieurs saignées ; à la suite desquelles les émétiques étoient presque toujours indiqués.

Nous avons vu quelques personnes travaillées de la fièvre rouge avec équinancie aphthéuse, entre autres deux adultes, d'une constitution robuste, dont l'un a été vivement attaqué, mais à qui il n'est resté rien de fâcheux. Quelques autres personnes ont été attaquées d'équinancie inflammatoire. Les fièvres tierce & double-tierce ont persisté ce mois. Il y a, eut aussi, des fièvres catarrahales.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Ragionamento sopra il fatto avenuto in Bergemoletto ; in cui tre donne, &c...
C'est-à-dire : Dissertation sur un fait arrivé à Bergemoletto, où trois femmes ensevelies sous les ruines d'une étable par la chute d'une masse énorme de neige, furent trouvées vivantes après y être restées trente-sept jours, dédiée à sa majesté Sarde. A Turin, de l'imprimerie royale, 1758, in-4°. 165 pages avec figures.

Cette dissertation, peu connue, est d'*Ignace Souci de Turin*, professeur en médecine dans l'université, & médecin de l'hôpital Saint-Jean de cette ville. L'auteur expose d'abord rapidement la marche & les progrès des sciences dans sa patrie depuis que le flambeau de l'expérience est le guide des savans de l'Europe entière ; & revendique, pour l'établir, les différens modèles des institutions académiques répandues dans cette partie du monde. Il nous instruit ensuite de la topographie du lieu où s'est passée la scène touchante dont il va rendre compte, ce qui amène naturellement l'histoire de ces chutes immenses de neiges, que la plus légère cause peut produire dans les montagnes escarpées, & que bientôt les tempêtes & les ouragans précédent & accompagnent. Il en donne la nomenclature, en assigne les causes, les progrès, les effets, les différentes espèces, & le temps le plus ordinaire.

Le village de Bergemoletto fut presqu'entièrement

ment détruit par une de ces lavanges (c'est le nom françois que l'auteur leur donne) le 19 mars 1755. Deux cens personnes périrent, *Anne-Marie Roccia Bauno*, *Anne Roccia*, & *Marguerite Roccia* furent moins malheureuses. Enfermées sous les ruines d'une étable, dans un lieu si étroit & si bas qu'elles ne pouvoient y être ni debout, ni couchées, envirouées d'une masse de neige de plus de soixante pieds de haut, sur deux cens de large, & six cens de long, dans une obscurité absolue ; elles vécurent jusqu'au 25 avril de quelques châtaignes, du lait que fournoissoit une chevre, & de l'eau qu'elles obtenoient de la neige fonduë dans leurs mains ; encore partageoient-elles d'abord ce peu d'alimens avec un enfant qui pérît en peu de jours entre les bras de sa mere. La narration intéressante de tout ce qui s'est passé dans ce lieu de douleur est écrite d'une maniere vive & attendrissante. L'auteur reprend ensuite le ton d'un physicien, tranquille observateur des ressources de la nature ; il examine en homme instruit, peut-être avec trop d'érudition, les difficultés qui s'opposoient à ce que ces femmes survécussent ; la très petite quantité de nourriture, le peu d'eau & sa mauvaise qualité, l'étroitesse du lieu dans lequel cependant le corps d'un enfant & les cadavres de plusieurs animaux écrasés sous les ruines ou morts d'inanition, sans compter les excréptions naturelles, répandoient des emanations dangereuses. La situation contrainte au point de devenir un tourment cruel, le froid & l'humidité qui avoit pourri les vêtemens, enfin le défaut de renouvellement de l'air. Ces differens objets sont bien traités, mais sur tout celui qui concerne la salubrité de l'air. L'auteur imagina des expériences par lesquelles il reconnut que l'air entre comme principe dans la neige ; que cet air y est en grande quantité ; qu'il est plus pur que

l'air atmosphérique ordinaire, & très propre à la respiration ; il en a même calculé la quantité proportionnelle à telle quantité de neige donnée, & a tiré de sa découverte des conséquences relatives à la salubrité même de l'air atmosphérique. La dissertation est terminée par la description des accidens qu'éprouverent les trois femmes *Roccia* depuis qu'elles furent tirées de leur affreuse prison jusqu'à ce que leur santé fut à-peu-près rétablie. M. *Souci* paraît dans cet ouvrage un médecin aussi éclairé dans la théorie que sage dans sa pratique.

Mémoire médico-chymique sur les principes & les vertus des substances animales médicamenteuses, qui a remporté le prix en 1778, au jugement de l'académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux ; par m. THOUVENEL, docteur en médecine de la faculté de méd. de Montpellier, &c. . . A Bordeaux, chez Michel Racle, 1779.

La philosophie sans géométrie, est comme la médecine sans chymie. *GANGANELLI*, lett. 59.

Ce mémoire *in-4°* de 60 pages, très intéressant par son objet, l'est encore davantage par la manière dont il est travaillé. M. *Thouvenel* divise les substances animales médicamenteuses en substances muqueuses nutritives, telles sont les tortues, les viperes, les escargots, les grenouilles, les écrevisses ; substances graffes, le blanc de baleine, les huiles empireumatiques ; substances âcres, les fourmis, les abeilles, les scarabées, les cantharides, *les cloportes* ; substances odorantes, le musc, le castoreum ; substances terreuses ab-

sorbantes, les os, les yeux d'écревisses. Par tout il présente des idées neuves, étrangères, ou même contraires aux idées reçues; mais il n'est point tranchant, quoique l'analyse, & sur tout l'expérience, appuient également les jugemens qu'il porte.

Mémoire sur l'adion & l'utilité des bains, soit d'eau douce, soit d'eau de mer, qui a remporté le prix en 1767, au jugement de l'académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Bordeaux; par m. MARTEAU, docteur en médecine des universités de Reims & Caen, de l'académie des sciences d'Amiens, &c. Chez Michel Racle à Bordeaux, 1778.

M. Marteau est mort avant l'impression de ce mémoire; il y avoit rassemblé à-peu-près tout ce qui a été dit sur cette matière.

M. Jacobæer, à Leipsick, imprime: Aphorismos Hippocratis græcè & latine ex recensione & cum notis Fœsii; accessit varietas lectionis ex manuscriptis Obſopœi unde cum ejusdem obſervationibus, &c. in-8°.

Quoique nous ayons un assez bon nombre d'éditions des aphorismes, on n'a pas cru faire une chose inutile en travaillant à celle-ci, parce qu'on y a joint non - seulement les variantes d'*Obſopœus*, jamais imprimées auparavant, mais qu'on a eu encore soin de rectifier le texte. C'est m. Franz qui y a ajouté des remarques & un *index* utile.

Chirurgie médicale, tome 3^e & 4^e, au verso on lit : AVIS. Ces deux volumes n'ayant été destinés à former la seconde partie de la chirurgie médicale, que quelque temps après qu'ils ont été mis à l'impression, c'est ce qui fait qu'ils précédent les deux premiers volumes qui formeront la première partie de la chirurgie médicale, que l'on a annoncée dans le *prospectus* sous le titre de *chirurgie médicale, ou de l'utilité de la chirurgie dans la théorie & la pratique de l'art de guérir, la nature & les progrès de ses remèdes dans le traitement des maladies internes & externes, comparées avec les médicaments pris intérieurement, &c.*

On prie d'ailleurs les lecteurs de suspendre leur jugement tant sur le titre que sur la distribution des matières de cet ouvrage, jusqu'à ce qu'ils aient vu la première partie, qui paroira incessamment. Nous suivrons l'intention de l'auteur, & en attendant que la première partie paroisse, nous nous bornerons à donner le second titre de cette seconde partie, divisée en tome I^{er} & tome II : *Précis sur la nature des maladies produites par le vice des humeurs lymphatiques, leurs différentes espèces, & le traitement qui leur convient, avec des observations intéressantes sur la plupart de ces maladies, les rapports qu'elles ont entre elles, & les affections inflammatoires exanthématiques, catarrhales, purulentes, &c. suivi d'une dissertation sur une grossesse vaginale.*

nale ; par m. NOEL, membre du collège & de l'académie royale de chirurgie de Paris, avec cette épigraphe :

Hippocrates dixit mederi oportere communia & propria intuentem. *Cels. lib. I. praefat.*

A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Martin, au coin de la rue Ognard; & chez Didot, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 1779. in-8°.

Johannis-Baptistæ Morgagni, &c. de sedibus & causis morborum per anatomam indagatis, libri quinque, &c. 3 vol. in-4°. A Yverdun, & se trouve à Paris chez Lamy, libraire, 1779. Prix 24 liv. broché, 30 liv. relié en veau.

Cette édition a été soignée par m. Tiffot, qui y a joint une préface.

Examen d'une brochure qui a pour titre : Procès-verbaux & réflexions à l'occasion de la section de la symphyse; par m. LAUVERJAT, maître en chirurgie de Paris, ancien chirurgien major du régiment national de Limoges, professeur en l'art & science des accouchemens, &c. A Amsterdam, in-8°. de 83 pages; & se trouve à Paris, chez l'auteur.

Les secrets de la cryptogramie découverts ; dissertation allemande, à qui l'académie électorale palatine de Manheim a donné le prix. Par m. JOSEPH-GOTTLIEB KÖSLREUTER, docteur en médecine, conseiller de monseigneur le prince de Bade, professeur d'histoire naturelle, membre de l'académie impériale des sciences de Russie, de la société libre économique de Pétersbourg, de l'académie électorale palatine, de la société des sciences de Hesse, & de celle des scrutateurs de la nature de Berlin.
À Carlsruhe, 1777, in-8°.

Fenomeni dell' atmosphera Torinense ; &c. c'est-à-dire : Phénomènes de l'atmosphère de Turin, ou Observations météorologiques, faites dans cette ville & aux environs, depuis 1766 jusqu'en 1777. À Turin, 1778, 1 vol. in-8°.

Urban-Friedrich-Benedict-Bruckmanus, Gesammlete und eigene Beyträge, &c. c'est-à-dire : Suppléments recueillis de son propre fonds, ou Dissertation sur les pierres précieuses ; par m. BRUCKMANN, docteur en médecine, médecin de S. A. monseigneur le duc de Brunswick. À Brunswick, 1778, in-8°.

Ch. Fr. Ludwigs diatribe de antennis.
C'est-à-dire : *Dissertation sur les antennes des insectes.* A Leipfick, 1778, in-8°.

Essai sur l'histoïre naturelle de Saint-Domingue, avec figures en taille-douce, in-8°. A Paris, chez Gobreau, libraire, quai des Augustins.

Voyage dans l'hémisphère austral & autour du monde, fait sur les vaisseaux du roi, l'Aventure & la Résolution, en 1772, 1773, 1774 & 1775, écrit par JACQUES COOK, commandant de la Résolution, dans lequel on a insérée la relation du capitaine Furneaux, & celle de m. Forster ; traduit de l'anglois, avec les plans, les cartes, les planches, les portraits & les vues de pays, dessinés, pendant l'expédition, par m. HODGES, 4 vol. in-4°. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poiteyins, 1778.

Traité des pétrifications ; par m. BOURGUET, nouvelle édition, corrigée & augmentée. A Paris, chez Jombert, fils ainé, libraire, rue Dauphine, 1778, in-8°.

La librairie de Gleditsch, à Leipsick, va faire imprimer : *Aëtii amideni synopsin medicinæ ex veteribus*, en trois volumes grec & latin, grand *in-8°*. Cette édition sera pourvue des remarques de m. le conseiller de cour Triller, à Wittenberg, & de m. le docteur en médecine Franz, à Leipsick. On fait qu'il n'y a que les premiers 8 livres d'*Aëtius*, qui aient été imprimés en grec, & qu'on a dû se contenter de la traduction de *Cornarius*. Aldus publia l'an 1534 à Venise, *in-folio*, les premiers 8 livres en grec, lesquels depuis n'ont plus été réimprimés. René Moreau, professeur royal de médecine à Paris, voulut ensuite mettre au jour l'*Aëtius* en entier, d'après le manuscrit gardé dans la bibliothèque royale ; mais la mort prévint sa louable entreprise. M. le conseiller Gunz, à Leipsick, résolut ensuite de faire imprimer l'ouvrage de ce médecin d'après une copie tirée de ce manuscrit de Paris ; mais la mort l'en empêcha également. Ce même dessein qu'avait conçu m. le docteur Hebenstreit, à Leipsick, fut anéanti par son trépas. Après sa mort, le sénat de Leipsick acheta ce manuscrit pour sa bibliothèque. M. Franz voulant se prévaloir de cette occasion, a été demander à m. le conseiller de guerre & bourguemestre Muller, la permission de copier ce manuscrit, & de le donner au public. Comme on a réussi dans cette recherche, on va procurer l'impression.

C'est dans cette même librairie qu'on va faire une nouvelle impression de *Alexandri Tralliani opera therapeutica cum Joh. Guinterii Andernaci & Jacobi Goupyli castigationibus & notis*, en grec & latin. C'est un auteur recommandable non-seulement à cause de son style grec, élé-

gant & coulant, mais encore pour avoir décrit & traité à fond les maladies. L'édition de Guinthier servira de base, en confrontant bien exactement celle de H. Estienne. Cette occupation est également confiée aux soins de m. Franz, qui y joindra les remarques de m. le conseiller de cour Triller, & les siennes, de même qu'*Alexandri epistola de lumbricis.*

M. Junius, à Leipzig, fait imprimer : *Erotiani & Galeni Glossæ in Hippocratem, cum animadversionibus H. Stephani & Bartholomæi Eustachii.* Henri Estienne fut le premier qui imprima l'*Erotien* en grec, & qui l'iuséra dans son *dictionary medicum ex Hippocrate, Aretæo, Aëtio,* qui parut en 1563 à Paris, *in-8°.* Puis après il fut joint en grec & en latin aux œuvres d'*Hippocrate*, que fit imprimer Junta. Ensuite *Bartholom. Eustachius* le publia à Venise en 1566, *in-4°.* avec ses remarques. Ce sont toutes ces éditions que m. Franz a revues, corrigées & enrichies de ses propres observations. On y ajoutera aussi les variantes recueillies par *Adrian Heringa & Bernard* dans des manuscrits, & nous comptons obliger beaucoup, par cette édition, les personnes qui aiment la littérature grecque, & les anciens médecins.

EXTRAIT de la séance publique de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, tenue le 8 août 1779.

M. Maret, docteur en médecine, secrétaire perpétuel, a ouvert la séance par la proclamation du prix qui a été distribué.

Il a commencé par donner une idée de l'im-

portance du sujet proposé pour ce prix. Il s'agissoit de déterminer ce que c'est qu'un spécifique.

D'indiquer ceux que l'expérience a fait connoître.

D'expliquer leur maniere d'agir.

D'exposer la méthode à suivre dans leur administration.

De désigner enfin les maladies contre lesquelles on desire encore des spécifiques.

Parmi les auteurs qui ont tenté la solution de ces problèmes, a dit m. Maret, il en est un qui s'exagérant la qualité que doivent avoir les spécifiques, a employé beaucoup d'érudition, beaucoup d'esprit, pour prouver qu'il n'en est aucun. Cette erreur lui a donné un désavantage marqué dans un combat où ses talents & ses connaissances pouvoient lui faire espérer du succès.

Une erreur d'une espece absolument opposée, celle de regarder tous les remedes comme autant de spécifiques, a encore écarté du but un autre des concurrens. Mais en lui refusant la palme, l'académie s'est réservée la satisfaction de lui témoigner publiquement son estime.

Un grand nombre de dissertations très bien faites sur toutes les maladies, & sur presque toutes les ressources médicinales, compose l'ouvrage de cet auteur, & le rend très utile. On lit en tête ces deux vers :

*Ardua vincit honor, terret spes lubrica rerum,
Si mala fata negent, saltet tentare juvabit.*

L'académie regrette que ses loix ne lui aient pas permis d'ouvrir le billet qui renfermoit le nom de l'auteur, pour le faire connoître au public. Elle a fait tout ce qui dépendoit d'elle en citant l'épigraphe de son mémoire.

Deux des concurrens ont saisi le véritable sens des questions proposées; & ils ont traité la matière avec un succès qui leur a mérité les suffrages

382 NOUVELLES
de l'académie ; mais un seul les a réunis tous. Le prix lui a été adjugé , & l'on a donné l'accès à l'autre.

L'auteur couronné est m. Camper, docteur en médecine , ancien professeur d'anatomie & de chirurgie à Amsterdam , conseiller des états de Frise , résident à Franeker. Plusieurs prix remportés dans différentes académies de ce royaume & des pays étrangers , plusieurs ouvrages très estimés ont acquis à m. Camper une très grande réputation. La notice que je donnerai du mémoire qu'il a écrit au concours , n'affoiblira point l'idée que tant de succès ont fait prendre de ce savant , & l'impression de cet ouvrage ne tardera probablement pas à justifier le jugement qu'en a porté l'académie.

M. Jaubert, docteur en médecine à Aix en Provence , est celui qui a obtenu l'accès. C'est pour la seconde fois que l'académie lui donne cette preuve de son estime. Il eut le même avantage qu'aujourd'hui dans le concours ouvert en 1776 , pour apprécier les méthodes agissantes & expectantes. L'événement de celui-ci ne doit point le décourager. Le second rang est honorable quand on ne cède le premier qu'à des savans d'un mérite aussi reconnu que celui de m. Camper ; & le prix que la société royale de médecine de Paris a décerné l'année dernière à m. Jaubert , sur la méthode à suivre dans les fièvres exanthématiques , fait espérer à l'académie qu'elle aura quelque jour la satisfaction de lui annoncer un triomphe plus complet. Son mémoire porte pour épigraphe :

Nunc juvat ignotas rerum de promere causas

Celle du mémoire de m. Camper est formée de ces vers de Lucrèce :

.....*Acri
Judicio perpende & si tibi vera videtur
Dede manus , aut si falsa , attingere contra.*

À la suite de cette proclamation m. *Maret* a fait l'extrait de l'ouvrage couronné.

M. *de Morveau* a lu des réflexions sur quelques passages de la vie de Seneque, nouvellement mise au jour, desquels on pourroit tirer des conséquences opposées aux véritables principes de l'éducation.

M. *Tartelin* a fait lecture d'un mémoire sur les affinités des différentes résines avec l'esprit-de-vin.

La séance a été terminée par une notice de l'histoire météorologique de l'année 1778, que m. *Maret* a faite, & par l'exposition des tableaux qui en font partie.

COURS D'ACCOUCHEMENS.

M. *Desfremau*, membre du collège & académie royale de chirurgie, gendre & coadjudant de m. *Levret*, commencera son cours d'accouchemens théorique & pratique, le 16 du mois d'octobre, à 5 heures précises après midi, dans sa maison rue neuve Saint-Eustache, vis-à-vis le café du roi Clovis.

Ce cours sera terminé par des leçons sur les moyens de remédier aux accidens qui peuvent survenir aux femmes enceintes & accouchées, sur les maladies des enfans, sur la dernière méthode de faire la ligature des polypes de la matrice, par m. *Levret*; & enfin sur la manière de placer, suivant la variété des cas, les différens pessaires de l'invention de ce célèbre accoucheur.

Errata.

Page 325, lin. 20, au lieu de *Hippocrates*, liset *Hippocratis*.

TABLE DU MOIS D'OCTOBRE 1779.

<i>EXTRAIT. CAROLI STRACK, med. doct.... de crustâ lactea infantum, ejusque specifico re-médio, dissert.</i>	309 pag. 289
<i>Suite des observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate; par m. GOULIN.</i>	304
<i>Observations sur des douleurs pleurétiques dé-pendantes des vers, guéries avec le lemitho-chorton; par m. SUMEIRE, méd.</i>	331
<i>Procédé pour faire l'æthiops martial par l'in-ter-mede de l'acide nitreux; par m. CROHARÈ, apoth.</i>	337
<i>Observation sur une catalepsie; par m. LATOUR, méd.</i>	349
<i>Extraits des prima mensis de la fac. de méd. de Paris, tenus les 1 & 16 août 1779.</i>	359
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	366
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	369
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	370

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	371
<i>Extrait de la séance publique de l'académie de Dijon, du 8 août 1779.</i>	380
<i>Cours d'accouchemens.</i>	383

APPENDIX.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1779. A Paris, ce 24 septembre 1779.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1779.

EXTRAIT.

OBSERVATIONS sur les maladies épidémiques, avec des remarques sur les fiévres nerveuses & malignes. Ouvrage traduit de l'anglois du docteur JAMES SIMS, par m. JAUBERT, médecin.

Cum supremus vitæ meæ instabit dies, confido mihi ad futurum alacrem in præcordiis testem, me non solum ægrorum omnium, cuiuscunque demum fortis, qui fese curæ meæ con crediderant, summâ fide ac diligentia salutem procurasse (quo-

Tome LII. -

B b

rum interim nequo à me aliàs tractatus est, quām
ego memet tractari cuperem, si mihi ex iisdem
morbis ægrotare contingeret) verū etiam pro
ingenii modulo, omnes animi nervos in hoc in-
tendisse, ut, si quo modo fieri possit, morborum
medela post cineres meos majori cum certitudine
administraretur.

*A Ayignon, chez Louis Chambeau,
imprimeur - libraire, près le collège,
M. DCC. LXXVIII. (in - 8°. de 200
pages).*

N O U S rendîmes compte, au mois d'août dernier, d'un discours de m. Sims, dont le but étoit de prouver que le moyen de perfectionner la médecine est l'observation & l'expérience. Ce sont deux vérités reconnues, il y a long-temps. Elles nous ont été transmises par les premiers Asclépiades ; ils ont fait plus, ils ont observé les maladies avec soin : c'est sur le plan qu'ils avoient dressé, que le plus célèbre d'entr'eux, le divin Hippocrate, a travaillé ; c'est sur ce plan qu'il a composé l'immortel ouvrage intitulé *les épidémiques*. L'art regrette que les sept livres qui le composent ne soient pas de la main de ce génie sublime ; mais en nous laissant le premier & le troisième livre, il a fait à ses successeurs & à l'hu-

SUR LES MALAD. ÉPIDÉM. 387
manité un legs bien précieux. Durant plusieurs siècles, peu de médecins ont suivi la méthode de cette ancienne école, dont les dogmes semblent avoir été dictés par la nature elle-même. Enfin *Sydenham*, & d'autres après lui, ont repris la route qu'on avoit abandonnée, & presque méconnue. Mais, pour ne pas s'y égarer, il faut y entrer avec le flambeau de la science, qui dissipe les illusions des hypothèses, marcher avec circonspection, être attentif à tout ce qui se passe, comparer ce qu'on voit avec ce qu'on a vu, saisir l'occasion qui revient rarement lorsqu'on l'a laissé échapper, &c. Heureux le médecin qui parcourt cette carrière avec le génie & la sagacité propres à remplir ces différentes vues ! tous ses pas seront marqués par des succès ; la génération présente assurera sa gloire ; la postérité la perpétuera, & l'art, entichi par ses travaux, immortalisera sa mémoire & son nom.

La faculté de Paris a produit de ces hommes rares dont le souvenir lui sera toujours cher ; elle en possède encore de tels dans son sein, & elle travaille sans cesse à leur former de dignes successeurs.

M. *Sims*, non moins zélé pour l'avantage de l'art, & le bien de la société, que recommandable par son amour pour

la vérité, a essayé de suivre l'exemple d'Hippocrate, & de décrire quatre constitutions dont il a été le témoin. Nous allons faire connoître cette seconde production de ses veilles.

Qui pourroit n'être pas prévenu en sa faveur, quand on l'entend s'exprimer ainsi ?

« Un médecin, qui croit avoir fait une découverte utile, est inexcusable de ne point la communiquer... Je suis trop pénétré de l'importance d'un fait de médecine, pour en avoir produit dans cet ouvrage aucun que je n'aie confirmé par des expériences réitérées. Le vil assassin, qui commet un meurtre, n'atteint que la vie d'un individu; le médecin, qui publie une pratique fausse, répond de la vie de plusieurs milliers d'hommes; il continue ses meurtres jusqu'à que dans le tombeau. La vérité, pour le commun des hommes, n'est qu'un point d'honneur; mais, pour le médecin, elle doit être sacrée, inviolable : c'est la religion elle-même ».

Avant que d'entrer en matière, il étoit essentiel d'indiquer le pays où les observations se sont faites. Ce fut dans le comté de Tyrone ; m. Sims en donne la topographie.

Ce comté est situé au centre de la partie

septentrionale de l'Irlande; il est bordé au midi, dans l'étendue d'environ vingt milles, d'une rivière qui, durant l'hiver, inonde toutes les terres voisines. Au sud-est se trouve le plus grand lac du royaume; au milieu de cette contrée s'étend une chaîne de montagnes fort hautes, d'où tirent leur source plusieurs grandes rivières. Le pays est partout coupé par de vastes terrains bas & montagneux. Les terrains, même élevés, sont généralement froids & humides, en sorte que le pays ne fournit à ses habitans qu'une maigre subsistance, qu'ils ne peuvent d'ailleurs obtenir que par de pénibles travaux. Il y pleut autant que dans toute autre contrée de l'Europe, sur tout pendant l'hiver & le printemps, lesquels y sont les deux saisons de l'année les plus mal faites. La plupart des maladies, qui y règnent, sont de la nature de celles qui infestent pour l'ordinaire un pays humide où la température de l'air varie continuellement; & quoiqu'elle ne parvienne jamais à ce degré de froid ou de chaud qu'on éprouve dans certaines contrées, ses variations subites affectent beaucoup plus le corps que les grandes chaleurs ou les grands froids qui viennent par degrés. Les rhumatismes, les écrouelles, les affections scorbutiques, y sont endémiques:

elles épargnent peu d'habitans. Les dysenteries & les phthisies y sont aussi très fréquentes. Dans toutes les maladies fiévreuses les malades se plaignent d'abord d'un poids & d'une oppression autour du cœur.

M. Sims observe d'ailleurs que depuis 1751 jusqu'en 1761, les saisons furent froides & humides, qu'il n'y eut point d'été; que, pendant toute cette période, les maladies se montrèrent avec la plus grande fureur; les toux, les catarrhes en hiver, les fièvres intermittentes dans le printemps, les dysenteries & le *cholera* en automne, les fièvres putrides ou nerveuses dans tout le courant de l'année: que les années 1761 & 1762 ayant été fort sèches, ces maladies diminuerent; que les fièvres intermittentes en particulier parurent se dissiper totalement: que les années 1763 & 1764 furent variables, mais cependant plutôt humides que sèches, & qu'elles ne furent remarquables par aucune épidémie particulière.

Ces notions préliminaires données, l'auteur commence l'histoire des constitutions qu'il a suivies.

Première constitution, 1765, 1766, 1767.

Après un hiver des plus humides, il s'éleva, vers le 25 janvier 1765, un vent

SUR LES MALAD. ÉPIDÉM. 391
d'est qui continua jusqu'au 20 février. Il fut accompagné de gelées les dix derniers jours de ce mois. Il tourna ensuite à l'ouest, & fut suivi de pluies abondantes, jusqu'à l'équinoxe du printemps. La saison devint alors très belle, le vent s'étant mis subitement à l'est & au nord, d'où il continua de souffler l'espace d'environ six semaines ; mais bien qu'ensuite il inclinât plus vers l'ouest, on ne se rappelloit point avoir vu d'été ni d'automne plus secs & plus agréables. Les mois d'octobre, de novembre & de décembre furent aussi très secs, & l'on se feroit à peine apperçu que la saison fut aussi avancée, sans quelques gelées médiocres & le vent d'est.

Le printemps de 1765 fut très fain. Il n'y eut guere que quelques fièvres pétéchiales ; elles exigerent rarement les secours de la médecine ; elles se dissipoient par un profond sommeil qui souvent durroit plusieurs jours : mais si, pour tirer les malades de ce sommeil, on employoit les cordiaux & les vésicatoires, on les jetoit dans un danger imminent.

Après l'équinoxe du printemps, le vent ayant tourné tout-à-coup de l'ouest à l'est, plusieurs furent attaqués de phré-nésie. Les saignées promptes & abondantes sont les seuls remedes contre cette

terrible maladie. Mais il arrive souvent, remarque m. *Sims*, que, par une tendresse mal placée, les amis du malade empêchent le médecin de lui faire tirer une suffisante quantité de sang; c'est pourquoi, ajoute-t-il, je conseillerois d'ouvrir l'artere temporale préférablement à tout autre vaisseau. Dix ou douze onces de sang, tirées par l'ouverture de cette artere, feront plus d'effet que trente onces, peut-être, tirées du bras. Dans quelques cas, dont il fut témoin, le délire s'est calmé immédiatement après cette saignée, le regard furieux & enflammé est devenu paisible, le malade est tombé dans un sommeil tranquille, & s'est réveillé délivré de tout danger.

Cette maladie attaqua principalement ceux qui s'étoient livrés à l'intempérance, sur tout à celle des liqueurs spiritueuses; l'art ne pouvoit les sauver, ils périffoient le troisième jour: mais ceux qui passoient le quatrième, échappoient. Malgré la dureté de leur pouls, ils étoient abattus par une saignée de dix à douze onces, & expiroient en moins d'une heure; les remèdes antimoniaux ne procuroient aucun bon effet, les sinapismes, les vésicatoires, tous les échauffans étoient souverainement nuisibles. Les malades éprouvoient au contraire le plus grand soulagement

des flanelles (trempées dans l'eau chaude), dont on enveloppoit les extrémités inférieures : après leur application renouvelée & continuée, le pouls devenoit plus souple, le délire diminuoit, la peau se couvroit d'une douce moiteur.

Le commencement de l'année 1766 fut, comme en 1765, fort sain. La colique bilieuse se manifesta en juillet, puis le *cholera*, & ensuite la passion iliaque. En recommandant le demi-bain, pour cette dernière maladie, m. *Sims* voudroit qu'on n'en retirât le malade que lorsqu'il est sur le point de tomber en foibleesse : il propose d'ailleurs, après une saignée suffisante, de surcharger le malade de couvertures, pour exciter une sueur abondante, ne doutant pas ; dit-il, que la douleur ne diminue beaucoup, & espérant que l'estomac, pendant la durée de la sueur, retiendra les remèdes que le médecin aura prescrits : cette sueur, ajoute-t-il, pourroit par elle-même contribuer à la guérison ; mais quand on n'en obtiendroit pas cet heureux effet, elle donneroit au moins du temps pour administrer des laxatifs & d'une maniere plus sûre qu'après l'usage de l'opium qui émousse trop leur action,

A ces maladies succéda, vers l'équinoxe d'automne, la petite-vérole qui fit

de grands ravages sur la fin de cette année , & au printemps suivant de l'année 1767. M. *Sims* , après avoir décrit la marche de la contagion dans le Tyrone , & dans les pays circonvoisins , observe que parmi le nombre considérable de personnes qui en furent attaquées , à peine en échappa-t-il la moitié ; mais de ceux-ci les uns perdirent un œil ou tous les deux , d'autres en eurent le visage si défiguré qu'ils n'étoient plus reconnoissables. Ceux qui avoient été traités par un régime chaud , mourroient le 9 , le 8 , le 7 , & même le 5 , couverts la plûpart de taches pourprées ; ceux au contraire qui avoient été saignés , & qui avoient observé un régime rafraîchissant , vivoient jusqu'au 20^e jour , & quelquefois plus long-temps. Le froid du mois de janvier ne ralentit point la férocité des symptômes.

M. *Sims* observa dans cette occasion , & depuis encore , que ceux qui avoient eu des éruptions cutanées ou la galle , avant que d'être attaqués de la petite-vérole , s'en tiroient le mieux , & qu'elle étoit même assez bénigne pour la plûpart ; il en conclut que de tels sujets sont plus propres à l'inoculation .

Vers l'équinoxe du printemps de 1767 , on vit régner parmi les adultes des pleu-

réfies & des péripneumonies; & parmi les enfans une maladie inflammatoire de la même espece, qui les précipitoit dans le tombeau quatre ou cinq heures après l'invasion: elle duroit rarement au-delà d'un jour. Le râle & une extrême difficulté de respirer en formoient les principaux symptômes, auxquels se joignoient une petite toux séche, une forte fièvre, l'enflure & la rougeur de la face. M. Sims l'a combattue avec avantage par une saignée qu'il a quelquefois répétée, & par l'application d'un vésicatoire sur la poitrine.

La rougeole, qui prit la place, n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la violence de la fièvre, & une plus grande tendance qu'à l'ordinaire à se fixer sur les poumons.

Il parut dans la même saison des érysipeles, lesquels reviennent ordinairement toutes les années dans le comté de Tyrone; ce sont les mains qui en sont le plus souvent attaquées; elles restent enflées & raboteuses pendant toute la vie; les constitutions bilieuses & scrophuleuses y sont le plus sujettes, mais principalement les premières. On fait que dans les pays septentrionaux il est d'usage d'exciter la sueur chez ceux que l'érysipele attaque, m. Sims est très circon-

spécie à cet égard; il dit à la vérité qu'une légère sueur qu'on provoque procure du soulagement, mais il faut que ce traitement soit suivi de purgatif; encore observe-t-il qu'il donne lieu à des retours plus fréquens de l'érysipele.

M. Sims décrit ensuite le caractère de la fièvre épidémique qui regna durant toute cette période; elle participoit de la nature des fièvres éruptives & inflammatoires. Elles se terminoient toujours, dit-il, par une crise manifeste; & relativement aux symptômes, elles approchoient beaucoup des fièvres dont les Grécs & les Arabes nous ont donné la description; & le traitement, qu'ils proposent, leur étoit assez convenable.

Seconde constitution, 1767, 1768.

Le mois d'août de l'année 1767, fut supportable. Une saison froide, pluvieuse, variable, lui succéda, & le vent souffla presque sans interruption du sud & de l'ouest, jusques peu de jours avant Noël, où les gelées commencerent avec un vent de nord-est. Celui-ci continua jusqu'au 12 janvier 1768. Il y eut ensuite, pendant trois mois, de fréquentes gelées qui duroient quelquefois huit, dix jours; il pleuvoit dans les intervalles. Le vent souffloit de tous les points, ex-

SUR LES MALAD. ÉPIDÉM. 397
cepté les dix derniers jours qu'il se mit à l'est, accompagné de gelées. Pendant l'été & l'automne, les vents & le temps furent variables, inclinant cependant à l'humide. Les pluies cessèrent vers la seconde semaine de novembre; depuis cette époque, jusqu'à la fin de l'année, il y eut de petites gelées fréquentes, le vent étant variable.

Les maladies de la précédente constitution parurent si rarement dans cette seconde, qu'elles méritèrent à peine le nom d'épidémiques. On vit à leur place beaucoup d'affections rhumatismales. Le rhumatisme chronique est endémique dans le comté de Tyrone; m. *Sims* rapporte les différens moyens de le dissiper ou de l'appaiser. Mais il y eut alors des rhumatismes aigus: chez ceux qui en étoient attaqués, la fièvre & les douleurs étoient violentes; le sang, qu'on leur tiroit, fort enflammé; ils étoient dans une stupeur extraordinaire, & cependant dormoient rarement; il y avoit, après les premiers jours, beaucoup de disposition à la sueur; mais ces sueurs, quoique spontanées, ne procuraient presque aucun soulagement. A cette époque, la fièvre & les douleurs laissoient des intervalles de relâche; elles avoient presque des intermittences. Vers le soir, elles se

faisoient sentir avec la plus grande fureur, sans être précédées d'aucun frisson ; elles continuoient jusqu'au matin, elles diminuoient alors à mesure que la sueur paroissoit, pour revenir attaquer les malades la nuit suivante avec la même force. L'urine, dans cette période, déposoit en grande partie un sédiment blanc & muqueux ; dans quelques cas, il étoit rouge, & néanmoins n'annonçoit aucun changement.

Le traitement par les sudorifiques manquoit quelquefois : toutes les fois que la maladie avoit des rémittances régulières, rien ne fut plus utile que l'usage du quinquina. Cependant m. *Sims* avertit que le quinquina pouvoit d'abord produire des effets défavorables ; que les douleurs augmentoient, que tous les symptômes empiroient. Au reste il déclare, de bonne foi, qu'il n'a pas assez de faits pour être fondé à le recommander dans toutes les especes de rhumatismes.

M. *Sims* parle ensuite d'une toux qui régna en automne, & au commencement de l'hiver ; elle ne fut point dangereuse, non plus qu'une espece particulière de fièvre qui s'étoit montrée peu auparavant ; il parle aussi d'une esquinancie qui parut en automne, sans avoir été funeste, bien qu'elle ait souvent donné des

SUR LES MÁLAD. ÉPIDÉM. 399
alarmes. La coqueluche est encore une maladie qui attaqua les enfans & quelques adultes vers le temps de la moisson ; elle fut opiniâtre, mais rarement fatale, à moins que, pour avoir été négligée trop long-temps, les malades ne tombassent dans le marasme.

Durant cette constitution, le médecin anglois a souvent observé une maladie qu'on voit aussi, dit-il, en d'autres temps, & qu'il demande la liberté d'appeler *inflammation hystérique*. Elle attaque seulement les femmes, & plustôt le visage qu'aucune autre partie du corps, bien qu'il n'y ait point de partie qu'il ne lui ait vu occuper. La partie affectée est douloureuse, chaude, tuméfiée, dure, enflammée ; mais la malade n'a pas assez de fièvre pour garder le lit. Quoique la tumeur soit circonscrite, & la douleur souvent si violente, qu'elle fasse craindre la suppuration, elle ne se termine jamais de cette manière. Le temps de sa durée étoit incertain, tantôt elle se dissipoit au bout de 3 ou 4 jours, & tantôt elle durroit jusqu'au 15^e. Les circonstances de sa terminaison étoient les plus remarquables. Quand la tumeur devoit son origine à la suppression des règles, leur retour la faisoit disparaître dans l'espace de quelques minutes, ou tout au plus

d'une heure ou deux. Souvent elle se dissipoit, comme elle s'étoit formée, sans qu'on sut à quoi attribuer son origine ou sa disparition. On employa divers traitemens dans cette maladie, la plûpart sans succès. Lorsque le pouls étoit fort élevé, la saignée & les rafraîchissans n'étoient pas nuisibles. Tous les topiques paroissoient la rendre plus rebelle ; les seuls vescicatoires, appliqués aux environs de la tumeur, avoient de bons effets, sur tout si l'on enretеноit l'écoulement pendant un long temps.

Troisième constitution, 1769, 1770.

Le commencement de l'année 1769, jusqu'à l'équinoxe du printemps, fut humide avec peu de gelées ; le vent variable. Après l'équinoxe il fit très beau pendant deux mois ; le vent fut plus souvent à l'est. Les derniers jours de mai, & tout le mois de juin, furent froids & pluvieux ; le vent à l'ouest. Le mois de juillet fut passable. Les mois suivans, août & septembre, furent humides ; le vent resta le même. En octobre & en novembre, le vent tourna souvent à l'est, & procura un temps délicieux. Durant tout le mois de décembre, il régna un vent & une pluie qui venoient du sud & de l'ouest.

Au commencement de l'année 1770, il y eut quelques jours de forte gelée, le vent étant nord-ouest. Le temps fut ensuite variable ; il penchoit cependant vers le beau : le vent étoit d'ouest. Le 16 mars il y eut des gelées & de la neige qui durerent près d'un mois ; elles ne furent interrompues que pendant quatre jours ; le vent souffla de l'est les douze premiers jours, & ensuite de l'ouest & du nord. Pendant le reste d'avril, & jusqu'à la fin de juin, le temps fut pluvieux & si froid, qu'il gela fortement le 29 mai : le vent fut presque toujours à l'est. Le beau temps reparut en juillet ; mais, après les dix premiers jours, le reste du mois fut humide & mauvais, le vent soufflant du sud & de l'ouest. Août fut beau ; le vent, près de la moitié du mois, souffla de l'est. Il régna, durant le reste de l'année, du vent & des pluies qui ne furent interrompues que par quatorze jours de gelée à différens intervalles : le vent fut à l'ouest.

Les maladies de la deuxième constitution, & celles de cette troisième, se mêlerent ensemble vers la fin de l'une & au commencement de l'autre ; c'est-à-dire, que les dysenteries qui formoient véritablement la maladie épidémique de 1769, commencèrent à la fin de la moisson de

1768 , & continuerent l'hiver suivant ; & que les rhumatismes se montrèrent fréquemment avec elles dans le printemps de 1769 .

La dysenterie , dit m. Sims , est sur tout endémique dans le comté de Tyrone ; on lui a même donné le nom de *maladie de la contrée* . Elle fut alors de deux espèces , lesquelles exigeoient chacune un traitement particulier .

Dans la première espèce , ou dysenterie aiguë , il falloit saigner & faire vomir le malade avec l'ipécacuanha ; c'est la méthode constamment suivie par tous les praticiens .

La seconde espèce , ou chronique , qui fut la plus commune , étoit souvent la suite de la première , lorsqu'elle avoit été mal traitée ; mais souvent aussi elle se montrroit d'elle-même , sur tout dans les dernières classes du peuple que la pauvreté forçoit à se nourrir de mauvais alimens . Elle étoit accompagnée de la perte totale d'appétit , d'un pouls petit , fréquent , inégal , intermittent . La peau étoit froide , les tranchées médiocres ; quelquefois , au lieu de tranchées , les malades ressentoient une douleur fixe au côté . Ils avoient le visage pâle & l'œil hagard , la langue couverte d'une muco-sité blanchâtre , la soif grande par inter-

valles. Les selles , sans avoir une odeur très fétide , en exhaloient une particulière , que , malgré les plus grands soins & la plus grande propreté , on ne pouvoit chasser de la chambre du malade , Lorsque le mal avoit duré plusieurs mois , comme il arrivoit fréquemment , les malades rendoient les alimens presque tels qu'ils les avoient pris ; ils tomboient dans le marasme , & périsssoient souvent malgré tous les efforts du médecin.

L'ipécacuanha , dans cette espece de dysenterie , ne procuroit de bons effets qu'administré à des doses petites & réitérées : ainsi l'on en donnoit avec succès , chaque soir , une pilule de trois grains . Les antimoniaux à petites doses surpassoient même l'ipécacuanha en efficacité .

La petite - vérole volante , qui régna durant l'automne & l'hiver de 1769 , n'offrit rien de remarquable , si ce n'est que chez plusieurs la maladie dura jusqu'au sept & au huit ; & que prise par quelques-uns pour la petite - vérole , on garda de la matière des pustules pour inoculer .

M. Sims passe ensuite à la phthisie , qu'il observe avoir été très commune au printemps de 1770. Quand un honnête homme proteste qu'il dit vrai , on auroit tort de croire qu'il en impose. Mais

cet honnête honame n'est pas à l'abri de l'erreur & des méprises. Ainsi, lorsque m. *Sims* déclare qu'il a donné fréquemment aux phthisiques l'émettique (à petites doses cependant) pour débarrasser l'estomac de ce phlegme visqueux qui le surchargeoit, & qui excitoit des nausées & des vomissements, ne peut-on pas soupçonner qu'il a été trompé par l'espèce de toux dont les malades étoient tourmentés, & que cette toux étoit stomachale ? Ne peut-on pas soupçonner qu'il a pris pour phthisie l'état d'un homme fatigué par un rhume opiniâtre, par une toux catarrhale, ou par quelqu'autre espèce de toux ? N'est-ce point par une suite de cette erreur, qu'il déclare encore que dès les premiers symptômes d'inflammation qui survenoit aux phthisiques bornés presque uniquement à la diète blanche, il étoit nécessaire de débarrasser l'estomac par le moyen des émétiques répétés ? qu'il a connu un sujet phthisique guéri en ne vivant que d'huîtres, la fièvre hætique, la soif, la douleur violente au côté, s'étant calmées dès la première fois qu'il en mangea ? En vain il ajoute : « C'étoit, à la vérité, une » femme ; & l'on n'ignore pas que les » personnes du sexe, plus sujettes à la » phthisie, en guérissent aussi plus aisément.

SUR LES MALAD. ÉPIDÉM. 405
» ment. J'en ai vu se rétablir dans cha-
» que degré. Le mariage est le plus sou-
» vent pour elles un spécifique assuré ».

Notre observateur marque ensuite fort en détail les symptômes par lesquels l'épidémie de la petite-vérole précédente différoit de l'épidémie actuelle. C'est dans cette dernière que, voyant la mortalité augmenter, il conseilla, pour la première fois, de tenir les malades exposés à l'air extérieur. Cette méthode ayant réussi, il ne s'en est pas écarté depuis, lorsqu'il est appellé de bonne heure,

M. Sims vit dans cette constitution des fièvres lentes nerveuses assez semblables à celles qu'ont décrites les docteurs *Huxham & Gillchrist*, mais qu'il a traitées par une méthode opposée. Les enfans furent aussi violemment attaqués d'une espèce de fièvre vermineuse.

Quatrième constitution, 1771, 1772.

De mémoire d'homme, dit m. Sims, il n'y avoit pas eu de saison aussi rigoureuse, que l'hiver de 1771. Depuis le 3 de janvier jusqu'au 18 avril, les gelées furent continues &c accompagnées de neige & de vent d'est. Depuis cette époque jusqu'à la fin de juillet, le temps fut

406 O B S E R V A T I O N S
supportable¹, mais pluvieux ; le vent souffla de sud-ouest, à l'exception des 19 premiers jours de mai, & les onze derniers de juin qu'il souffla de l'est. Pendant le reste de l'année il plût beaucoup, le vent étant à l'ouest : il y eut, par intervalles, quelques beaux jours, surtout dans le mois de septembre. Ceux de janvier & février 1772, furent constamment accompagnés de gelée, de neige, & d'un vent de nord-est : dans le commencement de l'année, il y eut une nuit où se fit entendre un tonnerre épouvantable ; après quoi, jusqu'à la fin d'avril, le temps & le vent furent variables ; les trois mois suivants, secs & chauds ; le vent souffla de l'est durant les six premières semaines ; & tourna ensuite à l'ouest.

La rigueur constante du printemps de 1771, occasionna des pleurésies & des péripleumonies essentielles. A ces maladies succéda, dans l'été, une fièvre qui se déploya avec la plus grande violence à mesure qu'on avançait dans l'automne. L'hiver rigoureux qui suivit, ne put en ralentir la fureur. M. Sims la suit dans ces différents temps, quant aux symptômes & au traitement : c'étoit une fièvre pétéchiale, à laquelle il croit pouvoir donner le nom de *peste*. Il observe que

SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES. 407
les saignées, si utiles dans les maladies inflammatoires, n'étoient que d'un petit avantage dans celle-ci; que les émétiques ordinaires, tels que l'ipécacuanha, paroisoient nuisibles; que les sudorifiques, qu'on a quelquefois employés, étoient sans succès; que les vésicatoires étoient pernicieux; que les cordiaux étoient suivis de mauvais effets. Il prescrivit donc aux malades le jus de citron, le vinaigre, l'elixir de vitriol, la petite biere, le thé ou l'eau panée. Mais les antimoniaux, donnés dans la première période de la maladie, dissiperoient les symptômes les plus alarmans; on avoit recours ensuite aux purgatifs minoratifs. Dans l'état de la maladie, il avoit soin que les malades ne fussent pas renfermés, & que l'air circulât librement dans leurs chambres, qu'on les tint propres, qu'on les fit changer de linges; il les faisoit même tirer de leur lit, & exposer à l'air froid; les effets du quinquina n'étoient pas moins remarquables, il en portoit la dose fort haut: de trois onces dans l'espace de 24 heures, & de cinq onces dans moins de 30.

A la fin du printemps de 1772, parturent des inflammations locales, & surtout des ophthalmies; & l'été suivant des maladies bilieuses.

L'ouvrage de m. *Sims* est terminé par des remarques sur les fievres nerveuses & malignes. Sans vouloir abaisser la réputation des docteurs *Huxham*, & *Pringle*, qui ont écrit sur ces maladies, m. *Sims*, qui trouve erroné le traitement qu'ils ont prescrit, croit devoir en proposer un autre.

Le ton de la franchise regne dans le traité que nous venons d'analyser; cependant m. *Sims* laisse appercevoir fort souvent trop de prétention. En général, il paroît ne vouloir point de principes, & il'en pose; mais il s'en écarte à son gré. Il semble s'être fait une pratique nouvelle, mais il ne tient pas plus à cette pratique, qu'à celles des autres; il est toujours prêt à en changer: en un mot, il se montre assez ouvertement prévenu en faveur du pur empirisme.



*SUITE des observations sur une nouvelle
édition grecque & latine des aphorismes
d'Hippocrate ; par m. GOULIN.*

APHORISMI HIPPOCRATIS,

Sect. I, aphor. I.

NOUVEAU TEXTE.

O^ς βίος βραχὺς, οὐ δὲ τέχνη μακρή;
οὐδὲ καιρὸς ὀξὺς, οὐ δὲ πεῖρα σφαλερή,
οὐ δὲ κρίσις χαλεπή. Δέει (a) δὲ καὶ
μῆνον (b) ἐωυτὸν παρέχειν (c) τὰ
δέοντα ποιεύντα (d), ἀλλὰ καὶ τὸν
τοσέοντα (e), καὶ τὰς παρέοντας, καὶ
τὰ ἔξωθεν.

(a). ΔΕΕΙ. Dans toutes les éditions
des œuvres d'Hippocrate, & dans toutes
les éditions séparées de ses aphorismes,
on ne lit point δέει, mais δεῖ. Le nouvel
éditeur avertit, dans ses notes (*pag. 10*),
qu'il faut δέει, parce que cette leçon se

140 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

trouve dans les meilleurs manuscrits. Elle porte, à la vérité, le caractere du dialecte ionien. Mais le nouvel éditeur n'a pas fait attention que δεῖ est un mot de la langue commune dont se servoient également les Athéniens, les Ioniens, les Eoliens, les Doriens.

On ne voit dans aucun imprimé δεῖ. Qu'on ouvre Hérodote, cet historien qui a si purement écrit selon le dialecte ionien, on ne rencontrera par tout que δεῖ. Dès la page 4 de son premier livre, on lit : ἐκ τῶν μαρτύρων δεῖ... (*edit. Francofurti, 1608, in-fol.*). Je ne m'arrêterai point à produire ici d'autres exemples; mais je dirai que cet historien n'écrit pas non plus δέει à l'infinitif, mais δεῖ. En voici la preuve : δεῖ γὰρ Μικηάδαι τελευτῆς, (*lib. vi, pag. 379, lin. 18.*) [1]. Mais lorsqu'il emploie ce verbe à l'imparfait, il suit le dialecte ionien, & met δέει, au lieu de δέι qui est d'usage selon les Athéniens : δέει πάντως τὴν ματέρα, &c. (pag. 12, lin. 20). Pour convaincre le nouvel éditeur, observons encore que ni les grammairiens, ni les lexicographes, ni les glossateurs, ne font mention de

[1] On trouve également δεῖ dans les éditions d'Hippocrate.

DES APHORISMES D'HIPP. 411
s'eu, & concluons que ce mot *frâchement dialectisé* à l'ionienne, doit être rejeté.

Hippocrate a donc dû écrire *εἴη*; & les manuscrits qui portent *εἴει* sont fautifs; les copistes ont fait un barbarisme. Si Galien en eût commis de semblables, le nouvel éditeur auroit dit de lui, non sans raison, ce qu'il se permet souvent avec trop de légèreté: *Eni* (*solæcismum admissum*) *nimiā Galeni præcipitan-*
tiā (1)..... *En* (*hippocraticam λέξιν*)

(1) Cette précipitation supposée de Galien, qu'on se plaît à faire sonner si haut, est-elle à comparer avec un prononcé bien réfléchi, qui se lit (*pag. 17, lin. 18* de la nouvelle édition).

Tous les exemplaires imprimés des aphorismes présentent dans le 5^e aphor. de la section I, ces mots: *πάντα γάρ τοῦ αὐτόπτου... omnis enim error.* Le nouvel éditeur rejette cette leçon, parce que (assure-t-il) ce mot *αὐτόπτου*, ne se voit dans aucun des écrits d'Hippocrate.

“*Non leges αὐτόπτου in ULLO LIBRO Hippocratis, sed semper αὐτοπρᾶς vel αὐτοπτός.*” Le nouvel éditeur s'est trouvé induit en erreur par l'*ακονομ.* *Hippoc.* de Foës, qui malheureusement n'a pas averti qu'Hippocrate eût employé ce mot. Mais le silence de ce savant glossateur n'est pas une assertion.

Je vais donc indiquer deux endroits où Hippocrate a fait usage du terme *αὐτόπτου*, mais au pluriel; c'est dans un traité que le nouvel éditeur

a lu attentivement, qu'il cite & qu'il met au nombre des écrits véritablement composés par la lumière de l'école de Cos ; c'est dans le 2^e livre du προφῆτ. Επὶ δὲ τῇσιν ῥεόσιν ἐντελές γνῶσκεν τὰ AMAPTHMATA. Quando neque proclive est in morbis errata cognoscere.... edit. FOES, 1595, in-folio, sect. ij, pag. 65, F.... Vid. & ed. MERCUR. 1588, in-fol. class. iij, p. 444, lin. ult.

Un peu plus loin il s'exprime ainsi : Εἰ δὲ μείζονα τὰ AMAPTHMATA.... quod si majora fuerint errata.... edit. FOES, *ibid.* pag. 66. D.... vid. & ed. MERCUR. *ibid.* pag. 445. D. Ce mot se trouve peut-être au singulier dans d'autres traités, quoique je ne me rappelle point de l'y avoir vu.

Le nouvel éditeur, en observant que αμαρτάδες est un mot usité par Hippocrate, n'a pas voulu dire sûrement qu'il ne l'employoit qu'au pluriel : il ne fauroit ignorer qu'Hippocrate l'a mis au singulier ; c'est dans le même traité (προφῆτ.) Entre les deux endroits que je viens de citer, on lit : οὐ δι-αμαρτάδα γένεται, ... si ob erratum contingunt, pag. 66. C., . . . ; & encore même page G. τὴν αμαρτάδην. Et dans le traité intitulé *de fract.* . . . ελάσσον γὰρ οὐ αμαρτάδες.... levior enim error. FOES, sect. vij, pag. 15, F... A la page suivante, ce mot est mis au pluriel, ταῦ αμαρτάδων τῷσιν ἀντρᾶν....

Bien que le livre intitulé *de decenti ornatu*, ne soit point d'Hippocrate, on peut remarquer qu'on y trouve un autre mot pour signifier erreur,

Mais quand il seroit vrai, ce qui n'est point, que δέ in fût employé par les Ioniens, Hippocrate auroit pu cependant écrire δέ : car quoique ce médecin ait suivi le dialecte ionien, il ne s'y est pas tellement astreint que sa diction ne se rapproche de l'attique. C'est ce que nous apprend Galjen en ces termes : (*τῶν Αἰγαίων*) τῇ διαλέκτῳ χρῆται κατά τι καὶ ὁ Ἰπποκράτης, ὃς ἀποφηνάται τινὰς ἀντὶ τῶν ἀρχαίων ἀτθίσα.

(de fract. ed. gr. tom. v, pag. 525, lin. 3 & 4.) « Hippocrate fait quelquefois usage du dialecte attique ; de sorte que quelques-uns regardent son langage comme l'ancien langage d'Athènes ». Platon, Démosthènes, Aristote, qui ont harangué, ou enseigné la philosophie dans cette ville, & qui ont écrit suivant le dialecte attique, ont néanmoins de temps en temps em-

faute : ἐπιτυρπῖν δέ δέ καὶ τὰς ΑΜΑΡΤΙΑΣ τῶν καμπόνων.... observandi sunt autem ægrotorum errores... FOES, sect. 1, pag. 26, lin. 50.

Je ne crains point que le nouvel éditeur dise que j'aie tort d'observer, contre son assertion, qu'Hippocrate s'est servi du mot AMAPTHMATA au pluriel, ni qu'il se retranche à repliquer qu'en c'exprimant comme il l'a fait, *non leges αμάρτιμα in ullo libro Hippocratis*, il n'a voulu entendre autre chose, sinon qu'Hippocrate n'avoit pas employé ce mot au singulier. Le nouvel éditeur est trop judicieux pour donner une défaite aussi mauvaise.

ployé l'ionien. Que diroit-on d'un éditeur qui, voulant que ces écrivains ne parlissent que le langage attique, changeroit, pour les en rapprocher, les mots qui dans leurs ouvrages seroient écrits suivant l'idiome des Ioniens ? En vain il feroit valoir l'autorité de quelques manuscrits : ceux qui subsistent aujourd'hui ne sont pas sans doute d'un assez grand poids, pour être en tout aveuglément suivis. Leur excellente même n'est guere que relative. Un bon manuscrit, excellent, si l'on veut, sera donc celui qui présentera le sens le plus exact, celui dans lequel il y aura moins de lacunes, moins de mots changés, transposés, ajoutés, ou omis. Ainsi les manuscrits ne peuvent servir actuellement, à l'égard des ouvrages grecs imprimés depuis deux cens ans &c au-delà, qu'à rectifier une phrase inintelligible, par l'altération, par l'omission, l'addition, la transposition d'un ou plusieurs mots, par le changement d'un terme en un autre. Mais prétendre que des mots véritablement grecs, qui, dans l'endroit où ils sont placés, ne forment aucune obscurité, & qui sont mille fois dans un auteur, soient mis en dialecte ionien, parce qu'on les trouve dans deux ou trois manuscrits, dont les savans n'ont peut-être pas même approuvé

l'exactitude & l'authenticité, n'est-ce pas une licence qui, si elle étoit tolérée, défigureroit bientôt, & rendroit méconnoissables toutes ces belles productions d'Athènes, par lesquelles Rome fut autrefois éclairée, enrichie, illustrée, & qui sont devenues les précieux germes des connaissances multipliées que l'Europe aujourd'hui se glorifie de posséder, & auxquelles elle doit le bonheur de n'être plus sous le joug de la superstition & de la barbarie?

Il est certain que ce fut d'après un ou plusieurs manuscrits, qu'on imprima toutes les œuvres d'Hippocrate, pour la première fois, à Venise, en 1526. Cette édition fautive fut revue sur trois autres manuscrits par Cornatius; cette révision faite, on donna une seconde édition d'Hippocrate, à Basle, en 1538: j'omets la troisième, celle de Mercuriali. Mais, en 1595, Foës, qui avoit vu ces trois éditions, en donna une quatrième, avec une version latine, après avoir conféré quatre manuscrits. Voilà, de bon compte, huit manuscrits consultés, sur lesquels étoient écrit, & non pas ~~écrit~~. Ce n'étoit pas Galien qui avoit effacé ce dernier, pour y suppléer ~~écrit~~; à moins qu'on ne dise qu'ayant revu lui-même toutes les œuvres d'Hippocrate, il en avoit fait ou fait

faire assez de copies, pour les échanger contre celles qui étoient alors répandues, afin de les anéantir, & de rendre son édition la seule existante. Ce seroit avec raison qu'on me traiteroit de fou, si j'avancois ce paradoxe (1).

Mais les œuvres de Galien furent imprimées, pour la première fois, à Venise en 1525 ; ce fut d'après plusieurs manuscrits très certainement. On travailloit à une nouvelle édition à Basle dès 1532 ; &, pour la rendre supérieure à celle de Venise, on avoit rassemblé des manuscrits de tous côtés. Jean Ruel, médecin de Paris, en procura la meilleure partie ; l'édition fut achevée le 5 décembre 1538, & parut avec la date de cette année, laquelle alors ne devoit finir qu'à Pâques, où commenceroit l'année 1539. Plusieurs savans, qui possédoient la langue grecque, aussi bien, pour ne pas dire mieux, que nous ne la connoissons, ont donné leurs soins à cette édition qui

(1) Il n'en est pas moins vrai cependant que le nom célèbre de Galien a opéré insensiblement cet effet, & que ses commentaires sur les aphorismes d'Hippocrate ont fait passer jusqu'à nous l'édition qu'il avoit revue : mais cette édition même, que le temps n'a pas assez respectée, est encore précieuse par l'attention qu'il a eue de conserver les variantes qui existoient de son temps : pourtant

pourtant a des défauts ; ils ont constamment laissé subsister δέ, & mille autres mots de la langue commune , dans les traités d'Hippocrate commentés par Galien. Ce mot est également conservé dans l'édition de Chartier , pour laquelle d'autres manuscrits ont encore été consultés.

Tous ces manuscrits ont servi à revoir les textes de ces traités d'Hippocrate qui ont été commentés par Galien, puisque toujours ces textes précédent les commentaires. Or ces manuscrits , différents de ceux sur lesquels les premières éditions des œuvres d'Hippocrate avoient été faites , portoient δέ , & non pas δέει. On est donc forcé de conclure qu'Hippocrate avoit écrit ainsi , & que δέ doit être conservé. Mais Hippocrate , mais Hérodote , pouvoient-ils l'écrire autrement , puisque ce mot ne varioit point , & qu'il étoit de tous les dialectes , ou , pour mieux dire , de la langue commune ? Néanmoins on trouve dans les auteurs ἔρδειν : mais il signifie *opus est* , & a un régime τίτλος ἔρδειν ; τίτλος ἔρδειν ; *quānam re opus est* ?

(b) ΜΟΥΝΟΝ. La pluspart , & peut-être toutes les éditions des aphorismes , présentent en cet endroit μύνον ; j'ai sous les yeux treize éditions qui portent cette

418 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

leçon. Cependant on voit dans d'autres traités d'Hippocrate $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, qui est du dialecte ionien. Je citerai ce passage : $\kappa\acute{a}x\iota\sigma\tau\bar{o}s$ $\delta\epsilon$, $\text{oi } \psi\nu\chi\rho\alpha l \tau\varepsilon \kappa\alpha l \mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v...$ (lib. prognost. FOES, *séct. ij*, *pag. 5*, *lin. 24*). Il est écrit de même dans Galien, lorsqu'il le commente (*edit. gr. Froben, 1538, tom. v*, *pag. 130*, *lin. 4*); ce qui prouve combien Galien est fidèle. Je trouve $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, dans le traité intitulé *de locis in homine* (FOES, *séct. iv*, *pag. 94*, *lin. 29*). Je vois encore $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, (*epid. lib. j. FOES, séct. viij*, *pag. 12*, *G.*) leçon que conserve Galien en commentant cet endroit. *Ibid. pag. 14*, se lit $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v\iota$. Le mot $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$ est encore dans le livre qui a pour titre *de viet. rat. in morb. ac. FOES, séct. iv, pag. 65, lin. 43 & 49*. Cependant, dans le même traité, l'on voit tantôt $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, & tantôt $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$.

Ce défaut d'uniformité doit-il être rejeté sur la négligence des copistes? Comme Hippocrate revenoit quelquefois au langage attique, ne peut-il pas avoir écrit tantôt $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, tantôt $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$, mais le plus souvent $\mu\bar{\nu}\nu\bar{o}v$? Qui oseroit décider?

(c) On convient généralement que le mot $\iota\nu\tau\bar{o}v$ est sous-entendu après $\omega\nu\pi\chi\iota\sigma\tau\bar{o}$. J'ai cru autrefois, je l'avouerai,

qu'Hippocrate ne pouvoit point l'avoit omis. Je soupçonneois donc qu'avant ce début des aphorismes, il y avoit une autre phrase à la fin de laquelle étoit le mot ἡτρός ; mais que cette première phrase ayant disparu, il n'étoit resté que la suivante. Est-il vraisemblable, me disois-je, qu'Hippocrate soit entré en matière par l'omission d'un mot qui paroît essentiel ; & qu'il ait ainsi commencé, *ex abrupto* ? Je voyois d'ailleurs ce terme au commencement du traité qui a pour titre *prognostic*. Τὸν ΙΗΤΡΟΝ δοκέι μοι ἀποτελεῖν, ὑπόροιαν ἐπιτιθένειν. *Il me paroît important que le médecin s'applique au prognostic.* Je remarquois encore ce mot au commencement du traité *de fract.*.... Εὐχῆς τὸν ΙΗΤΡΟΝ.... *Il faut que le médecin, &c.*

Je tins à cette opinion jusqu'au moment où lisant Galien, je fus par lui détroussé. Ce commentateur habile, qui savoit mieux que nous la langue grecque, qui en connoissoit mieux le génie, après avoir, ainsi qu'il le fait constamment, mis sous les yeux de ses lecteurs ce texte : Εὐχῆς τὸν ἡτρόν τὰς ἐκπλωσίας τε καὶ κατηγμάτων ὡς θυτάτας τὰς κατατάξεις ποιεῖσθαι : c'est-à-dire, *Il faut que le médecin, pour la réduction des luxations & des fractures, fasse les extensions dans la direction de*

420 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.
plus convenable; Galien, dis-je, entre en matière, & s'exprime de la sorte sur cette première phrase : « Bien que quelques observations sur les mots n'instruisent pas de choses fort utiles, elles sont cependant regardées comme des parties du commentaire ; telles sont celles qui font connaître les manières différentes de parler ; comme ici à l'égard de la proposition énoncée, que les uns écrivent avec ces mots ἔχρη τὸν ἀντρὸν, tandis que d'autres les suppriment ; ce qui est l'usage des Athéniens dont Hippocrate emploie quelquefois le dialecte, de sorte que quelques-uns estiment que son langage est l'ancien langage attique ».

(d) ΠΟΙΕΤΝΤΑ. Cette leçon est bonne ; c'est celle que Foës a admise, & qu'on voyoit déjà dans l'édition des œuvres d'Hippocrate, donnée par Mercuriali en 1588. On ne devine donc point pourquoi le nouvel éditeur croit avoir besoin de la justifier ; & va chercher une autorité fort inutile, celle pourtant d'un savant médecin. *Sic*, (dit le nouv. édit. dans ses notes critiq. pag. 11.) *antiqui omnes quos viderat* (codices mss.) *Heurnius*. Ce médecin (*Heurnius*) qui publia son commentaire latin sur les aphorismes, en 1601, n'admet point dans le texte le

mot *ποιεύται*, comme l'observation du nouvel éditeur le fait présumer, il l'ajoute seulement en marge, & comme variante; mais, dans sa préface, Heurnius ne dit pas qu'il ait consulté beaucoup de manuscrits anciens, il n'avertit pas même qu'il en ait vu un seul; ce qui seroit nécessaire pour rendre légitime l'énoncé du nouvel éditeur.

Il n'est pas moins vrai que *ποιεύται* est du dialecte ionien, mais il est aussi du dialecte dorien; & ce qu'il est bon de remarquer, d'après les meilleurs grammairiens, c'est que les Ioniens & les Doriens, qui changent *υ* en *ῳ*, comme dans cet exemple où *ποιεύται* est mis pour *ποιεύτῃ*, ne font cependant point toujours ce changement.

En effet, quoique l'on voie dans Hérodote *ποιεύτης* (1); *ἐποίειν* (2) à l'imparfait, pour *ἐποίειν*; *ποιεύσαι* (3); quoiqu'on y voie aussi *ποιεύμενος* (4), cette contradiction n'est pas constante; puisqu'il écrit *ποιεῖν* (5). C'est ainsi qu'Hippocrate a mis

(1) Pag. 114, lin. 25... pag. 266, lin. 33...
pag. 385, lin. 17, & ailleurs.

(2) Pag. 339, lin. 18 & 19.

(3) Pag. 118, lin. 44... pag. 330, lin. 10...
pag. 401, lin. 32..., pag. 416, lin. 37.

(4) Pag. 338, lin. 15.

(5) Pag. 59, lin. 16.

ποιεύντα (*aphor. 45, scđt. ij.*), & non pas
ποιεύσεις.

Au reste, c'est probablement dans l'édition de Foës que Heurnius avoit vu *ποιεύντα*, leçon qu'il auroit pu adopter & insérer dans son texte, quoiqu'il ne le fasse point. Il y auroit été bien autorisé, s'il eût conféré beaucoup de manuscrits qui portassent cette leçon *ποιεύντα*. Il garde sur ce point le plus profond silence; mais il rend hommage à Galien, à Houllier, à Duret : *Solum DIVINI GALENI, ac doctissimi Hollerii illique additarum scholiarum Duretianarum morem sequi volui. Hi enim inter cunctos quos haecenus vidi, hanc laudem asecuti fuere. Quare in his COMMENTARIIS imitari hos decrevi, aperte dico, plurimum debeo : nam in meum usum ex illis plurima transtuli.* Ce que dit Heurnius est de la plus grande clarté; il parle des guides qu'il a suivis, & ces guides sont Galien, Houllier & Duret. Comment a-t-on pu prendre le change au point de nous dire que Heurnius avoit consulté des manuscrits grecs, lorsqu'il ne fait mention que des commentateurs qu'il avoit lus, & dont il s'est proposé de suivre la méthode comme la meilleure? La première qualité d'un écrivain est d'être fidèle, & sur tout de ne point se donner la tê-

ture pour ramener tout ce qu'il lit, ou à lu, à l'appui de son système. Il faut que les choses y viennent naturellement, & d'elles-mêmes. Se comporter autrement, c'est en reconnoître soi-même la foiblesse ; on pourroit le comparter à un édifice élevé sur un terrain mouvant, qu'on voudroit en vain étayer par une forêt de charpente ; il n'en seroit pas plus solide, & personne ne s'aviseroit jamais d'en faire l'acquisition pour son usage.

Le nouvel éditeur, pour fortifier cette leçon qu'il adopte, ποσεῦτα, mais déjà adoptée comme légitime, depuis près de deux cens ans, cite des mots analogues écrits en dialecte ionien : ce sont ἀλ-γεύτα, μιζεύτα, ωκεύμενα, απειθέυμενα, &c... ; il cite encore ces deux, νοσεύματα & κακεύμενα, lesquels se lisent en effet dans le livre d'Hippocrate intitulé *de locis in hom.*, livre dans lequel le nouvel éditeur ne devoit pas puiser d'autorités, puisqu'il l'efface du nombre des traités composés par ce grand médecin. Malheureusement on ne s'est pas apperçu que le mot νοσεύματα est une faute de copiste, laquelle a passé des manuscrits dans les imprimés. On ne sauroit guere imaginer que ce soit une faute typographique, puisque ce mot se trouve dans l'édition de Mercuriali, & dans celle de Foës.

424 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Mais dans quel dialecte l'a se change-t-il en ει ?

Au reste, de quelque maniere que cette leçon existe, νοσέυματα, je ne sais si l'on pourroit la trouver ailleurs que dans le livre intitulé *de locis in homine*, lequel n'est point d'Hippocrate, selon le nouvel éditeur. Cependant un terme qui signifie *maladie*, doit être souvent & très souvent employé dans les ouvrages didactiques des médecins : aussi celui-ci l'est-il plus de trente fois dans ce traité, & à la page où il paroît ainsi, νοσέυματα, on trouve deux fois νοσηματῶν, une fois νοσήματα, une fois νοσήματι. Ce qui doit néanmoins paroître étonnant, c'est que dans la même ligne où se lit νοσέυματα, on voit νοσηματῶν. Voici le passage : τὰ γυγάκεια νοσέυματα καλέουμεναι, οἱ ὑγείας πάτων τῶν νοσηματῶν αἰτιάς εἰσι.

Ceci ne suffit-il pas pour démontrer, sans replique, que νοσέυματα est véritablement une leçon viciuse, & qu'il faut nécessairement νοσήματα, ou, si l'on veut, νοσηματῶν, en mettant ου, au lieu de ο simplement.

Mais si νοσέυματα pouvoit se dire, ou se fût jamais dit, au lieu de νοσήματα, n'en trouveroit-on pas d'autres exemples ? ne pourroit-on pas rencontrer aussi ?

ἀγένεια, stupores, pour ἀγένεια,
ἀλγήματα, dolores, pour ἀλγήματα,
ἀμαρτίματα, errores, pour ἀμαρτίματα,
ἀταθέματα, donaria, pour ἀταθέματα,
βοηθέματα, auxilia, pour βοηθέματα,
διαβείματα, transitus, pour διαβείματα,
διαδέματα, diadèmes, pour διαδέματα;
ερυθρεύματα, rubores, pour ερυθρεύματα,
μηχανήματα, machinæ, pour μηχανήματα,
τομεύματα, jura, pour τομημάτα,
οἰκισμάτα, domicilia, pour οἰκημάτα,
οφίλευμάτα, officia, pour οφίλημάτα,
προβλεύματα, problèmes, pour προβλήματα,
στρατηγεύματα, exploits militaires, pour στρατηγήματα,
τιμεύματα, pretia, pour τιμημάτα,
ὑπομνήματα, commentaires, pour ὑπομνή-
ματα;
Φρονεύμα, consilium, pour φρόνιμα.

Hérodote a-t-il écrit ainsi ? a-t-il changé dans ces mots l'^e en u ?

(e) ΝΟΣΕΟΝΤΑ. Dans le système du nouvel éditeur, qui veut rappeler par tout le dialecte ionien, ne faudroit-il pas écrire aussi *νοσίυτα*? Ce mot, écrit de la sorte, le seroit à la maniere des Ioniens; c'est le participe du verbe *νοσίω*, comme

426 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

ἀλγήσαται est le participe du verbe *ἀλγίσω*. Sans doute qu'il n'a pas vu cette leçon dans les manuscrits, ni dans les imprimés : on la trouve cependant dans le premier livre des *épidém.* *ὑπεραγγεῖσθαι τῷ νοσήματι τὸν ΝΟΣΕΤΝΤΑ...* (Foës, *scđ. vij. pag. 22.*). Mais dans l'édition grecque de Galien, (*Basil. 1538, tom. v. pag. 367. lin. 2.*) on lit *νοσήσαται*. Il est certain que *ν*, dans les manuscrits, peut avoir été pris fort aisément pour *ο*, & l'*ο* pour *υ*.

J'observerai que dans ce passage des épidémiques, copié par Galien, on lit *νοσήσαται*, & *νολεύσαται*; mais qu'en expliquant ce texte, il n'écrit plus *νοσήσαται* suivant la langue commune des Grecs, mais avec la contraction, *νοσῆσται*, qui se voit deux fois à la fin de l'article, où se trouve aussi *ὑπερεποῦσθαι*, & non pas *ὑπερεπεστησθαι*.

D'où vient cette différence ? c'est que Galien, d'une part, vouloit représenter fidélement le texte de son auteur ; & de l'autre, qu'il revenoit à sa maniere ordinaire, lorsqu'il parloit lui-même. En effet, il aime la contraction ; aussi dans l'explication de l'aphorisme suivant, écrit-il *δηλεῖται*, & non pas *δηλοῖται*; *λυπέυται*, & *λυπήσται*, & *λυπάσθαι*, mais non pas *λυπίσθαι*, ni *λυπέσται*, ni *λυπέουσθαι*; *κεραυται*, & non pas *κερώνται*.

Telles sont au moins les leçons qu'ont offertes les manuscrits sur lesquels on a fait les éditions des œuvres de Galien. Qui pourroit s'empêcher de remarquer l'attention qu'il a eue de conserver la diction de son original, en même temps qu'il suit constamment la sienne? Ainsi les leçons vicieuses qui s'y rencontrent n'ont pas été mises de sa main; elles s'y sont glissées par l'ignorance & par la négligence des copistes, toujours pressés de finir pour recevoir le salaire de leurs peines.

Faudroit-il donc écrire dans le premier des aphorismes, *νοιύτα*? Je n'oserois prononcer affirmativement, quoiqu'on trouve dans Hippocrate beaucoup de verbes écrits de la sorte: *διατίνυται*, *οἰκεύειν*, *όχεύτας*, *ἀπίυται*, *κρατεύντα*.

C'est encore, suivant ce dialecte des Ioniens, que Mercuriali & Foës (*aphor. sed. ii. 32*), ont écrit *ἴωτίνυτες* deux fois, & *άστευτες*. Mais ils ont écrit, dans le même aphorisme, *αστέων*, qui est bon, & qui se trouve par tout. Dans la nouvelle édition on lit *άστετευσι*. C'est une faute qui vient de ce que Foës par inadvertance, peut-être, dans son *αεκοντ. Hippocr.* (edit. Francof. 1588) au mot *άστοι*, observe que *άστινυτες* fait à l'infiniitif *άστετευ*, & que l'opposé de

ce verbe est ἀστεῖται. Mais ces deux verbes sont comme leur *thème*, des verbes circonflexes en *ω*: αἴτιω; *par contraction* αἴτιῳ; ἀστιτίῳ, *par contr.* ἀστιῷ; αἴτιῳ, *par contr.* αἴτιῳ. Foës s'estaperçu sans doute de sa méprise, en donnant, sept ans après, son édition d'Hippocrate; puisqu'il a écrit ἀστέουαι. En mettant ἀστέουαν, c'est exprimer clairement que ce verbe vient d'*αἴτιῳ*, circonflexe, & non pas d'*ἀστεῖται*.

Il est certain que dans cet aphor. 32 ἀστεύετε est mis pour *ἀστεύεται*, qui, sans contraction, fait *ἀστεύτεται*. Il fait certainement au présent ἀστίω, *par contract.* αἴτιῳ. Que l'on conjugue ce verbe, on trouvera que la 3^e personne du présent pluriel est ἀστέουσι, *par contract.* αἴτισι. Mais si l'on soutenoit que ce participe ἀστεύτεται vient de *ἀστείω*, on feroit en défaut; car *ἀστείω* ne fauroit faire, au participe, que ἀστέουοντες.

Je ne vois dans Hippocrate aucune leçon qui porte l'*υ* dans le verbe *αἴτιω* & dans ses composés. Je trouve par tout στεόστο, στεόμενοι, στεοσθαι, μοροστεούσι, ολιγοστεωσι. Hérodote écrit de même στεούται, trois fois, pag. 118: si ce verbe faisoit à l'infinitif *ἀστεῖται*, ce célèbre historien auroit mis στεούται.

Donc *ἀστείται*, dans la nouvelle édi-

DES APHORISMES D'IPP. 429
tion, est un barbarisme que ne sauroit justifier l'observation de Foës : donc il faut *desiréous*.

On trouve aussi cette leçon *ασιτετουσιν*, dans une édition des aphorismes, faite à Paris en 1542, *in - 8°.*, & revue par *Joannes Davionus* : elle n'en est pas moins vicieuse, ce n'en est pas moins un barbarisme.

On pourroit m'objecter qu'on trouve *σιτεύω* dans un écrivain du siècle de Galien. Je répondrai, 1^o. que comme il est le seul qui s'en soit servi, il est très vraisemblable que l'*u* s'est glissé par la négligence des copistes ; 2^o. que ce verbe, dans l'occasion où il est employé, se dit des animaux qu'on nourrit enfermés, probablement pour les engraiffer, & qu'en cet endroit on lui donne la signification d'*engraiffer*. Je ne crois point cependant que cette acceptation soit une raison pour avoir écrit *σιτέυω*. En ce cas, dès qu'il ne signiferoit plus *engraiffer*, ce verbe redeviendroit un verbe circonflexe en *ω*. Voici le passage : *ἴναγοτέ λέγει πρὸς οὐρανὸν τοῦ πρῶτου μὲν τὰ Θηρία τροφαῖς μονοειδέσσι, καὶ ἀπλαΐς χράμεται, μᾶλλον ὑγιαινεῖ τῶν αὐθαίρων. οἷσι δὲ ΣΙΤΕΤΟΤΣΙ καθίστηκαντος, ἐπισφαλῆ πρὸς τὰς γόσις ἐστι, οὐ τοσιλαῖς ταῖς ἀμότησιν ἀλίσκεται, διὰ τὸ μηδέν τινα καὶ συνδυομένη τροφήν προσφέρεσθαι.* *Plutarch.*

430 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Mais Suidas n'écrit point σιτεύω, où du moins ne fait pas venir de lui, le participe qu'il met dans son vocabulaire : on lit σιτημένος (& non pas σιτευόμενος) qu'il interprète par ce mot ἀσθλών.

Donc σιτεύω n'est point d'usage, ou s'il l'est, ce ne peut être que fort rarement, & dans la signification qu'il a dans Plutarque.

NOUVELLE VERSION DE L'APHORISME PREMIER.

Vita brevis ; ars autem longa : momentum urgens ; ut experimentum periculosum : imo judicium difficile. Porro oportet ut medicus non tantum ipse se præstet agentem necessaria, sed etiam ut adstantes & ægrum, & res externas ad ea peragenda comparet.

Les Grecs, toutes les fois qu'ils expriment des choses, des idées différentes, dans une même phrase, unissent les mots par la particule δὲ, qui alors ne signifie rien ; elle est seulement conjonctive. C'est ainsi que, dans la première phrase de ce premier aphorisme, on trouve quatre fois répétée cette particule qu'on peut omettre en la rendant en latin, & qui feroit un fort mauvais effet en françois. Aussi Foës, dans sa version, n'y a-t-il eu aucun

DES APHORISMES D'HIPP. 431
égard ; il traduit ainsi le texte : *Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile.*

La nouvelle version s'éloigne du génie de la langue latine ; elle est moins exacte que servile. Il n'y avoit aucune nécessité de rendre ici la conjonction δὲ, par ces conjonctions, *autem*, *at*, *imo*. Mais pourquoi n'a-t-on point mis de conjonction au mot *momentum*, puisque le grec porte ὁ δὲ καίρος ? Car où δὲ est ici plus que conjonction, ou il n'est que conjonction ; dans le premier cas il falloit qu'on en fût passer la valeur dans la version ; dans le second, on pouvoit s'en dispenser. Cependant le texte présentant quatre fois δὲ, on l'a rendu de trois manieres différentes, *autem*, *at*, *imo*. Est - ce pour éviter la dissonance d'une répétition ? quand la répétition est utile, il faut la conserver dans quelqu'idiome qu'on traduise : il n'en falloit pas ici.

On a rendu la seconde phrase de maniere qu'elle signifie : « Or il faut non » seulement que le médecin, dans l'exer-
» cice de sa profession, fasse ce qui est
» nécessaire, mais encore qu'il dispose les
» assistants, & le malade, & les choses ex-
» térieures à remplir son but », (à faire
ce qui est nécessaire).

La phrase grecque ne présente point

ce sens ; on s'apperçoit néanmoins qu'en traduisant, on avoit sous les yeux la version de Foës qui le rend beaucoup mieux. Il s'exprime ainsi : *Neque verò satis est, ad ea quæ factio opus sunt, præstò esse, sed & ægrum, & eos qui præsentes sunt, ...* &c, pour la clarté, il achève la version de l'aphorisme par cette périphrase, *& res externas, ad id probè comparatas esse oportet.* On voit qu'il ne subordonne point au médecin, le malade, les assistans ou les gardes, les choses extérieures ; parce qu'effectivement ce n'est pas ici la pensée d'Hippocrate.

Il n'y a, pour ces quatre especes d'êtres, qu'un verbe qui exprime leur action ; c'est *παρέχειν*, qui signifie *præstare* : il est sous-entendu à l'égard de trois mots. Mais unissons-le à chacun de ces mots, suivant la phrase grecque, on aura en latin : *PRÆSTARE se oportet medicum* ; *PRÆSTARE se oportet ægrum* ; *PRÆSTARE se oportet præsentes seu ægri ministros* ; *PRÆSTARE se oportet res externas*. Nul doute sur ce point.

Voilà donc mot à mot, d'après le texte, ce que dit &c veut dire Hippocrate : *Il faut non seulement que le médecin, dans l'exercice de sa profession, fasse ce qui est nécessaire, mais il faut encore que le malade & les assistans, (ceux qui servent le malade),*

DES APHORISMES D'HIPPOCRATE. 439
malade), fassent aussi ce qui est nécessaire,
& que les choses extérieures y concourent
également.

Par ces choses extérieures, sur les-
quelles le médecin n'a pas plus d'empire
réel qu'il n'en a sur la volonté du ma-
lade & sur celle de ses gardes, il faut
entendre la température de l'air, les faï-
sons chaudes, froides, tempérées, séches
ou humides, le climat, la nature du sol,
&c. &c.

On voit très clairement qu'Hippocra-
te parle ici du *devoir* du médecin, du
devoir du malade, du *devoir* de ses gar-
des, & du concours des choses extérieu-
res. Il ne considère point ici le médecin
comme exerçant ou devant exercer un
ministère à l'égard du malade, à l'égard
des gardes, à l'égard des choses extérieu-
res. Mais ayant observé que la guérison
des maladies ne dépendoit pas de la na-
ture seule, & que les efforts de celle-ci
n'étoient que trop souvent troublés par
l'ignorance, par la précipitation, par des
fautes dans le régime, par des indiscre-
tions, par des négligences; il indique les
moyens de les éviter: *que chacun fasse*
son devoir, dit-il, & le *médecin*, & le
malade, & les *gardes*, *que les autres choses*
y concourent, tout ira bien.

Aussi Hippocrate a-t-il dit ailleurs, *epidem. lib. j. Foes. sect. vij. p. 22. F.* οὐ τέχνη διὰ τριῶν, τὸ νοσήμα, οὐ νοσίων, καὶ οὐ ἀντρόπος. Οὐ ἀντρόπες νοσηρέτες τῆς τέχνης. νοσηράντικας τῷ νοσηματε τὸν νοσεύοντα μετὰ τῆς ἀντροπῆς χρῆν. «Trois choses sont nécessaires à l'exercice de l'art, la maladie, le malade, & le médecin. Le médecin est le ministre de l'art ; il faut que le *malade* combatte avec le *médecin* contre la *maladie* ».

La nouvelle édition prévient-elle beaucoup en sa faveur, quand on voit que la version qu'elle présente du premier aphorisme n'est pas soutenable.

Nous savons qu'on avoit observé au nouvel éditeur, que le dernier membre de cette phrase ne paroissoit pas exact, & que ce n'étoit pas ainsi qu'on l'entendoit ordinairement. Cette observation ne lui a point paru juste : il tient fermement à l'interprétation qu'il a donnée. C'est dans sa *réponse à un critique* (JOURNAL DE MÉD. AOUST, pag. 133.) où il dit : « C'est au médecin à le diriger (le cours des choses extérieures) autant que cela est possible. Le régime du verbe νοσηρέτεν avoir été manqué par Foes, & par les autres ».

Le médecin peut bien travailler à di-

minuer, à l'égard du malade, l'impression de certaines choses extérieures qui troubleroient la marche de la maladie ; mais, encore une fois, ce n'est pas ici de quoi il est question. Quant à Foës, il n'a pas manqué, comme on le lui reproche, le régime du verbe *ταπέχειν*. Son régime est τὰ δέοντα ; il n'en a point d'autre. Les autres mots, savoir, *νοσήσα*, *ταπίοντας*, τὰ ἔχοντα, sont sujets & non régimes de *ταπέχειν*, comme on vient de le dire ; ce qui est conforme d'ailleurs au passage du premier livre des épidémiques que nous avons rapporté. Quelque violence qu'on fasse à la phrase d'Hippocrate, il est impossible d'en exprimer le sens que lui prête le nouvel éditeur. En vain on s'efforce de soutenir l'interprétation qu'on a donnée ; on n'aura point de partisan parmi ceux qui entendent la langue d'Hippocrate.

Le nouvel éditeur, en traduisant, ainsi qu'il fait, le premier aphorisme, n'y auroit-il pas été déterminé par un endroit (du 7^e liv. des épidémiques) dont voici le sens ?

Erga ægrotum æconomia (SEU, lex obser-vanda).

De morbo interrogaciones. Ea, quæ declarat ægrotus), fiunt argumenta quibus evidenter patebunt & ægroti & affidentium res, quin & externe.

(La suite au journal prochain).

EXAMEN ANALYTIQUE

D'une eau hépato-ferrugineuse, d'une côte voisine de Bourgault en Champagne ; par m. DE LA PLANCHE, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.

CETTE eau prend sa source au milieu d'une colline dont la hauteur est presque d'une demi-lieue ; le terrain, d'où elle sort, forme une esplanade de 6 ou 7 arpents, exposée au nord : on y jouit de la vue la plus agréable. Elle domine une terre fertile où serpente la Marne ; les yeux, de-là, peuvent se reposer sur les villages de Causeuil, Reuil, Arcy, Darmery, Fleury, Cumieres, & les vignes environnantes ; la terre en est grasse & noire ; mais d'une autre nature que celle des marais. La fontaine donne 3 pouces d'eau ; elle est, plus que toutes les autres sources dont abonde ce pays, entourée de plantes crucifères.

L'eau a aussi une fraîcheur, &c, bue à la source, un goût d'encre qui lui sont particuliers ; on y a versé, sur le lieu même, de la noix de galle pilée, & elle

a pris la couleur d'un vin blanc de Champagne, œil de perdrix. Quoique le plus souvent elle soit en apparence limpide, elle charrie néanmoins tantôt du gravier, tantôt de petits coquillages, tantôt des paillettes de fer.

Nous avons reçu par deux envois, en saisons différentes, une assez grande quantité de ces eaux, pour faire amplement, & même réitérer, les expériences nécessaires. Les résultats n'ont varié que comme les eaux, dont certaines bouteilles contenoient évidemment de l'hépar & du fer qui ne se sont point manifestés dans d'autres. Nous nous en sommes rapportés, dans nos expériences, principalement aux premières, qui nous ont paru avoir le moins dégénéré. Nous avons aussi examiné la terre sur laquelle ces eaux coulent au sortir de leur source.

§. I. Analyse de l'eau.

1. Elle est très limpide. Gardée long-temps elle ne dépose pas un grain par pinte; elle a une odeur d'hépar ou foie de soufre très marquée, qui se manifeste plus sensiblement au goût: d'ailleurs sa saveur propre est un goût de terre, différent de la saveur crue de nos eaux de puits.

438. EXAMEN ANALYTIQUE

2. Elle est de deux degrés plus légère que nos eaux de puits, & d'un degré seulement quand elle a été réduite à $\frac{1}{12}$ de son poids, par l'évaporation. Elle ne diffère presque pas de l'eau de Seine bien claire, & cette différence est à son avantage.

3. Elle se trouble & devient laiteuse par son mélange avec l'eau de chaux &c. les alkalis aérés, fixés ou volatils. Les alkalis caustiques la troublent très peu ; l'alkali fixe phlogistique n'y produit qu'un trouble plus faible.

4. Ces mélanges résultent des précipités que l'eau-forte rediffout ; ce qui rend aux liqueurs leur première transparence, & prouve que le précipité par l'alkali phlogistique n'a rien du bleu de Prusse.

5. L'alkali caustique acquiert, par son mélange avec l'eau récemment débouchée, la propriété de faire tant soit peu d'effervescence avec les acides, à raison d'un peu de gas qu'il absorbe ; mais cette expérience même prouve qu'il n'y en a qu'une très petite quantité.

6. La noix de galle a produit une couleur rosée sur l'eau de quelques bouteilles, seulement, celles qui n'avoient pas perdu leur hépar.

7. Elle verdit légèrement le syrop de violettes,

8. La teinture de lune y produit un trouble opale; l'eau mercurielle un trouble briqueté pâle: l'un & l'autre précipitent lentement.

9. Ces effets (3, 4, 7 & 8) peu frappans sur l'eau pure, sont très sensibles quand on opere sur l'eau réduite au douzième de son poids par l'évaporation.

10. La seule exposition à l'air dissipe assez promptement l'odeur hépatique si fugace qu'une pièce d'argent ayant été laissée 12 heures dans l'eau d'une bouteille où elle dominoit, n'a point été altérée dans sa couleur.

11. Une chaleur inférieure au degré de l'ébullition l'évapore encore plus promptement.

12. Six pintes de notre eau, soumise à l'évaporation par une chaleur douce, dans une bassine d'argent, furent réduites à moitié sans se troubler. Il se forma dès-lors dans la liqueur un nuage léger, qui déposa au fond & aux parois du vaisseau un enduit blanc très mince & adhérent. On continua l'évaporation jusqu'à chopine; on détacha l'enduit au moyen de cette liqueur restante; elle fut ensuite filtrée & évaporée lentement, à secité, dans une capsule de verre. Ce procédé fournit deux choses, 1^o, un magma gris

440 EXAMEN ANALYTIQUE
dans le filtre qui, séché, étoit une terre blanche, insipide, pesante de 16 à 18 grains ; 2° dans la capsule, un résidu gris, salé, bordé par un cercle jaunâtre de matière âcre, délique scente, verdissant le syrop de violettes, décomposant le sel ammoniac, pesant en tout dix grains.

13. La terre du filtre ne donna rien à l'eau, même bouillante ; les acides l'ont dissoute avec effervescence ; la solution par l'esprit de vitriol, évaporée à pellicule, déposa des aiguilles fines très brillantes ; le feu les rendit ternes, mais ne les blanchit pas aussi bien qu'il fait de la sélénite ordinaire. Il se dissout très peu de ce sel dans l'eau froide, beaucoup plus dans l'eau bouillante ; de cette solution les alkalis précipiterent une terre blanche ; l'alkali phlogistique n'y forma pas un atome de bleu de Prusse : ce sel est donc une pure sélénite. L'acide du vinaigre forma, avec la même matière terreuse, un autre sel de saveur aigrelette, figuré en houppes soyeuses, décomposable par les alkalis, une espèce de sel acréux-terreux.
Cette matière étant calcinée & encore chaude, décompose le sel ammoniac, mais n'agit presque pas après son refroidissement.

Ainsi c'est une pure terre, mais non pas terre uniquement calcaire : elle est en partie calcaire, en partie absorbante.

14. Le résidu étant dissous à l'eau distillée, fournit une lessive alkaline d'une part, & de l'autre une terre qui, lavée, est insipide, & insoluble à froid ; &, soumise aux mêmes expériences que la terre du filtre, elle donne les mêmes résultats : ce qui prouve que leur nature est la même.

15. Ce même résidu, mis sur les charbons ardens, les noircit sans y produire ni la fulguration propre au nitre, ni la décrépitation ordinaire au sel marin, & au tartre vitriolé ; preuve qu'il ne contient pas ces sels neutres.

16. L'odeur qui s'en élève lorsqu'on y verse l'esprit de vitriol, n'est qu'une odeur imposante d'esprit de sel, une espèce d'acide sulphureux, & ne prouve pas qu'il y ait de sel marin parfait ou terreux.

17. L'eau du lavage (14) fait effervescence avec les acides, décompose la teinture de lune à la manière des alkalis, & ne précipite point de lune cornée : preuve confirmative de la même assertion.

18. L'expérience (12) ayant été répétée trois fois, nos produits, tout calculé, se sont trouvés, à peu de différence près, de 30 grains pour six pintes ; ce

442 EXAMEN ANALYTIQUE
qui fait 5 par pinte, en principe terreux,
salin & ferrugineux.

19. La terre est certainement le principe dominant de cette eau ; elle en fait plus que les $\frac{2}{3}$: il y a bien 2 grains & demi de sel alkali fixe végétal. Le fer y est tout au plus à la quantité d'un demi-grain ; mais il n'est pas douteux que, prise à sa source, elle n'en contienne davantage. Le gas, s'il s'y en trouve, y est en très petite quantité ; & ce que le goût & l'odorat y découvrent de principe hépatique, est un principe fugace volatile inappréciable.

20. Mais ce principe existant certainement dans l'eau de Bourgault, & le fer y subsistant dans un état de dissolution en quantité proportionnée, nous pouvons la nommer *hépato-martiale*.

21. Très fraîche, très claire, très douce, très légère, elle offre donc une boisson très salutaire. Elle sera aussi médicamenteuse dans l'occasion ; mais prise à sa source, & alors on ne peut lui contester une vertu légèrement tonique, stomachique & fondante.

§. II. Analyse de la vase.

1. Humide elle est noire : elle jaunit en séchant. La calcination la rend brune,

D'UNE EAU HÉPATO-FERR. 443
mêlée de parcelles très nombreuses rou-
geâtres, couleur de briques.

2. Elle n'a qu'une saveur de terre, point
d'odeur; le feu en élève une fumée peu
épaisse, peu âcre, avec odeur mixte de
terre qui séche, & de bois qui brûle.

3. L'eau froide n'en dissout rien; à
l'ébullition elle prend une couleur pail-
lée, un goût de terre, comme l'eau mi-
nérale dépourvue de son hépar (1). Cette
décoction, même très concentrée, se
trouble peu dans son mélange avec l'eau
de chaux & les sels alkalis: elle n'altere
pas la couleur du syrop violat.

4. Les acides la dissolvent avec une
vive effervescence. L'acide vitriolique en
exhale aussi-tôt une odeur d'hépat, très
forte, mais aussi passagère, de foie de
soufre, image du principe hépatique vo-
latil de l'eau, (1, 9).

5. Cette solution précipite par les al-
kalis, une terre blanche très abondante,
& donne, par l'alkali phlogistique, beau-
coup d'un très beau bleu de Prusse, sans
addition d'acide marin.

6. Les autres acides ne forment pas
d'émanation hépatique comme le préce-
dent. Le vinaigre distillé n'élève que l'o-
deur acétoise qui lui est propre, y forme
un sel acétoeux-terreux, tenant un peu
de fer.

7. Car cette solution filtrée est décomposée par l'esprit de vitriol; & l'alkali phlogistique, sur-ajouté à ce mélange, colore en un beau verd le précipité coagulé qu'il augmente.

8. Cette analyse nous assure qu'il n'y a pas plus de sel neutre dans la boue de la source hépato-ferrugineuse, que dans l'eau elle-même; si l'on y joint l'inspection des parties dont elle est visiblement composée, on la pourra définir un mélange de sable noir, ou gravier, de cailloutages, de terre absorbante & calcaire, de parcelles ocracées, de paillettes de fer très nombreuses, attirables à l'aiman, enfin de débris de plantes & de coquillages.

9. On pourroit donc l'employer avec autant de succès que les autres boues ferrugineuses, comme un topique répercussif très puissant.



C A T A R A C T E S

D E N A I S S A N C H ,

Opérées par m. DESFARGES, chirurgien en la ville de Meymac en bas Limoufin.

DERNIÈREMENT un religieux bénédictin de S. Maur, résidant à Saint-Angel à deux petites lieues de notre ville, m'adressa la nommée *Suzanne Grange* du village du Bouchard de la même paroisse : elle a vingt-six ans, robuste, se portant bien d'ailleurs, aux cataractes près qu'elle avoit apportées en naissant; de sorte qu'elle ne voyoit que le jour qu'elle distinguoit des ténèbres. Les yeux avoient toutes les qualités qui peuvent faire espérer le succès de l'opération ; je n'avois aucun instrument, je n'étois pas même dans le dessein d'en faire la dépense, & la malade étoit une pauvre hors d'état de me donner la moindre satisfaction. Cependant à force de sollicitations, & peut-être encore par un peu d'amour-propre, je me déterminai à faire l'opération, suivant la méthode de *Garangeot*, avec une lancette fixée par une bandelette sur son manche, un cure - oreille d'argent qu'une dame

voulut bien me prêter, des ciseaux à dis-
séquer pour agrandir l'incision de la cor-
née, qu'un mouvement de la malade
m'empêcha d'achever avec la lancette, furent
les instrumens dont je me servis.
L'incision de la cornée finie, l'ayant sou-
levée avec la curette, je divisai avec la
pointe de la lancette la membrane cry-
stalline ; il s'écoula une humeur blanche
comme du lait ; & ne resta à la pupille
que la vésicule qui la contenoit, & dont
je fis l'extraction avec la curette, sans la
moindre difficulté pour l'œil gauche. L'œil
droit me présenta une petite adhérence
à la partie supérieure de la pupille ; je
fus obligé de recourber avec mes deux
doigts l'extrémité pointue du cure-oreille,
pour en former une espèce de crochet à
la faveur duquel je détruisis l'adhérence,
& fis sortir la pellicule ; l'iris fut un peu
déchirée, ce qui me fut annoncé par quel-
ques gouttes de sang que j'aperçus sous
la cornée ; mais une saignée du pied, un
régime sévère, & une décoction de ra-
cine de guimauve, animée d'un peu d'eau-
de-vie, ont suffi pour prévenir les ac-
cidens : l'opération fut faite le 26 mai
dernier.

Aujourd'hui 13 juin, la malade a été
entendre la messe ; elle voit très distin-
gument, & ne connoît les objets qu'après

les avoir touchés : mais après les avoir vus & touchés une fois , elle les reconnoît d'abord. Elle distingue à présent trois couleurs , le rouge , le vert & le bleu ; il y a deux jouts que je lui présentois un couteau & un pied-de-roi , elle ne connut ni l'un ni l'autre , & me dit que dans l'un des deux objets il y avoit du noir (c'étoit le manche du couteau) ; que le reste l'éblouissoit (c'étoit la lame) ; & que l'autre objet étoit bien différent par la couleur qu'elle ne connoissoit pas. Tel est l'état où elle se trouve présentement.

A Meymac , le 13 juin 1779.

O B S E R V A T I O N

SUR la maladie d'une jeune fille , occasionnée par le séjour d'un grand nombre de noyaux de cerises dans les intestins ; par m. BARRAL , lieutenant de m. le premier chirurgien du roi , à S. Etienne en Forez.

MAGDELEINE TRONCHON , de la ville de Saint-Etienne en Forez , âgée de 24 ans , me fit appeler le 15 septembre 1778 , pour me consultet sur une maladie qu'elle avoit depuis environ-un an. Après diverses questions , j'appris qu'elle man-

geoit beaucoup de cerises, & qu'elle avoit l'habitude d'en avaler les noyaux ; que depuis le mois de septembre 1777 , elle avoit été sujette à des coliques fréquentes , & à une diarrhée habituelle , accompagnée quelquefois de vomissements bilieux ; enfin qu'elle avoit souvent rendu , par les selles , des noyaux de cerises d'un noir très foncé .

Ces accidens m'engagerent à examiner le ventre que je trouvai un peu dur , sans cependant être élevé , mais un peu sensible ; les jambes & les cuisses étoient enflées & œdémateuses , & le reste du corps étoit bouffi . Cet examen , joint aux noyaux de cerises que la malade avoit remarqués dans ses selles , me fit juger que cette maladie étoit la même que celle de *Charlotte Chayanne* qui étoit morte le même jour 15 septembre 1778 , dont je venois d'ouvrir le cadavre dans lequel j'avois trouvé environ 500 noyaux de cerises , retenus & nichés dans l'intestin colon . On peut en voir l'observation dans le *journal de médecine* du mois de décembre 1778 , pag. 519 . (1) .

(1) Nous renvoyons encore au journal du mois de juin 1779 , p. 534 , dans lequel il est fait mention de la mort imprévue d'une jeune fille , causée par un noyau de pêche avalé . *Note des éditeurs de ce journal.*

La fin funeste de cette maladie m'engagea à apporter tous mes soins dans celle de *Magdeleine Tronchon*, pour en calmer les accidens, & en prévenir de plus fâcheux. Dans cette vue, j'assujettis la malade à un régime humectant & léger; je la mis à l'usage des lavemens émolliens au nombre de deux par jour; je lui faisois prendre en même temps, chaque matin à jeûn, deux cuillers d'huile d'olives fine dans un bouillon. Sa boisson ordinaire étoit simplement une eau de réglisse, & je la purgeois tous les trois jours avec de la manne fondue dans du bouillon.

Ce régime & ce traitement réussirent à éloigner peu à peu les accidens. La malade rendit par les selles, d'un jour à l'autre, dans l'intervalle d'un mois, environ 700 noyaux de cerises avec quelques noyaux de prunes; évacuation qui fit disparaître entièrement les accidens. La malade entra alors en convalescence, & dans le courant du second mois, elle reprit ses forces & son premier embon-point.

On a eu la même année, & dans la même ville, un autre exemple de cette maladie. *Marie Rosan*, femme âgée de 60 ans, étoit malade depuis quelques jours; elle voulut, pour se soulager d'une con-

stipation opiniâtre, prendre un lavement, qu'elle ne put jamais recevoir par l'impossibilité où l'on fut d'introduire la canule dans le fondement : m. *Giraud* mon confrere, qui fut appellé, s'aperçut que la difficulté de l'introduction de la canule étoit produite par un amas considérable de noyaux de cerises retenus dans le rectum. Après quelques tentatives, faites avec un instrument en forme de spatule, il parvint à extraire environ 600 noyaux de cerises, & six noyaux de prunes. La malade fut soulagée un moment après, au moyen d'une grande évacuation de matiere fécale qui suivit celle des noyaux, & le lendemain elle fut guérie.

Ces trois observations prouvent évidemment le danger que l'on court en avalant les noyaux de cerises, puisque la première de ces malades est morte après avoir cruellement souffert pendant deux mois; que la seconde a été à toute extrémité; & que la troisième auroit peut-être eu le même sort, si elle n'eût été promptement secourue.

Ces trois exemples sont les premiers de cette nature que j'ai été dans le cas d'observer depuis plus de trente ans que je vois des malades. Les médecins de cette ville, & mes confreres auxquels j'ai fait part de ces observations, m'ont avoué

qu'ils n'en avoient point vu. Cependant cette répétition de la même maladie observée la même année & dans la même ville , me fait croire qu'elle est plus fréquente qu'on ne le pense , & que nous devons craindre d'en avoir rencontré de pareilles sans les avoir connues ; ce qui doit rendre ceux qui pratiquent l'art de guérir très attentifs à observer jusqu'au moindre accident.

O B S E R V A T I O N

Sur l'incertitude qu'on peut rencontrer dans les signes diagnostiques réunis d'une suppuration survenue à la poitrine , à la suite d'une pleurésie ; par m. SUMEIRE , médecin à Marignane en Provence.

Il est de l'objet du *journal de médecine*, de recueillir les phénomènes singuliers qu'on rencontre dans les maladies , lesquels peuvent contribuer d'une manière quelconque à la perfection des vues pratiques de l'art. La fausseté d'un diagnostic très caractérisé dans un des cas les plus communs de pratique , me semble mériter de concourir à ce but avantageux. Voici le fait :

Le fils d'*Etienne Ture*, ménager de ce lieu, âgé d'environ 20 ans, d'une forte constitution, avoit, depuis le commencement du mois de janvier dernier, un rhume ordinaire, qui par les circonstances auxquelles le travail de la campagne expose, & par la manière de vivre ordinaire aux rustiques, se détermina en une pleurésie, dont il éprouva l'attaque le 20 du même mois. Ayant été appellé le 22, je le fis saigner du côté affecté deux fois, de l'après-dînée au soir. Le lendemain matin ayant trouvé le pouls amolli, la fièvre réduite, & la douleur pleurétique fort diminuée, & ayant des indices de pourriture sur la langue & dans quelques nausées, j'ordonnai une potion carthartico-émétique, faite avec la manne, le sel de *Glauber* & le tartre émétique, laquelle produisit un grand effet. Dans la nuit il survint une sueur abondante qui dura près de quatre jours, le pouls étant fort haut & assez fréquent. La sueur cessa, & la fièvre resta fort petite, ainsi que la douleur de côté, sans qu'il y eût des marques de crise par les crachats, lesquels étoient bien rares & d'un glaireux clair. Le 3^r, je purgeai le malade pour voir si la sauttre des premières voies entretenoit le reste de fièvre & de douleur. Le lendemain, il en fut entièrement dé-

livré ; je le croyois hors d'affaire , & je l'allois mettre au régime des convalescens , lorsqu'il s'éleva une fièvre vive , accompagnée d'une très grande oppression , d'abattement , d'une toux séche & fréquente , d'une douleur pleurétique renouvelée , & de beaucoup de rougeur au visage : ces symptômes prenoient encore régulièrement , tous les soirs , une plus grande intensité . Ce fâcheux état ayant persisté durant quatre à cinq jours , je ne pus dissimuler aux parens la crainte que j'avois que la maladie n'eût se fût terminée par un abscès à la poitrine : je m'appliquai à procurer une de ces trop rares ressources où la nature , aidée des secours de l'art trop peu décisifs , entreprend de se débarrasser d'un dépôt purulent par des voies extraordinaires ; l'espérance devenoit toujours moindre ; les parens étoient inconsolables de perdre un fils qui faisoit leur unique soutien ; je me décidai à hazarder une purgation sur la considération que la fièvre ayant discontinué une fois , comme il a été remarqué , il se pouvoit bien qu'une pourriture restante fit le jeu anomal qui representoit tous les symptômes d'une suppuration de poitrine . Ce qui réussit singulièrement ; le soir du remede il y eut un changement assez remarquable dans

454 OBS. SUR UNE FRACTURE
tous les accidens, & le lendemain matin
tout avoit disparu, & la convalescence
fut évidente.

O B S E R V A T I O N

*SUR une fracture du crâne, avec la sortie
d'une portion du cerveau par l'oreille ;
par m. GUILLEMAIN de l'île de
Ré, élève en chirurgie de l'hôpital de
la Charité de Paris.*

LE 28 avril 1778, après midi, on amena à l'hôpital de la Charité un jeune homme d'environ vingt-quatre ans : il venoit de tomber de 12 pieds de haut sur un tas de pierres, débris d'un mur qu'il démolissoit. On le coucha n°. 19 de la salle de la Vierge, destinée aux blessés.

Le malade étoit resté sans connoissance, sans mouvement, & dans un assoupissement continual depuis sa chute. En le déshabillant on avoit apperçu à l'épaule droite une contusion & une petite plaie sur la partie latérale moyenne du pectoral du même côté. Après quelques instans de repos laissé au malade, j'aïda à la recherche exacte que le religieux chirurgien fit de son état : il trouva dans l'oreille, du côté de la plaie, un corps

étranger que nous prîmes d'abord pour un caillot de sang, je le retirai avec des pinces; ce qui fit couler une quantité considérable de sang artériel, qu'il jugea venir d'une branche de l'artère spheno-épineuse: on fit le pansement convenable. Le malade fut saigné ensuite, & cependant les accidens ne diminuerent point. Nous examinâmes alors avec plus de soin le prétendu caillot de sang, & nous reconnûmes que c'éroit une portion du cerveau, dans laquelle, quoique petite, on distinguoit parfaitement les deux substances qui composent ce viscere.

Le lendemain matin, au pansement, nous n'eûmes obtenir croyance lorsque nous rapportâmes le fait que nous avions observé la veille. Le médecin (1), à sa visite, en fut également instruit, & nous dit que la chose ne pouvant avoir lieu sans que le rocher de l'os temporal fût brisé, le malade pérîroit infailliblement, si nous ne nous étions pas trompés; il ordonna cependant une seconde saignée du pied, qui fut faite sur le champ. Le malade étoit toujours dans le même état.

L'après midi on visita de nouveau la tête du malade, qui avoit été rasée; on remarqua un empâtement sur l'angle an-

(1) M. Dumangin, méd. de la fac. de Paris.
F f iv

456 OBS. SUR UNE FRACTURE
térieur & inférieur du pariétal, qui s'étendoit deux pouces au-dessus de la petite plaie; on fit en cet endroit une incision cruciale jusqu'à l'os: par ce moyen on découvrit une fracture qui se bifurquoit, montoit en traversant diagonalement le pariétal, & dont la branche la plus longue se terminoit antérieurement à un pouce près de la suture sagittale. La marche de la fracture, en s'enfonçant vers l'oreille, resta cachée. Cette incision donna la facilité à beaucoup de sang caillé & infiltré de s'écouler.

Les accidens de la commotion & de la compression du cerveau subsistoiént, quoiqu'on eût insisté sur les remèdes généraux; en conséquence, le troisième jour au matin, environ soixante heures après l'accident, on enleva une couronne de trépan, qui donna issue à du sang épanché entre le crâne & la dure-mère, & le malade parut en recevoir du soulagement: mais cette espérance fut courte, bientôt le délire & l'assoupissement recommencèrent.

Le quatrième jour au matin on incisa la dure-mère, qui étoit fort tendue, & poussée dans l'ouverture faite par le trépan, d'où l'on inféroit qu'il y avoit épanchement entre elle & la pie-mère.

La sortie d'une assez grande quantité de

sang justifia le diagnostic ; mais quoiqu'à lors le malade parut encore soulagé, les accidens recommencèrent avec violence vers le midi. Bientôt il fut dans le plus grand danger, & il expira paisiblement à trois heures, soixante & seize heures depuis le moment de sa chute.

L'ouverture du cadavre, faite en présence des médecins & chirurgiens de l'hôpital, montre que la fracture se prolongeait jusqu'au grand trou occipital, en divisant non-seulement la partie écailléeuse de l'os des tempes, mais encore le rocher fracturé en entier, & vis-à-vis duquel la dure-mère étoit déchirée, & une portion du cerveau emportée comme par une morsure.

On a conservé dans l'amphithéâtre de la maison, la pièce anatomique qui fait le sujet de cette observation.

EXTR AITS des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 1^{er} & 16 septembre 1779.

Les maladies qui ont régné depuis le milieu du mois d'août jusqu'au milieu de septembre, sont à peu-près les mêmes que celles dont il a été fait mention dans l'extrait donné le mois dernier ; ainsi on a eu à traiter des petites véroles, des

458 E X T R A I T S
fievres rouges, des rhumatismes, des dé-
voiemens, des fievres putrides.

Dans la ville, les petites-véroles, du moins chez le plus grand nombre des malades, ont été discrètes, & se sont terminées sans accidens, pourvu qu'elles ne fussent point traversées par des remedes déplacés & capables de troubler la nature dans sa marche, en forçant des évacuations inutiles. Seulement on a observé que l'éruption étoit plus laborieuse, lente & précédée d'accidens qui exigéoient la saignée, même répétée : mais aussi-tôt l'éruption faite, la fievre & tous les accidens se calmoient. Quant à celles que m. *Majault* a eues à traiter à l'hôtel-dieu, & qui avoient été si orageuses & si meurtrieres, que tous les remedes pa-roissoient inutiles, elles sont devenues plus douces. La putridité des humeurs, qui en faisoit tout le danger, a commencé, dès le 10 août, à céder aux anti-septiques, tant internes qu'externes. La suppuration étant établie, il falloit avoir recours aux purgatifs minoratifs toujours acidulés avec les tamarins : l'émeticque ni les sels n'étoient favorables. Chez les enfans attaqués de la galle, la petite-vérole est ordinairement verrueuse ; l'état de la peau ne permet que difficilement au virus varioleux de se faire jour,

Les bains facilitent singulièrement l'éruption, ils sont même nécessaires dans cette espèce.

Le mal de gorge est souvent un accident très grave, ou au moins très incommode dans la petite-vérole. M. de l'Epine a reconnu, par une pratique de près de 50 ans, l'efficacité de 4, 6 ou 8 grains de safran (suivant l'âge, la force & la constitution), pris de trois heures en trois heures, dans une cuillerée de bouillon ou de tisane, jour & nuit; après chaque prise il faut boire du bouillon ou de la tisane. Il a rapporté l'exemple de deux malades à qui il venoit de faire faire usage de ce remède, & dont le mal de gorge avoit cédé promptement. Le même moyen lui a également réussi dans ces inflammations très fatigantes du palais & de toute l'atrière-bouche, suite nécessaire de l'abondance des boutons variolous. Ce remède n'augmente point la chaleur, ni la fréquence du pouls, & ne dérange en rien la marche de la maladie. Ce sage & ancien praticien recommande de ne jamais se servir d'aucune pommade pour le visage, mais seulement de la décoction de racine de guimauve.

Les fièvres rouges & les rougeoles ont été moins fréquentes; le nombre des rhû-

matismes n'a pas diminué, ils avoient le même caractère, & exigeoient le même traitement que dans le mois dernier. On a fait la même observation sur les fievres putrides.

Les fievres milliaires essentielles paroissent devenir plus communes qu'elles ne l'avoient encore été dans cette ville. Parmi celles que M. Deslon a vues, plusieurs ont été difficiles ; l'éruption s'est faite lentement & par places, ce qui a prolongé la durée de la fièvre & des autres accidens, & nécessité à insister sur les saignées, les vésicatoires, qui secondés des humectans légèrement diaphorétiques, & sur la fin des purgatifs, ont réussi sur presque tous ces malades.

M. Sigault a fait part de la guérison très prompte de deux personnes tourmentées depuis long-temps de douleurs atroces de rhumatismes. Une pyramide faite avec du coton ordinaire enfermé dans un linge pour la rendre solide, appliquée sur le point de la peau qui paraît le siège de la plus forte douleur, & allumée par son extrémité supérieure, n'a pas eu plustôt attaqué la peau & fait une escarre, que la douleur a cessé ; la brûlure a été promptement guérie, & les deux malades jouissent depuis d'une bonne santé. Ce remede est une imitation de

celui que les Chinois emploient dans les mêmes circonstances , & de la même manière ; ce qui est connu sous le nom de *moxa*.

Quelques docteurs ont remarqué que son application n'avoit pas toujours été aussi heureuse. M. *Deslon* en a cité un exemple , & a ajouté qu'une dame souffrant depuis long - temps d'une douleur insupportable au haut du bras , en , avoit été guérie par l'application & l'action des sangsues sur la partie souffrante.

M. *Descemet* a rapporté l'histoire d'une dame âgée de 82 ans , frappée d'une hémiplégie , & dans le bras paralytique de laquelle on sentoit une chaleur & des pulsations beaucoup plus fortes que dans le bras sain ; ce qui l'a engagé à promettre la guérison. En effet peu à peu , à l'aide d'un bon régime & de l'usage de l'eau de Balaruc , le mouvement du bras s'est parfaitement rétabli.

M. *Morizot Deslandes* a lu l'histoire de deux jeunes dames mortes en couche , l'une après un travail long & pénible , & l'autre après un accouchement précipité par des manœuvres que la saine pratique condamne , & qui paroissent adoptées aujourd'hui par un assez grand nombre de personnes , au détriment de la santé , & même de la vie des femmes , & quelquefois des enfans.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE 1779.

Jour. du Mois.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	12, 0	25, 0	18, 7	27 II, 0	27 IO, 4	27 9, 8
2	16, 3	20, 3	17, 0	27 IO, 3	27 IO, 5	27 IO, 6
3	13, 2	16, 2	15, 5	27 II, 4	28 0, 0	28 0, 4
4	12, 5	19, 1	15, 0	28 0, 4	27 II, IO	27 II, 6
5	13, 1	15, 5	9, 8	27 9, IO	27 9, 2	27 8, 8
6	9, 2	15, 0	11, 0	27 II, 0	28 0, 0	28 1, 4
7	10, 6	16, 5	13, 0	28 I, IO	28 I, 8	28 I, 8
8	13, 0	17, 8	14, 8	28 I, 6	28 I, 2	28 I, 2
9	13, 0	16, 8	12, 0	28 0, 6	28 0, 6	28 0, 7
10	10, 0	17, 5	14, 0	28 0, 8	28 0, 8	28 1, 2
II	9, 7	17, 7	13, 5	28 I, 4	28 I, 0	28 0, 9
12	9, 7	18, 4	15, 5	27 II, 8	27 II, 6	27 II, 8
13	10, 0	18, 0	15, 5	27 II, IO	28 0, 2	28 0, 4
14	12, 5	20, 0	15, 7	28 0, 0	27 II, 6	27 II, 0
15	12, 0	16, 4	12, 0	27 II, 2	27 II, 9	28 I, 2
16	10, 0	15, 7	14, 0	28 2, 0	28 2, 7	28 3, 4
17	13, 5	18, 4	14, 8	28 3, 0	28 2, 4	28 I, 4
18	11, 0	20, 5	14, 5	28 0, 2	27 II, 4	27 II, 2
19	II, 1	15, 0	9, 3	27 II, 4	27 IO, IO	27 II, 3
20	8, 8	12, 5	9, 1	27 II, 4	27 II, IO	28 0, 0
21	6, 6	21, 6	13, 0	28 0, 8	28 0, 2	27 II, 6
22	12, 5	15, 7	14, 0	27 IO, IO	27 IO, 9	27 II, 2
23	13, 0	14, 8	13, 5	27 IO, 2	27 IO, 2	27 9, 1
24	13, 5	16, 7	14, 1	27 8, 0	27 8, 2	27 8, 9
25	13, 0	20, 0	16, 4	27 8, 9	27 8, 3	27 8, 8
26	13, 4	20, 0	16, 8	27 9, 4	27 IO, 0	27 9, 7
27	14, 2	15, 0	11, 9	27 9, IO	27 II, 2	28 0, IO
28	9, 0	16, 0	12, 4	28 I, 9	28 I, 6	28 I, 2
29	9, 0	18, 0	13, 3	28 0, I	27 II, I	27 IO, 3
30	10, 0	17, 0	14, 0	27 9, 0	27 8, 8	27 8, 6

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	E. beau.	S.beau,tr.chaud.	S. be. écl. de ch.
2	S. couvert, pluie.	S-O. couv. pluie, tonn. au loin.	N. couv. pluie, éclair de chal.
3	N. couv. vent fr.	N. nuag. pet. pl.	N. beau.
4	E. beau.	S-O. c. pl. élect.	O. couvert.
5	S-O. idem. vent.	O. id. grêle, ton.	N. idem.
6	N-O. nuages, pl. v. ton. au loin.	N-O. beau, fr.	N-O. beau, vent froid.
7	O. couv. vent fr.	S-O. nuages.	O. beau.
8	O. idem.	S-O. id. v. bruin.	N-O. nuages.
9	O. couv. pet. pl.	N. beau.	N. beau, froid.
10	N. couvert.	N. couvert.	N. couvert.
11	N-E. be. brouill.	E. beau, chaud.	E. beau.
12	N-E. beau, ch.	O. idem.	N-O.id. éc. de ch.
13	N. idem.	N. idem.	N. idem.
14	N-E. couv. ch.	E. & S. idem.	E. & S. beau.
15	N-O. c. pl. tonn.	N. beau.	N. idem.
16	N-O. couvert.	O. couv. bruine.	O. couvert.
17	N-E. nuages.	S. beau.	S. beau.
18	S-E. beau, brouil.	S-O. idem.	S-O. couv. vent, aurore boréale.
19	S-O. nua. gr. v.	O. n. v. pl. grêle.	O.beau,v. fr. écl.
20	O. couvert.	N-O. couv. pluie.	N-O. beau,
21	E id. brouill. pl.	S-O. idem.	S-O. couv. pluie.
22	S-O. c. pl. vent.	S-O. idem.	S-O. couvert.
23	S-O. couv. pluie.	S-O. idem.	S-O. idem..
24	S-O. idem.	S. nuages, pluie.	S. nuages.
25	S. nuages.	S. nuages, tonn. au loin.	S. idem. éclairs.
26	S-E. beau, chaud.	S. beau, chaud.	S-E. beau, écl.
27	S. couvert, pluie.	S-O. nuag. frais.	S-O. beau, frais.
28	S-E. beau, brouil.	S. beau.	S. beau.
29	E. beau.	S. beau.	S. couvert.
30	S-E. idem.	S. id. pet. pluie.	S-O. beau.

464 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur	25, 0 deg. le 1
Moindre degré de chaleur	6, 6 le 21
Chaleur moyenne	<u>14,5 deg..</u>
Plus grande élévation du Mer- cure	pou. lig. 28, 3, 4 le 16
Moindre élévat. du Mercure	27, 8; 0 le 24
Elévation moyenne	<u>27 p. II, 5</u>
Nombre de jours de Beau	13
de Couvert	8
de Nuages	9
de Vent	6
de Tonnerre	5
de Brouillard.	4
de Pluie	15
de Grêle	2
Quantité de Pluie	24, 4 lignes.
D'Evaporation	39, 0
Différence	14, 8
Le vent a soufflé du N.	5 fois.
N.-E.	1
N.-O.	3
S.	6
S.-E.	2
S.-O.	7
E.	3
O.	4

TEMPÉRATURE : Humide & variable, relativement au froid & au chaud, favorable aux semaines. La vendange a commencé le 27. La récolte a été médiocre sur les coteaux à cause de la coulure, & très abondante dans la vallée.

MALADIES : La coqueluche continue de régner parmi les enfans ; quelques-uns en sont morts. Nous n'avons point eu d'autres maladies.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1^{er} octobre 1779.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,
*Faites à Lille, au mois de septembre 1779, par
 m. BOUCHER, médecin.*

IL n'y a pas eu de chaleurs considérables ce mois. Si l'on excepte le premier & le 2, (jours où la liqueur du thermomètre s'est élevée à la hauteur de $20\frac{1}{2}$ degrés), elle ne s'est pas portée plus haut que le terme de 18 degrés. Cependant le tonnerre a grondé deux jours, le 5 & le 19.

L'air a été rafraîchi par plusieurs jours de pluie, qui a eu lieu par intervalles : mais elle n'a pas été suffisante pour faire grossir nos rivières & canaux, où l'on manquoit d'eau.

Le mercure, dans le baromètre, a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $20\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces $7\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de $5\frac{1}{2}$ lign.

Le vent a soufflé 4 fois du nord	11 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
6 fois du sud	3 fois de l'ouest.
vers l'est.	5 fois du nord
5 fois du sud.	vers l'ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.
 17 jours de pluie. | 2 jours d'éclairs.
 2 jours de tonnerre. |

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de septembre 1779.

LA diarrhée a persisté généralement dans les différentes classes des citoyens : elle étoit plus fâcheuse & plus opiniâtre chez les pauvres , tant à cause du mauvais régime & de la mauvaife qualité des alimens journaliers , que par le défaut d'un traitement convenable , la pluspart n'ayant pas même recours aux médecins. Dans plusieurs elle a dégénéré en dysenterie , à laquelle il n'étoit pas aisë de remédier : quelques-uns en sont morts.

La fievre tierce a été , ce mois , plus répandue que dans les mois précédens. La violence des accès & l'accablement qui persistoit , même dans les intervalles des accès , ont obligé de recourir à plusieurs saignées avant d'en venir aux évacuans des premières voies , tant émétiques que cathartiques.

Nombre de personnes ont aussi été travaillées de la fievre double-tierce , continue dans les uns , & absolument intermittente dans les autres. Une circonstance remarquable , & presque particulière à ce dernier genre de fievre , c'est que les malades tomboient dans une bouffissure générale , même dès le commencement de la maladie , & la pluspart avoient la poitrine plus ou moins embarrassée ; de sorte qu'on étoit obligé de revenir aux saignées pour éviter les dépôts dans le poumon : quelques-uns , dans ce cas , ont eu en même temps la diarrhée , qui formoit une complication fâcheuse.

Nous avons vu plusieurs personnes attaquées de la jaunisse , dont nous avons attribué la cause aux vents d'est , & à la sécheresse.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Composition du remede de m. DARAN,
écuyer, conseiller, chirurgien ordinaire
du roi, servant par quartier, & maître
en chirurgie de Paris ; remede qu'il pra-
tique avec succès depuis cinquante ans,
pour la guérison des difficultés d'uri-
ner, & des causes qui les produisent,
publiée par lui-même ; précédée d'une
préface où l'on expose les raisons qui
ont fait différer jusqu'à présent cette
publication, & les motifs qui engagent
aujourd'hui à la rendre publique ; sui-
vie d'un discours sur la théorie des ma-
ladies de l'urethre, des preuves qui con-
statent l'efficacité du remede qui les gué-
rit, & des moyens de faire connaître
le mal même aux personnes qui en sont
attaquées. A Paris, chez Didot, li-
braire, quai des Augustins ; Cailleau, li-
braire, rue Saint-Séverin ; & Méqui-
gnon, libraire, rue des Cordeliers.
M. DCC. LXXIX. avec approbation &
privilege du roi. Prix 40 sols broché,
& 50 sols relié. (in-12. de 312 pages).*

La préface de cet ouvrage paroît être destinée
uniquement à faire l'éloge de m. Daran, qui
n'après des peines & des soins assidus, après un

» travail opiniâtre & pénible , en a trouvé la ré-
» compense dans les succès les plus nombreux &
» les plus connus , comme il est aisé de s'en con-
» vaincre par la lecture des différens écrits qu'il
» a publiés sur cette matière , &c... ». Ces mêmes
écrits nous dispensent de donner l'analyse de celui-
ci , qui est la même chose quant au fond . « Il
» ne craint point de dire (m. Daran) qu'avant
» lui la cure des maladies de l'urethre , couverte
» d'un voile impénétrable , avoit toujours été l'é-
» cueil de la chirurgie ; & que les malades n'en
» recevoient tout au plus que de légers palliatifs ».

Voici la composition des bougies : « Il faut
» prendre des feuilles de ciguë , de nicotiane ,
» de lotier odorant , des fleurs & feuilles de mille-
» pertuis , une grande poignée de chacune , cou-
» pées menues & hachées ; les mettre dans un
» chauderon avec dix livres d'huile de noix ; ajou-
» tez une livre de fiente de brebis sèche ; posez le
» chauderon sur un feu modéré , & faites bien
» cuire ces plantes , jusqu'à ce qu'elles soient comme
» rissolées ; passez ensuite le tout à travers un linge
» avec une forte expression. Remettez l'huile sur
» le feu dans le chauderon bien nettoyé , méllez
» trois livres de sain-doux , & trois livres de suif
» de mouton ; & lorsque tout est bien fondu &
» bien chaud , ajoutez-y peu à peu huit livres de
» litharge en poudre bien fine , en remuant tou-
» jours avec une palette de bois , pour que la li-
» tharge ne s'attache pas au fond du chauderon.
» Laissez bouillir le tout à petit feu pendant une
» heure ; après quoi vous y ajouterez encore deux
» livres de cire jaune , & vous continuerez à faire
» bouillir jusqu'à ce que la matière soit d'une
» bonne consistance ». M. Daran donne ensuite
la manipulation nécessaire pour bien former les
bougies : nous ne croyons pas ce détail nécessaire.
Ce qu'il faut savoir est qu'il distingue trois sortes

de bougies qu'il désigne par premières ou grosses, secondes ou moyennes, troisièmes ou petites; mais ce n'est pas de leur volume que dépend cette dénomination. Chacune des trois espèces peut être, selon le besoin, courte, longue, grosse ou petite. La préparation ci-dessus employée peut constituer les grosses : une partie de cette préparation & deux parties de cire jaune, est la matière des moyennes, & les petites contiennent quatre parties de cire, & une seule partie de la composition.

M. *Daran* donne ensuite la recette d'un onguent anti-gonorrhœique pour oindre les bougies de la première espèce, quand on en veut faire usage. Celle de la seconde & troisième espèce se trempe simplement dans l'huile.

« Cet ouguent est composé de quatre onces de baume de Copahu, deux onces d'emplâtre diapalme fondu au feu dans le baume, & aussi une once de fiante de brebis bien fine, passée par un tamis & bien mêlée avec une spatule, jusqu'à ce que la matière soit refroidie ».

Après quelques réflexions sur les précautions à prendre dans l'introduction des bougies, & des conseils que, quoiqu'en dise m. *Daran*, les chirurgiens praticiens trouveront superflus, presque la totalité du livre est remplie de certificats dont on connaît la valeur, & de discussions sur les carnosités de l'urètre, où l'on ne résoud point du tout le problème de leur existence.

Remarques sur cette espèce de paralysie des extrémités inférieures, que l'on trouve souvent accompagnée de la courbure de l'épine du dos, qui est supposée en être la cause, avec la méthode de la guérir;

suivie de plusieurs observations sur la nécessité & les avantages de l'amputation dans certaines circonstances. Par m. PERCIVAL POTT, de la société royale de Londres, & chirurgien de l'hôpital de saint Barthélemy. Ouvrage traduit de l'anglois, avec des observations & des additions. Par m. BEERENBROEK, docteur en médecine, associé au collège royal des médecins, & à la société royale de médecine d'Edimbourg. A Bruxelles, & se trouve à Paris, chez Ségaud, libraire, rue des Cordeliers. M. DCC. LXXIX. (in-8°. de 99 pages).

L'épitre dédicatoire du traducteur est un modèle de laconisme singulier. La voici toute entière : *A monsieur, monsieur Lorry, docteur en médecine, &c. &c. &c. ; par son très humble & très dévoué serviteur, A. B. BEERENBROEK.* Au reste les deux parties de ce petit ouvrage nous ont paru très intéressantes pour les gens de l'art. La première sur tout, dans laquelle on donne la méthode curative de l'espèce de paralyse dont est question ; elle consiste à entretenir une longue suppuration très voisine du lieu de l'épine, où la courbure & la tumeur que souvent l'on y rencontre, se font remarquer.

Essais historiques, littéraires & critiques sur l'art des accouchemens, ou Recherches sur les coutumes, les mœurs & les usages des anciens & des modernes dans les accouchemens ; l'état des sages-

femmes, des accoucheurs & des nourrices chez les uns & les autres : ouvrage dans lequel on a recueilli les faits les plus intéressans & les plus utiles sur cette matière, avec un grand nombre de notes curieuses, & d'anecdotes singulieres. Par m. SUE le jeune, ancien prévôt du collège de chirurgie, ancien professeur d'anatomie & de chirurgie à l'école pratique, chirurgien ordinaire de l'Hôtel-de-ville ; membre des académies de Montpellier, Lyon, Rouen, Dijon & Bordeaux, &c. A Paris, chez J.F. Bastien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain, 1779. (in-8°. 2 vol.).

Les journalistes se sont empressés d'annoncer cet ouvrage, &c., d'après le compte qu'ils en ont rendu, on croiroit qu'ils se sont donné le mot pour en plaisanter. Aussi avions-nous formé le dessein louable de venger un auteur qui, pour enrichir la chirurgie & la littérature, a fait imprimer 1419 pages in-8°. Le premier coup-d'œil sembloit justifier notre bonne intention ; & en effet, m. Sue n'a rien omis de ce qui peut assurer le succès d'un livre, le compléter, le parfaire. Nous ayons vu une épître dédicatoire à une académie, une préface qui elle-même est un discours sur les préfaces ; des notes aussi étendues que le texte, une table des matières, une table des auteurs, des additions, deux *errata* ; & enfin un *post-scriptum* ou *POSTFACE*. Que pourroit-on ajouter à l'ouvrage de m. Sue, nous le demandons au

lecteur équitable ? Mais s'il nous demande ce qu'il faut en retrancher, nous ferons, il faut l'avouer, fort embarrassés de répondre sans déplaire à l'auteur. En supprimant ce qui est étranger au sujet, on réduiroit les deux volumes en une brochure de cinquante pages, encore n'y pourroit-on rien trouver de neuf, que des contre-sens inimaginables.

Citons un seul exemple. M. Andry a soutenu, en 1764, une thèse dont voici le titre : *An in parte mortuā scđio post syderationem.* L'énoncé de ce titre est bien clair; aussi, pour l'appliquer aux accouchemens, falloit-il que m. Sue le rendît absurde en changeant un *e* en *u*, & un *d* en *o*. M. Sue cite donc, ainsi le titre de la thèse de m. Andry : *An in partu mortuo scđio post syderationem.* C'est aussi sans façon que notre érudit auteur attribue à Virgile le passage d'une ode d'Horace. Mais si, pour faire connoître cet ouvrage, il faut dire que c'est un recueil de plagiats, de niaiseries & d'impertinences, nous trouvons néanmoins une occasion de donner de justes louanges à l'auteur. On ne peut en effet s'empêcher de lui favoîr gré de sa retenue; car, d'après son plan, il auroit pu fournir de la copie au moins pour une vingtaine d'*in-folio*. Le lecteur va en juger. La table des auteurs contient 62 pages, & chaque page contient 40 noms d'auteurs, le total des auteurs se monte donc à deux mille quatre cens quatre-vingt. Il est vrai que dans ce nombre d'auteurs il y en a quelques-uns dont les manuscrits ne nous sont point parvenus. Tels sont Adam, Eve, Caïn, Abel, Mathuselha, Laméch, Tubalcaïn, Cham, Noé, &c. &c. Abraham, Isaac, Jacob, Esaii, Nembrod, Rebecca, Samuel, Saül, David, Salomon & Ezéchiel se trouvent avec Rabelais, Ovide, Horace, Hérode, Cléopâtre, Laïs, Hercule, Mauduyt, Glycerie, Isabelle, Damis, Lorry, Lesbie, Lalouette.

Leibnitz, Lulli & Bernoulli, Clytemnestre, Azevedo, Héraclite, Démocrite, Diogene & Young, Eliogabale & S. Ambroise, Mahomet & Hecquet, Néron, Junon, Jupiter, Jussieu, Juste-Lipse, Juvenal, Harvée & Xénophon, Saint Augustin & Rousseau, Pharaon & Sobieski, Pomme & Pompee, Ulisse & Ninon, Nison & Didon, Missa & Mazarin, Marlborough & Raulin, Galigai & Télemaque, Sem, Sénaç, Scineque, le Berger Pâris, Mars, Venus, Vespasien, Vesta, Vicq d'Azyr, Virgile, Virginie, Voltaire & Dorothée. Or, comme m. Sue rapporte des anecdotes, & comme il cite des éditions de livres qui n'ont aucun trait aux accouchemens, on voit qu'en ne cessant de compiler il pourroit ne cesser de faire gémir la presse. Le lecteur s'impatiente ; il faut cependant lui faire connoître la méthode de m. Sue : nous prendrons donc une page au hazard, & nous lissons, « mais » je m'écarte insensiblement de mon sujet, & de simple rédacteur de faits, je m'érigé presque en prédicateur ; &, pour parler le langage de Boileau (143), en singe de Bourdaloue (144) » pag. 172, tom. I. Voilà comme m. Sue trouve occasion de citer & de faire des notes sur Bourdaloue & Boileau. Notre compilateur termine ainsi celle sur Boileau.

Note 143. « Reste encore à savoir si pour ses épîtres, ses satyres, & sur tout son art poétique, il a bien mérité le surnom d'Horace françois ; c'est ce que je laisse à décider à de plus habiles que moi, & entr'autres à m. de la Harpe, qui a écrit sur ce sujet d'une maniere à faire voir que le mérite de Boileau ne lui avoit pas tellement fasciné les yeux, qu'il n'eût distingué ses défauts ». Pag. 183 & suiv.

Note 144. « Louis Bourdaloue, l'un des plus grands orateurs que la chaire ait produits, a fait

» beaucoup d'honneur à la compagnie de Jésus
 » dont il étoit membre, &c. Voici le jugement que
 m. l'abbé Ladvocat porte de ce célèbre préda-
 teur : *Le pere Bourdaloue*, dit il, &c. ». Après
 avoir cité l'abbé Ladvocat, m. Sue donne un pré-
 cis historique de la vie de Bourdaloue, & ensuite
 il indique la meilleure édition de ses sermons &
 de ses pensées.

Note 145. « Hésiode, très célèbre poète grec,
 » devint, dit-on, poète en gardant les moutons
 » sur le mont Hélicon. Il a vécu &c. Il nous reste
 » d'Hésiode deux poèmes intitulés, &c. ». En
 voici sans doute assez pour faire connoître que si
 les essais de m. Sue ne contribuent point aux pro-
 grès de l'art d'accoucher, ils peuvent quelquefois
 servir à procurer le sommeil aux femmes en
 couché.

Om chemiens, nyaste framsteg, &c. C'est-
 à-dire : *Les progrès les plus récents de la
 chymie ; discours prononcé au mois de
 novembre 1777, par m. TOBERN
 BERGMAN, &c. en se démettant de
 la présidence de l'académie royale des
 sciences de Stockholm. Grand in-8°. de
 48 pages. A Stockholm, chez Lange,*
1778.

*Histoire naturelle du tussilage & du péta-
 site, pour servir à la phytologie du
 Palatinat du Rhin & des duchés de
 Juliers & de Berg; par m. DE NECKER,
 premier botaniste de S. A. S. l'éledeur
 Palatin, membre de son académie &*

LITTÉRAIRES. 475
de plusieurs sociétés savantes. In-4°.
A Manheim, chez Schwan. 1779.

Notices biographiques sur le chevalier DE LINNÉ, tirées d'un ouvrage intitulé : AMINNEFLH-TAL OFVER HERR CARL VON LINNÉ, &c. C'est-à-dire : Panégyrique de m. CHARLES DE LINNÉ, &c. Par m. BÆCK, premier médecin du roi de Suede, & chevalier de l'étoile polaire. A Stockholm, chez Lange, 1779.

HEINRICH CALLISEN, &c. Abhandlung über die mittel die seefahrenden gesund zu erhalten, &c. C'est-à-dire : Traité sur les moyens de conserver la santé des navigateurs, & en particulier des équipages des vaisseaux de guerre de s. M. danoise ; par m. HENRI CALLISEN, docteur en médecine, professeur en chirurgie, &c. ; traduit en allemand ; pour l'utilité des chirurgiens de vaisseaux, & autres navigateurs. Par m. J. P. G. PFLUG, chirurgien pensionné de la ville de Copenhague. A Copenhague, chez Proft. 1778.

P R O S P E C T U S.

PLANTES vénéneuses & suspectes de la France, avec leurs antidotes. Par m. BULLIARD.

M. BULLIARD n'a rien épargné, disent les libraires, pour se procurer toutes les plantes, tant vénéneuses que suspectes, qui se trouvent en France ; & pour rendre intéressant aux yeux du public cet ouvrage tant désiré, il a lui-même dessiné cette collection précieuse d'après nature : il y a peu de botanistes, dans la capitale, qui n'aient été témoins de ses scrupuleuses recherches. Depuis long-temps il s'occupe à ramasser les matériaux d'une *Flore françoise*, dont il annonce ceci comme un échantillon ; & c'est à ses frais, & sous ses yeux, qu'on grave les plantes & les descriptions qui doivent entrer dans sa collection.

Toutes les plantes sont gravées sur un format *in-4°*, & semblables à celle qui est jointe au *prospectus*, ou qu'on pourra voir chez ceux qui sont chargés de sa distribution. Le papier sur lequel cette figure est imprimée, est le même qui servira pour tous les exemplaires, excepté ceux qui seront peints ; ceux-ci ne seront vrais & avoués par l'auteur, qu'autant qu'ils seront imprimés sur le plus beau papier de Hollande, qu'on appelle communément *Nom de Jésus* ; & qu'en outre on trouvera au dos de chaque feuille la lettre *B* avec un paraphe à la plume. Il n'y aura pas moins d'exactitude dans la description des autres plantes qu'il n'y en a dans celle-ci ; toutes auront leurs noms françois, tant anciens que modernes, & leurs noms latins conformément au *species plantarum*

du chevalier *Linnæus*. On saura du premier coup-d'œil dans quel temps chaque plante fleurit, & dans quels endroits on la trouve le plus communément ; on trouvera tous les détails caractéristiques le plus soigneusement observés & tracés par la main de l'auteur ; & une courte description sur ses parties nuisibles, ses qualités, ses effets, & sur les remèdes, tant internes qu'externes, qu'on doit employer dans les cas urgents.

Si les parties caractéristiques de la plante ne sont pas assez sensibles à la vue, on les indiquera (en notes) gravées à la loupe ou au microscope, quand les cas le réquerront.

L'on donnera tous les mois un cahier de dix plantes gravées, dont le premier paroîtra au mois d'août, & ainsi de suite de trois en trois mois. Le nombre des cahiers n'excédera pas celui de dix ou onze. Le prix de chaque cahier est de 3 liv. 12 f. sans qu'on soit obligé de souscrire.

L'on a peint supérieurement sur la gravure les mêmes plantes, dont le premier cahier ne paroîtra qu'au mois de janvier 1780 ; mais l'on ne pourra se procurer cette collection qu'en souscrivant.

Les cond'tions de l'abonnement sont de donner 12 livres en souscrivant, 12 livres en recevant le premier cahier, 12 liv. en recevant le second, & ainsi de suite jusqu'au dernier qu'on distribuera gratis.

Le prix de chaque cahier peint sera de 15 livres pour ceux qui ne souscriront pas.

A PARIS,

Chez	P. FR. DIDOT le jeune, libraire-imprimeur de Monsieur, quai des Augustins.
	DEBURE, libraire, quai des Augustins.
	BELIN, libraire, rue Saint-Jacques.
	BAZAN, Marchand d'estampes, rue & hôtel Serpente.

C O U R S D E C H Y M I E.

Le sieur *Rouelle* neveu , seul élève & successeur de mm. *Rouelle* , ci-devant rue Jacob , apothicaire de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans , membre du collège de pharmacie de Paris , ouvrira son cours de chymie suivant les principes de mm. ses oncles , le 15 de novembre 1779 , en son laboratoire rue des Saints-Pères , en face de celle de Grenelle , près la Croix-Rouge ; lequel cours sera composé de quarante leçons , dont trois par semaines : savoir , les lundis , mercredis & vendredis , à quatre heures .

Ce cours de chymie sera suivi d'un autre sur la matière médicale & la pharmacie .

Nota. Les personnes qui désireront suivre ce cours , auront la complaisance de se faire inscrire dans la quinzaine .

C O U R S D E P H Y S I Q U E.

M. *Sigaud de la Fond* , professeur de physique expérimentale , membre de plusieurs académies , commencera le lundi 15 novembre , à midi , ses expériences sur les nouvelles espèces d'air fixe ; il les continuera les lundi , mercredi & vendredi , à la même heure , dans son cabinet de physique , rue Saint-Jacques , près Saint-Yves , maison de l'Université . On trouvera chez *Gueffier* , libraire au bas de la rue de la Harpe , son *Essai sur les*

différentes especes d'air. Il commençera ses cours de physique dans les premiers jours du mois de décembre, l'un à midi, & l'autre à six heures du soir.

COURS D'ANATOMIE.

M. DESAULT, membre du collège & de l'académie royale de chirurgie, professeur d'anatomie & de chirurgie à l'école pratique, a commencé ses cours d'anatomie & de chirurgie du soir, lundi onze octobre 1779, à quatre heures & demie; & ceux du matin, le lendemain à huit heures & demie, dans son amphithéâtre, rue des Lavandières, auprès de celle des Noyers.

ERRATA pour le journal d'octobre 1779.

Page 362, ligne 1. qui avoit été en partie dis-
crète, avec des boutons ordinaires bien distincts,
& en partie crystalline. *Lisez*, qui présentoit
deux espèces de boutons, 1°. ceux de la petite-
vèrole ordinaire, 2°. des boutons crystallins vé-
siculaires; ces derniers boutons n'ont commencé
à paroître que le sixième jour de l'éruption des
premiers, & n'ont duré que l'espace de cinq
à six jours.

Page 371, ligne 14, au lieu de *Souci de Turin*,
lisez Somis de Turin.

Page 373, ligne 10, *Idem.*

Journal de novembre.

Page 417, lig. 29, *μέντη*, *lisez μέντον.*

Page 431, lig. 19, *dissonnance*, *lisez consonnance.*

TABLE DU MOIS DE NOVEMBRE 1779.

<i>EXTRAIT. Observations sur les maladies épidémiques ; traduit de l'anglois de m. SIMS, médecin ; par m. JAUBERT, méd.</i>	page 385
<i>Suite des observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate ; par m. GOULIN.</i>	409
<i>Examen analytique d'une eau hépato-ferrugineuse, en Champagne ; par m. DE LA PLANCHE, méd.</i>	436
<i>Cataractes de naissance, opérées par m. DESFARGES, chir.</i>	445
<i>Maladie d'une jeune fille, occasionnée par des noyaux de cerises ; par m. BARRAL, chir.</i>	447
<i>Observ. sur l'incertitude qu'on peut rencontrer dans les signes diagnostiques de la suppuration à la poitrine, &c. ; par m. SUMEIRE, méd.</i>	451
<i>Observ. sur une fracture du crâne, avec la sortie d'une portion du cerveau par l'oreille ; par m. GUILLEMAIN, chir.</i>	454
<i>Extraits des prima mensis de la fac. de méd. de Paris, tenus les 1 & 16 septembre 1779.</i>	457
<i>Observat. météorol. faites à Montmorenci.</i>	462
<i>Observations météorologiques faites à Lille.</i>	465
<i>Maladies qui ont régné à Lille..</i>	466

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	467
<i>Prospectus. Plantes vénéneuses.</i>	476
<i>Cours de chymie.</i>	478
<i>Cours de physique.</i>	ibid.
<i>Cours d'anatomie.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médeciné* du mois de novembre 1779. A Paris, ce 24 octobre 1779.
POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1779.

EXTRAIT.

Dissertatio inauguralis de chirurgiâ infusoriâ quam in academiâ Lugduno-Batavâ... pro gradu doctoratus, &c... solemnî examini submittit JOANNES-MARIA REGNAUDOT, Burgundo-Gallus, 3 septembbris 1778.

Nec vero desertarum reliquarumque rerum patrocinium suscipimus: non enim hominum interitus sententiae quoque occidunt, sed lucem auctoris fortasse desiderant. CICER. de nat. Deor.

Lugduni Batavorum, apud Cornelium de Pecker, c. f. in-8°. 51 pag.

Il est bien difficile de pénétrer les motifs qui ont pu déterminer m. Regnaudot

Tome LII.

H h

à choisir cette sentence de Cicéron , pour la placer à la tête de sa dissertation , puisqu'il est très vrai que l'opération d'infuser des médicamens dans les veines , après avoir beaucoup occupé les enthousiastes du siècle passé , a bientôt été totalement abandonnée dans l'Europe entière ; qu'il est certain qu'elle a été proscrite par arrêt en France , & défendue , sous peine de la vie , à Rome . Elle étoit heureusement oubliée ; on pouvoit assurément la placer au nombre *desertarum reliquarumque rerum*. Cependant le zèle de m. Regnaudot , pour les progrès de l'art de guérir , la lui a fait envisager comme une ressource utile & mal à propos négligée dans les cas les plus difficiles , lorsque , par exemple , des maux chroniques & rebelles ont lassé l'imagination du médecin le plus fécond dans le choix des remèdes , & la patience du malade le plus dévoué à tout tenter pour se tirer d'affaire. *Patrocinium suscipit* , sans craindre le jugement de *Libavius* qui veut qu'on donne de l'ellébore à celui qui ose la conseiller. Le titre de l'ouvrage annonce le vœu de son auteur ; le corps de la dissertation montre qu'il dirige tous ses efforts de manière à s'attirer l'attention que mérite l'importance de son sujet ; & le nom de m. Poissonnier ,

CHIRURGIE INFUSOIRE. 485
docteur - régent de la faculté de Paris , placé à la tête , est un moyen de plus de lui donner de la célébrité.

Nous présumions que des faits nouveaux & intéressans , recueillis par m. *Regnaudot* , appuieroient son opinion ; nous espérions que des vues nouvelles & des réflexions solides légitimeroient son desir ; qu'un détail assez étendu de ce qui , dans le temps , avoit été tenté & décrit relativement à cet objet , satisferoit notre curiosité. Ces avantages ne sont pas ceux que m. *Regnaudot* nous présente ; il les remplace par une théorie bien ingénieuse & très piquante ; mais l'histoire de la chirurgie infusoire manque absolument encore.

L'art d'introduire diverses liqueurs dans nos veines , avec le but de remédier à différens désordres , excita , dès sa naissance , une vive fermentation parmi les médecins : plusieurs s'en dirent les inventeurs , & chercherent des apologistes ; un plus grand nombre improuva l'invention , blâma hautement ceux qui osoient la mettre en usage ; *Libayius* , parmi les derniers , ne ménageoit pas , comme on a vu , les termes dont il se servoit pour qualifier leur hardiesse , ou plutôt leur folie .

Major , en Danemarck ; *Elsholz* , en Allemagne ; *Vrenn* , en Angleterre ; *Fra-*

Giuffati, en Italie, sont, entre les premiers, ceux qui se disputerent avec le plus de chaleur, l'honneur de la découverte. *Major* étoit docteur en médecine & en philosophie, professeur d'anatomie & de botanique, & doyen de sa faculté dans l'université de Keil; il étoit aussi membre de la société des curieux de la nature. Il intéressa dans sa querelle la plupart des médecins savans de son temps. Son ouvrage fait juger qu'il joignoit beaucoup de réserve & une rare prudence à ses connaissances & à ses talens. Jamais il n'osa pratiquer lui-même une opération qu'il avoit imaginée, & sur laquelle il avoit consulté beaucoup de ses contemporains; entr'autres, *Gu Patin*, qu'il cite avec un éloge particulier, & qu'il remercie d'avoir fait part à la faculté de Paris de son ouvrage.

On peut juger, par les conseils que *Major* donne à celui qui sera tenté de suivre ses idées & les précautions qu'il lui ordonne de prendre, si la folie & l'enthousiasme, avec lesquels on se conduisit bientôt après lui, doivent lui être imputés. Il veut que ce médecin, 1°. se munisse d'une permission émanée de l'autorité publique; 2°. qu'il ait en vain tenté tous les moyens & les remèdes confirmés par l'expérience des siècles passés; 3°. &c...

Le surplus des articles, au nombre de douze, est relatif à la maniere d'opérer. Ils prouvent que *Major* connoissoit bien cet art de faire des expériences que m. R. lui refuse ainsi qu'à ses contemporains. *Major* appelle son invention *chirurgia infusoria*, chirurgie infusoire, & a fait exprès un ouvrage *in-4°*. de 318 pages sous ce titre.

Dans cet ouvrage il transcrit les réponses de la plûpart des médecins auxquels il avoit adressé la premiere édition de sa dissertation: tous le reconnoissent pour inventeur, & la plûpart désirent que l'expérience vienne à l'appui de sa théorie. *Jean Tackius*, professeur en médecine à Darmstadt, en écrivant sur ce sujet à *Horstius* en 1665, prend occasion de lui parler de l'usage commun où sont les mères de souffler dans la bouche de leurs enfans naissans pour les rappeler à la vie; moyen qu'il dit approuvé de *Borelli*. Nous faisons mention ici de ce fait pour engager les auteurs modernes à parcourir quelquefois des livres déjà vieux, mais pleins d'excellentes observations, dont le rajeunissement peut encore aujourd'hui faire la fortune d'un ouvrage.

Elsholz, médecin ordinaire de l'électeur de Brandebourg, s'attribua hau-

tement l'invention de cette méthode nouvelle qu'il appelle *Clysmatica nova*. Après des écrits pleins d'amertume de sa part, auxquels *Major* répondit avec autant de fermeté que de modération, la bonne intelligence se rétablit entre les deux savans, & *Elsholz* fit part à *Major* de ses tentatives sur différens malades,

En peu de temps ces opérations se multiplierent, &c, vers la fin du dernier siècle, on avoit fait des injections de toute espece d'après la nouvelle méthode. M. *Regnaudot* passe légèrement sur ces tentatives, & le défaut de succès dont elles furent suivies. Il ne croit pas qu'on puisse rien insérer de divers essais hasardés par des gens qui ne soupçonnent pas même l'existence d'un art de bien faite des expériences en médecine : expériences difficiles, & au succès desquelles le malade doit contribuer autant que le médecin qui ose vanter souvent l'efficacité d'un remède dont l'unique effet a été de rendre les accidens plus graves, & le mal plus rebelle. Quelles connaissances peut-on effectivement acquérir par des injections faites en trop grande quantité avec des liqueurs vénéneuses, corrosives, opiatiques, spiritueuses ? elles devoient être funestes &c le furent. Si

d'autres liqueurs simplement purgatives ou altérantes ont été employées, tout cela s'est fait sans méthode ; les physiologistes d'alors raisonnaient mal, opéraient mal, & le compte qu'ils rendoient de leurs travaux étoit encore plus mal rédigé.

Ces reproches que fait m. *Regnaudot* aux médecins qui se proposoient pour objet d'obtenir un effet plus sûr, plus prompt des remèdes altérans ou purgatifs, introduits d'après la méthode chirurgicale, sont fondés. On faisoit entrer pour trop peu de chose dans le nouveau système l'économie animale dont toutes les loix connues se trouvoient négligées ; mais ce n'est pas la découverte de la circulation qui y donna lieu, comme il le pense. *Major*, imbu des principes *chymia-triques*, ne songeoit qu'à exciter une sorte de fermentation d'un genre particulier dans le sang : toute sa théorie est conforme à cette idée. *Libavius* en parle dans un livre de secrets chymiques. *Lower*, dans son traité du cœur, convient que ce n'est qu'après avoir remarqué que le vin, la biere & divers sucs alimentaires s'accommodoient assez bien au sang des animaux, qu'il conclud que le sang lui-même s'y mêleroit avec encore plus de facilité & moins de désordre.

Vrenn, *Clarck*, & un docteur *Entius*, firent les premiers, en Angleterre, couler un sang étranger dans les veines des animaux. Ils appellerent cette opération, incontestablement postérieure à celle d'infuser des liqueurs préparées, transplantation ; ensuite *Denis*, qu'*Emmuller* appelle léger, & qualifie d'homme d'un jugement peu réfléchi, osa le premier l'essayer en France sur des malades, & la nomma transfusion. On trouve beaucoup de détails intéressans sur cette matière dans l'Encyclopédie au mot **TRANSFUSION**, mais l'histoire en est incomplete, inexacte, quoique d'ailleurs l'article soit bien écrit & plein de réflexions judicieuses.

Voyons ce que les faits & les observations contenues dans les écrits de ceux qui l'ont précédé, auront pu lui apprendre ayant qu'il se déterminât à employer cette étrange manière de guérir.

Major avoit donné la description de l'instrument, & décrit toutes les précautions à prendre. On avoit injecté des liqueurs de toute espèce : nous ne parlerons que des opérations faites sur des sujets humains, & tentées comme moyen de guérison. On voit que *Fabrice* avoit injecté de la scammonée fondue dans de l'essence de gayac, des eaux distillées anti-épileptiques,

celle de chardon-bénit. Il avoit observé que le vomissement étoit, ainsi que la purgation, le premier effet sensible des injections; *Georges Léger*, médecin du roi de Pologne, professeur à Thorn, avoit remarqué que la liqueur est au moins un quart d'heure avant d'agit: *Elsholz* avoit employé de cette maniere le jalap, l'eau de plantain, celle de muguet. *Garmann* s'étoit apperçu que les injections occasionnent une horripilation chez tous les sujets qui s'y soumettent; il avoit fait beaucoup d'essais sur les chiens, tous sans suites malheureuses pour ces animaux, avec le vin, la biere, des eaux distillées, des solutions purgatives & opiatiques. Il nous dit que les liqueurs spiritueuses & opiatiques les enivroient également sans autre phénomène remarquable; mais que, & c'est une singularité facile à constater, les opiatiques avalés en très grande dose par des chiens, n'ont aucune action, vingt-sept grains d'opium pur n'occasionnant pas même la plus légère propension au sommeil. Cependant la plus petite quantité, portée immédiatement dans les veines, ne manque pas de le produire: *Etmuller* avoit injecté jusqu'à plusieurs onces de nitre sans qu'il en eût résulté aucun dommage; & *Sinibaldi* s'étoit soumis lui-même à l'opération.

Etmuller, qui rejette absolument la transfusion, trouvoit dans les faits relatifs à la chirurgie infusoire, des motifs pour s'occuper ultérieurement de la perfection de cette invention nouvelle ; il fit même soutenir, en 1668, à *Michel Etmuller* une thèse où il conclut pour l'affirmative. Malgré les raisons qu'il expose longuement, on fut bientôt désabusé. Une opération qui ne peut avoir lieu sans le plus grand trouble de la part du malade, dont aucun principe ne conduit à juger les effets, où le choix des liqueurs à employer ne peut être appuyé par aucune raison satisfaisante, ne peut être adoptée que par un empirisme aussi hardi qu'il est aveugle.

Depuis *Etmuller* un seul médecin, m. *Cantwel*, dont l'imagination étoit très vive, ayant trouvé dans la préface de *Cheine*, traduit par l'abbé de la Chappelle, des expériences sur la transfusion, & lu quelques-uns des écrits du temps de *Denis*, adressa au Mercure de France, en juin 1749, une lettre où l'on voit qu'il croit que cette opération mérite encore d'être tentée. Mais il ne parle point de la chirurgie infusoire à laquelle m. *Regnaudot* cherche à donner un nouveau crédit.

M. R. l'a quatre fois réitérée sur le même

sujet : la première injection fut seulement de deux gros d'une infusion de séné, elle fut suivie d'un mal de tête. La seconde fois il injecta une once du même remède; après une demi-heure de temps écoulé, le malade éprouva les accidens suivans : frisson, horripilation, vomissements, chaleur, déjections répétées, sueur : la fièvre, dit m. *Regnaudot*, dura jusqu'à quatre heures du soir ; mais il ne dit pas à quelle heure il fit son opération. La troisième injection fut faite avec trois onces d'une infusion de gaiac, à laquelle on avoit ajouté la colle de poisson : les effets furent en tout semblables, aux vomissements près, dont m. *Regnaudot* ne parle pas. Enfin dans le quatrième essai, dont le résultat fut le même que celui du troisième, la liqueur injectée étoit une simple dissolution de gomme arabique.

Les expériences ne furent pas poussées plus loin : « *Quoniam horum successus adeo videbatur incertus, dum è contra incommoda adeo erant gravia & molestia* ». Après cet aveu, m. *Regnaudot* arrange les phénomènes que ses expériences lui ont présentés, pour les lier à la théorie sublime dont nous allons donner l'esquisse.

Lorsque, dit-il, les liqueurs injectées n'interrompent pas immédiatement la

circulation, elles agissent par une sorte de sympathie sur les parties voisines, & sur l'estomac. L'énergie de cette action est en proportion avec la quantité & la qualité de la liqueur introduite. Il n'y a qu'une simple élévation du pouls, si la liqueur est douce & en petite quantité; dans le cas contraire, l'accès de fièvre est violent, le vomissement existe pendant le frisson, & les évacuations alvines succèdent. La grande découverte que M. Regnaudot a faite, & qu'aucun médecin ancien n'avoit reconnue, est, comme on le voit, que l'état produit par ces dernières injections fortes & âcres, est *un véritable accès fébrile*. Nous en doutons; mais voici les principes & les raisonnemens sur lesquels il se fonde; & qu'il expose & soumet au jugement de l'université de Leyde.

Le cœur a un sens automatique d'un genre à lui propre, comparable au sens de la vue & à celui de l'ouïe. L'œil ne distingue pas mieux les couleurs, l'oreille n'apprécie pas les sons d'une autre manière que le cœur ne juge les diverses qualités du sang par sa faculté sensible. La seule différence est que les perceptions sont portées directement & instantanément de l'œil & de l'oreille dans l'âme, tandis que celles du cœur ne sont sensibles

que par la réaction de ce viscere sur le sang; aussi m. *Regnaudot*, qui appelle les yeux & les oreilles le *sensorium* des rayons lumineux & sonores, nous dit que le cœur est également le *sensorium* du sang. Il est aisé de faire maintenant l'application de ces principes à ce qui se passe lors de l'introduction d'une liqueur étrangère dans les veines, & l'exemple de ces mouvemens fébriles qu'occasionne un chyle crud & trop abondant dans la plupart des maladies consomptives, vient couronner les preuves qui servent d'appui à l'opinion de m. *Regnaudot*.

Il étoit nécessaire que des vues pratiques terminassent la dissertation; nous ne suivrons pas m. *Regnaudot* dans cette dernière partie de l'ouvrage, où l'on voit qu'il considère l'injection qu'on se propose de faire ou comme simplement stimulante, c'est-à-dire, occasionnant un accès de fièvre; ou bien comme spécifique, eu égard aux divers médicamens que l'on peut employer.

Il est temps de laisser nos lecteurs juger si la dissertation de m. *Regnaudot* est ou non enfantée par l'amour du merveilleux qui dénature tout, & qui, dans un médecin, est une disposition bien dangereuse.

SUITE des observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate ; par m. GOULIN.

APHORISMI HIPPOCRATIS,

Sect. 1, aphor. 2.

NOUVEAU TEXTE.

Ἐν τῇσι ταραχῇσι τῇσι (a) τῆς καιλίνε, καὶ τῇσι ἐμίῃσι (b), τῇσιν ἀυτομάτως γιγνομένησιν (c), οὐ μὲν, οἷα δέει (d) καθαίρεθαι, καθαίρωνται, ξυμφέρει τε καὶ ἐυπετέως (e) φέρουσιν· οὐ δὲ μὴ, τὸναντίον. Οὐτω δὲ καὶ οὐ κενεαγγῆν (f), οὐ μὲν, οἷα (g) δέει γίγνεσθαι, γίγνηται, ξυμφέρει τε καὶ ἐυπετέως (h) φέρουσιν · οὐ δὲ μὴ τὸναντίον.

Ἐπιβλέπειν δν (i) καὶ χώρην, καὶ ὁρην, καὶ ἥλικίν, καὶ νόσους (k) εἰ τῇσι δέει, οὐδὲ.

(a) ΤΗΣΙ. Le nouvel éditeur répète & ajoute ici l'article τῇσι, quoique, de

son propre aveu, il ne se trouve ni dans les manuscrits vulgaires, ni dans les modernes; mais on le voit, dit-il, dans les anciens, d'une maniere vicieuse cependant, puisqu'ils portent *τῆσι κοινήσι*. (1).

Il est certain que ce mot mis à l'ablatif pluriel, ainsi que son article, est une faute de copiste; car le sens demandé le génitif singulier *τῆς κοινῆς*, comme on le trouve par tout. Mais conclure de cette faute que *τῆσι* soit ici nécessaire, & qu'il doive être ajouté dans le texte après le substantif, c'est ce dont personne ne conviendra jamais. En effet, la clarté & l'idiotisme ne demandent point ici nécessairement la répétition de l'article: on fait que cette répétition se fait quand il tient lieu en quelque sorte du relatif pour marquer la dépendance, le rapport de ce qui suit avec ce qui précède. C'est ainsi qu'Hippocrate lui-même nous en fournit des exemples:

*Kαὶ μαρτύριον ἐπίγετο τὰ τε ὄστα
ἀπαντά τα ἐν τῷ πίκηι.* De fract. Foës.
sect. vj. p. 16. E.

(1) *Articulus τῆσι deerat in vulgatis & recentioribus cod. Hunc antiqui, licet virose, exhibent: τῆσι κοινῆσι. Unde patet vera ledio.*
NOT. CRIT. pag. 12.

Τὰς μέν τοι πολυτροπίας ΤΑΣ ἐν
ἐκάσησι τῶν φύσων... οὐκ ἡγνόν εἶναι.
De rat. viet. in morb. ac. Foës, sect. iv.
p. 53. lin. 12.

Κατὰ τὰ τεκμήρια ΤΑ προγεγραμ-
μένα ἀκριβῶς Θεωρῶν. Ibid. p. 56. lin.
27. 28.

Καὶ τἄλλα σημεῖα σκέπτεοται, ΤΑ
τε ἐν τῷ ξύμπαντὶ φροσωπῷ, ΤΑ τε
ἐν τῷ σώματι. Prænot. Foës. sect. ij.
p. 4. lin. 13. 14. 15.

Οὔτε τὰς ὁδύνας λύγοσαι ΤΑΣ ἐν
τῶν κενεώνων. Ibid. p. 6. lin. 29.

Dans le cas présent *τῆς* placé devant *τὰς*, paroît devoir être absolument effacé, & parce que l'article est inutile, & parce qu'on ne le trouve point en cet endroit, dans les manuscrits, ni dans les imprimés.

Cependant j'avouerai que dans le traité *περὶ διαιτῆς ὑγείαν*, édit. Foës, sect. iv. lin. 33. on trouve un exemple de cette répétition de l'article ; mais cet exemple est rare, & se voit dans un livre qui ne peut fournir d'autorité au nouvel éditeur, puisque ce livre n'est point d'Hippocrate. Quoi qu'il en soit on y lit : *τοῖς κατα-
κλυσμασι τοισι τῆς κοιλίας...* C'est peut-être

être une addition faite par la négligence d'un copiste; mais, dira-t-on, dans toutes les éditions on voit l'article répété dans le deuxième des aphorismes après *επέστιον*. C'est qu'il marque ici une double relation; il indique que les deux mots qui suivent (l'adverbe & le participe) se rapportent à *ταραχήσιν*, & à *έμετον*. La répétition de l'article est donc importante ici; elle est même nécessaire.

(b) Ces mots *τῆσιν ἐμίγσι τῆσιν αὐτομάτως γιγνομένησιν* paroissent pour la première fois dans le texte d'Hippocrate. Le nouvel éditeur ne nous apprend pas même sur quelle autorité il s'est déterminé à faire ce changement. Avant cette leçon récente, il y avoit *τοῖσιν ἐμέτοιστι τοῖσιν αὐτομάτως γιγνομένοισιν*, expressions présentées selon le dialecte ionien. Il est vrai que le glossateur ancien des vieux termes employés par Hippocrate, dit qu'*ἐμίαι* est un mot attique; cependant Fœs observe que le mot *ἐμίαι* ne se trouve point dans les écrits de ce médecin; mais comme *ἐμέτοι*, d'où vient *ἐμέτοισι*, se lit très souvent dans Hippocrate, on ne voit aucune raison de changer ce mot en un autre.

Qu'on ouvre les traités de ce grave écrivain, on verra; *ἴμιλος δὲ ἀφελιμώτα-*

498 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

τος. Prænot. Foës. sect. ij. p. 8. lin. 20... ἔμετος πάρετι. *Ibid.* pag. 13. lin. 27... ἔμετος παρέται. *Ibid.* lin. 28 & 29... παλευσίς ιατρός. De humor. Foës, sect. ij. pag. 15. lin. 8.... ἔμετοι χολώδεες. Epid. lib. j. Foës, pag. 17. lin. 8. (1).

Εμεμάλα, *εμεμάτις*, *εμεμάτις*, qui ont la même signification qu'*ἔμετος*, *ἔμετοι*, sont des expressions qu'on rencontre dans des traités anciens, attribués à Hippocrate : si elles plaisoient mieux à un autre éditeur, n'auroit-il pas autant de droit de mettre *εμεμάτις* ou *εμεμάτη*, qu'on en a eu d'adopter *ἴμιγτι*? Mais elles ne seroient pas mieux reçues pour cela, par tous ceux qui lisent Hippocrate dans sa langue, & qui savent avec quelle fidélité on doit conserver les textes, & quelle discrétion on doit apporter, lors même qu'il s'agit de rétablir le sens altéré. On propose alors un changement, ou une addition, & l'on attend, pour l'insérer dans le texte, que tous les savans y aient applaudi. Voilà la règle que les plus ha-

(1) En consultant l'*œconomia Hippocrat.* de Foës, on s'assurera que ce n'est pas dans ce livre qu'ont été puisés ou copiés les exemples qui viennent d'être rapportés, ni ceux qui seront mis sous les yeux dans la suite de ces observations, mais dans Hippocrate même.

DES APHORISMES D'HIPP. 499
biles critiques ont suivie, & dont on ne doit point se départir.

Il semble qu'en s'écartant de cette loi, on n'a eu d'autre but que de donner à cette seconde partie de la phrase la consonnance de la première.

Le nouvel éditeur fait que tous les manuscrits & les imprimés des œuvres d'Hippocrate & des aphorismes, portent *τοῖσιν ἐμέτοισι τοῖσιν...*; il n'ignore pas que les manuscrits & les imprimés des œuvres de Galien, & de ses commentaires sur les aphorismes, présentent cette même leçon; il n'ignore pas que ce commentateur ne se borne point à écrire ainsi dans son premier livre, ce 2^e aphorisme; mais qu'en commentant plus loin le 23^e, il rappelle ce 2^e en ces propres termes: *ἐν τῇσι ταραχῇσι τοῦς κοινάς* (1) *καὶ τοῖσιν ἐμέτοισι*: ce qu'il fait encore en expliquant le 25^e.

La nouvelle leçon *τῇσι ἐμίησι τῷσιν* ne sauroit donc être adoptée, puisque rien ne l'autorise, & que l'ancienne leçon, *τοῖσιν ἐμέτοισι τοῖσιν*, se voit non seule-

(1) J'ai laissé *κοινάς*, que je lis dans l'édition de Bâle, 1538, & dans celle de Chartier; c'est une légère différence qui ne change rien au sens, & qui n'est sans doute qu'une faute de copiste, laquelle a passé dans l'imprimé, où il devoit y avoir *κοινῆς*.

500 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

ment dans le texte d'Hippocrate, copié par Galien, mais encore dans le commentaire où elle est deux fois répétée.

Objecteroit-on que Galien a porté sur le texte d'Hippocrate une main téméraire ? *per fas & nefas in ipsum textum temerariā manū est graffatus.* In præfat. nov. edit. pag. vij. Mais quel intérêt ce commentateur, si jaloux de conserver & de perpétuer la gloire de son maître, pouvoit-il avoir de changer les expressions du texte qu'il expliquoit ? Quel intérêt avoit Galien, repliquerait-on ? celui de faire passer à la postérité sa propre doctrine, ses propres dogmes : *sua dogmata potius, quam Cui verba & præcepta posteris reliquit agnoscenda.* (Ibid.).

Les preuves ne suivent point cette assertion ; elle est donc hasardée : elle est même détruite par le fait ; nous l'avons déjà démontré. Si Galien a pu se tromper en expliquant quelques endroits, il a payé le tribut à l'humaine nature qui ne permet pas qu'une seule tête embrasse toutes les connaissances, & qu'elle soit à l'abri de l'erreur. Mais quand on voit qu'à ses explications, il fait précéder le texte avec fidélité, pourquoi l'accuser de l'avoir perverti, lorsque rien ne dépose contre lui ?

Les médecins grecs de son temps, lui

DES APHORISMES D'HIPPO. 501
ont-ils fait ce reproche injurieux ? Ceux
qui sont venus après lui, Oribase, Aëtius,
Alexandre de Tralles ; Paul d'Egine,
Actuarius, se sont-ils apperçus du délit
littéraire de Galien ? se sont-ils élevés
contre lui ? S'ils ont gardé le silence sur
ce point, ce silence même ne milite-t-il
point en sa faveur ? Mais comme on n'a
aucune preuve qu'il se soit rendu coupable
de cette infidélité, comme elle n'est
pas même vraisemblable, on vient trop
tard, après quinze siècles écoulés depuis
sa mort, pour l'en accuser.

(c) Dans les œuvres de Galien, édition de Froben, on lit γιαρούσιν ; Foës écrit γερούσιν : le nouvel éditeur préfère γιγνούσιν.... Je retrancherois volontiers le γ, & j'écrirois avec Galien γιαρούσιν ; mais ceci est peu important.

(d) ΔΕἘΙ. Cette leçon ayant été adoptée par le nouvel éditeur, on la trouvera probablement par tout où il y a δεῖ. Nous ne l'observerons plus : voyez ce qui est dit plus haut, page 409, note (a).

(e) ΕΥΠΕΤΕΩΣ. Voici encore un mot qui se voit ici pour la première fois. Le nouvel éditeur l'adopte, par cette seule

raison, qu'il se trouve dans différens traités d'Hippocrate. Ce n'est pas là prouver que ce médecin l'ait employé dans ce second aphorisme, & qu'il n'ait pas écrit ἐνθόρης φέρεσιν.

Néanmoins, dans son commentaire sur ce 2^e aphorisme, Galien répète, dès les premières lignes, ces mots du texte ἐνθόρης τε καὶ ἐνθόρης φέρεσιν, comme étant les véritables dont Hippocrate s'est servi. Dans le même endroit & dans la suite de son discours, lors même qu'il semble ne faire que rendre la pensée de son original, il dit encore ἐνθόρης τε καὶ ἐνθόρης φέρεσιν : mais lorsqu'il exprime l'idée opposée, & qu'il est maître de ses expressions, il emploie un terme qui ne s'en éloigne pas beaucoup : ἐπειδή συμφέρει, οὐ διτεφορτεῖν οἴ κάμηνος. Quand c'est Hippocrate qui parle, Galien écrit ἐνθόρης avec un η ; quand c'est lui, Galien, il écrit συμφέρει avec un σ. Quelle attention !

Ce mot ἐνθόρης auroit-il déplu parce qu'il est dérivé du verbe auquel il se joint ? Le nouvel éditeur fait très bien que les Grecs rapprochent ou unissent ainsi le verbe où le substantif avec son dérivé. C'est ainsi qu'ils disent πάγκης πάγκης, φυλατζεῖς φυλακῆς, νομοθεῖα νόμου : ce que les Romains ont imité lorsqu'ils

DES APHORISMES D'HIPP. 503
ont dit *vivere vitam*, *gaudere gaudia*, &
le nouvel éditeur lui-même, en écrivant
(in præf, pag. ix. not. f.) *errorem erravit
cl. LORRY.* C'est ainsi que dans notre
langue même, quelques médecins ont
dit *les sécrétions se font imparfaitement* ;
la résolution ne s'est faite qu'imparfaitement ;
*la crise n'a pu se faire que d'une
manière imparfaite*, &c... Sans décider
si ces phrases françoises sont très exactes,
elles ne laissent pas d'être assez souvent
employées; c'est une imitation, mauvaise
si l'on veut, de la phrase grecque & de
la phrase latine, mais une imitation qui
se répète, & qu'on trouve dans beaucoup
d'ouvrages de médecins.

Pour autoriser le changement du mot
ἰνρόπως, en celui d'*ἰντιλέως*, le nouvel édi-
teur cite deux traités d'Hippocrate, où
se trouve ce dernier mot ; savoir, le
προγνωστικὸν, & le *προπολικὸν*.

Galen a commenté le *prognosticon* :
le texte d'Hippocrate précède toujours
l'explication qu'il donne. Aussi écrit-il
fidélement les paroles de son maître ; *ἴν-*
ρόπος ἵντιλέως φέρων φάσματι τὸ κακόν. *Si enim*
malum facile ferre videtur æger. Il ré-
pète, dans son commentaire, ces paroles
qu'il explique d'ailleurs ainsi : *ἰνρόπως ε-*
καί μνησιχτής. (Galen. ed. gr. Basil. 1538.
tom. v. p. 136. lin. 56, & p. 137. lin. 7.).

504 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Plus loin, Galien rapporte, avec la même fidélité, cette autre sentence d'Hippocrate : ἐγι δὲ τὰ μὲν ἀγαθὰ τὰ δέ, εὐ-
τελέας φέρει τὸ μεῖζον.

Pourquoi supposer que Galien qui est ici de bonne foi, en manque lorsqu'il copie les aphorismes, & qu'il les commente ? Quelle raison auroit-il eue de changer ainsi des mots dans un traité d'Hippocrate, tandis qu'il étoit scrupuleux à les conserver dans un autre ? Lorsqu'il travailloit sur un livre d'Hippocrate, il ne le faisoit pas de mémoire, il avoit sous les yeux ce livre, & copioit auparavant l'article qu'il se proposoit d'expliquer ; & comme il en rapporte souvent les propres termes une seconde fois, dans son commentaire, on doit croire qu'ils étoient ainsi dans l'exemplaire qu'il possédoit ; on voit même qu'il en avoit plusieurs. Si donc parmi ces exemplaires des aphorismes il y en eût eu quelques-uns qui portassent *εὐπόφως*, lorsque d'autres auroient porté *εὐπήλιος*, aut vice versa, il en eut certainement averti. Un homme aussi judicieux que Galien devoit être conséquent. S'il eût fait disparaître du texte des aphorismes le mot *εὐπήλιος*, ne l'eût-il pas également retranché de tous les endroits dans lesquels il auroit été employé par Hippo-

crate ? Il ne l'a pas fait à l'égard du *προγράψαντος*, pourroit-on penser qu'il n'aït eu cette mal-adresse, & commis cette inconséquence, que dans les aphorismes ?

Selon le nouvel éditeur, *εὐπλέως* est le terme propre employé par Hippocrate : *Sed* (dit-il) *εὐπλέως γερῦμ idiomā autoris tueor.* C'est vouloir persuader que cet écrivain célèbre n'a jamais rendu la même pensée, la même idée que par le même mot. Est-il croyable que ce médecin, qui parloit une langue aussi riche que la langue grecque, n'ait pas varié ses expressions ? J'assure fermement qu'il les a variées. On convient qu'un homme qui a beaucoup écrit a des expressions favorites, des tours de phrases qui lui sont propres, une maniere à lui ; qui se remarquent aisément en lisant ses productions, mais qui ne suffissoient peut-être pas pour reconnoître, sans se tromper, un ouvrage dont il n'auroit pas voulu s'avouer l'auteur. On peut néanmoins assurer que cet homme n'a pas toujours exprimé la même idée par le même mot ; & l'on voudroit nous persuader qu'Hippocrate s'est gêné jusqu'à ce point ! Quiconque a lu ses écrits, doit être convaincu qu'il a secoué le joug de cette contrainte des esprits médiocres. Il suffit d'en produire quelques exemples.

506 OBS. SUR UNE NOUV. ÉDIT.

Pour dire que les affaires des malades sont en bon état, n'offrent rien d'alarmant, Hippocrate s'exprime ainsi : (*épidem. lib. j. sect. 2.*) *τα τε ἀλλα πάγτα εὐφέρεις...* FOES, sect. vij. pag. 18. B.

Ibid. sect. 3. Pour dire que le troisième malade eut le 2^e jour de sa maladie une nuit tranquille, il s'exprime ainsi : *νύκτας οὐσυχίνες, νοσήμενος cum tranquillitate,* (subaud. egit.) Puis voulant marquer que la nuit du 4^e jour fut meilleure que celle du 3^e, il met *νύκτα εὐφέρειτερην, νοσήμενος tranquiilliorem* (egit). FOES, epid. j. sect. vij. pag. 41. G. H.

Ibid. section 3. Pour marquer encore que le 3^e malade passa tranquillement la nuit, il se sert de ces deux mots : *νύκτα εὐφέρεις...* FOES, sect. vij. pag. 50. H.

Le vieillard de Cos, dans le 3^e livre des *épidémiques*, que tout le monde reconnoît pour être de lui, voulant dire encore que le malade a eu une nuit tranquille, ne se sert plus de cette expression *εὐφέρεις*, il répète celle-ci : *νύκτας οὐσυχίνες, νοσήμενος cum tranquillitate* (subaud. egit). FOES, sect. vij. pag. 188. G. & 195. B.

(La suite au journal de février prochain).

MÉMOIRE

Sur des cheveux trouvés dans l'estomac, & dans les intestins grèles ; par m. BAUDAMANT, chirurgien-major à Caïenne.

ON a mille exemples de goûts dépravés dans les personnes de l'un & l'autre sexe, & ces maladies ne sont pas rares parmi les femmes sur tout ; mais on n'a peut-être jamais entendu parler d'un goût aussi bizarre, aussi révoltant, aussi persévérant, & dont les suites aient été aussi sensibles & funestes que celui du jeune homme qui est le sujet de l'observation suivante.

Jean-Baptiste Payerne, natif de Verdun sur Meuse, avoit montré, dès sa plus tendre enfance, un goût décidé pour sucer & manger des cheveux ; il avoit coutume d'en arracher habilement aux personnes qui l'approchoient, ses frères & sœurs éprouvoient souvent les effets de cette manie inconcevable, ils en avertirent leurs parens. On observa alors plus attentivement cet enfant ; mais outre qu'il trouvoit en lui la facilité de satisfaire à cette fantaisie sans être remarqué, il profitoit de la nuit pour en aller dé-

rober à ses frères & sœurs, & assouvir en cachette cet appétit déréglé; il étoit porté au point de ramasser avec avidité les cheveux qu'on jetoit sur les balayures, après avoir peigné les enfans. Malgré cette habitude incroyable, tant elle est révoltante, cet enfant paru jouir d'une santé assez passable jusqu'à l'âge de dix ans; mais soit qu'à cet âge il se livrât avec moins de réserve à son goût, soit que les cheveux qu'il avoit successivement avalés, s'étant accumulés dans les intestins, aient troublé plus sensiblement alors la digestion, à cette époque il commença à se plaindre de maux violens d'estomac, & on remarqua à la région de ce viscére une tumeur assez saillante, que les médecins caractériserent d'obstruction naissante, & pour laquelle ils prescrivirent les boissons apéritives, les fondans, & successivement les purgatifs: malgré les raisons qui (par l'habitude insurmontable qu'avoit montré cet enfant) devoient faire soupçonner au moins que les cheveux, qu'il avoit avalés, pouvoient avoir contribué à la formation de cette tumeur, il ne paroît pas qu'on s'en soit occupé, & les remèdes prescrits, loin de soulager le malade, lui firent perdre tout son appétit qu'il n'a même jamais收回é depuis. Une fièvre lente vint encore

augmenter ses souffrances, & il est plus que probable qu'il continuoit à suivre son goût bizarre, & à avaler des cheveux, puisqu'il n'avoua jamais cette cause de sa maladie, qu'il n'ignoroit pas. Cependant la douleur d'estomac s'aigrissoit de jour en jour, & devint enfin continue; les coliques les plus aiguës s'y joignirent, & elles furent accompagnées d'un vomissement habituel de matières visqueuses, & souvent d'un dévoiement de matières glaireuses, bilieuses de la plus mauvaise qualité; une insomnie opiniâtre yint encore aggraver tous ses maux, & s'il survenoit quelques instans de sommeil ils étoient bien courts, & suivoient immédiatement le vomissement des matières visqueuses, lequel soulageoit momentanément le malade.

Nonobstant un état aussi cruel & aussi persévérant, ce jeune homme avoit grandi; il avoit même acquis insensiblement la taille de son âge, mais il n'en avoit pas la force; à peine pouvoit-il se baisser, & le moindre mouvement lui étoit laborieux & augmentoit considérablement ses douleurs. La boisson froide lui occasionnoit les plus grandes angoisses. Celle dont il usoit abondamment, & qui lui procuroit le plus de soulagement étoit le thé & l'eau chaude; mais il n'étoit que

momentané, & bientôt après il vomissoit ces deux boissons avec effort, ainsi que les alimens les plus légers qu'on lui permettoit. C'est avec ces infirmités & ces angoisses, qu'il parvint à l'âge de 16 ans. Les trois dernières semaines de sa vie furent encore plus cruelles, & il se joignit à tous ses maux une mélancolie profonde, qu'il exprimoit par des pleurs continues, sans avouer néanmoins la cause de sa maladie & de son désespoir. Les vomissements devinrent enfin plus fréquens, quoique plus difficiles ; la matière rejetée étoit plus visqueuse, plus colorée, & d'une odeur infecte ; enfin il tomba dans un affaissement insurmontable qui se termina par sa mort arrivée le 11 novembre 1778.

Ayant été consulté les derniers jours de sa vie, & en ayant porté le jugement le plus sinistre, je suivis exactement les progrès de cette singulière maladie ; &, quand la mort eut terminé les jours & les souffrances de ce malheureux jeune homme, je demandai à ses parents la liberté de l'ouvrir pour m'éclaircir sur la cause véritable de sa maladie qui ne me paroiffoit pas avoir été suffisamment caractérisée, j'y procédai de la manière suivante :

La région de l'estomac, qui avant la

mort étoit très gonflée, ne parut un peu affaissée ; mais elle étoit encore assez failante dans une étendue assez considérable, pour juger que c'étoit-là qu'il falloit chercher le siége de la maladie.

Après avoir incisé & écarté les régimens & les muscles du bas-ventre, je liai l'œsophage le plus près possible de l'estomac, & je pénétrai dans ce viscere en l'incisant depuis l'orifice supérieur jusqu'au pylore ; j'écartai les deux portions incisées, alors j'aperçus une masse étrangère très volumineuse, qui s'étoit montée sur les deux culs-de-sac de l'estomac qu'elle occupoit principalement ; une appendice de la même masse se propageoit jusqu'au pylore, & en ouvrant successivement le duodénum & le jéjunum qui étoient extrêmement dilatés, je trouvai qu'elle s'y étoit prolongée, & qu'elle y étoit très considérable, comme on peut le voir par la figure ci-jointe. Il émanoit de ce corps étranger & d'une liqueur visqueuse purulente qui lui servoit d'enduit & dont l'estomac étoit encore surchargé, une odeur infecte ; le foie & tous les autres viscères du bas-ventre étoient en assez bon état ; le colon étoit seulement très gonflé d'air.

Après avoir retiré cette masse, & l'avoir nettoyée, j'ai pris les dimensions les

plus exactes ; la portion qui occupoit l'estomac , dessinée dans la 1^{re} figure , avoit huit pouces de longueur , douze de circonférence , non compris l'appendice , logée dans le pylore qui avoit quatre pouces & demi de longueur . La seconde portion , contenue dans le duodenum & le jejunum¹, avoit cinq pouces de longueur , non compris les deux appendices , & sept pouces de circonférence .

Les deux masses réunies pesoient alors deux livres une once ; desséchées elles n'ont plus pesé que douze onces . La partie inférieure , qui étoit placée dans le jejunum , étoit pulvérulente , & elle se détachoit très aisément ; ce qui peut faire présumer que , pendant la vie du malade , il a pu s'en détacher d'autres portions qu'on ne peut estimer , ayant été entraînées sous cette forme avec les extrémens .

Après que la dessiccation de ces deux masses a été parfaite , j'ai ouvert celle qui étoit contenue dans l'estomac , comme il le paroît par la 3^e figure , & j'y ai remarqué les couches concentriques qui ont produit l'accroissement insensible de cette masse .

J'ai remarqué dans le milieu un noyau de cerise sur lequel il m'a patu que les cheveux (car on a reconnu bientôt que toute

toute la masse n'étoit autre chose) se sont d'abord apposés, & se sont ensuite fixés comme sur une base solide. C'est ainsi à-peu-près que les pierres se forment & prennent de l'accroissement dans la vessie, quand quelques parties sédimentées de l'urine, les plus propres à s'unir, rencontrent un noyau indissoluble qui en reçoit les premières appositions, la même cause répétée produit des couches successives, forme enfin quelquefois des pierres d'un très gros volume.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer la cause qui a déterminé le goût de cet enfant à avaler des cheveux, il me paroît seulement qu'elle n'a aucun rapport avec celles qui produisent les goûts dépravés de toute espèce, & qui sont de véritables maladies. Ce peut bien n'avoir été ici qu'une habitude singulièrement vicieuse qu'on auroit pu corriger dans son principe ; un enfant d'un an (car c'est à cet âge qu'a commencé l'habitude) ne peut avoir les sucs de l'estomac assez vicieux, assez dépravés, assez dégénérés pour qu'il en ait résulté une tendance nécessaire, ou un instinct, qui ait déterminé, par un mouvement spontané, ce goût bizarre : il nous suffit d'avoir mis sous les yeux des gens de l'art ce nouveau phénomène.

EXPLICATION DES FIGURES.

FIGURE PREMIERE.

- A. *Masse de cheveux, trouvée dans l'estomac, & qui en avoit pris à-peu-près la forme & les dimensions,*
- B. *Partie inférieure de cette masse, qui ayoit enfilé le pylore.*

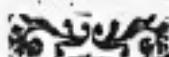
FIGURE 2^e.

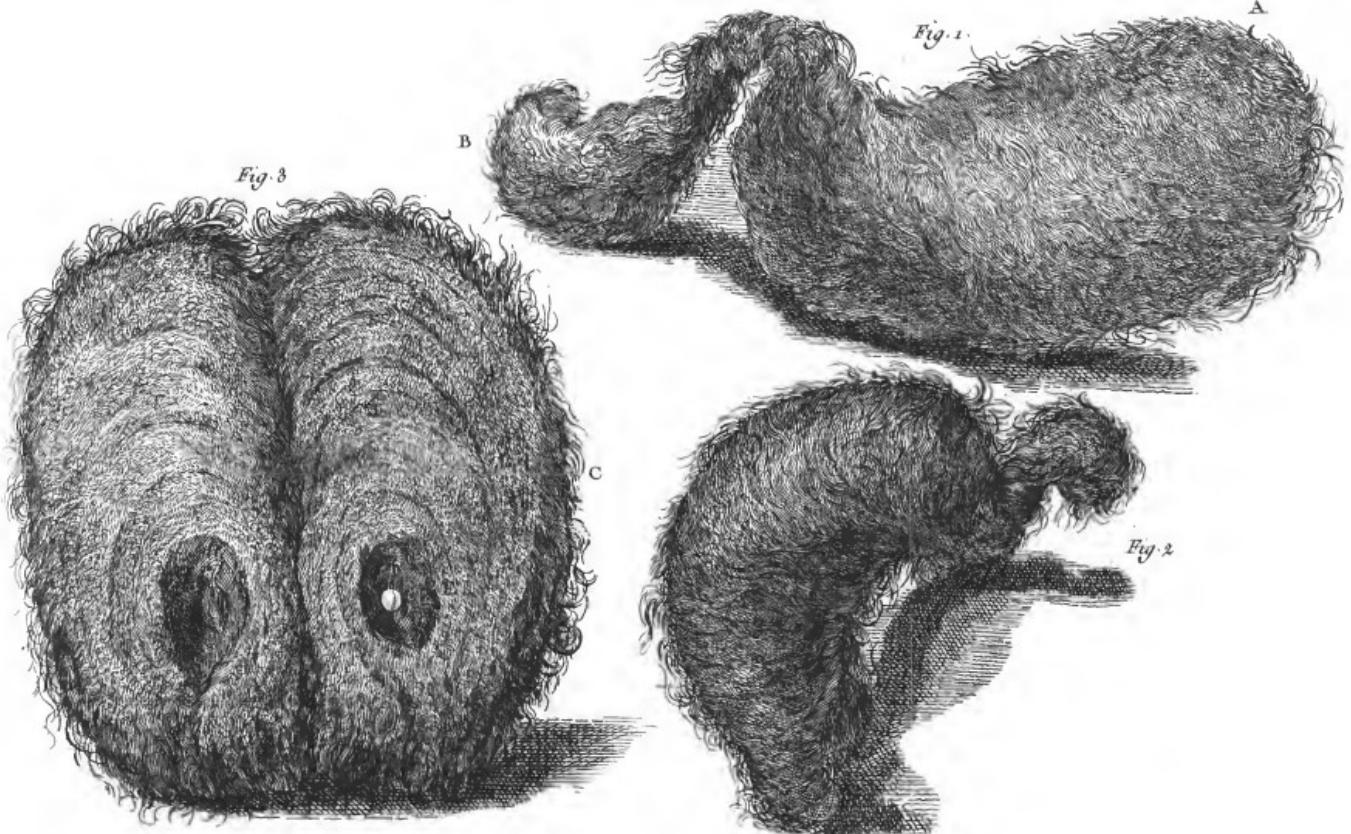
Seconde masse de cheveux, trouvée dans le duodénum & le jéjunum, séparée de la première.

FIGURE 3^e.

C. *Section de la première masse par laquelle on voit les couches circulaires qui en ont produit l'accroissement & l'augmentation successive.*

E. *Noyau de cerise sur lequel les cheveux, insensiblement apposés, se sont fixés, comme s'il en avoit été la base.*





*T U M E U R singuliere par son origine,
sa figure, sa grosseur, sa longueur &
sa pesanteur; par m. HENRI AU-
DOUIN DE CHAIGNEBRUN, mé-
decin-pensionnaire du roi, pour les ma-
ladies épidémiques & épizootiques.*

EN 1750 étant à Beauvais en Beauvoisis, par ordre de la cour, pour y traiter les malades attaqués de la suette, qui faisoit beaucoup de progrès dans cette ville & dans 29 paroisses des environs, je vis *Augustin Doucet*, âgé de 48 ans, lequel portoit une tumeur pendante au col, mais soutenue par une espece de suspensoir : cette tumeur avoit la figure d'une courge ou calebasse ; son pédicule étoit situé à la partie latérale droite du col, depuis environ l'apophyse mastoïde, jusqu'àuprès de la clavicule. *Doucet* vint au monde avec cette tumeur, grosse alors comme une petite courge naissante ; elle grossit peu à peu, & augmenta au point de peser, lorsque je l'examinai, seize livres (1). Elle avoit un pied un pouce de

(1) Pour peser cette tumeur, je fis coucher à terre celui qui en étoit affecté, de maniere que la tumeur scule portoit sur la balance.

longueur, & deux pieds quatre pouces de circonference dans sa partie la plus large. Je remarquai sur cette tumeur trois rameaux considerables de veines, qui sortoient de la partie anterieure de son pédicule, & se portoient jusqu'à son fond, où elles se replioient de devant en arrière. Ces veines étoient vraisemblablement des branches des jugulaires externes.

Quant aux moyens qu'on auroit pu employer pour enlever cette tumeur, si celui qui la portoit y eût consenti, j'estime qu'après l'avoir préparé par des lavemens, par une saignée du bras, & par des purgations, on pouvoit en venir à une simple ligature, ou bien passer au travers du pédicule une aiguille enfilée de deux liens composés chacun de trois ou quatre brins de fils cirés, afin de faire une double ligature dont l'une embrassât la partie latérale droite, & l'autre la gauche du pédicule où col, on les auroit serrées à mesure qu'elles se seroient lâchées. La ligature faite, on auroit prescrit une saignée du bras, six heures après une du pied pour réprimer le mouvement du sang; &, pour en prévenir les révolutions, on l'auroit réitérée le 2^e & même le 4^e jour, si le cas l'eût requis; le huitième jour, si la tumeur ne se fut pas trouvée beaucoup flétrie, on l'auroit

TUMEUR SINGULIERE, 517
extirpée en incisant sous une forte ligature, & pansé ensuite la plaie avec le digestif ou suppuratif ordinaire, composé de basilicum & de baume d'Arcéus; & s'il se fut trouvé quelques substances à consumer, on se seroit servi d'un caustique. Mais comme cette tumeur étoit facile à lier, je crois que la ligature étoit préférable à l'extirpation, parce qu'on devoit craindre qu'il ne s'y trouvât (par mauvaise conformation ou autrement) quelques grosses branches de l'artère carotide, ou qu'il n'arrivât au malade les révolutions qui succèdent quelquefois aux amputations de certains membres ou de certaines grosses tumeurs, lesquelles, faute de précautions convenables, sont trop souvent suivies de la mort.

*A Beauvais en Beauvoisis, ce 20 juillet.
1750.*



OBSERVATIONS

*SUR Pusage intérieur des fleurs de zinc ;
par m. DE LA ROCHE, docteur en
médecine à Genève.*

LES nouveautés en tout genre sont toujours difficiles à établir ; c'est un axiome qui se vérifie particulièrement en fait de médecine. Les méthodes les plus ingénieuses, les remèdes dont le succès est garanti par l'expérience des plus grands praticiens, ne s'introduisent qu'avec une lenteur excessive ; le préjugé, la timidité ou la paresse sont toujours prêts à leur opposer des obstacles. Le plus léger coup-d'œil sur l'histoire de la médecine, suffit pour s'en convaincre. Il a fallu près d'un siècle avant que le mercure, l'antimoine, le kina fussent généralement admis dans la pratique.

Il y a bientôt dix ans que m. Gaubius a recommandé les fleurs de zinc comme un excellent anti-spasmodique. L'autorité de cet homme célèbre a engagé quelques autres médecins à s'en servir, & tous l'ont fait avec succès. En Angleterre particulièrement, ce remède a été très promptement admis par la plupart des praticiens. En France au contraire,

il est à-peu-près inconnu ; un petit nombre de gens instruits s'en sont servi à Paris ; peut-être sont-ils les seuls dans tout le royaume. J'ai souvent eu lieu d'être surpris & fâché, en lisant les *journaux de physique & de médecine*, d'y voir débiter publiquement des absurdités sur les prétendues propriétés nuisibles de quelques compositions métalliques où il entroit du zinc, & dont on faisoit des ustensiles de cuisine, parce qu'elles montraient combien peu l'on connoissoit les effets de ce demi-métal sur le corps humain. Il y a peu de jours que j'ai lu une lettre d'un membre du collège de médecine d'une des plus grandes villes de France, par laquelle il refusoit de donner intérieurement les fleurs de zinc, quoique recommandées par un médecin de Genève ; il craignoit, disoit-il, qu'elles n'eussent les mêmes effets que le plomb.

C'est ce qui m'a déterminé à communiquer le résultat des observations que j'ai faites pendant sept ou huit ans sur l'usage intérieur de cette chaux métallique, pour faire mieux connoître, par la voie du journal de médecine, ce que l'on peut, en attendre, & pour montrer le peu de fondement des préjugés encore si communs sur ses prétendues qualités vénéneuses. Je n'ai pas le temps de traiter

326 USAGE INTÉRIEUR
ce sujet avec autant de détail qu'il en seraient susceptibles ; mais je donne des faits constatés par une multitude d'expériences, & par le témoignage unanime de mes collègues qui tous ont admis ce remède dans leur pratique, & en éprouvent les plus heureux effets.

Les fleurs de zinc sont de tous les antispasmodiques connus, celui dont l'effet est le plus constant, dont l'usage est applicable au plus grand nombre de cas, & dont on a le moins d'inconvénients à redouter. Je l'ai employé indifféremment dans toute espèce de maladie convulsive ou spasmodique, & chez des personnes de tout âge ; je n'en ai pas toujours obtenu le même succès, mais je puis dire qu'il a très rarement manqué de produire, au moins pour un temps, l'effet que j'attendais, dans tous les cas où le mal n'étoit pas causé ou entretenu par quelque affection organique, & même dans ceux-ci il opere souvent comme palliatif, en calmant les accidens nerveux. Il paraît agir directement sur le principe vital en diminuant l'irritabilité du système nerveux d'une manière bien différente de celle des narcotiques, mais sur laquelle je m'abstiendrai de hazarder ici aucune conjecture. Le seul effet sensible qu'il manifeste, lorsqu'on l'emploie à

doses trop fortes, & qui sembleroit annoncer quelque chose d'irritant dans sa nature , c'est le vomissement qu'il excite chez certaines personnes ; mais comme cet effet n'est point général , comme il n'est dans aucun cas accompagné d'autres symptômes qui puissent être une indice de virulence dans le remede qui l'a produit , & comme il n'est point proportionné aux doses que l'on en donne , il n'a rien qui doive faire redouter l'usage du zinc plus que celui de divers autres remedes qui ont le même inconvenient , & dont on se sert tous les jours dans la pratique. Je connois un homme sur qui une dose même assez petite de fleurs de zinc , comme d'un ou deux grains produit un effet singulier ; c'est de lui causer une gaieté extraordinaire , qu'il manifeste par sa conduite & par des propos. Il compare lui-même l'état où il se trouve alors , à celui d'une personne ivre , mais qui conserve cependant ses forces & sa raison. Un de mes collègues a rencontré un cas à-peu-près semblable. Ces deux exemples sont les seuls sur plusieurs centaines où le zinc ait produit des effets de cette espece : ces effets d'ailleurs n'ont rien de fâcheux. Les personnes chez qui on les a observés sont l'une & l'autre naturellement sujettes à

522 USAGE INTÉRIEUR

ces alternatives de gaieté & de tristesse qui caractérisent les gens à vapeurs. Dans la plupart des cas, ceux qui ont pris de ce remède n'en apperçoivent absolument pas d'autre effet que le bien-être qu'il leur procure en arrêtant ou en prévenant les mouvements spasmodiques auxquels ils sont sujets.

Les fleurs de zinc conviennent particulièrement aux maladies convulsives des enfans ; je n'ai jamais vu qu'elles aient manqué de procurer une guérison complète, lorsque les convulsions dépendoient d'une affection purement nerveuse, & non de quelque vice organique du cerveau, ou d'embarras dans les premières voies. Elles arrêtent infailliblement celles qui ont lieu au commencement de l'éruption de la petite-vérole, & des autres maladies exanthématiques, pourvu qu'on les donne en dose suffisante ; & la certitude de leur succès, dans ce cas, est telle qu'elle me rassure complètement contre la crainte de ce symptôme, qui, quoiqu'on le regarde ordinairement comme étant de peu de conséquence, ne laisse pas d'être quelquefois très dangereux. Données le soir particulièrement à doses graduellement augmentées, elles ont les plus heureux effets pour calmer ces terribles & ces songes auxquels on voit bien

des enfans être sujets pendant le sommeil, & qui ne sont que trop souvent le germe d'une épilepsie incurable. J'en ai obtenu quelques effets dans la coqueluche, mais, en général, ils n'ont été ni assez marqués, ni assez constants pour m'engager à les substituer à la ciguë si recommandée depuis quelques années, & aux autres remèdes qu'on emploie avec avantage dans cette maladie.

Chez les adultes, c'est particulièrement dans les convulsions & les mouvements irréguliers de toute espèce, qui tourmentent les femmes hystériques, qu'on les voit réussir. Ces guérisons, il est vrai, ne sont pas toujours de longue durée, parce que ces maladies tiennent, pour l'ordinaire, à quelque vice, dans la constitution, qui les dispose à reparoître aux occasions les plus légères; mais à cet égard il n'y a point de remède dans toute la classe des anti-spasmodiques proprement dits, qui ait l'avantage sur celui-ci. Il arrive souvent aussi que les maux de ce genre sont entretenus uniquement & fortifiés par l'habitude; il suffit alors de rompre cette habitude en empêchant quelques paroxysmes, pour les guérir radicalement; &, dans ces cas, les fleurs de zinc ont souvent opéré une guérison complète: voyez l'observation 7^e. Dans

524 USAGE INTÉRIEUR

L'épilepsie leur effet est moins marqué ; elles font pourtant quelquefois du bien , & l'on verra , dans l'observation 2^e , un cas où il n'y a que la facilité avec laquelle la maladie a cédé au remède qui m'empêche de la ranger sous ce genre. Dans la danse de S. Guy je les ai employées avec assez de succès , ainsi que dans certains cas de colique spasmodique , dont elles ne manquoient jamais d'arrêter les paroxysmes.

Les premiers médecins , qui ont donné les fleurs de zinc intérieurement , n'en ont pas toujours obtenu tout l'effet qu'on pouvoit en attendre , à cause des trop petites doses dans lesquelles ils les employoient ; un demi - grain ou un grain étoient les plus fortes qu'ils osaient tenir , & cependant ils avoient des succès. L'empirique *Luddemann* , qui en a fait long - temps un secret , & qui s'étoit acquis une grande réputation à Amsterdam par son remède contre les convulsions , & m. *Gaubius* aux soins duquel le public est redevable de l'avoir découvert , ne portoient pas les leurs au-delà. J'ai fait de même lorsque j'ai commencé à m'en servir ; mais bientôt j'ai essayé d'augmenter peu à peu la dose , & j'ai vu qu'on pouvoit le faire impunément : le seul inconvenient que j'aie observé d'une dose

trop forte n'étant qu'un peu de mal de cœur. Je l'ai même portée, dans quelques cas, jusqu'à 20 ou 30 grains & au-delà, plusieurs fois par jour, sans qu'elle ait seulement produit cet effet ; & il est probable que j'aurois pu aller plus loin encore sans qu'il en résultât le moindre mal.

La dose, par laquelle je commence ordinairement pour les adultes, est de deux ou trois grains de trois en trois heures ; je l'augmente promptement jusqu'à six grains & au-delà, si je vois que les accidens ne se calment pas, & que le remède n'occasionne point de mal de cœur. J'ai cru remarquer qu'on étoit plus sûr qu'il ne produiroit pas cet effet en le donnant sous la forme de pilules, que sous celle de poudre ; d'un autre côté, cette dernière convient mieux lorsqu'on desire un effet très prompt. Pour les petits enfans, je commence par un quart ou un tiers de grain, & j'augmente aussi, suivant le besoin, s'ils le supportent bien, comme c'est l'ordinaire.

Bien loin donc que ce remède soit dangereux, ainsi qu'on l'a prétendu, il est démontré, par une expérience de plusieurs années, qu'il n'y en a point de plus innocent ; je n'en connois aucun qui soit

§ 26 USAGE INTÉRIEUR

aussi actif dans ses bons effets , & dont on puisse , sans danger , augmenter aussi hardiment les doses. Il a outre cela cet avantage précieux par-dessus les autres anti-spasmodiques , qu'on ne lui apperçoit aucun mauvais goût , du moins au commencement ; car il y a des gens qui , après l'avoir pris pendant quelque temps en poudre , ne peuvent plus le prendre sous cette forme , à cause du goût métallique qu'ils n'appercevoient pas dans les premières doses , mais qui se développe peu à peu , à mesure qu'ils en font usage.

Enfin la crainte qu'ont encore bien des médecins de l'analogie du zinc avec le plomb , n'est fondée ni sur ses qualités les plus manifestes , lorsqu'on le considère dans son état métallique , ni sur celles qu'y découvre la chymie , ni sur aucune observation de ses effets dans le corps. J'ai vu une ou deux fois qu'il occasionnoit quelques douleurs de colique ; mais ces douleurs n'étoient en aucune façon comparables à celles que cause le plomb , soit par leur violence , soit par leur durée , soit par leurs conséquences.

J'invite donc les médecins qui ne se sont point encore familiarisés avec l'usage de ce remede , à l'employer sans crainte : ils ne tarderont pas à s'en féliciter. Je

DES FLEURS DE ZINC. 527
vais donner l'histoire de quelques cas qui serviront à confirmer ce que j'ai dit de ses bons effets.

Observation première.

Un enfant, âgé d'un mois, avoit, dans le visage, des mouvemens convulsifs qui affectoient particulièrement les yeux & la bouche. Il y avoit déjà plusieurs jours qu'on avoit commencé à s'en appercevoir ; mais au temps dont je parle, ils étoient devenus si fréquens, que les plus longs intervalles étoient à peine d'un quart d'heure. Cet enfant d'ailleurs paroissoit fort abattu, ses déjections étoient altérées, il avoit beaucoup de vent, & c'étoit sur tout lorsqu'il étoit prêt à en rendre, que ces mouvemens se manifestoient. Cependant aucun symptôme n'indiquoit qu'il eût beaucoup de douleurs de ventre, quoiqu'il fût assez évident que son mal avoit pour principe quelque embarras, ou au moins quelque affection des premières voies. Je lui donnai différens purgatifs, tels que la magnésie, la manne, le syrop de rhubarbe : tous paroissoient d'abord lui faire du bien ; mais leurs bons effets ne se soutenoient pas, & quoique je continuasse l'usage de ces évacuans plusieurs jours de suite, je ne gagnai pas grand chose sur les con-

528 **USAGE INTÉRIEUX**
vulsions. Je lui donnai alors des fleurs de zinc, comme un remède palliatif, dans l'intention de revenir ensuite aux évacuans : il en prit d'abord un tiers de grain toutes les trois heures ; j'augmentai promptement cette dose jusqu'à un grain. Je ne tardai pas à observer un mieux très sensible ; &, en continuant le remède à cette dernière dose pendant quelques jours, j'arrêtai tout-à-fait ces mouvements convulsifs qui durent depuis trois ou quatre semaines. Un autre effet qui ne fut pas moins remarquable, c'est que les intestins reprisent leurs fonctions comme dans l'état de la plus parfaite santé, & que les selles devinrent tout-à-fait naturelles. Quelque temps après les mêmes symptômes commençant à reparoître, je lui donnai encore quelques prises de zinc, qui suffirent pour les calmer, & l'enfant n'en eut plus aucun retour.

Observation seconde.

Une fille de 30 ans, qui s'étoit toujours assez bien portée, eut, à la suite d'une vive émotion, des attaques nerveuses qui commençoiient par un sentiment d'angoisse & de palpitation dans l'estomac. Elle sentoit bientôt, disoit-elle, le mal monter à la tête, & dès-lors elle n'apercevoit

n'appercevoit plus rien. Les assistans m'informeroient qu'elle tomboit sans connoissance ; que tous ses membres étoient agités de convulsions pendant quelques minutes, & qu'il lui sortoit beaucoup de salive de la bouche. Ces attaques avoient commencé peu de jours avant qu'on m'appellât, & revenoient deux ou trois fois par jour. La malade n'avoit jamais rien eu de semblable, à l'exception d'un ou deux paroxysmes beaucoup moins graves que ceux-ci, qu'elle avoit éprouvés quelques mois auparavant, étant encore convalescente d'une fievre biliéuse. Les règles n'étoient point dérangées. Je donnai d'abord trois grains de fleurs de zinc toutes les trois heures : le lendemain les attaques furent moins fortes. Je doublai les doses, & en deux jours la malade fut guérie si complètement, que, quoiqu'il se soit écoulé près de deux ans depuis ce temps, les accès n'ont eu aucun retour.

Observation troisième.

Une fille, âgée d'environ 30 ans, eut dans son sommeil une violente émotion causée par un songe. Soit qu'elle fut déjà mal disposée auparavant, soit uniquement en conséquence de cette agitation, elle ressentit, après son réveil, beaucoup d'angoisses ; puis il survint une très forte

fievre qui bientôt fut accompagnée d'un délire maniaque. A l'aide de la saignée & des remèdes tempérans & évacuans, la fievre se calma au bout de huit jours, mais le délire subsista, quoiqu'en général il fut moins violent. Pendant quelques jours j'employai sans succès les remèdes les plus usités dans ces sortes de cas. Enfin je lui donnai des fleurs de zinc, elle en prit d'abord deux grains toutes les trois heures ; j'augmentai rapidement cette dose jusqu'à six grains toutes les deux heures. Ce remède eut le plus heureux succès ; & , après l'avoir pris pendant cinq ou six jours, la malade se trouva parfaitement calme.

Observation quatrième.

Un enfant de 7 ans étoit sujet depuis trois ou quatre ans à rêver & à crier pendant son sommeil ; cela avoit beaucoup augmenté depuis quelques mois, au point que toutes les nuits, pendant deux ou trois heures, il ne cessoit de faire des hurlements qui incommodoient extrêmement les gens chez qui il demeuroit ; mais comme ils n'imaginoient pas que l'on pût y porter remède, ils n'avoient pas songé plutôt à demander du secours. Je fis d'abord prendre à cet enfant trois grains de fleurs de zinc quatre fois par

jour; &, comme il les supportoit fort bien, j'augmentai graduellement jusqu'à 30 grains par dose & au-delà. L'on ne tarda pas à s'appercevoir des bons effets de ce remede; dès les commencemens l'enfant passa des nuits un peu plus calmes, & à mesure qu'il prenoit des doses plus fortes, les agitations devenoient toujours moins; tellement qu'au bout de deux mois il passoit plusieurs nuits tout-à-fait tranquilles, & que dans celles qui l'étoient le moins, il ne pouffoit pas des cris continus comme autrefois, ni à beaucoup près aussi violens. J'aurois souhaité pouvoir compléter cette cure intéressante, mais les parens qui étoient de pauvres gens, qui d'ailleurs ne tenoient pas de bien près à cet enfant dont le pere & la mere étoient morts, se lassèrent de l'exactitude que j'exigeois d'eux dans l'administration du remede; & comme les cris n'alioient plus au point de les incommoder, ils l'abandonnerent bientôt tout-à-fait. Il est à remarquer que ces fortes doses de fleurs de zinc n'ont jamais produit sur cet enfant le plus léger mal de cœur, ni aucun autre effet sensible.

Observation cinquième.

Une dame de 30 ans, d'un tempérament sanguin & délicat, sujette depuis

quelques années à différens symptômes nerveux , se plaignoit de douleurs très vives dans l'estomac & dans le ventre , lesquelles revenoient par paroxysmes plusieurs fois par jour , & duroient quelquefois 2 ou 3 heures. Les selles étoient fort irrégulières , ou la malade étoit constipée , ou elle avoit de la diarrhée ; son appétit , qui est rarement régulier , étoit encore plus dérangé dans ce temps-là. Je lui donnai de l'extraït de kina & d'autres stomachiques qui ne firent pas grand effet : j'essayai alors de lui donner des fleurs de zinc dont elle prit d'abord deux grains quatre fois par jour ; j'augmentai par degrés jusqu'à six grains par dose , elle fut bientot soulagée des maux d'estomac , mais les douleurs de ventre subsistoint encore , quoique un peu moins fréquentes. En continuant les six grains quatre fois par jour , je lui fis faire en outre des pilules qui contenoient trois grains du même remède ; je lui recommandai d'en prendre une dès le commencement du paroxysme , & de continuer tous les demi-quarts d'heure , jusqu'à ce que la douleur cessât. Cette méthode réussit au mieux ; dès les premières fois trois ou quatre pilules , prises de cette manière , mettoient promptément fin à l'accès de colique dont les retours cessaient.

rent bientôt entièrement. Les selles revinrent régulières, & la malade se porta mieux qu'elle n'avoit fait depuis long-temps.

Observation sixieme:

Une fille de 14 ans, d'un tempérament sanguin & pléthorique, & qui n'avoit point encore eu ses règles, se plaignit à moi de crampes très douloureuses qu'elle avoit dans les bras & les mains. Elle étoit sujette, disoit-elle, depuis son enfance à cette maladie qui revenoit tous les hivers, & qui ne cessoit qu'au commencement de l'été. Pendant la plus grande partie de l'année, elle en avoit tous les jours plusieurs paroxysmes dont la durée étoit plus ou moins longue; il y avoit des jours où elle souffroit presque sans relâche; elle ne pouvoit alors faire aucun usage de ses mains; & si l'on faisoit la moindre tentative pour étendre les doigts contractés, les douleurs devenoient à l'instant des plus vives. C'étoit au mois de mars que je fus consulté; elle étoit menacée de souffrir encore long-temps: car, pour l'ordinaire, ce n'étoit qu'au commencement de l'été que ses crampes cessoient tout-à-fait. Après l'avoir fait saigner, je lui donnai des fleurs de zinc que je poussai jusqu'à

six grains trois fois par jour. Ce remède eut un tel succès qu'au bout de quinze jours elle fut délivrée de ses crampes ; elles reparurent l'hiver suivant, mais plus tard qu'à l'ordinaire, & en très peu de jours le zinc les dissipait de nouveau. J'ai lieu de croire que cette jeune fille n'en a pas eu de retour, quiqu'il se soit écoulé quatre ou cinq ans depuis la dernière attaque.

Observation septième.

Une femme âgée de 35 ans, d'un tempérament mélancolique, à la suite de quelques chagrin, fut attaquée de paroxysmes hystériques, qui se manifestoient par de grands mouvements dans les entrailles, par la sensation du globe hystérique, & par un état d'angoisse insupportable. Ces paroxysmes revenoient particulièrement le soir, duraient la plus grande partie de la nuit, & ne permettoient à la malade de s'endormir que sur le matin. Il y avoit trois mois que le mal avoit commencé lorsque cette femme me consulta. Ses attaques, qui au commencement lui laissoient plusieurs jours d'intervalle, s'étoient rapprochées peu à peu, & depuis quinze jours revenoient tous les soirs. J'ordonnai sur le champ une poudre de 4 grains de fleurs de zinc qu'elle devoit

prendre le soir, demi-heure avant le moment où elle attendoit le paroxysme, ou aussi-tôt qu'elle en appercevroit les premiers avant-coureurs. Ce jour-là l'attaque vint un peu plutôt qu'à l'ordinaire, elle prit sur le champ sa poudre, & en peu de minutes elle vit avec autant de plaisir que de surprise, tous les symptômes se calmer. Le bien-être ne tarda pas à être parfait, & elle passa une nuit excellente. Elle répéta le même remède quelques soirs de suite ; ce qui servit pour compléter & assurer sa guérison.

Observation huitième.

Une dame de 22 ans, d'un tempérament sanguin, & d'une constitution forte, mais d'une famille sujette à des maladies nerveuses, après une vive émotion, & une course à perte d'haleine, eut une attaque hystérique, & bientôt après une fièvre quartie dont chaque accès étoit accompagné d'une semblable attaque. On guérit la fièvre par les remèdes ordinaires, mais les attaques hystériques continuèrent & devinrent toujours plus fortes. D'abord ce n'étoit qu'un peu d'essoufflement & d'étranglement qui duroient très peu de temps ; mais peu à peu ces symptômes augmenterent au point que l'oppression devenoit excessive, & que la

respiration ne se faisoit qu'avec des cris de la nature & de la force desquels il est difficile de se faire une idée sans en avoir été témoin ; il y avoit d'ailleurs de violentes convulsions de tous les membres pendant tout le temps du paroxysme , à la fin duquel elle se sentoit toujours extrêmement abattue & fatiguée. La durée de ces attaques varioit : quelquefois elles n'étoient que de deux ou trois minutes , quelquefois de plus d'un quart d'heure. Les règles étant diminuées , je fis d'abord faigner la malade ; je lui donnai ensuite des fleurs de zinc , dont quatre grains , trois fois par jour , suffirent pour arrêter complètement les paroxysmes pendant plusieurs jours. Ils reparurent alors , & quelques doses du même remede les arrêterent encore. Mais comme la malade ne vouloit plus s'astreindre à en prendre dès qu'elle étoit mieux , comme d'ailleurs elle avoit les passions très vives , & comme des causes très légères suffissoient pour lui donner de l'émotion , ses attaques revinrent à plusieurs reprises. Le zinc , dont j'augmentai à chaque fois les doses , les arrêtoit toujours. Il fallut , pour assurer la guérison , avoir recours aux bains tièdes qu'elle prit régulièrement pendant quelque temps. Ces deux secours réunis compléterent la cure , les retours

Observation neuvième. (1).

Un enfant de deux ans & demi , d'une constitution forte & pléthorique , mais qui avoit les passions fort vives , fut piqué à la main par une poule. Six mois après ce petit accident , une nuit qu'on avoit voulu le faire coucher seul , contre sa coutume , il se réveilla avec beaucoup d'agitations & de cris , se plaignant de la poule qui alloit le mordre. Certe frayeur & ces cris durerent près de quatre heures , après quoi il fut passablement tranquille. Le soir suivant il ne voulut absolument pas se coucher seul , ni permettre qu'on lui ôtât ses habits ; & , dans le milieu de la nuit , la même scène se renouvela. Il en fut de même pendant quatre ou cinq nuits , quoique de jour il parût tranquille , & qu'il fit toutes ses fonctions. Cependant il commença à parler pendant le jour de sa crainte de la poule ; & peu à peu ces terreurs augmenterent au point qu'il avoit des accès d'agitation & de fureur qui alloient presque jusqu'à lui donner des convulsions.

(1) Cette observation & la suivante m'ont été communiquées par m. le docteur Odier.

Alors on appella le médecin qui lui fit prendre sur le champ une poudre composée d'un grain de zinc & d'un denier de magnésie, & ordonna qu'on la répétât à l'instant où l'on appercevroit quelque symptôme d'un nouveau paroxysme, ou bien toutes les trois heures s'il n'en venoit point. L'enfant fut plus tranquille pendant le reste du jour; mais au milieu de la nuit, il se réveilla comme à l'ordinaire, & commençoit à être fort agité jusqu'on lui donna une dose de poudre. Au bout d'un quart d'heure tous les symptômes se calmerent, & il se rendormit bientôt jusqu'au matin. Il reparut encore un peu d'agitation; mais en continuant soigneusement les poudres, & en augmentant la dose du zinc d'un demi-grain, tous les symptômes se calmerent peu à peu, & au bout de quelques jours il fut parfaitement rétabli.

Pendant l'année qui suivit cette maladie, cet enfant eut à diverses reprises, soit à l'occasion de la petite-vérole, soit à d'autres, des accidens nerveux extrêmement graves, pour lesquels le zinc fut d'une très grande utilité, au point que sans ce remède, ses maux seroient peut-être devenus incurables; mais comme on employa d'autres secours, je m'abstien-drai d'en donner le détail.

Observation dixième.

Une fille de 17 ans, d'un tempérament sanguin, très pléthorique & très mobile, sujette depuis quelque temps à des maladies nerveuses, eut une difficulté d'uriner qu'elle garda pendant quelques jours sans se plaindre, & sans aucun autre symptôme qu'une grande tension dans la région hypogastrique. On lui fit faire des fomentations sur le ventre que l'on renouvelloit très souvent, & on lui fit boire abondamment d'une infusion de graine de lin; mais tout cela sans effet. Bientôt après il survint beaucoup de fièvre accompagnée d'une toux violente, d'oppression, de douleurs aiguës dans la poitrine, & de crachement de sang. On fit deux saignées en très peu de temps sans le moindre soulagement; on tira plusieurs fois une grande quantité d'urine par la sonde, & l'on donna des lavemens. Au lieu de diminuer, les symptômes paraissaient plutôt aller en augmentant, & il s'y joignit un délire perpétuel. Dans ces circonstances, son médecin, qui connoissoit la grande disposition qu'elle avoit à des maladies nerveuses, pensa qu'une partie au moins des maux actuels pouvoit dépendre de l'extrême mobilité de

§40 AMPUTATION FAITE

ses nerfs, & il se détermina en conséquence à lui faire prendre un grain de fleurs de zinc avec douze grains de nitre. En moins d'un quart d'heure la malade qui jusque-là étoit constipée, alla à la garderobe, & urina abondamment. Bientôt après le délire cessa, la fièvre s'abattit ; la toux, le crachement de sang, les douleurs dans la poitrine disparurent. Elle continua à prendre, toutes les deux heures, de ces mêmes poudres, & le lendemain elle se trouva parfaitement bien portante. Elle eut depuis quelques retours d'eschurie, mais que le zinc calma toujours très promptement.

Genève, le 6 août 1779.

O B S E R V A T I O N

Sur une amputation de la jambe, dans laquelle on n'a point employé de ligature ; par m. D....

C'est dans les hôpitaux que se présente le plus souvent l'occasion d'employer les secours de la grande chirurgie. Non-seulement on acquiert dans ces lieux la facilité, la justesse & la promptitude des mouvemens de la main, mais on y peut apprécier aisément les avan-

tages & les défauts des méthodes d'opérer, des instrumens, des médicamens en usage, ou découverts depuis peu.

L'expérience est seule consultée ; elle nous a fait reconnoître que les ligatures occasionnent des accidens terribles, des douleurs cruelles, des convulsions, du délire, une fièvre aiguë. Combien d'autres désordres on pourroit citer ! A cet affreux inconvenient se joint celui de leur peu de sûreté dans l'effet qu'on espere en obtenir ; & cependant leur usage est généralement adopté, parce qu'on manque à présent encore daucun moyen qui, avec de moindres dangers, puisse rassurer, autant qu'elles, sur les suites mortelles d'une hémorragie plus funeste sans contredit au malade.

Il faut donc convenir que si les ligatures sont journellement employées, le desir de les voir bannir de la chirurgie n'en est pas moins vif dans le cœur de tous les praticiens. Ce doit étre le vœu de quiconque a de la sensibilité ; c'est celui de la faculté de médecine de Paris, par les ordres de laquelle des commissaires ont travaillé pendant plus d'une année pour déterminer la nature & l'action d'un nouveau remede astringent présenté comme sûr dans les plus grandes lésions

342 AMPUTATION FAITE
des grosses artères, & pour en constater
l'efficacité (1).

Le résultat des expériences a mérité à cette invention l'approbation de la faculté ; m. *Dumangin*, médecin de l'hôpital de la Charité, avoit eu part au travail, ainsi que m. *Deschamps*, chirurgien consultant de la même maison : ces considérations ont déterminé à faire, lorsque l'occasion s'en présenteroit, & avec les précautions que la prudence dictoit, une opération dans laquelle m. *Deschamps* appliqueroit lui-même le nouveau remède. En conséquence :

Le 25 septembre dernier, après qu'il eut été jugé indispensable de faire l'amputation de la jambe droite au nommé *Jacques Rayot*, natif de Côte sur Loire, qui avoit un ulcère avec carie dans les os du tarso, maladie contre laquelle tous les soins avoient été inutiles, on procéda à l'opération en la maniere ordinaire : le tourniquet fut placé à la partie moyenne inférieure de la cuisse, & la

(1) Ce remède est la poudre du sieur *Fowler*. On peut voir dans le cahier de septembre, que son effet ne dépend d'aucune adstriction ; cependant on conserve cette dénomination qui désigne bien le but qu'on se propose en la mettant en usage.

section faite cinq travers de doigt au-dessous du genouil.

Aussi-tôt la séparation, m. *Deschamps* appliqua sur l'extrémité de chacune des trois artères un petit plumaceau chargé de la poudre, & en répandit légèrement sur toute la plaie, & les trois petits plumaceaux furent ensuite soutenus avec trois doigts de la main d'un des assistants: il étoit alors midi & demi juste.

A midi 33 minutes, on a lâché un demi-tour de tourniquer à grands pas de vis — point de sang. A 35 minutes on desserre encore un demi-tour — point de sang. Quatre minutes après on relâche d'un tour entier; en tout deux tours; il paroît un peu de sang à l'extrémité du moignon à la partie interne, & l'on applique un peu de poudre près de la peau. Les artères principales ne donnerent point de sang, cependant on resserra le tourniquet des deux tours qui avoient été lâchés.

A midi trois quarts, quinze minutes après la première application de la poudre, on desserre de nouveau un demi-tour; trois minutes après, un demi-tour; de deux minutes en deux minutes environ, on continua à desserrer d'abord un demi-tour, ensuite un tour entier. Enfin à midi 57 minutes, le tourniquet

544 AMPUTATION FAITE

n'a plus aucune action, & reste libre quoique par prudence en place. Il ne coule pas une seule goutte de sang ; l'assistant qui avec ses trois doigts avoit contenu la poudre sur l'orifice des artères se retire. Le sang est parfaitement arrêté, on applique mollement le premier appareil, & on transporte le malade de la salle des opérations dans celle des blessés.

Le lendemain matin le malade étoit sans fièvre, sans douleurs, & l'appareil sec comme au moment où il avoit été posé, excepté une petite tache du côté interne. Il avoit seulement éprouvé un élancement très vif, mais momentané, vers les huit heures du matin ; c'est la seule douleur que le malade ait ressentie depuis l'opération : il a toujours été tranquille, sans fièvre, ni apparence de sang.

Le mercredi 29, les choses étant absolument dans le même état, l'appareil fut levé entièrement ; la pulsation étoit sensible à la vue à l'extrémité des artères, principalement à la tibiale antérieure ; du reste, point de sang. On appliqua de la charpie sèche sur les vaisseaux.

A dater de ce moment, la marche de la nature a été celle qu'elle emploie d'ordinaire pour former une cicatrice ; peu de fièvre, une suppuration de bonne qualité. Aujourd'hui 18 novembre, le reste

de

de la plaie à cicatriser, n'a qu'un pouce de diamètre, & le malade est dans le meilleur état.

Nous n'ajouterons qu'une observation aux faits que présente cette opération, & qui sont puissamment en faveur du nouveau remède. On objecte que la maladie qui tourmentoit *Ravot* depuis long-temps l'ayant nécessairement affoibli, l'effort du sang étoit bien moindre chez lui, qu'il ne le seroit chez un homme qui auroit été blessé ou opéré dans un temps où il jouiroit d'ailleurs de toutes ses forces. Cela est vrai, quoiqu'on puisse mettre dans la balance ce que l'expérience nous apprend, qu'après des mouvements réitérés & longs de fièvre, & une suppuration longue, sanguineuse & douloureuse, le sang est moins coagulable, & *Ravot* étoit dans ce cas; mais ceux qui y sont comme lui, ne pourroient-ils pas profiter d'une méthode qui a été si avantageuse, on pourroit dire si douce pour lui, en attendant qu'une expérience confirmée nous montre qu'on peut espérer les mêmes effets dans les opérations à faire à des blessés pleins de vie & de force.

Les faits mentionnés dans l'observation présente sont de la plus exacte vérité. Ce 18 novemb. 1779.
DUMANGIN, médecin de l'hôpital de la Charité, actuellement de quartier.

*EXTRAIT S des prima mensis de la
faculté de médecine de Paris, tenus les
1^{er} & 15 octobre 1779.*

DEPUIS le 15 septembre le nombre des maladies différentes a augmenté. Celles qui ont attaqué un plus grand nombre de personnes de tout âge & de tout sexe, sont la petite-vérole, les affections catarrhales, les dévoiemens (dont quelques-uns ont été dysentériques) les maux de gorge & les fievres intermittentes.

Parmi les petites-véroles beaucoup ont été confluentes ; l'invasion étoit fort orageuse ; fièvre considérable, maux de tête violens, transport ou assoupissement, le visage rouge, la peau brûlante : ces symptômes ont exigé des saignées du pied, même chez les enfans. L'éruption ramenoit le calme, qui, chez plusieurs malades, s'est soutenu jusqu'à la fin de la desquamation. Chez ceux en qui les accidens ont persévéré après le deuxième jour de l'éruption, les vésicatoires ont été avantageux, lorsque rien ne les contr'indiquoit. Chez les autres, le traitement a été simple ; seulement on a été obligé de répéter les purgations sur la fin. La complication d'humeurs abondantes,

âcres & stagnantes dans les premières voies, & d'un sang très échauffé que l'on n'avoit pas eu le temps de rafraîchir, a rendu le traitement difficile, & même infructueux pour quelques-uns. Malgré les purgatifs répétés, plusieurs convalescents ont eu des dépôts, formant des abcès, ou seulement des clous dispersés sur tout aux extrémités.

Les affections catarrhales ont, comme dans toutes les autres saisons, produit des accidens différens à raison de la partie sur laquelle l'humeur se déposoit, & dont la délicatesse & la sensibilité ont forcé de varier les remèdes; ensorte que les saignées, les vomitifs, les purgatifs, les délayans, les sudorifiques, ont été employés avec succès suivant les indications. On a généralement remarqué que lorsque cette humeur âcre se jetoit sur les intestins, il valoit mieux avoir recours aux mucilagineux alliés aux sudorifiques doux qu'aux purgatifs qui ont été suivis alors de dévoiemens opiniâtres; ce qui a rendu le traitement différent de celui dont il a été parlé dans les *prima mensis* précédens. L'action de l'humeur catarrhale sur les intestins, n'a pas été la seule cause des fluxi de ventre, avec icolique, & quelquefois même vraiment dy-

fentériques : on en a aussi accusé la mauvaise qualité des fruits & des légumes, qui, mûris sans que leurs sucs eussent été suffisamment préparés & purifiés par une maturation graduée, se gâttoient & pourrissaient très promptement, ou n'avoient qu'une saveur médiocre.

Quoique ces dévoiemens aient duré, ils n'ont pas été funestes ; les dysenteries elles-mêmes se sont calmées aisément dans cette ville, ce qui a donné lieu d'observer que les causes de ces maladies, qui ont fait tant de ravages dans certaines provinces, devoient être différentes, ou avoir plus d'intensité à raison des circonstances du local, du régime ou des secours administrés.

Il y a eu des maux de gorge qui, dans le principe, ne s'annonçoient que par un sentiment de malaise, lorsqu'il falloit avaler la salive. Les amygdales gonfloient tout-à-coup, quelquefois d'un côté seulement : la couleur étoit d'un rouge vif. Le 3^e jour au plus tard elles étoient couvertes d'aphthes plus ou moins larges, mais profondes, qu'on a été obligé de toucher à plusieurs fois avec le collyre de *Lanfranc*, & de déterger avec des gargarismes abondans. Les saignées du pied, les délayans en grande quantité, & les

émétiques même répétés & suivis des purgatifs, ont enlevé la douleur, arrêté l'inflammation ; mais chez plusieurs malades, sur tout chez ceux qui n'ont eu que peu de fièvre, & encore les premiers jours, les amygdales ont resté long-temps gonflées, & ont exigé des apéritifs & des gargarismes un peu toniques. Quelques-uns de ces maux de gorge se sont terminés par des métastases à la partie moyenne & supérieure de la poitrine : ces dépôts ont cédé aux expéctorans.

Les fièvres intermittentes n'ont rien présenté d'extraordinaire que leur opiniâtreté, ou leur récidive jusqu'à deux & même trois fois.

On a observé des fièvres miliaires chez les femmes en couches, quoiqu'il soit généralement vrai que la plupart du temps ces éruptions sont forcées & dues au régime chaud & aux couvertures dont on charge les femmes qui viennent d'accoucher ou commencent ce que l'on appelle la fièvre de lait. Cependant plusieurs observations ne permettent pas de rejeter la doctrine de ceux qui admettent la fièvre miliaire des femmes en couches, comme un état maladie indépendante de ces causes.

Quelques enfans ont éprouvé des éruptions semblables à celles de la rougeole, mais sans toux : le traitement a été simple, beaucoup de délayans & des purgatifs réitérés.

MM. *de l'Epine*, *Le Clerc*, *Coquereau*, *Duchanoy*, *Sigault*, *de la Planche*, & *Hallot*, ont communiqué des observations sur des maladies particulières.

M. *Duhaume* a rapporté que la même dame qui a déjà rendu quatre vers solitaires par l'effet de deux onces d'huile douce de ricin, vient d'en rendre un cinquième par l'effet du même purgatif. Cette multiplicité ou reproduction de vers solitaires, en deux ans, peut intéresser les naturalistes.

M. *de la Planche*, docteur régent, a fait part d'un procédé imaginé & exécuté (le 14 de ce mois) par monsieur son frère, apothicaire ~~de cette ville~~, pour obtenir en grand, dans une même opération, facilement & sans danger, l'esprit de nitre fumant & l'aether nitreux ; il a présenté les produits de cette opération faite la veille. Les deux frères se proposent de suivre ce travail, & d'en communiquer tous les détails à la faculté comme au corps académique né juge des découvertes utiles dans l'exercice de la médecine.

DES PRIMA MÈNSIS. ¶

Cette communication a donné lieu de rappeler le procédé de m. *Majault*, aussi docteur régent, pour obtenir une liqueur anodyne nitreuse, dont l'expérience a confirmé les propriétés dans les affections venteuses & les dysuries. *Voyez ce qui en est dit tom. vii, pag. 289 de notre journal (année 1757).*



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
O C T O B R E 1779.

Jour du Mois	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	10, 0	15, 0	10, 0	27 8, 7	27 9, 0	27 10, 0
2	7, 6	14, 0	9, 0	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 6
3	6, 0	12, 3	8, 0	27 11, 5	27 11, 4	27 11, 11
4	5, 8	12, 5	9, 0	28 1, 2	28 1, 8	28 2, 6
5	6, 0	13, 8	10, 3	28 2, 6	28 2, 2	28 2, 0
6	9, 5	12, 4	10, 8	28 0, 1	27 11, 2	27 10, 10
7	9, 7	12, 8	10, 1	27 10, 4	27 11, 0	28 0, 1
8	8, 0	15, 0	11, 0	28 0, 10	28 1, 2	28 1, 2
9	6, 5	14, 5	12, 0	28 0, 6	28 0, 0	27 11, 11
10	9, 7	11, 7	7, 8	27 11, 4	27 11, 4	28 0, 7
11	6, 0	12, 0	8, 2	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 0
12	7, 5	10, 5	11, 0	28 1, 1	28 0, 8	28 0, 6
13	10, 9	14, 2	12, 5	28 0, 6	28 0, 6	28 0, 2
14	10, 5	14, 4	12, 0	27 10, 6	27 9, 2	27 8, 6
15	9, 5	13, 5	10, 5	27 8, 10	27 8, 6	27 8, 10
16	8, 0	11, 5	12, 0	27 8, 10	27 8, 6	27 8, 6
17	8, 5	13, 0	9, 7	27 10, 4	28 0, 4	28 0, 10
18	9, 0	16, 2	12, 0	27 11, 10	27 11, 3	27 11, 0
19	10, 9	18, 0	14, 0	27 9, 8	27 8, 10	27 9, 2
20	11, 5	12, 7	11, 0	27 9, 10	27 11, 10	28 0, 0
21	10, 0	16, 8	13, 0	27 11, 1	27 10, 5	27 10, 0
22	11, 8	13, 0	11, 0	27 10, 1	27 11, 0	28 0, 0
23	10, 8	15, 0	12, 8	28 0, 5	28 1, 0	28 1, 4
24	9, 4	12, 1	11, 0	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 5
25	9, 0	14, 3	11, 1	28 2, 7	28 2, 0	28 1, 2
26	10, 3	15, 0	12, 0	28 0, 4	28 0, 4	28 0, 6
27	10, 0	12, 0	9, 0	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 6
28	8, 0	11, 7	12, 0	28 0, 0	27 11, 1	27 10, 11
29	11, 0	12, 5	11, 3	28 0, 8	28 1, 4	28 1, 10
30	11, 1	13, 0	11, 0	28 1, 7	28 2, 2	28 2, 6
31	11, 4	13, 5	11, 0	28 3, 4	28 3, 6	28 3, 6

VENTS ET ETAT DU CIEL.

J. du mois.	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couvert.	S-O. nuages.	N-O. nuages.
2	N-O. beau, froid.	N. beau.	N. beau, froid.
3	N. nuages, froid.	N-E. <i>idem.</i>	N.nua.aur.bor.
4	N. <i>idem.</i>	N-E. nuages.	N-E. nuages.
5	N-E. <i>idem.</i>	N-E. couvert.	N-E. couvert.
6	N-E. couvert.	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
7	N-E. <i>idem.</i>	S-O. <i>id.</i> bruiné.	O. <i>idem.</i>
8	N-O. nuages, br.	N-O. beau, doux.	N-E. & S. beau.
9	N-E. beau, br.	N. & N-E. <i>id.</i>	E. couvert.
10	S. & E. couvert, pluie.	S - O. nuages, pluie.	O. beau.
11	N-O. nua. froid.	N-O. nuages.	O. <i>idem.</i>
12	S. couv. pluie.	O. couv. bruine.	S-O. couvert.
13	S-O. couv. brouil. bruine.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. nuages,
14	N-E. nuages, br.	S. beau, chaud.	S-E. <i>id. aur.bor.</i>
15	S-E. couv. pluie.	S. couvert.	S. couvert.
16	S. couv. gr. vent.	S. <i>id. gr. v.</i> pluie.	S-O. <i>id. gr. v.</i>
17	S-O. beau.	S-O. beau.	S-O. nuages.
18	S-E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> chaud.	S. beau, chaud.
19	S-E. nuag. vent.	S. nuag. v.chaud.	S-O. nua. chaud.
20	S. couvert, rhue.	O. couvert.	O. couvert.
21	E. couvert, doux.	S. <i>idem.</i> pluie.	S. <i>id. tonnerre.</i>
22	E. & S. couvert, pluie.	S-O. couvert.	N. couvert, <i>paraf-</i> <i>rafeline.</i>
23	N-E. be. brouill.	E. beau, chaud.	E. beau, chaud.
24	N-E. couv. brouil.	N-E. & E. c. br.	E. couvert.
25	E. <i>idem.</i>	S-E. beau, doux.	S-E. beau, doux.
26	S. <i>idem.</i>	S-O. nuages.	S-O. nu. <i>paraf.</i>
27	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
28	S-O. couv. vent.	S-O. <i>idem.</i> vent.	S-O. <i>id. gr. v.</i>
29	S-O. <i>id.</i> pluie.	N-O. nu. b;uine.	O. couvert.
30	O. couv. vent.	N-O. couv. vent.	N-O. <i>idem.</i>
31	N. couv. doux.	N. couvert, doux	N. <i>idem.</i> doux.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur 18, 0 deg. le 19
 Moindre degré de chaleur 5, 8 le 4

Chaleur moyenne 11, 1 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*
 cure 28, 3, 6 le 31
 Moindre élévat. du Mercure 27, 8, 6 les 14,
 15 & 16.

Elévation moyenne 27 p. 11, 9

Nombre de jours de Beau 7

de Couvert 16

de Nuages 8

de Vent 7

de Tonnerre 1

de Brouillard. 9

de Pluie 11

d'Aur. boréale .. 2

Quantité de Pluie 19, 9 lignes.

D'Evaporation 26, 0

Différence 6, 3

Le vent soufflé du N. 3 fois.

N.-E. 5

N.-O. 3

S. 5

S.-E. 2

S.-O. 8

E. 3

O. 3

TEMPÉRATURE : Douce & humide, le temps a été favorable pour faire les semaines.

MALADIES : Les coqueluches sur les enfans ont continué. On a observé quelques dysenteries qui n'ont point été dangereuses.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency; &c.

À Montmorency, ce 1^{er} Novembre 1779.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois d'octobre 1779, par
m. BOUCHER, médecin.*

Le temps a été tout le mois à un état de température moyenne, la liqueur du thermomètre ne s'étant élevée aucun jour au-dessus du terme de 14 degrés, & n'étant point descendue plus bas que celui de 6 à 7 degrés. Il y a eu, vers le milieu du mois, plusieurs jours de pluie, qui n'ont point ralenti les travaux des nouvelles semaines, lesquels étoient presque généralement terminés à la fin du mois.

Il y a eu quelques variations dans le baromètre, mais peu considérables ; le mercure n'est guere descendu au-dessous du terme de 27 pouces 8 lignes, & ne s'est pas élevé au-dessus de celui de 28 pouces 2 lignes.

Le vent a été *nord* les dix premiers jours du mois, & ensuite *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 5 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 8 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 7 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	11 fois du sud.
4 fois du nord	6 fois du sud.
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	4 fois de l'ouest.
3 fois du sud	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

556 MALADIES RÉGNANTES.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuageux,
17 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois, plus grande à la fin qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'octobre 1779.

ENTRE les maladies de ce mois la plus commune a été la fièvre catarrhale continue, avec des exacerbations souvent peu régulières. Elle a été, dans quelques-uns, compliquée de point de côté, & s'est annoncée dans d'autres avec les symptômes de la fluxion de poitrine : ces circonstances demandoient beaucoup de circonspection dans le traitement. Dans tous, ou presque tous, il s'est présenté des signes de fâture dans les premières voies.

Quelques familles, dans le peuple, ont été affligées de la fièvre putride maligne, qui exigeoit dans le traitement plutôt l'emploi des émético-catartiques que les saignées dont l'abus étoit pernicieux. Il n'est guere mort de malades de ceux qui ont été saignés à temps, & traités convenablement.

Nous avons vu, à la fin du mois, quelques personnes attaquées de la pleuro-péripneumonie légitime. Les fièvres intermittentes ont persisté tout le mois.

La diarrhée étoit encore commune dans le peuple. Elle a été récidive dans nombre de personnes qui n'avoient pas observé un régime convenable, ou qui avoient négligé les moyens curatifs requis. Au reste nous avons, jusqu'à présent, été à l'abri de l'épidémie fâcheuse (la dysenterie), qui afflige les provinces limitrophes de la nôtre, & une partie de la France.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre, & la pluralité des mondes; dialogues des morts sur le séjour des vivans, avec une dissertation sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages; &c.; par m. FLESCIER DE REVAL.
1778. in-12°.

Teutsches Künster Lexicon, &c. C'est-à-dire : *Dictionnaire des artistes allemands, ou liste de ceux qui vivent actuellement, avec l'indication des bibliothèques & des cabinets de médailles, d'histoire naturelle, & d'ouvrages des arts, qui sont actuellement les plus dignes d'attention en Allemagne; par m. J.G. MEUSEL.* A Erfurt, 1778. in-8°.

D. L. C. SELLE Einleitung in das Studium der Natur and Artzneywissenschaft, &c. &c., ou, *Introduction à l'étude de la nature & de la médecine;* par m. le docteur SELLE. A Berlin, 1778. 214 pages in-8°.

V. J. G. WALTERI, M. D. physic. & anatom. professoris primarii observa-

553 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

tiones anatomicæ, — Historia monstri bicorporis, duobus capitibus, tribus pedibus, pectore, pelvique concreti. — Curæ renovatæ de anastomosi tubularum lactiferorum. Concrementa terrestria; venæ capitis & colli, cum figuris ad vivum expressis, 1778, in-fol. A Berlin.

A practical treatise on the diseases of the teeth; ou, *Traité pratique sur les maladies des dents, pour servir de supplément à l'histoire naturelle de ces parties du corps*. Par m. I. HUMER, chirurgien extraordinaire du roi, in -4°. 1778.

Observations on the blood, &c. C'est-à-dire, *Observations sur le sang*; par m. GUILLAUME HEY, membre de la société royale de Londres. A Londres; chez Willis. 1779.

Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum & cōmpositorum, &c. C'est-à-dire, *Apparat des médicaments tant simples que préparés & composés*; par m. MURRAY, docteur & professeur en médecine à Gottingue. A Gottingue, chez Dietrich. 1779, 2 vol.

P R I X P R O P O S É S

PAR DIFFÉRENTES ACADEMIES.

L'ACADEMIE royale des sciences & belles-lettres de Berlin, propose, pour 1783, plusieurs questions : 1^o. Quelles espèces d'herbes ou de plantes en général à destiner au bétail, fraîches ou sèches, sont les plus profitables dans chaque espèce de fonds ? 2^o. Quelles d'entre ces espèces peuvent être les plus facilement cultivées, & les plus abondamment recueillies, sans que ces herbes ou plantes perdent rien de leur qualité nutritive, & en s'assurant d'un profit réel ? 3^o. Quelles sont les règles à observer dans la culture de ces herbes ou plantes, relativement à la différence de leur nature, & à la distance du sol ? L'académie désire qu'on réponde aux questions proposées d'une manière intelligible pour les cultivateurs, & également propre à les convaincre & à les instruire. Le prix est de 50 ducats. Les pièces seront reçues jusqu'au premier janvier 1783.

LA société des scrutateurs de la nature, à Berlin, destine un prix de 20 ducats à celui qui aura le mieux résolu les trois questions suivantes : 1^o. Combien de temps le miasme de l'épidotie peut-il rester virulent, & faire craindre la contagion ? 2^o. Combien de temps l'animal peut-il rester après l'infection, sans que la présence du virus se manifeste ? 3^o. Quels sont les meilleurs préservatifs dans cet intervalle de l'infection au développement de la maladie ? Les mémoires peuvent être en latin ou en françois, & seront adressés, au plus tard, avant la S. Jean de 1781, à M. Otto, secrétaire de cette compagnie.

LA société royale des sciences de Copenhague, propose pour sujet d'un prix : *An feminum ver-
mium intestinalium, tæniæ, gordii, ascaridis,
fasciolæ, &c. animalibus connatum, an ab extus
intromissum, observationibus & experimentis pro-
bare, remediaque in illo casu notare.*

Le prix que la société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité ce sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de cent écus, argent de Danemarck.

Les savans, tant étrangers que danois, excepté les membres de la société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs mémoires en françois, latin, danois ou allemand.

Les concurrens adresseront leurs mémoires, franc de port, à S. E. m. de *Hielmstierne*, chevalier de l'ordre royal de Dapnæbrog, conseiller privé & président de la société. Aucun écrit ne sera admis au concours passé le dernier d'août 1780.

Les auteurs sont priés de ne se point faire connoître; mais de mettre une devise à la tête de l'ouvrage, & d'y joindre un billet cacheté avec la même devise, qui contiendra leur nom & le lieu de leur résidence.

Ceux qui souhaiteront que leurs écrits qui ont concouru pour les prix de l'année passée, leur soient rendus, voudront bien s'adresser, pour cet effet, à S. E. m. de *Hielmstierne*, avant la fin de l'année courante.

LA société des sciences de Harlem ayant reçu de celle qui s'est établie en 1778 à Batavia, une somme d'argent destinée à donner un ou plusieurs prix à la réponse la plus satisfaisante à une ou plusieurs questions dont la solution fut utile à ce pays ou à ses colonies, la société proposa, pour l'année

L'année 1785, la question suivante : *La pureté de l'atmosphère a la plus grande influence sur la santé des habitans d'une ville. Celle de Batavia est dans l'impossibilité d'en jouir, par les vapeurs infectes de la riviere, qui sont ou stagnantes, ou coulant trop lentement, & qui se remplissent journallement de plusieurs milliers d'immondices. Quels seroient les meilleurs moyens d'accélérer le courant, & d'effectuer une décharge plus prompte & plus efficace de ces infections, afin de procurer à la ville de Batavia une atmosphère plus pure & plus salubre ?*

La société attend encore des réponses à la question suivante, annoncée dans les programmes précédens.

Quelle est l'influence du dessèchement des marais, étangs, &c., sur l'état de notre pays ? Quelles en sont les suites utiles ou nuisibles ? Et dans le dernier cas, quelles sont les précautions à prendre pour prévenir ces suites ? Il faut y répondre avant l'année 1780.

Jusqu'à quel point peut-on déterminer l'histoire naturelle de l'atmosphère de notre patrie, en comparant les observations météorologiques faites à Swanenburg, avec celles des autres endroits ? Le but de cette question est particulièrement qu'on débnise de ces observations, 1°. quels sont les changemens de temps, plus ou moins constants, que l'on observe en différens lieux & en différenres saisons, après que la pesanteur ou l'intensité de l'atmosphère augmente ou diminue, c'est - à - dire, après que le barometre monte ou descend, de même qu'après les changemens du degré de froid ou de chaud, ainsi que la force & la direction des vents. 2°. Si les changemens des temps & des vents ont quelquefois un cours régulier dans ces pays ? 3°. Quelle est l'influence des différentes po-

sitions de la lune à cet égard ? 4°. Les positions différentes des planètes ont-elles quelqu'effet sur l'atmosphère ? 5°. Quel est le rapport entre les différentes déclinaisons de l'aiguille aimantée & les changemens de temps ? 6°. Quelles sont les règles générales qu'on peut déduire de ces observations, & selon lesquelles on pourroit prévoir, avec quelque vraisemblance, dans certains cas, un changement prochain du temps ? La société desire qu'on ajoute à ce dernier article les autres signes & phénomènes, s'il y en a, qui précédent & dénotent le plus communément dans notre patrie les divers changemens de temps. La réponse à cette question, proposée en 1778, doit parvenir avant 1781.

Est-il, outre le café, le sucre, le cacao & le coton, quelques autres plantes, arbres ou végétaux qui puissent être cultivés dans nos colonies des Indes orientales, & qui soient propres à servir d'alimens, ou à être d'un usage utile pour les manufactures & les fabriques de ce pays ? Les essais qu'on a faits, il y a quelques années, sur l'indigo, ont prouvé que sa culture nuit à la santé des Nègres ; mais en a-t-on fait, ou pourroit-on en faire sur d'autres végétaux, & quels sont-ils ? Cette question fut proposée pour la première fois en 1774, & en 1776 pour la seconde. On attend les mémoires qui serviront de réponse, avant 1784.

Toutes les réponses aux questions proposées doivent être écrites très lisiblement, en hollandais, françois ou latin, & envoyées, franches de port, à M. C. C. Vander Aa, secrétaire de la société.

Le prix destiné à celui qui, au jugement de la société, aura le mieux répondu à une des questions mentionnées ci-dessus, est une médaille d'or, frappée au coin ordinaire de la société, à l'entour du

bord de laquelle sera marqué le nom de l'auteur, avec l'année de son couronnement. Il ne sera cependant pas permis à ceux qui auront remporté le prix, ou un *accessit*, de faire imprimer leurs dissertations, soit en entier ou en partie, soit à part ou dans quelqu'autre ouvrage, sans en avoir obtenu expressément l'aveu de la société.

M. RAYMOND, directeur de l'académie des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, a lu dans l'assemblée publique, tenue par cette compagnie le 12 avril dernier, un mémoire où il examine les causes qui influent sur la *stature, la forme & le tempérament des habitans de la haute Provence*. Les sujets des prix ont été ensuite annoncés. Ceux qui ont trait aux sciences relatives à ce journal, sont, 1°. pour l'année 1780, *les avantages & les inconveniens de l'emploi du charbon de terre ou de bois dans les fabriques; la description des différentes mines de charbon qui sont en Provence, & leurs qualités: prix double.* 2°. Pour 1782, *la culture de l'olivier, la manière de le tailler pour qu'il rapporte annuellement des fruits en quantité plus égale, & une notice des différens noms qu'on donne à chacune des différentes espèces d'olives dans les différens lieux de la Provence.* 3°. Pour 1783, *les moyens de renouveler les bois en Provence.* 4°. Enfin, pour 1784, *quelles sont les espèces de vers marins qui attaquent les navires dans les divers ports de la Provence, & quelle seraît la méthode de les en préserver?* Chaque prix est une médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au premier mercredi après le 11 novembre de chaque année. Il faut en envoyer deux copies adressées, franches de port, à m. *Mourraillé*,

secrétaire perpétuel. Les prix seront adjugés le premier mercredi après la quinzaine de Pâques.

L'ACADEMIE des sciences , belles - lettres & arts de Rouen , propose pour sujet du prix , pour l'année 1780 : *D'affigner , d'après une théorie étayée par des expériences décisives , les différences entre la craie , la pierre à chaux , la marne & la terre des os , que la plupart des chymistes ont jusqu'à présent confondues dans la classe des terres calcaires.*

Le prix est une médaille d'or , de la valeur de trois cens livres.

Les auteurs sont avertis d'éviter tout ce qui pourroit les faire connoître , & de joindre seulement à leur ouvrage , un billet cacheté , qui contiendra la répétition de l'épigraphe , avec leur nom & leur adresse.

Les mémoires , lisiblement écrits en françois ou en latin , seront adressés , franc de port , & avant le premier jour de juillet de l'année prochaine , à m. L. A. Dambourney , négociant , secrétaire perpétuel.

L'ACADEMIE de Besançon ayant demandé pour le prix des arts , *la description des plantes de l'un des bailliages de la province.* Les mémoires présentés n'ayant pas rempli leur objet , elle propose pour sujet de ce prix , qui consiste en trois médailles d'or , de la valeur de 200 liv. chacune , *une description des plantes , où un mémoire sur la minéralogie de l'un des bailliages de la Franche-Comté , au choix des auteurs.* Le prix des arts de la même année 1781 , sera donné à celui qui indiquera *les moyens de perfectionner les manufactures de poterie , en Franche-Comté ,*

*de maniere à remplacer les vaisseaux de cuivre ,
dont les inconveniens sont connus , & les creusets
que l'on tire de l'étranger.*

LE 13 avril dernier , jour anniversaire de la naissance du grand LINNÉ , le discours institué à l'honneur de ce médecin , fut prononcé à Edimbourg par m. *Charles Webster* , docteur en médecine , qui profita de cette occasion pour peindre feu m. *de Haller* , comme homme & comme écrivain ; immédiatement après , on décerna la médaille établie pour encourager les recherches expérimentales , à m. *Edouard Stewens* , docteur en médecine dans l'isle de Sainte-Croix. Le sujet du mémoire couronné étoit de présenter des *recherches & des expériences sur la couleur rouge du sang*. M. *Stewens* attribue cette couleur au phlogistique du sang , & fonde son sentiment sur des expériences très ingénieuses. Le sujet du prix à distribuer l'année prochaine , est de présenter des *recherches & des expériences sur la nature & les propriétés de la lymphé coagulable ; ou du gluten du sang*. Les mémoires doivent être adressés , avant le preinier janvier prochain , à m. *Duncan* , docteur en médecine à Edimbourg.

LE roi de Suede a fait frapper , à l'occasion de la mort de m. LINNÉ , une médaille sur laquelle on voit d'un côté le buste de Linné , avec son nom , & de l'autre Cybele d'un air triste , tenant une clef dans sa main , & entourée d'armoires , avec des végétaux de tous côtés ; l'inscription du revers est : *Deam lucus angit amissi* , & au-dessous on lit : *Post obitum ; Upsaliæ , D. X. Jan. M. DCC. LXXVIII. Rege jubente.*

M. *Macbride*, docteur en médecine à Dublin, vient de finir sa carrière; il s'est rendu célèbre par ses observations sur l'*air fixé*, & par son traité de médecine - pratique, qu'il a extrait en plus grande partie des ouvrages des savans mm. *Lieutaud & Sauvage*, médecins de France.'

LE 25 août dernier, fête de Saint Louis, la société royale des sciences, arts & belles-lettres de Nancy, a tenu une assemblée publique. Comme les discours qui y ont été lus, ont plutôt rapport à la littérature qu'à l'objet principal de ce journal, nous ne dirons qu'un mot du discours de réception de m. *Michel*, professeur en chymie. Ce discours étoit un simple mémoire sur l'excellence de la chymie, & son utilité dans la médecine & les arts; tiré en partie du discours préliminaire des leçons de chymie de *Schaw*, & du discours historique sur l'origine & les progrès de la chymie, suivant les principes de *Newton & de Stahl*, édition de Paris, chez Jacques Vincent, 1737, & de quelques autres ouvrages. M. *Durival le jeune*, auteur d'un excellent mémoire sur la culture de la vigne, & de plusieurs recherches intéressantes sur la perfection de l'agriculture, a aussi été admis à l'académie le même jour avec trois autres récipiendaires.



A V. I. S.

LA dame veuve du célèbre *Guillaume-François Rouelle*, réclame contre une annonce qui a été insérée, par surprise, dans le cahier de notre journal pour le mois de novembre dernier.

On voit, par cette annonce, que le sieur *Jean Rouelle* son neveu, âgé de 28 ans, apothicaire de S. A. S. monseigneur le duc d'Orléans, se dit *Eleve & successeur, seul Eleve & successeur des feus sieurs Rouelle*, ainé & cadet ses oncles, & qu'il indique sa demeure *ci-devant rue Jacob* dans celle des Saints-Pères, comme s'il ne faisoit que transporter son commerce & son laboratoire de cette première rue à l'autre : deux faits qui sont notoirement dénués de toute vérité, attendu 1°. que le sieur *Rouelle* neveu, n'est venu à l'hérité du sieur *Rouelle* cadet, dernier mort, que pour un sixième seulement ; & 2°. qu'à l'égard de la *demeure rue Jacob*, il l'a quittée depuis qu'il a cessé d'être élève de son oncle cadet, & qu'il est allé s'établir apothicaire à Lille, & depuis médecin du roi à Dieppe, d'où il n'est revenu à Paris qu'après le décès de son oncle, & pour y recueillir sa part de succession ; ensorte que sa maison & son établissement nouveau, qu'il indique *rue des Saints-Pères*, sont absolument distincts de la maison & du commerce d'apothicairerie des feus sieurs *Rouelle*, lesquels sont restés en entier toujours *dans la rue Jacob*, & entre les mains de la réclamante, veuve de l'ainé *Rouelle*, fondateur de cette maison, qui en jouit seule sans distraction aucune, & en toute propriété.

T A B L E
DU MOIS DE DÉCEMBRE 1779.

<i>EXTRAIT. Dissertatio , inauguralis de chirurgiâ infusoriâ..... auctore J. M. REGNAUDOT.</i>	page 48
<i>Suite des observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate ; par m: GOULIN.</i>	494
(Le commencement de ces observations se trouve au mois de septembre , pag. 207. octobre 304 ; novembre 409).	
<i>Mémoire sur des cheveux trouvés dans l'estomac , &c... par m. BAUDAMANT , chir.</i>	507
<i>Tumeur singuliere par sa grosseur , &c... ; par m. AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN.</i>	515
<i>Observations sur l'usage intérieur des fleurs de zinc , par m. DE LA ROCHE , méd.</i>	518
<i>Amputation de la jambe , faite sans ligature ; par m. D....</i>	541
<i>Extraits des prima mensis de la faculté de méd. de Paris , tenus les 1 & 15 octobre 1779.</i>	546
<i>Observations météor. faites à Montmorenci</i>	552
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	555
<i>Maladies qui ont régné à Lille , octobre 1779.</i>	556
N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S .	
<i>Livres nouveaux.</i>	557
<i>Prix proposés par différentes académies.</i>	559
<i>Avis.</i>	567

A P P R O B A T I O N .

J^eAI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux , le *Journal de Médecine* du mois de décemb. 1779. A Paris; ce 24 novembre 1779.
 POISSONNIER DESPERRIERE.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

Contenues dans les six derniers mois du journal de médecine de l'année 1779, formant le *tome 52^e*.

LIVRES ANNONCÉS.

(*L'astérisque indique que le livre annoncé est accompagné d'une notice*).

1^o. Histoire littéraire & critique de la médecine.

* *Lettre de m. BOSQUILLON, méd. de Paris, sur la nouvelle édition des aphorismes d'Hippocrate.* page 283

* *Essais historiques, littéraires & critiques sur l'art des accouchemens ; par m. SUE le jeune, chir.* 470

Les progrès les plus récents de la chymie ; discours prononcé par m. TOBERN BERGMAN, de Stockholm. 474

Notices biographiques sur le chev. DE LINNÉ ; par m. BÄCK, premier médecin du roi de Suède. 475

Dictionnaire des artistes allemands, &c... ; par m. MENSEL. (en allemand.). 557

2^o. Hygiène.

Traité sur les moyens de conserver la santé des navigateurs, & en particulier des équipages

570 TABLE GÉNÉRALE
*des vaisseaux de guerre de s. m. danoise ; par
 m. CAULISEN, méd. (traduit du suédois en
 allemand.).* 475

3^o. Médecine.

- * *HIPPOCRATIS aphorismi.... latinè versi, à
 J. B. LEFEVRE DE VILLEBRUNE.* 94
- * *Observations sur la guérison d'une phthisie pul-
 monaire ; par m. D'ASSY D'ARPAJEAN, méd.* 285
- * *J. B. MORGAGNI de sedibus & causis morbo-
 rum.... libri quinque.* 376
- * *Remarques sur cette espèce de paralysie des
 extrémités inférieures, que l'on trouve souvent
 accompagnée de la courbure de l'épine du
 dos.... ; par m. PERCIVAL POTT.* 469
- Introduction à l'étude de la nature & de la mé-
 decine ; par m. le p. SELLE. (en allemand).* 557

4^o. Anatomie, Physiologie & Chirurgie.

- Examen d'une brochure qui a pour titre : Procès-
 verbaux & réflexions à l'occasion de la section
 de la symphyse ; par m. LAUVERJAT, chir.* 376
- V. J. G. WALTERI, med. doct. Observations
 anatomicae , historia monstri bicorporis , &c.* 558

*Traité pratique sur les maladies des dents... ;
 par m. I. HUMER, chir. (en anglais). ibid.*

5^o. Hist. nat. physique , botaniq. matière
 médicale , pharmacie & chymie.

- * *C. PLINII SECUNDI naturalis historia....,
 edente J. F. G. FRANKIO.* 187
- * *Mémoire sur la découverte du magnétisme ani-
 mal ; par m. MESMER, méd.* 284

- * *Dissertation sur un fait arrivé à Bergemoletto ; par m. SOMIS, de Turin.* 371
- * *Mémoire medico-chymique sur les principes & les vertus des substances animales médicamenteuses... ; par m. THOUVENEL, méd.* 373
- * *Mémoire sur l'action & l'utilité des bains ; par m. MARTEAU, méd.* 374
- Les secrets de la cryptogramme découverts ; dissertation de m. J. G. KŒLREUTER, méd.* 377
- Phénomènes de l'atmosphère de Turin (en italien).* ibid.
- Dissertation sur les pierres précieuses (en allemand) ; par m. BRUCKMANN, méd.* ibid.
- Ch. Fr. LUDWIGS diatribe de anteanis... 378
- Essai sur l'hist. naturelle de S. Domingue.* ibid.
- Voyage dans l'hémisphère austral ; par J. COOK, capitaine de vaisseau.* ibid.
- Traité des pétrifications ; par m. BOURGUET.* ibid.
- * *Composition du remede de m. DARAN, chirurgien.* 467
- Histoire naturelle du tufflage & du pétasite ; par m. DE NECKER, botaniste de s. A. s. l'éleveur palatin.* 474
- Observations philosophiques sur le système de NEWTON, &c.... ; par m. FLESCIER DE REVAL.* 557
- Observation sur le sang ; par m. GUILLAUME HEY, (en anglois.).* 558
- Apparatus medicaminum tam simplicium quam præparatorum, &c.... ; auctore MURRAY, med. doct.* ibid.

EXTRAIT S

OU ANALYSE DE LIVRES.

Nouvelle méthode d'employer les dragées anti-vénériennes de KEYSER ; par m. PELTIER,

572	TABLE GÉNÉRALE
	<i>chir. — Rob anti-syphilitique du sieur LAF- FECTEUR.</i>
	3
	<i>Discours sur la meilleure maniere de poursuivre les recherches en médecine ; par m. SIMS ; méd.</i>
	97
	<i>Essai sur la maniere de traiter les péripneumo- nies bilieuses, rhumes, affections catarrhales ; par m. ROMAIN, méd.</i>
	193
	CAROLI STRACK , med. doct. de crustâ lacteâ infantum, ejusque specifico remedio, dissert. 289
	<i>Observations sur les maladies épidémiques, tra- duit de l'anglois de m. SIMS, médecin ; par m. JAUBERT, méd.</i>
	385
	<i>Dissertatio inauguralis de chirurgiâ infusoriâ, au- tore J. M. REGNAUDOT.</i>
	481

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1^o. Histoire critique & littéraire de la médecine

<i>Réponse à une critique de la nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate, insérée dans la gazette de santé ; par m. LE- FEBVRE DE VILLEBRUNE.</i>	129
<i>Observations sur une nouvelle édition grecque & latine des aphorismes d'Hippocrate.... ; par m. GOULIN.</i>	
— Septembre.	207
— Octobre.	304
— Novembre.	409
— Décembre.	494

2^o. Médecine.

<i>Récit exact du malheur arrivé à Narbonne, par des vapeurs méphitiques.</i>	149
<i>Suite de ce récit.</i>	244
<i>Extrait des registres de la faculté de médecine</i>	

DES MATIERES. 573

<i>de Paris, rapport & conclusions de ses commissaires au sujet de ce récit.</i>	271
<i>Observations sur une lettre de m. BOULLON, médecins, sur l'usage de la saignée pour rappeler les pendus à la vie; par m. BONNARD, chir.</i>	238
<i>Observations sur des douleurs pleurétiques dépendantes des vers, guéries avec le lemithochorton; par m. SUMEIRE, méd.</i>	331
<i>Observation sur une catalepsie; par m. LATOUR, méd.</i>	349
<i>Maladie d'une jeune fille, occasionnée par des noyaux de cerises; par m. BARRAL, chir.</i>	447
<i>Extraits des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, où sont rapportées les maladies qui régnerent dans cette ville durant les mois de</i>	
Mai 1779 · page 89	Août 1779 · · · pag. 359
Juin 1779 · · · 177	Septemb. 1779 · · · 457
Juillet 1779 · · · 274	Octobre 1779 · · · 546
<i>Maladies observées à Lille, par m. BOUCHER, médecin, durant les mois de</i>	
Mai 1779 · · · page 88	Août 1779 · · · page 370
Juin 1779 · · · · 186	Septemb. 1779 · · · 466
Juillet 1779 · · · 282	Octobre 1779 · · · 556
3°. Anatomie & Chirurgie.	
<i>Nouvelle méthode de tailler au haut appareil; par le frere COSME.</i>	36
<i>Réflexions sur les épâncemens dans la poitrine, & sur l'infidélité de quelques signes donnés comme pathognomoniques; par m. DESGRANGES, chir.</i>	60

574 TABLE GÉNÉRALE

La suite de ces réflexions.	III
Tumeur considérable sur l'hypogastre, traitée & guérie par m. ROUDIER, chir.	124
Bubonocèle opérée & guérie en établissant un anus artificiel ; par m. ROCANUS, chir.	127
Cataractes de naissance, opérées par m. DESFARGES, chir.	447
Observation sur l'incertitude qu'on peut rencontrer dans les signes diagnostiques de la suppuration à la poitrine, &c. ; par m. SUMEIRE, méd.	451
Observation sur une fracture du crâne, avec la sortie d'une portion du cerveau par l'oreille ; par m. GUILLEMAIN, chir.	454
Mémoire sur des cheveux trouvés dans l'estomac & dans les intestins grêles ; par m. BAUDAMANT, chir.	507
Tumeur singulière par sa figure, sa grosseur, &c. ; par m. H. AUDOIN DE CHAIGNEBRUN, méd.	515
5° Hist. nat. physique, botaniq. matière médicale, pharmacie & chymie.	
Notice sur les sels principes des eaux minérales de Provins ; par m. NAUDOT, méd.	51
Procédé pour faire l'œthiops martial par l'intermède de l'acide nitreux ; par m. CROHARÉ, apothicaire.	337
Examen analytique d'une eau hépato-ferrugineuse en Champagne ; par m. DE LA PLANCHE, méd.	436
Observations sur l'usage intérieur des fleurs de zinc ; par m. DE LA ROCHE, méd.	518
Amputation de la jambe, dans laquelle on n'a point employé de ligature ; par m. D...	540

*Observations météorologiques faites à
Montmorenci, près Paris, par le Pere
COTTE, durant les mois de*

Mai 1779	page 84	Août 1779	pag. 366
Juin 1779	182	Septemb. 1779	462
Juillet 1779	278	Octobre 1779	552

*Observations météorologiques faites à
Lille par m. BOUCHER, médecin,
durant les mois de*

Mai 1779	page 87	Août 1779	369
Juin 1779	185	Septemb. 1779	465
Juillet 1779	281	Octobre 1779	555

AVIS ET ANNONCES.

*Prospectus d'une histoire générale & économique
des trois regnes de la nature ; par m. BU-
CH'HOZ.* 188

— *d'une édition grecque & lat. d'Aëtius.* 379

— *d'une édition grecque & latine d'Alexan-
dre de Tralles.* 379

— *d'une édition grecque & latine des gloses
d'Erotien & de Galien sur Hippocrate.* 380

— *des plantes vénéneuses & suspectes de la
France, avec leurs antidotes ; par m. BUL-
LIARD.* 476

*Déclaration de m. l'abbé LE NOBLE, au sujet
de sa maniere de préparer l'aimant.* 287

Séance publique de l'académie de DIJON. 380

— *de l'académie de NANCY.* 566

*Prix proposés par l'académie des sciences de
BERLIN.* 559

— *par la société des scrutateurs de la na-
ture, à BERLIN.* ibid.

576 TABLE DES MATIERES.

<i>Prix proposés par la société des sciences de COPENHAGUE.</i>	560
<i>— par la société des sc. de HARLEM.</i>	<i>ibid.</i>
<i>— par l'acad. des sc. de MARSEILLE.</i>	563
<i>— par l'académie de ROUEN.</i>	564
<i>— par l'académie de BESANÇON.</i>	<i>ibid.</i>
<i>— par la société d'EDIMBOURG.</i>	565
<i>Médaille à la mémoire du célèbre LINNÉ.</i>	565
<i>Mort de m. MACBRIDE.</i>	566
<i>Cours d'accouchemens, par m. DESTREMAU.</i>	383
<i>— de chymie, par le sieur ROUELLE, neveu.</i>	478
<i>— de physique, par m. SIGAUD DE LA FOND.</i>	<i>ibid.</i>
<i>— d'anatomie, par m. DESAULT.</i>	479
<i>Avis de la dame veuve ROUELLE, sur l'annonce du sieur ROUELLE, neveu.</i>	567

Fin de la table des matieres